

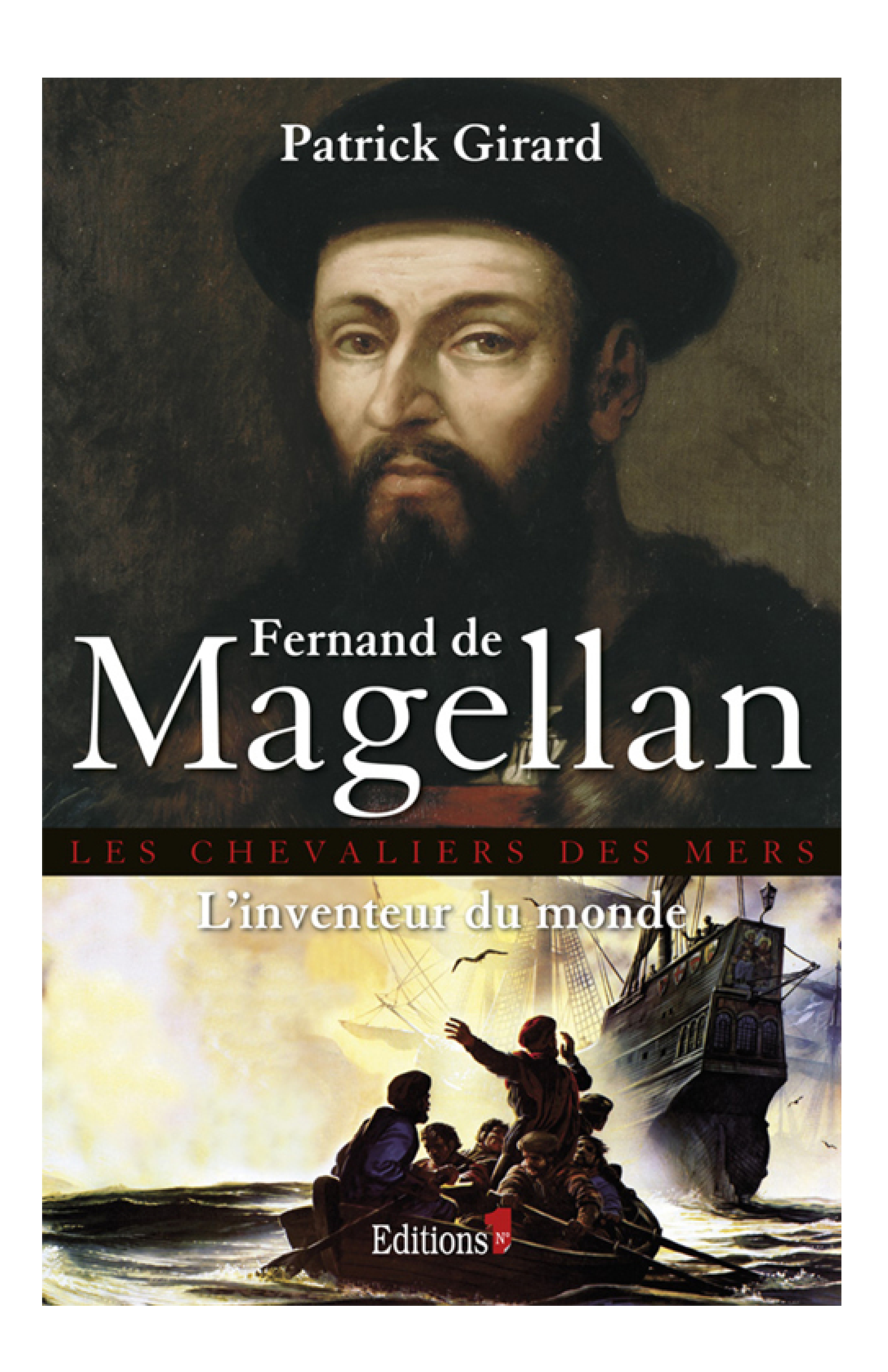

# Fernand de Magellan




LES CHEVALIERS DES MERS

## L'inventeur du monde

Editions N°1



Patrick Girard
Fernand de
Magellan
LES CHEVALIERS DES MERS
L'inventeur du monde
Editions N°1

Patrick Girard

*Les Chevaliers des mers*

# FERNAND DE MAGELLAN

## L'INVENTEUR DU MONDE



COUVERTURE
*Maquette :* Thierry Müller
*Haut :* Charles Philippe Larivière, *Fernand de Magellan (1480-1521), navigateur portugais* / © RMN (Château de Versailles) / Gérard Blot
*Bas :* Oliver Frey, *Fernand de Magellan et la découverte de l'océan Pacifique* / Coll. privée / © Look and Learn / Bridgeman Giraudon

ISBN : 978-2-84612-421-8

# DU MÊME AUTEUR

*Les Juifs de France de 1789 à 1860 : de l'émancipation à l'égalité*, Calmann-Lévy, Diaspora, 1976.

*Les Juifs de France*, Éditions Bruno Huisman, 1982.

*Pour le meilleur et pour le pire : vingt siècles d'histoire juive en France*, Bibliophane, 1987.

*Les Juifs de France et la Révolution française*, Robert Laffont, 1989.

*Ces Don Juan qui nous gouvernent*, Éditions N° 1, 1999.

*Philippe Séguin, le corsaire de la République*, Ramsay, 1999.

*Hamilcar, le lion des sables*, Éditions N° 1, 1999 – LGF Le Livre de Poche, 2001.

*Hannibal, sous les remparts de Rome*, Éditions N° 1, 1999 – LGF Le Livre de Poche, 2001.

*Hasdrubal, les bûchers de Mégara*, Éditions N° 1, 2000 – LGF Le Livre de Poche, 2002.

*Chirac, petits meurtres en famille*, L'Archipel, 2003.

*Austerlitz ou la bataille des Trois Empereurs racontée par un témoin autrichien*, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2005.

*La Soudanite*, Calmann-Lévy, 2003 – LGF Le Livre de Poche, 2006.

*Tarik ou la conquête d'Allah*, Calmann-Lévy, 2007.

*Abdallah le Cruel*, Calmann-Lévy, 2007.

*Le Calife magnifique*, Calmann-Lévy, 2008.

*Un fils indigne*, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2008.
*De Gaulle, le mystère de Dakar*, Calmann-Lévy, 2010.
*Christophe Colomb,* Éditions N° 1, 2011.
*Chirac, les combats d'une vie,* L'Archipel, 2011.
*Sexe, mensonges et politiques,* Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2011.



*À Olivia, Martine et Anna*

# INTRODUCTION

Depuis le début de la matinée, l’homme n’avait pas bougé. Il était assis, adossé au tronc du châtaignier, la tête légèrement penchée sur le côté. Les deux gamins, qui l’avaient vu prendre place précautionneusement, n’avaient pas voulu l’approcher. C’était un étranger et nul, dans le village, n’avait le droit de porter assistance à un voyageur de passage tant que celui-ci ne s’était pas présenté au maître des lieux, le très haut et très puissant seigneur Francisco de Mesquita, *fidalgo*[1] de Sa Majesté et baron de Ponte de Barca.

Pour rien au monde, Fernão[2] n’aurait contrevenu à cette règle. Son oncle avait la main leste et il avait plus d’une fois éprouvé la rudesse des coups dont son parent n’était pas avare ; sa manière à lui d’affirmer son autorité sur cette marmaille à sa charge, trop remuante à ses yeux. Ses trois sœurs s’étaient réfugiées dans son château après la mort de leurs maris, tués en défendant Ceuta contre les Maures. Chassées par leurs belles-familles, elles n’avaient eu d’autre choix que de revenir à Ponte de Barca, dans le Tras Os Montes, cette province misérable du nord du Portugal où elles avaient grandi. Mesquita n’avait pas eu son mot à dire. Ces furies n’avaient pas agi à la légère. Elles avaient profité de son absence durant une partie de chasse pour s’installer avec leurs rejetons dans la vieille forteresse qui menaçait ruine. À son retour, il était trop tard pour les en chasser. Un tel geste lui aurait aliéné l’estime des autres nobles du voisinage et, surtout, aurait compromis à jamais ses chances de succéder à feu son beau-frère Rui de Magalhães comme gouverneur d’Aveiro. Le poste était très lucratif pour peu qu’on sût inspirer aux

bourgeois et aux négociants locaux la terreur salutaire de voir leurs trafics illicites être dénoncés à Lisbonne. Francisco de Mesquita n'avait jamais compris pourquoi cet imbécile de Rui avait préféré s'en aller guerroyer plutôt que de remplir ses coffres de pièces sonnantes et trébuchantes.

Dans l'espoir d'hériter de sa charge, Mesquita n'avait pas chassé sa parentèle. Cette générosité n'avait pas été payée de retour. En cet an de grâce 1492, il se morfondait toujours à attendre sa nomination comme *alcaide*[3] d'Aveiro. Elle était perpétuellement remise car il n'avait pas les moyens de graisser la patte des *ouvidors*[4] de la chancellerie royale. Le peu d'argent qui lui restait, il avait dû l'employer à nourrir et à vêtir sa ribambelle de neveux et de nièces auxquels son chapelain s'efforçait d'apprendre à lire et à écrire.

C'était, paraît-il, un bon placement. Les filles finiraient bien par épouser quelques nobliaux locaux ou des fils de bourgeois flattés à l'idée de compter dans leur parentèle une aristocrate. Quant aux garçons, leur destin était tout tracé. Tôt ou tard, le roi les enverrait outre-mer et ils y feraient fortune en ramenant captifs et butin. Ils ne manqueraient pas de le remercier de ses bontés quand il serait perclus d'ans et de maladies.

Reste que, pour l'heure, il en était de sa poche. Ce n'étaient point les menus services que lui rendaient les gamins qui le dédommageaient de ses dépenses. D'autant que le plus doué d'entre eux, Fernão, était un véritable chenapan. Il n'avait pas son pareil pour disparaître, des journées entières, avec son complice, Francisco Serrão, le fils de son écuyer et intendant, sans qu'on sache ce à quoi ils employaient ce temps.

C'était l'une de ces escapades qui avait conduit les gamins dans leur cachette habituelle, une grotte située à mi-hauteur d'une colline escarpée dominant la route conduisant vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Il n'y avait pas de village à cinq lieues à la ronde et les habitants de Ponte de Barca répugnaient à s'aventurer dans ces vastes espaces où, les soirs d'hiver, l'on entendait les loups hurler à la mort. Fernão et Francisco savaient que nul ne viendrait les y chercher tout comme ils n'ignoraient pas ce que leur vaudrait leur absence : quelques coups de ceinture généreusement distribués par Diogo le bouvier, qui n'aimait rien tant que faire étalage de sa force. Ils frissonnaient déjà de peur à la simple idée de

ce châtiment et n'avaient guère envie d'aggraver leur cas en s'approchant du voyageur.

Ils s'étaient donc contentés de l'observer de loin, jusqu'à ce qu'un chien vienne le renifler en grognant. L'homme n'avait pas esquissé le moindre geste pour écarter l'animal. Ou bien il avait le sommeil très lourd ou bien il lui était arrivé malheur. Dans ce cas, leur indifférence risquait fort de leur être reprochée. Les domestiques n'ignoraient pas qu'ils avaient l'habitude de se réfugier dans cet endroit pour échapper aux leçons du chapelain et personne ne prendrait au sérieux leurs dénégations.

Surmontant sa peur, Francisco décida d'en avoir le cœur net. Arrivé au pied de l'arbre, il comprit pourquoi l'homme restait immobile. Aucun souffle ne s'échappait de sa poitrine et les mouches recouvraient son visage. Le voyageur était passé de vie à trépas, sans doute épuisé par une trop longue marche. Il s'était assis pour ne plus jamais se relever, serrant contre lui un sac en cuir.

Francisco esquissa un signe de croix.

Après tout, ce malheureux était un Chrétien décédé sans avoir reçu les derniers sacrements. Il s'était éteint seul comme un chien, loin de ses semblables. Si les gamins n'étaient pas venus dans leur cachette habituelle, il y aurait eu de fortes chances pour que son cadavre finisse dévoré par les animaux sauvages, ravis de ce festin inattendu.

Prévenu de la macabre découverte, Fernão jugea plus prudent de courir jusqu'au château pour prévenir son oncle. Après tout, celui-ci était le représentant du roi à Ponte de Barca et le seul à savoir comment agir en une telle circonstance. Arraché à sa sieste, Francisco de Mesquita pesta et donna pour la forme une taloche à son neveu avant de lui ordonner de seller son cheval. Le gamin assis à califourchon devant lui sur la monture, il galopa jusqu'au vallon. Là, il entreprit de fouiller la besace de cuir du défunt et poussa soudain un juron. Elle était remplie de pièces d'or et d'argent dissimulées sous un morceau de toile graisseux empestant la charogne. Il y avait là un véritable mystère. L'homme n'était ni marchand ni moine. Ses vêtements étaient misérables et ses pieds enveloppés de mauvais chiffons. Pourtant, il transportait avec lui, en la

dissimulant, une belle somme. Pourquoi s'était-il écarté de la grand-route et avait-il choisi cet endroit pour y rendre son dernier souffle ?

Mesquita interrogea son neveu :

– Quelqu'un vous a-t-il aperçus, toi et ce chenapan de Francisco ?

– Non. Nous avons passé la journée là et nous n'avons pas vu âme qui vive, hormis ce voyageur. Il venait du nord et cheminait seul. Il avait sans doute marché une partie de la nuit et s'était arrêté pour prendre un peu de repos alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Au nord, le village le plus proche est à une journée de marche et il l'a sans doute évité. Quant à vos paysans, par ces fortes chaleurs, ils restent terrés chez eux jusqu'à la tombée de la nuit. Nul n'a pu l'apercevoir.

– Mettez-vous bien ceci dans la tête : cet homme n'a jamais existé. Le premier d'entre vous qui ne saura pas tenir sa langue le regrettera amèrement. Fernão, songe à ta mère, à tes frères et à tes sœurs, et toi, Francisco, à ton père que je puis congédier si l'envie m'en prend. Vous avez d'ailleurs tout intérêt à garder le silence. Cet argent tombe à point. Il y a là assez pour vous équiper de neuf et vous envoyer à Lisbonne parfaire votre éducation à l'école des pages.

Fernão s'exclama joyeusement :

– L'école des pages ! Vous ne nous en avez jamais parlé.

– Je caressais ce projet depuis longtemps, sans grand espoir. Le duc de Viseu avait refusé de vous y admettre à titre gracieux. Il exigeait que je paye votre pension et celle-ci, croyez-moi, n'est pas mince. Il me l'avait fait savoir par son ouvidor et ce sacripant m'a fait comprendre qu'il était inutile de paraître devant lui sans une bourse bien remplie. Voilà comment l'on traite les nobles de cette contrée parce qu'ils se montrent moins dociles que les manants et les bourgeois des villes. J'ai ravalé mon humiliation car il ne convient pas qu'un fidalgo laisse transparaître ses sentiments. Je tiens enfin ma revanche. Ces pièces d'or et d'argent vous ouvriront les portes de la Cour. Le duc et son ouvidor, en les voyant, se montreront plus accommodants.

– En êtes-vous sûr ?

– Ils ne pourront pas faire autrement. Toute la noblesse du Tras Os Montes se révolterait si on vous déniait ce droit. Ce serait un précédent dangereux dont leurs propres enfants pourraient avoir à souffrir. Croyez-moi, votre avenir est assuré. Tout comme le mien, car j'utiliserai une partie de cette somme pour devenir alcaide d'Aveiro. Nous n'avons plus qu'une seule chose à faire : revenir ici cette nuit discrètement pour creuser une tombe et y enterrer ce malheureux. Je prierai pour le repos de son âme faute de pouvoir faire dire une messe par le chapelain, car ce coquin serait bien capable de m'interroger à son sujet.

1- Terme générique désignant une personne de noble condition.

2- En portugais, Fernand de Magellan est appelé Fernão de Magalhães et, en espagnol, Fernando ou Hernando de Magallanes. Nous utiliserons les deux graphies, avec une préférence marquée pour la portugaise pour tout ce qui a trait à la partie lusitanienne de la vie de l'illustre navigateur.

3- Bailli.

4- Secrétaire de chancellerie.

# 1

Dans la chapelle glaciale, le prêtre expédiait à la hâte l'office divin. Il lui tardait de retrouver sa place près de la cheminée de la salle d'armes où il passait ses journées, réchauffant ses vieux os aux flammes des bûches. Les pages se serraient frileusement les uns contre les autres, soufflant sur leurs doigts gourds. Le froid maintenait éveillés les gamins sortis de leurs lits à l'aube par le frère João Cabreira, un bossu qui se vengeait sur eux des infirmités que lui avait infligées dame Nature. En ce mois de mars de l'an de grâce 1493, il gelait à pierre fendre à Lisbonne. Un vent glacial balayait les rues de la cité où seuls quelques passants osaient s'aventurer. Les habitants préféraient rester chez eux, se pelotonnant devant des braseros dégageant une âcre fumée. Au château Saint-Georges, la vie continuait comme si de rien n'était. Emmitouflés dans leurs somptueuses robes de velours ou de brocart doublées de fourrure, les courtisans vaquaient à leurs occupations habituelles. Domestiques et pages n'avaient pas pareille chance. Vêtus, hiver comme été, de la même livrée noire, ils grelottaient en parcourant les longs couloirs de la forteresse où la bise s'engouffrait, les plaquant parfois contre la muraille.

Au grand soulagement de ses ouailles, le prêtre lança un sonore : *Ite missa est !* L'assistance se dispersa à la hâte, courant aux cuisines pour y avaler une écuelle de soupe chaude et un quignon de pain rassis. C'était le seul moment de détente de la journée, à l'issue duquel les pages gagneraient, sagement alignés deux par deux, leur salle d'études où des moines grincheux leur inculquaient tout ce qu'un jeune noble doit savoir pour servir son souverain : latin, histoire, géographie et mathématiques.

Les hommes de Dieu ne ménageaient pas leur peine pour s’assurer que leurs élèves connaissaient par cœur leurs leçons et pouvaient les débiter machinalement, sans en changer le moindre mot.

À ce fatras indigeste de sornettes, Fernão et Francisco préféraient de loin les cours d’escrime et d’équitation. Ils excellaient dans ces deux domaines et avaient rapidement pris l’avantage sur les autres élèves de l’école des pages. Leur habileté à manier l’épée, la hache ou le fléau avait fait cesser les moqueries dont ils avaient été l’objet à leur arrivée. Non sans de bonnes raisons. Ils s’étaient couverts de ridicule en sursautant quand Antonio, l’esclave noir, avait voulu prendre leurs baluchons. C’était la première fois de leur vie qu’ils voyaient un Noir et ils l’avaient pris pour une créature sortie de l’enfer. La chambrée avait ri aux éclats en les voyant se signer frénétiquement et marmonner quelques incantations. Les deux gamins avaient subi lazzis et quolibets sans broncher, jusqu’à la première leçon de maniement des armes. Ils s’étaient alors vengés sur leurs persécuteurs de la veille, leur distribuant moult coups à la force soigneusement mesurée. L’avertissement avait été compris. À défaut d’être appréciés, ils étaient désormais craints et respectés et nul ne riait plus de leur balourdise et de leurs manières plutôt frustes. Mieux, l’un des pages, Luis de Cabreira, avait ostensiblement recherché leur compagnie. Son père, gouverneur de Lagos et l’un des conseillers les plus écoutés de Dom João II, avait pris sous sa protection les trois gamins et leur rendait parfois visite.

Pour l’heure, les pages, après avoir avalé leur écuelle de soupe, s’apprêtaient à suivre un cours d’histoire sainte dispensé par le frère Luis de Porto. Celui-ci se contentait de leur lire la Bible et d’agrémenter cette corvée de quelques commentaires d’une stupéfiante naïveté. En entrant dans la salle d’études, les élèves esquissèrent un geste de recul. Le duc Manoël de Viseu s’y trouvait déjà, en grande conversation avec leur professeur. C’était plutôt mauvais signe. Quand il assistait aux cours, le cousin du roi prenait un malin plaisir à interroger les gamins et à distribuer force punitions. Fernão, Francisco et Luis figuraient parmi ses victimes de prédilection. Il ne dissimulait pas le mépris qu’il leur portait et n’avait pas caché qu’il ferait tout pour obtenir leur renvoi. D’ailleurs, s’il n’avait tenu qu’à lui, le trio aurait depuis longtemps été banni de la

Cour. Bien qu'ils fussent fils et petit-fils de fidalgos, de bonne et authentique noblesse, ces gamins étaient à ses yeux de la graine de rebelles. Tôt ou tard, leur vraie nature se révélerait et le prince avait juré leur perte, s'ingéniant à les prendre en faute. Ce n'était guère difficile. Depuis la mort de son fils, tombé malencontreusement de cheval, Dom João II observait un deuil strict et ne tolérait pas la moindre manifestation de joie. Les courtisans faisaient tous triste mine et parlaient à voix basse. Autant dire que le moindre rire était considéré comme une sorte de blasphème ou de crime de lèse-majesté et le duc de Viseu n'avait pas son pareil pour rapporter à son oncle les prétendues facéties des pages et exiger qu'elles soient sévèrement châtiées. À plusieurs reprises, le gouverneur de Lagos avait dû intercéder en faveur de son fils et ses amis, expliquant au souverain que leur joyeuse fébrilité était la conséquence de leur juvénile insouciance et qu'elle ne méritait guère plus qu'une simple remontrance.

Le roi s'était laissé convaincre, non sans mal. À défaut d'être aimé, il était craint. Chacun savait qu'il avait fait condamner à mort le duc de Bragance et qu'il avait tué de ses propres mains le premier duc de Viseu, le propre frère de Dom Manoël, qui avait conspiré contre lui avec la plupart des nobles excédés de voir le souverain leur préférer la compagnie des marchands et des savants juifs. Le décès de l'infant, tout juste marié à une princesse de Castille, l'avait rendu encore plus méfiant et morose, d'autant plus que tous ses efforts pour faire reconnaître comme seul héritier de la Couronne son bâtard, Jorge de Lancastre, se heurtaient à l'opposition farouche de l'Église. La vie à la Cour était semée d'embûches et Dom Manoël n'était pas le dernier à jeter de l'huile sur le feu et à monter en épingle le moindre incident pour parvenir à ses fins et être désigné comme le successeur légitime du monarque vieillissant.

Pourtant, ce matin-là, le duc de Viseu, contrairement à son habitude, affichait une mine réjouie. Vêtu pour une fois avec soin, il annonça aux pages qu'ils n'auraient pas cours. À la place, ils assisteraient à l'audience que le roi avait accepté d'accorder au navigateur génois Cristobal Colombo[1] dont la caravelle, la *Niña*, était arrivée il y a quelques jours dans le port de Lisbonne.

– Regardez bien l'homme qui s'avancera au milieu de vous et ayez garde de lui faire bonne figure. C'est le plus abominable traître que la terre ait jamais porté, pire que Judas l'Iscariote lui-même qui a vendu Notre-Seigneur pour trente deniers ! Qui pourrait d'ailleurs le lui reprocher ? C'était un Juif et il obéissait aux bas instincts de son espèce. Ce Colombo, lui, est cent fois plus coupable. Mon oncle l'a couvert de bienfaits et l'a traité comme s'il était l'un des naturels de ce pays bien qu'il fût génois d'origine. Qu'a fait en retour ce misérable ? Il est passé au service de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. À l'en croire, il aurait atteint des terres inconnues situées vers le ponant et en serait revenu à grand-peine après avoir essuyé de fortes tempêtes. Dans sa grande bonté, notre souverain l'a autorisé à faire escale à Lisbonne pour y réparer son navire et a consenti à le recevoir pour entendre le récit de ses mystérieuses pérégrinations. Soyez tout ouïe, vous allez voir comment il convient d'user avec un félon et un renégat !

Les pages manifestèrent bruyamment leur joie et leur approbation. Il leur tardait d'apercevoir le navigateur dont l'arrivée dans le port avait suscité une grande agitation. Bravant le froid, des dizaines de Lisboètes avaient pris place dans des barques pour s'approcher du navire et tenter d'apercevoir certains de ses occupants, ces fameux sauvages qui se promenaient parfois sur le pont de la caravelle. Au château Saint-Georges, toutes les conversations portaient sur ce sujet. Chacun avait son avis, bien tranché, sur la question. Pour les uns, Dom João se comportait en bon Chrétien en permettant au Génois de réparer son navire avant de gagner Palos puis Séville. Pour les autres, ce n'était là qu'une ruse. Dès qu'il aurait mis pied à terre, l'aventurier serait conduit à la Maison de La Mine et mis aux fers. Il aurait à répondre de son abominable forfait, avoir mené ses navires dans les eaux où seuls les Portugais avaient le droit de naviguer.

Luis, Fernão et Francisco jouèrent des coudes pour se faufiler le plus près possible du trône dans la salle d'audience éclairée par des dizaines de torchères. Les courtisans se pressaient en grand nombre, jacassant comme des pies, se bousculant pour ne rien perdre du spectacle grandiose qui se préparait. Les conversations cessèrent d'un coup quand le roi, accompagné de ses conseillers et du duc de Viseu, fit son entrée. Vêtu de

noir, il prit place et contempla l’homme qui s’avançait vers lui à pas comptés. Les cheveux blancs, le visage émacié, les traits tirés par de longues nuits d’insomnie, le navigateur génois fendit la foule avant de s’incliner respectueusement devant le souverain qui, d’un ton rogue, lui ordonna de se relever et s’adressa à lui comme à une vieille connaissance :

– Ainsi donc, Messer Colombo, vous voilà devenu marin !

– Et amiral de la mer Océane, au service de Leurs Majestés Isabelle de Castille et Ferdinand d’Aragon. Marin, je l’ai toujours été, comme vous le savez, Sire.

– J’ai appris non sans surprise que mes bien-aimés cousins avaient cru utile de vous accorder ce titre que je vous avais refusé. La prise de Grenade leur a fait perdre le sens commun et vous avez tiré profit de cet égarement.

– N’en déplaise à Votre Seigneurie, mes illustres protecteurs n’auront pas à se plaindre des résultats de mon voyage. J’ai touché aux îles qui sont situées à faible distance de Cypango et du royaume du Grand Khan. J’en rapporte d’infinies variétés de plantes et d’animaux totalement inconnus sous nos cieux. Mieux, je ramène aussi certains naturels de ces contrées qui brûlent d’embrasser notre sainte foi chrétienne et gagner de la sorte leur salut. Je me suis d’ailleurs permis de venir à cette audience accompagné de certains d’entre eux.

Sans attendre l’autorisation du monarque, le navigateur génois fit un geste de la main. L’assistance poussa un cri d’étonnement en voyant apparaître deux couples d’êtres étranges dont les parties honteuses étaient recouvertes par une ceinture de feuilles séchées. De petite taille, ils avaient des cheveux d’un noir épais et leur peau était cuivrée. Nul n’aurait pu les confondre avec les Nègres d’Afrique ou les Maures de Barbarie. Ils paraissaient appartenir à une autre espèce d’hommes et un moine se signa en entendant ses voisins se demander si ces êtres descendaient aussi d’Adam et d’Ève. En dépit de leur quasi-nudité, ils avaient fière allure et ne paraissaient guère intimidés par ce qu’ils voyaient. L’un d’entre eux esquissa même un sourire en montrant du

doigt à ses compagnons le monarque dont la couronne scintillait dans le lointain.

Fernão ne perdait pas une miette de ce spectacle. Il sentait confusément qu'il vivait un moment exceptionnel et que celui-ci resterait à jamais gravé dans sa mémoire. Ces créatures n'avaient rien à voir avec les hommes sauvages dont parlaient les villageois de Ponte de Barca. Le soir à la veillée, les paysans racontaient que les forêts de châtaigniers du Nord abritaient des créatures ayant figure humaine mais vivant nues comme les animaux, qui se nourrissaient de fruits et de racines. Nul n'en avait jamais croisé mais personne n'aurait été assez fou pour mettre en doute leur existence, attestée par les traces qu'elles laissaient parfois de leur passage. Quand il l'avait interrogé à ce sujet, le chapelain de son oncle avait expliqué à Fernão que ces êtres étranges étaient sans nul doute les descendants de Chrétiens qui s'étaient jadis réfugiés dans les montagnes lors de l'arrivée des Maures et qui avaient perdu tout contact avec leurs semblables. Ils étaient revenus à l'état de nature et vivaient désormais comme des bêtes dont plus rien ou presque ne les distinguait. C'étaient de malheureuses brutes, des créatures du diable, qu'il convenait d'abandonner à leur triste sort, celui d'êtres déchus de toute humanité ; non moins redoutables que les succubes ou les incubes.

Ce ne pouvait être le cas de ces captifs ramenés par le navigateur génois, et dont Fernão ne pouvait détacher son regard. Hormis les vêtements, ils étaient semblables en tout point à ceux et celles qui les contemplaient avidement, et paraissaient bien proportionnés. Il aurait voulu les toucher, passer la main dans leurs cheveux et sur leur peau, examiner leurs dents aussi blanches que l'ivoire, palper leurs membres vigoureux et, qui sait, échanger quelques mots avec eux puisqu'ils paraissaient parler un étrange dialecte ressemblant au gazouillis des oiseaux. Pareille expérience lui en aurait cent fois plus appris que les stupides sentences rabâchées par ses professeurs dont la plupart n'avaient jamais quitté Lisbonne et puisaient leur médiocre savoir dans d'obscurs grimoires. En cet instant, il avait une occasion unique d'interroger des êtres venus de terres lointaines, de savoir ce qu'ils pensaient, ce qu'ils ressentaient, ce à quoi ils rêvaient.

Savourant l'effet produit par son initiative, Colombo éleva la voix :

– Sire, j'ai l'honneur de vous présenter Juan, le fils d'un cacique – c'est ainsi qu'ils nomment leurs chefs – des îles que j'ai découvertes. Lui et les siens ont accepté de monter à bord de mon navire tant ils étaient désireux de savoir d'où nous venions et qui nous sommes. Ils sont encore païens mais seront baptisés dès notre arrivée à Séville. Je le leur ai promis car ils sont très désireux d'embrasser notre religion.

Dom João esquissa un sourire narquois.

– Ainsi, voici donc les nouveaux sujets d'Aragon et de Castille. À les regarder, je devine que les drapiers de Cordoue et de Tolède se féliciteront de cette aubaine. Ils auront pour clients des dizaines, que dis-je, des milliers d'hommes et de femmes qu'il leur faudra habiller de pied en cap pour que les prêtres ne s'offusquent pas de leur nudité. Ils vont pouvoir écouler toutes les frusques dont leur pratique habituelle n'a pas voulu. Je constate toutefois qu'ils sont plutôt chétifs et malingres. Ce n'est point avec de pareilles recrues, Messer Colombo, que vous pourrez reprendre Jérusalem au Soudan de Babylone[2]. Car, si je m'en souviens bien, c'est le but de votre entreprise. Mes cousins Ferdinand et Isabelle ont fait là une bien médiocre moisson d'âmes et ils pourraient vous en tenir rancune.

Le duc de Viseu crut bon intervenir :

– Médiocre et illusoire. Ces sauvages ne sont pas leurs sujets, Sire, mais les vôtres. Celui qui se dit amiral de la mer Océane ne peut ignorer l'interdiction que vous avez faite à quiconque de s'aventurer au-delà des îles Canaries sans votre consentement. J'ai fait pendre la semaine dernière quelques Castillans qui avaient été pris dans nos eaux. Leurs propres souverains ont reconnu vos droits en signant le traité d'Alcaçovas. C'est ce serment solennel que leur amiral a transgressé. Son crime est d'autant plus grave qu'il y a des années de cela, il s'était rendu à La Mine en compagnie de vos savants. Il n'a donc eu qu'à naviguer le long de la côte de Guinée et à s'aventurer au-delà de nos possessions. C'est un traître et un félon de la pire espèce, que je vous somme de faire arrêter sur-le-champ pour qu'il soit traduit en justice et pendu haut et court sur la place du Vieux Pilori. C'est tout ce qu'il mérite.

Dom João sourit.

– Mon cousin, je vous sais gré du souci que vous prenez de mes intérêts. Sachez toutefois que vos soupçons ne sont pas justifiés. J'ai la conviction que l'amiral a bien navigué vers l'ouest et non au sud des Canaries.

– C'est ce qu'il prétend, mais il est le seul à le faire !

– Et ce qu'a déclaré aussi l'un de ses capitaines, Vincente Pinzon, arrivé avant lui à Palos et que mes espions ont pu interroger.

Le roi savoura l'effet produit par cette révélation sur son invité.

– Eh oui, votre ancien associé est revenu à bon port après vous avoir faussé compagnie. J'ignore si vous aurez la chance de le revoir. À ce que j'ai appris, il serait atteint d'une étrange maladie contre laquelle les drogues des apothicaires se révèlent impuissantes. J'ai fait acheter à prix d'or son journal de voyage et obtenu ainsi la preuve que vous avez bien navigué vers l'ouest et découvert des terres ignorées jusque-là des Chrétiens. Je ne vous chercherai donc pas querelle à ce propos. Si les sujets du Grand Khan ressemblent à vos sauvages, je vous les abandonne bien volontiers. Ils sont bien moins robustes que nos Noirs et leurs vêtements en disent long sur leurs richesses. À charge pour mes parents de les nourrir et de les vêtir s'ils sont assez riches pour entretenir une bande de gueux. Voilà ce que vous pouvez leur dire de ma part, amiral de la mer Océane !

Sur ces mots dits d'un ton guilleret et vengeur, Dom João se leva, signifiant que l'audience était terminée. L'assistance se dispersa dans un joyeux brouhaha. Les paroles du monarque avaient eu raison de la curiosité manifestée au début par les courtisans. Ceux-ci, de crainte de déplaire au monarque, ne se préoccupaient plus des sauvages et du marin génois. C'étaient là gens de bien piètre importance qui ne valaient pas qu'on s'intéresse à eux. Fernão en aurait pleuré de rage pour Messer Colombo et ses compagnons si Luis de Cabreira ne l'avait joyeusement interpellé :

– Sais-tu ce que m'a dit mon père ? Le roi lui a demandé de donner une fête ce soir en l'honneur de l'amiral. Il a accepté mais exigé qu'on lui fournisse trois pages pour le service jusqu'au départ de celui-ci. Il m'a désigné et permis de choisir ceux de mes compagnons que j'estimais les

plus dignes de cet honneur. Je vous ai nommés, toi et Francisco, non sans hésitation comme tu peux l'imaginer. Tu aurais dû voir la tête que faisait le duc de Viseu, contraint de donner son accord. Tôt ou tard, il ne manquera pas de nous faire payer cette faveur. Peu importe. Ce soir et dans les jours à venir, au moins sommes-nous assurés de faire bonne chère et de boire autre chose que de l'eau.

Des années après, Fernão se souviendrait encore avec précision de chacun de ces instants de rêve. Avec ses amis, il avait reçu pour mission de prendre soin de Juan et de ses compagnons et de veiller à ce qu'ils ne manquent de rien. Ils s'étaient acquittés avec habileté de cette tâche. Une curieuse complicité s'était établie entre eux. Juan lui avait manifesté à plusieurs reprises sa gratitude pour sa prévenance. Faute de connaître le portugais, il le faisait en souriant et en lui donnant de joyeuses bourrades dans le dos. Surtout, Fernão n'avait pas perdu un seul mot des conversations animées entre le gouverneur de Lagos et le marin génois. Les deux hommes devisaient librement, d'égal à égal, sans se ménager, mais sans hostilité. Ils étaient au service de maîtres différents et ne paraissaient pas être pour autant rivaux. Ils affichaient même une certaine complicité, au point d'échanger franchement leurs doutes et leurs soucis. C'est ainsi que Luis de Cabreira avait expliqué à son interlocuteur :

– Ne prenez pas en mauvaise part le peu d'importance que le roi accorde à votre exploit. En fait, il l'apprécie à sa juste valeur et vous avez pu constater qu'il a pris votre défense face au duc de Viseu.

– Je ne sais pourquoi celui-ci me poursuit de sa vindicte. Lorsque je vivais à Lisbonne, il n'a eu de cesse de ruiner mon crédit auprès du chef de la Junte des Mathématiciens, José Vizinho.

– Vous avez connu Messer Judéu ?

– Oui, j'ai même été au service de l'un de ses parents qui avait ouvert un comptoir à Porto Santo.

– Vous n'ignorez pas qu'il est mort il y a de cela deux ans.

– C'est ce que l'on m'a dit. J'aurais pourtant eu plaisir à le revoir, en dépit de nos différends, pour lui démontrer que j'avais raison et que ses

calculs étaient erronés.

– Il n’était point homme à admettre ses erreurs.

– Il aurait pourtant dû s’incliner devant l’évidence. J’ai découvert la route dont il s’évertuait à nier l’existence.

– Cela n’aurait rien changé à son attitude. Jusqu’au dernier jour de sa vie, il est demeuré convaincu que la route la plus courte pour les Indes est celle qui contourne l’Afrique. C’est celle que Bartolomeu Dias a reconnue en franchissant le cap des Tempêtes, et il repartira prochainement dès que nos finances nous permettront de rassembler une nouvelle flotte. D’ici peu, nous contrôlerons la route des épices et c’est chez nous, plutôt qu’à Venise, que viendront s’approvisionner les marchands du Nord. Pendant ce temps, vous en serez encore à parcourir l’immensité de l’Océan à la recherche de votre fameux passage, s’il existe.

– Non seulement je crois en avoir trouvé un, mais il ne serait pas le seul d’après ce que m’ont dit certains marins de ma connaissance.

– J’imagine fort comment vous leur avez extorqué ces confidences. Ces gaillards racontent n’importe quoi quand ils font honneur à une cruche de vin. Vous voyez mon fils et ses amis. Je suis prêt à parier qu’ils auront de la barbe et une ribambelle d’enfants avant que vous ne parveniez à vos fins.

– Je doute fort que nos chemins ne se croisent jamais à nouveau. D’autant qu’à l’époque que vous évoquez, voilà belle lurette que je serai à Jérusalem, délivrée des mains des Maures grâce aux troupes que j’aurai levées avec l’or de Cypango. Je vous promets cependant une chose. Pour vous remercier de vos bontés et de votre généreuse hospitalité, je me ferai un devoir de faire attribuer à ces garçons un fief en Terre sainte.

Ayant remarqué que Fernão l’écoutait attentivement, le navigateur lui fit signe d’approcher.

– Cela te plairait-il de devenir comte de Joppe ou baron d’Ibelin ?

– Que nenni !

– Tu refuserais un tel titre ?

– Assurément, car cela signifierait qu'en l'acceptant de votre part, je serais passé au service de la Castille ou de l'Aragon.

– Cela n'a rien de déshonorant.

– Certes, si l'on est naturel de ces deux royaumes ou s'ils vous ont offert l'hospitalité. Ce n'est pas mon cas. J'ai vu le jour dans le Tras Os Montes, mes aïeux ont toujours servi les souverains de ce pays et mon père a été tué alors qu'il défendait Ceuta contre les Maures. Dom João est mon prince et c'est à lui que je dois allégeance.

– J'espère qu'il saura récompenser ta fidélité.

– En doutez-vous ?

– Les monarques font parfois preuve d'ingratitude. Puisses-tu ne jamais éprouver pareille désillusion et éviter de connaître l'exil !

Fernão se tourna vers Luis de Cabreira pour solliciter son approbation. L'*alcaide-mor*[3] de Lagos hocha la tête pensivement.

– Mon garçon, tu as parlé selon ton cœur et c'est cela qui importe. Prends garde toutefois à ne jamais prêter le flanc à la critique. Tu te fais gloire d'être un naturel de ce pays et, à t'entendre, on croirait que tu descends en ligne droite de Viriathe ! Libre à toi de le dire ou de le prétendre. Mais ton oncle, pour justifier ton admission à l'école des pages, a fait valoir que tu comptais au nombre de tes ancêtres un chevalier français, apparenté à la maison de Bourgogne. Ce n'est pas impossible et tu n'en aurais pas à rougir. Reste que viendra peut-être un jour où, afin de te nuire, l'on excipera de cette ascendance.

– Nul n'oserait commettre pareille infamie.

– C'est ce que tu crois, à tort. Sache que les rois ne sont pas soumis aux mêmes règles que nous. Leurs intérêts exigent parfois qu'ils fassent preuve d'ingratitude à l'égard de leurs plus fidèles sujets. Tu en as une preuve éclatante devant toi. Messer Colombo a loyalement servi Dom João et, pourtant, il n'a pas été récompensé comme il aurait dû l'être. Non qu'il ait démérité, je puis le jurer sur les saintes Écritures, mais son projet contrariait nos desseins. Il nous aurait détournés de la voie que nous suivons depuis des années sans nous garantir que nous trouverions une autre route. Dom João a eu parfaitement raison d'agir comme il l'a

fait même s'il aurait pu atténuer la rigueur de sa décision en accordant à notre invité la qualité de chevalier.

Le navigateur génois éclata de rire.

– Le meilleur des destriers ne remplacera jamais la pire des nefs ! Quoi qu'il en soit, j'admire la manière dont mon ami Dom Luis se tire des situations les plus difficiles en donnant raison aux uns et aux autres. Mon garçon, si tu veux réussir à la Cour, prends soin d'imiter sa conduite. Pour ma part, je te dois mille remerciements de ton attitude envers Juan et ses compagnons. Ils s'efforcent de faire bonne figure, je devine toutefois qu'ils regrettent amèrement de m'avoir suivi et qu'ils gémissent en secret à l'idée de ne jamais peut-être revoir les leurs. Toi et tes amis leur avez offert un peu de chaleur humaine et un bref moment de quiétude. J'ai pensé que tu serais peut-être heureux de posséder une copie de la relation que j'ai écrite ces jours-ci, dans laquelle je raconte ce que j'ai vu et observé durant mon voyage. Elle t'en apprendra beaucoup sur Juan et les siens et sa lecture te donnera peut-être envie de parcourir le vaste monde afin d'y répandre les lumières de notre très sainte foi.

*

Luis de Cabreira n'avait pas eu tort de penser que le duc de Viseu tiendrait rigueur aux trois gamins de l'insigne faveur qui leur avait été octroyée. Il s'en vengea à sa manière, hypocrite et chafouine, dissimulant par d'habiles procédés sa rancune et sa soif de vengeance. Fernão s'était attendu à ce qu'il cherchât à les humilier constamment en les faisant interroger par leurs professeurs et en obligeant ceux-ci à leur infliger punition sur punition. Ce fut tout le contraire qui se produisit. Le directeur de l'école des pages fit comme si le trio n'existait pas, n'avait même jamais existé. Il feignait de ne pas les voir et ignorait superbement les efforts qu'ils faisaient pour donner satisfaction à leurs maîtres. Bien plus, il s'arrangea pour qu'ils ne soient plus jamais admis dans les appartements royaux. C'était les priver de toute possibilité de se faire

remarquer de Dom João et de la reine Léonor, et d’obtenir ainsi faveurs et gratifications.

L’alcaide-mor de Lagos, leur protecteur, semblait les avoir abandonnés à leur triste sort. Son fils avait pourtant tenté de le rencontrer pour lui expliquer leurs déboires et solliciter son intervention. À son retour, il se confia tristement à Fernão :

– Mon père n’a pas daigné me voir, au prétexte qu’il devait recevoir les ambassadeurs vénitiens. Il m’a fait éconduire par son esclave africain comme si j’étais un quémandeur importun. J’en ai pleuré de rage jusqu’à ce que ma mère m’explique les raisons de son comportement. Mon père sent poindre sa disgrâce.

– Pourtant, Dom João le tient en grande estime.

– Oui, mais le roi ne sera bientôt plus de ce monde. Il a à peine passé la quarantaine, mais la mort de l’infant Afonso l’a plongé dans une sombre mélancolie dont il cherche en vain à se distraire en buvant et mangeant plus que de raison. Les reproches de son médecin juif restent sans effet et c’est tout juste s’il consent à prendre les eaux à Alvor pour soigner la goutte qui le ronge. Un temps, ses fidèles ont repris espoir en le voyant déployer une belle énergie pour obtenir du pape la reconnaissance de son bâtard, Dom Jorge de Lancastre. Hélas, le souverain pontife n’a rien voulu savoir, sans doute parce que les Viseu ont grassement soudoyé les juges du tribunal de la Rote. Dom João a dû s’incliner et sait que la couronne, s’il disparaît, reviendra à Dom Manoël. Mon père n’ignore pas que, dès que celui-ci montera sur le trône, son premier geste sera d’écarter tous les conseillers du défunt monarque, voire de les traduire en justice sous de fallacieux prétextes. D’après ma mère, il en a perdu jusqu’au sommeil et n’a guère le temps de se préoccuper de mon sort.

Fernão tenta de rassurer son ami en lui expliquant d’un ton enjoué qu’il ne fallait jamais désespérer. La preuve, lui confia-t-il, était l’heureux concours de circonstances qui lui avait permis, à lui et à Francisco, d’entrer à l’école des pages alors que leur pauvreté les condamnait à croupir leur vie durant à Ponte de Barca. La découverte

fortuite d’un sac d’or avait changé leur destin. Voilà ce que Luis devait expliquer à son père.

Quelques jours après cette conversation, parvint à Lisbonne la terrible nouvelle. Dom João s’était éteint dans son sommeil, précocement usé par l’abus de nourriture et de boisson. Les barons et les Cortès n’hésitèrent pas un seul instant à désigner Dom Manoël pour lui succéder. L’un des premiers gestes du nouveau souverain fut d’ordonner la fermeture de l’école des pages. Des années durant, il avait été contraint d’en assumer la direction, une charge qu’il jugeait humiliante et dégradante mais qu’il avait dû accepter, sachant trop ce que lui coûterait un éventuel refus. C’était désormais du passé, un passé dont toute trace devait disparaître. L’école des pages fut donc fermée du jour au lendemain et ses élèves, à quelques exceptions près, renvoyés chez eux à la grande colère de leurs familles pour lesquelles leur retour constituait une véritable catastrophe. Fernão le comprit dès son arrivée à Ponte de Barca. Nul veau gras n’avait été tué pour l’accueillir. Son oncle le toisa d’un air mauvais et lui fit sentir qu’il n’avait plus sa place au château. Son neveu n’avait qu’à rentrer en possession des mauvaises terres que lui avait laissées son père et du manoir de Sabrosa, où il fut contraint de s’installer avec sa mère, ses sœurs et son frère Diogo.

Pendant sept longues années de vaches maigres, Fernão s’efforça de subvenir tant bien que mal aux besoins des siens, n’ayant pour tout revenu que les sommes dérisoires qu’il tirait de l’exploitation de ses champs de blé noir, de ses oliveraies et des troupeaux de moutons dont la laine lui était achetée par les marchands d’Aveiro. Quatre à cinq fois par an, il se rendait dans cette ville dont son père avait été le gouverneur et, lors des longues soirées qu’il passait à l’auberge du Cygne noir, il prenait grand plaisir à écouter les conversations des habitués du lieu, marins et artisans.

Tous commentaient avec passion les nouvelles venues de Lisbonne et les mesures prises par Dom Manoël. Dès son accession au trône, celui-ci avait cherché à asseoir par tous les moyens son autorité. Les nobles, qui avaient cru naïvement qu’il s’appuierait sur eux, avaient vite déchanté. Il

s'en méfiait et pouvait d'autant mieux se passer de leur concours qu'il avait acheté son cousin, Dom Jorge, en lui conférant le titre de duc de Coïmbra et en le confirmant dans ses fonctions de grand maître de l'ordre de Santiago. Il avait pour alliés les bourgeois et les marchands dont il s'était attiré les faveurs en décrétant l'expulsion de leurs rivaux, les Juifs établis au Portugal depuis des temps immémoriaux. Là encore, il avait procédé avec sa traditionnelle duplicité. Aux victimes de cette mesure, qui avaient tenté de la faire rapporter en le couvrant de cadeaux, il avait expliqué qu'elle lui déplaisait fort mais que c'était la condition *sine qua non* mise par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille à son mariage avec leur fille. Il s'était bien gardé de leur dire que cette contrainte l'arrangeait bien. À vrai dire, il avait craint que les deux monarques ne formulent des exigences autrement plus draconiennes, par exemple le droit pour leurs navires de se rendre librement à la côte de Guinée. Il avait été stupéfait et ravi de les voir se contenter de cette simple requête. Décidément, ses cousins avaient perdu le sens commun, attachant plus d'importance à la conversion des Juifs qu'à l'accroissement de leur puissance. Il aurait été bien bête de les contrarier.

À la Noël de l'an de grâce 1496, les crieurs publics avaient lu l'édit qui ordonnait aux Juifs d'accepter le baptême ou de quitter le royaume. Leurs enfants de moins de quinze ans n'auraient pas le droit de les suivre mais seraient envoyés à Sao Tomé et à Principe pour y être éduqués dans la vraie foi. Cette sage précaution avait eu raison de l'obstination des plus endurcis. C'est par milliers que les Juifs, y compris ceux arrivés récemment de Castille, s'étaient précipités dans les églises pour abjurer leurs erreurs. Cela avait été le cas des quelques chefs de famille juifs de Sabrosa, de modestes artisans, dont Fernão avait accepté d'être le parrain, et auxquels il avait promis qu'il interdirait à quiconque de pénétrer dans leurs maisons pour s'assurer qu'ils n'observaient pas leurs antiques coutumes.

L'essentiel des conversations à l'auberge du Cygne noir tournait toutefois autour des exploits accomplis par l'amiral Vasco de Gama dont le navire, le *Sao Rafaël*, était parvenu jusqu'aux Indes et en avait ramené

de prodigieuses quantités d'épices. Son retour à Lisbonne, le 10 juin de l'an de grâce 1499, avait fait sensation. À l'en croire, les souverains de ces terres lointaines, lassés du joug des Maures, étaient tout disposés à faire allégeance à Dom Manoël et à lui payer tribut sous forme de sacs d'un poivre de qualité très supérieure à la malaguette de Guinée. La rumeur de cette découverte s'était répandue à travers toute l'Europe. Par dizaines, les négociants des Flandres et de la Hanse avaient accouru sur les bords du Tage, flairant comme un chien une charogne les fabuleux bénéfices qu'ils tireraient de ce négoce. Parmi eux, s'étaient glissés quelques espions à la solde de Venise, qui avaient reçu pour mission de prendre langue avec les Chrétiens ramenés des Indes par Vasco de Gama afin de leur expliquer que les Portugais étaient d'abominables hérétiques, mâtinés de Maures et de Juifs, avec lesquels tout commerce devait être proscrit. Pris sur le fait, les envoyés de la Sérénissime République avaient failli être écharpés par la foule en colère et avaient été conduits sous bonne garde à la Maison de La Mine pour y être incarcérés et jugés.

La fièvre qui s'était emparée de Lisbonne avait redoublé lorsque était arrivée la nouvelle de la découverte faite par Dom Pedro Alvares Cabral de la Terre de Vera Cruz[4], une contrée située à l'ouest de la Guinée, riche en bois de braise, où ses navires avaient abordé par hasard alors qu'ils cherchaient les vents qui les conduiraient vers le cap de Bonne-Espérance. Ce pays, dont les habitants allaient nus comme s'ils sortaient tout juste du ventre de leur mère, recelait tant de ressources que Cabral avait jugé utile de renvoyer l'un de ses navires au Portugal pour annoncer à Dom Manoël cette prodigieuse marque de la bonté divine tandis qu'il poursuivait, lui, sa route vers Calicut. Il en était revenu avec une énorme cargaison d'épices, dont la vente avait rapporté au Trésor huit cents fois le montant des dépenses engagées pour l'armement de sa flottille.

Une agitation fébrile s'était alors emparée de Lisbonne et de ses arsenaux où des centaines de charpentiers, de calfats, de forgerons et de tisserands s'activaient pour construire naus et caravelles destinés au commerce avec les Indes. Dans les tavernes du port, les matelots, que les capitaines se disputaient, se moquaient ouvertement des Castillans et de leurs prétendues Indes occidentales. Ne disait-on pas que Ferdinand et Isabelle, déçus par les fallacieuses promesses que leur avait faites

Cristobal Colombo, avaient ordonné que ce dernier soit ramené, les fers aux pieds, à Séville pour y être jugé ? En l'apprenant, Fernão n'avait pu s'empêcher d'éprouver de la pitié pour ce vaillant marin à nouveau victime de l'ingratitude des Grands.

En fait, il avait d'autres chats à fouetter. Il hésitait sur la conduite à suivre depuis qu'il avait reçu une lettre de Francisco Serrão. Des années durant, il avait chassé de sa mémoire son ancien compagnon de jeux qu'il tenait pour un traître. Lors de la fermeture de l'école des pages, celui-ci s'était comporté d'une manière qu'il jugeait indigne. Sans l'en prévenir, il était passé, avec Luis de Cabreira, au service de Dom Jorge de Lancastre, ne se souciant guère de ce que lui deviendrait. Quand il s'en était plaint auprès de son oncle, Fernão de Mesquita s'était contenté de lui rétorquer qu'au moins le fils de son intendant savait diriger sa barque et retomber sur ses pieds, contrairement à son balourd de neveu trop orgueilleux pour dissimuler ses sentiments. Il en avait conçu une farouche rancœur contre Francisco, se jurant de ne plus jamais avoir affaire à lui. Quand la lettre de ce dernier lui était parvenue, son premier réflexe avait été de vouloir la jeter au feu mais sa curiosité avait été la plus forte. Il avait ouvert le pli couvert d'une fine écriture, et son cœur avait battu en lisant ces lignes :

*Ici, ce sont moins les marins que les soldats qui manquent. Dom Manoël a décidé d'envoyer une nouvelle flotte à Calicut sous le commandement de Dom Francisco d'Almeida qu'il a nommé vice-roi des Indes. L'escadre sera composée de vingt-deux navires et devra transporter mille cinq cents soldats aguerris. Contrairement à ce qui se passe pour les marins, rares sont les hommes d'armes à se porter volontaires. La noblesse de ce pays répugne à fournir ses fils à un souverain qui la traite avec mépris. Ses griefs sont sans doute compréhensibles mais peu légitimes. L'ordre de Santiago, que je sers, a fait de son mieux, mais des dizaines et des dizaines de postes restent à pourvoir. J'ai mentionné ton nom devant Dom Jorge qui m'a ordonné sur-le-champ de t'écrire, ce que je fais tout en sachant que tu n'écouteras peut-être pas mes conseils. Ce sont pourtant ceux d'un ami qui te veut du bien. Vas-tu continuer à passer ton temps à surveiller tes récoltes en priant le Ciel qu'un orage ne les détruise pas ? Crois-tu qu'un fidalgo*

*doive passer sa vie derrière une charrue alors qu'il pourrait se couvrir de gloire en combattant les Maures et les païens ? Notre départ est fixé au 25 mars. Tu as donc devant toi plus de quatre mois pour mettre tes affaires en ordre et fourbir tes épées, du moins si tu es toujours le Fernão que j'ai connu.*

*

*Le 7 avril de l'an de grâce 1492*

*De Juan Rodriguez de Fonseca, chanoine de la cathédrale*
*de Tolède et membre du Conseil de Castille*
*À Dom Manoël de Viseu*

*J'ai le plaisir d'informer Votre Seigneurie que le Conseil de Castille, sur ma recommandation, a décidé de vous accorder les 10 000 réaux dont vous nous dites avoir besoin afin de faire valoir vos droits sur la Couronne.*

*Sa Majesté Dona Isabelle y met comme condition absolue que, dans le cas où vous seriez appelé à régner, vous ne chercherez pas à contrarier les entreprises qu'Elle entend mener sur la mer Océane pour trouver la route de Cypango.*

*Elle sait que, dans l'intervalle, l'obligation de ne rien laisser paraître de vos sentiments pourra vous conduire à prendre des dispositions contraires à Son intérêt et vous assure qu'Elle ne vous en tiendra pas rigueur.*

*La somme vous parviendra par l'un de mes hommes qui voyagera sous un déguisement tel que nul ne pourra le soupçonner d'être notre messager. Il se fera reconnaître de vous en affirmant être envoyé par mon frère dans le Christ, l'évêque d'Avila.*

*Sur ce, je prie Dieu et la Sainte Vierge de vous avoir en Leur protection.*

*Juan Rodriguez de Fonseca.*

*

*Le 5 novembre de l'an de grâce 1492*

*De Luis de Porto, alcaide-mor d'Aveiro*
*À Luis de Cabreira, alcaide-mor de Lagos*

*Tu m'as demandé des renseignements sur les nommés Fernão de Magalhães et Francisco Serrão qui étudient à l'école des pages avec ton fils.*

*Ledit Fernão de Magalhães est un fidalgo de bonne famille dont le père occupa jadis mes fonctions et dont l'oncle est le baron de Ponte de Barca. Les Magalhães et les Mesquita, honorablement connus comme de Vieux Chrétiens, ont subi des revers de fortune qui ont terni leur réputation jusqu'à ce que la chance leur sourie à nouveau. Je soupçonne fort le seigneur de Ponte de Barca de faire partie d'une bande de criminels qui allument des feux le long des côtes afin de faire naufrager des navires qu'ils pillent après avoir massacré les survivants s'il y en a. C'est peut-être à l'un de ces naufrages qu'il doit sa soudaine aisance, mais je ne puis l'affirmer de manière certaine et nul ne sera assez audacieux pour déposer contre lui.*

*C'est parce qu'il présentait toutes les garanties requises que j'ai été dans l'obligation de lui délivrer les certificats lui permettant d'inscrire son neveu et le fils de son écuyer à l'école des pages, d'autant que sa requête était appuyée par la quasi-totalité des nobles de la région que je ne puis mécontenter.*

*Voilà ce que je puis te dire à leur sujet en t'assurant que je ne relâcherai pas ma surveillance autour de Mesquita jusqu'à ce que je puisse le confondre.*

*Luis de Poro.*

*

*Le 4 décembre de l'an de grâce 1494*

*De Manoël, duc de Viseu*
*À Luis de Cabreira, alcaide-mor de Lagos*

*Je te sais gré de m'avoir rapporté les confidences faites à ton fils par ce garnement de Fernão de Magalhães, que j'ai dû punir à plusieurs reprises pour son insolence et sa paresse.*

*J'apprécie d'autant plus ton geste que, depuis des années, certains s'évertuent à me calomnier auprès de toi et laissent entendre que je te considère comme l'un de mes plus farouches ennemis.*

*Rien n'est moins vrai et je puis t'assurer que je saurai me souvenir de ta discrétion. Te connaissant, je devine que tu as su démêler l'écheveau passablement compliqué de cette affaire et que tu n'ignores pas l'usage qui aurait dû être fait de ces sommes sur lesquelles a fait main basse ce maudit Mesquita. Ton silence est un aveu dont je mesure la signification.*

*Il ne tenait à toi que de dire un mot pour me perdre auprès de notre souverain. J'ai contracté envers toi une dette et, le moment venu, je te montrerai que je ne suis pas un ingrat.*

*Manoël, duc de Viseu.*

*

*Le 2 mai de l'an de grâce 1495*

*De Luis de Cabreira, alcaide-mor de Lagos*
*À Diogo Vaz, son intendant*

*Dès réception de cette lettre, veille à ce que mon fils quitte immédiatement Lisbonne pour se rendre auprès du grand maître de l'ordre de Santiago, qu'il servira désormais.*

*Veille à ce qu'il exécute promptement cet ordre et, pour désarmer toute résistance de sa part, autorise-le à se faire accompagner par le nommé Francisco Serrão. Fais comprendre à ce dernier qu'il est de son intérêt*

*de lier son sort à celui de mon fils plutôt que de suivre ce Fernão de Magalhães dont Dom Manoël ne veut plus jamais entendre parler.*

*J'attends de toi une prompte réponse.*

*Luis de Cabreira.*

1- C'est sous ce nom que Christophe Colomb était connu au Portugal, où il avait longuement vécu et épousé Dona Felippa Perestrello, fille du gouverneur de l'île de Porto Santo, dans l'archipel de Madère.

2- C'est ainsi qu'on désignait le sultan mameluk du Caire.

3- Gouverneur.

4- Actuel Brésil. Celui-ci sera longtemps désigné également sous le nom de terre de Verzin.

# 2

*Salve, Regina,*
*Mater misericordiae.*
*Vita, dulcedo et spes nostra,*
*Salve.*

L'hymne marial sortait de centaines de poitrines. En ce 25 mars de l'an de grâce 1505, le petit peuple de Lisbonne processionnait en direction du Restrelo, la plage où était amarrée la flottille en partance pour Calicut. Hommes, femmes et enfants, regroupés derrière les bannières de leurs paroisses, venaient dire adieu à leurs parents et amis.

Depuis le début de la semaine, les participants à l'expédition avaient été rassemblés dans les bâtiments appartenant à la Maison de La Mine et soumis à une stricte discipline. Des greffiers, porteurs de lourds registres, avaient vérifié leur identité et s'étaient assurés qu'aucun Maure ou judaïsant ne s'était glissé dans leurs rangs. D'autres avaient inspecté leurs coffres et dressé l'état de leurs maigres biens.

Comme plusieurs de ses compagnons, Fernão de Magalhães avait dû produire les certificats attestant de sa qualité de fidalgo et signer un engagement de plusieurs années comme *sobresaliente*, supplétif au service du nouveau vice-roi des Indes, Dom Francisco d'Almeida. Son jeune frère, Diogo de Suza, en avait fait de même et avait juré sur les saintes Écritures qu'il partait de son plein gré.

Le sang de Fernão s’était glacé dans ses veines quand Dom Manoël, accompagné de Luis de Cabreira et de Francisco d’Almeida, était venu inspecter les candidats au départ, les examinant comme s’il s’agissait de Nègres mis en vente sur la place du Vieux Pilori. En l’apercevant, le roi avait froncé les sourcils et l’avait désigné à l’alcaide-mor de Lagos. Ce dernier avait murmuré quelques mots à l’oreille du souverain, qui avaient suscité son hilarité. Fernão n’avait rien laissé paraître de ses sentiments. Francisco Serrão avait eu beau lui expliquer que Dom Jorge de Lancastre avait intercédé en sa faveur, il n’ignorait pas que le monarque pouvait, sans raison apparente, s’opposer à son départ.

C’est donc avec soulagement qu’il avait vu le groupe des courtisans s’éloigner, laissant la place aux prêtres et aux moines chargés d’entendre en confession les membres de l’expédition. C’était une coutume instituée par le défunt prince Henri le Navigateur, soucieux que les équipages soient absous de leurs fautes avant de gagner des terres lointaines infestées de Maures et d’idolâtres. C’était une sage précaution car rares étaient les serviteurs de Dieu à s’embarquer à bord des caraques, des nefs ou des caravelles. Leurs capitaines jugeaient leur présence si ce n’est inutile, du moins superflue. C’était une bouche de plus à nourrir. En riant, les matelots affirmaient que c’était à leur corps défendant que saint Érasme, aussi appelé saint Elme, était devenu leur patron. Les autres bienheureux avaient décliné un pareil honneur et seul le bon évêque, connu pour avoir continué son prêche alors que des éclairs frappaient le sol autour de lui, avait pris en pitié les marins et accepté de les protéger contre les terribles feux qui détruisaient les mâts lors des orages en mer.

Fernão se confessa à un franciscain au regard perçant. À vrai dire, il n’avait à se repentir que de quelques fautes vénielles, dont la plus grave était la colère qu’il avait éprouvée quand Martim Alvarez, un prospère négociant d’Aveiro, lui avait refusé la main de sa fille au motif qu’elle méritait un meilleur parti qu’un nobliau désargenté. C’était ce refus, plus que l’envie de voyager, qui l’avait décidé à accepter l’offre de Francisco Serrão.

Le moine hocha la tête pensivement.

– Est-ce là, mon fils, tout ce qu'il vous sied de dire à la veille de votre départ pour des contrées dont vous ne reviendrez peut-être jamais ?

– J'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne vois rien d'autre à ajouter. Je m'efforce d'obéir de mon mieux aux préceptes de notre sainte mère l'Église. Qui plus est, mon village offre peu d'occasions de succomber à la tentation.

Son interlocuteur se signa à la hâte.

– Quel genre de Chrétien avons-nous là, qui se considère comme vertueux faute d'avoir pu assouvir ses passions dans un bourdeau[1] ! Dois-je en conclure que vous avez rattrapé le temps perdu en arrivant à Lisbonne ?

– Dieu m'en est témoin, je n'ai pas eu le moindre commerce avec une fille perdue !

– En êtes-vous pour autant quitte avec votre conscience ? Vous êtes-vous simplement demandé si vous êtes assez digne pour porter au-delà des mers la parole de Dieu et gagner les Infidèles à la vraie foi ? Vous semblez ne guère attacher d'importance à ce privilège que vous accorde Notre-Seigneur.

– C'est à vous qu'il devrait incomber si vous n'aviez pas autant peur de prendre la mer !

Le moine avait grommelé quelques mots peu aimables avant de lui accorder la rémission de ses péchés, moyennant la récitation d'une dizaine de *Pater* et d'*Ave*, pénitence dont Fernão s'était acquitté le soir même lors de la veillée de prières organisée à l'ermitage de Notre-Dame-de-Belem, à proximité de la plage du Restrelo.

Entre deux oraisons, Fernão, tout comme ses compagnons, avait rédigé son testament devant un notaire, faisant de sa sœur aînée Teresa et de son mari Dom João de Silva Tellez ses héritiers, à condition qu'ils ajoutent ses armoiries aux leurs afin que le nom de Magalhães ne disparaisse pas de la mémoire des hommes et qu'ils fassent dire pour le repos de son âme dix messes en la chapelle de son manoir.

Au petit matin, revêtus d'une tunique blanche sans manches et portant un cierge, les membres de l'expédition avaient entendu la messe et

communié avec ferveur. Après une légère collation, ils avaient quitté l'ermitage pour se diriger vers le Restrelo, précédant la procession venue de Lisbonne, en tête de laquelle caracolaient sur leurs destriers le roi et les principaux dignitaires de la Cour.

Arrivés sur la plage, tous avaient fait silence et s'étaient agenouillés tandis qu'un moine faisait répéter à l'assistance l'acte de contrition avant de la bénir et de lui accorder une absolution collective. Puis, par petits groupes, les hommes s'étaient dirigés vers les chaloupes chargées de les conduire aux navires. Les gardes avaient eu fort à faire pour écarter les badauds qui tentaient, une dernière fois, d'embrasser qui un père, qui un fils, qui un époux. Fernão s'était arrangé pour embarquer parmi les premiers avec Francisco et Diogo, se fiant au conseil d'un vieux matelot, Martim, qu'il avait aidé à rédiger ses dernières volontés :

– Plutôt que de pleurnicher dans les bras d'une catin qui t'aura vite oublié, arrange-toi pour monter à bord le plus vite possible. Pour te remercier de ton aide, je te ferai attribuer, à toi et à tes amis, l'une des meilleures places sur le pont, non loin du château arrière. N'oublie pas que nous serons en mer pendant de longs mois. Malheur à celui dont l'emplacement est balayé par les embruns et les vagues. Crois-moi, je te parle d'expérience. J'ai navigué avec Vasco de Gama à bord du *Sao Rafaël* et si je n'avais pas pour épouse une véritable mégère, jamais je n'aurais souscrit un nouvel engagement. Je m'occuperai aussi de vous trouver un mousse qui, moyennant quelques piécettes, préparera vos repas.

À la fin de la journée, profitant de la marée descendante et du vent, les vingt-deux navires de l'escadre s'élancèrent en direction de Carceres, salués par les vivats de la foule et les cloches des églises tandis que la bannière royale était hissée au mât principal du navire amiral.

*

La nuit était tombée depuis longtemps mais Fernão et Francisco tardaient à trouver le sommeil. Des heures durant, ils étaient restés

accoudés au bastingage, scrutant le mince filet de la côte et les lumières vacillantes qui indiquaient la présence de villages ou de hameaux isolés. Maintenant que Diogo s'était assoupi, Fernão estima que le moment était venu d'avoir une franche explication avec Francisco Serrão. Depuis leurs retrouvailles, début mars, à Lisbonne, les deux amis n'avaient guère eu le loisir de se parler. Ils faisaient de l'exercice douze heures par jour, maniant l'épée et la lance sous le regard attentif d'officiers perpétuellement insatisfaits de leurs prouesses et prompts à distribuer corvées et punitions. Chaque soir, ils se jetaient épuisés sur leur galetas, remettant au lendemain leur discussion. Cette fois, Fernão était bien décidé à entrer dans le vif du sujet.

– Tu te demandes sans doute pourquoi je ne t'ai pas remercié de ta proposition. Ne t'attends pas à ce que je le fasse. Tu n'as fait que t'acquitter de ta dette envers moi. Lors de la fermeture de l'école des pages, tu as sacrifié notre amitié au poste que t'offrait Luis de Cabreira. J'en ai pleuré de rage mais je n'ai rien fait pour contrarier tes plans. Pourtant, Dieu m'en est témoin, aucun mot n'était assez fort pour qualifier ta conduite.

– L'alcaide-mor de Lagos estimait que tu pourrais te débrouiller sans moi, contrairement à son fils.

– Sache que, si je croise celui-ci, je me promets de le rosser.

– Mesure tes paroles. Il se trouve sur le navire amiral auprès de Dom Francisco d'Almeida qui le tient en haute estime ou qui feint de le faire pour ménager son père. S'il m'était aussi cher que tu le supposes, j'aurais dû me trouver à ses côtés. Or je suis ici, avec toi. Dois-je le regretter ?

Fernão éclata de rire. Quelques mots avaient suffi pour dissiper tout malentendu entre eux. Il lui répugnait toutefois de s'avouer aussi facilement vaincu.

– Je ne suis pas sûr d'avoir fait un choix judicieux en acceptant ta proposition. Moi, un fidalgo, fils de fidalgo, me voilà sur le pont d'un navire au lieu de chevaucher un destrier.

Ce fut au tour de Francisco de s'esclaffer.

– Sais-tu ce que disent les Castillans ? « *Cavalgaduras son los navios que van sobre mar, asi como los cavallos a los que andar sur la terra*. »

Les navires sont les montures de ceux qui vont sur la mer comme les chevaux le sont pour ceux qui vont sur la terre. Voilà qui devrait te consoler. Songes-y bien en dormant car, je te l'avoue, j'ai une furieuse envie de prendre un peu de repos.

Fernão eut beau chercher la meilleure position possible, il ne parvint pas à fermer les yeux, incapable de se faire au roulis du navire.

Au petit matin, il rassembla ce qui lui restait de forces pour réciter avec les autres un *Pater*. Martim lui indiqua d'un geste l'endroit où ils prendraient leurs repas, trois fois par jour, du moins si l'état de la mer le permettait. À l'en croire, les premiers temps, ils feraient bombance. Des volailles, des moutons et une vache avaient été embarqués et il y avait là de quoi leur fournir de la viande jusqu'à l'escale de Madère, où ils feraient de nouvelles provisions.

Cinq jours après leur départ, l'escadre arriva au large de Funchal. À leur grande fureur, les équipages ne furent pas autorisés à débarquer par crainte de désertions. De fait, quelques-uns des marins envoyés à terre pour faire l'aiguade s'arrangèrent pour s'enfuir dans les montagnes. Ils s'y cacheraient plusieurs semaines avant de réapparaître au port et de trouver un capitaine prêt à fermer les yeux et à les prendre à son bord.

Fernão profita de l'escale pour humer à pleins poumons l'air qui venait de la terre, lourd et capiteux, chargé du parfum de la canne à sucre et des herbes grasses qui grimpaient au flanc des collines. Il comprenait soudain ce qui lui avait manqué durant ces jours passés en mer, ces senteurs qui permettent à l'homme de se repérer même s'il a les yeux bandés. Rien à voir avec l'odeur âcre et fadasse des embruns salés, ressemblant étrangement à celle du lavoir quand, à la veille de Pâques, les femmes mettaient à tremper draps, couvertures, robes, tuniques et chemises.

Au bout de quatre jours, la flotte cingla vers le sud, en direction des Canaries, puis de l'archipel du Cap-Vert, trop dénué de ressources pour qu'on s'y arrêtât. À bord, la vie s'était peu à peu organisée. Marins et soldats, à défaut de véritablement fraterniser, avaient fini par s'habituer les uns aux autres non sans que subsistent certaines tensions. Pour les premiers, les seconds étaient comme des objets encombrants qui se trouvaient toujours au mauvais endroit et qui gênaient la manœuvre. Ils

leur reprochaient leur apparente oisiveté et le soin qu'ils prenaient de leurs tenues d'apparat, qu'ils revêtaient chaque dimanche quand le capitaine rassemblait l'équipage pour entendre une messe sèche, la simple lecture de l'office hormis les passages relatifs à la Cène.

Fernão et ses camarades se méfiaient, eux, des marins et de leur fâcheuse habitude de se réserver les meilleures provisions. Il leur avait fait au début également grief de la rudesse de leur langage et de la verdeur des jurons qu'ils proféraient du matin au soir mais avait vite compris que c'était un moyen de dissimuler la peur qui leur tenaillait les entrailles.

Pour eux, la mer était une vieille ennemie, une vaste étendue recelant une infinie variété de périls. Le soir, en attendant de prendre leur quart, ils se racontaient les terribles tempêtes qu'ils avaient essuyées, les monstres qu'ils avaient vu surgir des profondeurs et qui pouvaient faire chavirer un navire en fonçant sur lui. Il leur arrivait aussi d'évoquer ces terribles journées passées sur une mer d'huile, sans le moindre souffle de vent, sous un soleil de plomb. Cela pouvait durer une semaine ou plus et cette immobilité épuisait les nerfs des marins, provoquant bagarres et crises de démence.

Contrairement aux autres militaires, Fernão écoutait attentivement ces récits, questionnant longuement leurs auteurs et prenant des notes dans un petit cahier. Les marins appréciaient l'intérêt qu'il leur portait et lui avaient fait une place dans leur cercle. Il sut qu'ils l'avaient définitivement adopté quand l'un d'entre eux lui demanda de leur lire, chaque soir, un chapitre du *Devisement du monde* de Marco Polo qu'il avait apporté avec lui. Les hommes l'écoutaient dans le silence le plus total, sauf quand le récit du marchand vénitien s'écartait par trop de la réalité. Ainsi, quand il leur lut la rencontre de Marco avec des Chrétiens nestoriens à la Cour du Grand Khan, Martim s'esclaffa bruyamment.

– J'ai rencontré à Calicut certains d'entre ces coquins qu'on appelle Chrétiens de la Ceinture ou de saint Thomas. Ils sont tellement accoutumés à vivre avec les Maures et avec les païens qu'ils préfèrent subir leur joug plutôt que d'attendre de nous leur délivrance.

Fernão l'interrompit :

– Que fais-tu du Prêtre Jean qui règne sur des milliers et des milliers de sujets et qui pourrait nous aider à reprendre Jérusalem ?

Martim avait ricané :

– Ce drôle-là n'existe pas plus que les fées dont me parlait ma mère. Ces félons nous amusent avec cette histoire dont le but est de nous éloigner de leurs possessions en nous faisant croire qu'il existe, à plusieurs semaines de navigation, un fabuleux royaume chrétien. C'est une fable qu'ils nous servent en riant de notre crédulité. Il ne faut pas y accorder le moindre crédit.

Parvenue à la hauteur du golfe de Guinée, l'escadre cingla en direction du ponant. Martim expliqua à Fernão que les pilotes portugais conservaient soigneusement le secret de cette grande volte. Elle leur permettait d'aller chercher très au large les vents qui les ramèneraient vers le cap de Bonne-Espérance. Mieux valait doubler celui-ci à bonne distance sous peine de faire naufrage dans ses eaux agitées.

Un matin, un cri retentit : « Terre, terre ! » Tous se précipitèrent vers le bastingage pour apercevoir la mince ligne qui se profilait à l'horizon. Un soupir de soulagement s'échappa des poitrines des hommes qui entonnèrent le *Salve Regina*. La Mère du Sauveur leur avait permis d'atteindre la pointe de l'Afrique sans qu'on eût à déplorer la perte d'un seul navire. Quelques jours après, l'escadre jeta l'ancre dans la baie de Sao Bras, un excellent mouillage à en croire Martim.

Ayant consulté ses capitaines, Dom Francisco d'Almeida ordonna que chaque bateau envoie à terre une chaloupe pour y faire l'aiguade. Les marins seraient accompagnés de soldats car les naturels de cette contrée étaient réputés belliqueux. De fait, à trois reprises, des volées de flèches prouvèrent aux Portugais qu'ils n'étaient point les bienvenus.

L'amiral préféra gagner rapidement l'île de Moçambique où une garnison, à laquelle il apportait des renforts, occupait un fort. Après plus de quatre mois passés en mer, les hommes furent enfin autorisés à fouler la terre ferme. Les officiers fermèrent les yeux sur les inévitables désordres dus au relâchement soudain de la discipline. Marins et soldats

eurent tôt fait de trouver une taverne dans le village de huttes au pied du fort. C’est du moins le nom que donnait à son établissement un ancien matelot devenu invalide à la suite d’une mauvaise chute. Il avait dressé sous un toit de feuillages quelques tables et bancs grossièrement taillés et y servait, fort cher, du vin ou bien une sorte de bière faite avec une variété locale d’orge. Il ne manquait plus que quelques catins pour que ses clients aient l’impression de se retrouver à la taverne du Lion à Lisbonne, un bouge bien connu des vieux loups de mer. Il y avait bien, çà et là, quelques femmes indigènes déambulant la poitrine découverte et les parties honteuses à peine couvertes d’une ceinture de feuilles, le corps enduit de graisse, repoussantes et hideuses. Au point que seuls quelques débauchés notoires osaient avoir commerce avec elles.

La taverne était le repaire des soldats et des marins quand ils n’étaient pas de service. Rares étaient les officiers à s’y aventurer. C’est donc avec étonnement que Fernão y aperçut un jour son ancien condisciple à l’école des pages, Luis de Cabreira, qu’il savait être attaché à l’état-major du vice-roi. Que venait-il faire dans cet endroit ? Martim le lui expliqua en riant :

– Ce jouvenceau s’est fait détester par tous les officiers du navire amiral à force d’intriguer auprès de Dom Francisco. Ses pairs se méfient de lui et de ses manières cauteleuses. Résultat, il en est réduit à venir ici et à payer à boire aux matelots dans l’espoir que ceux-ci daigneront lui parler et vanteront ses mérites à leurs camarades. On a beau dire ce que l’on voudra, m’est avis que ce n’est pas ainsi que doit se comporter un officier.

Un matin, alors qu’il était de faction sur le pont, Fernão aperçut une chaloupe s’éloignant du navire amiral pour aller faire l’aiguade à bonne distance du fort. À sa grande surprise, il constata qu’aucun soldat n’accompagnait les matelots et le jeune officier qui se tenait à l’avant de l’esquif. C’était une imprudence caractérisée car, depuis quelques jours, les indigènes, jusque-là aimables et conciliants, avaient brusquement changé d’attitude. Ils étaient devenus méfiants, voire franchement hostiles et interdisaient aux Portugais d’aller chasser dans l’intérieur des terres. Saisi d’un mauvais pressentiment, Fernão, sans consulter qui que ce soit, fit mettre à l’eau une embarcation et, avec dix militaires, rama en

direction de la terre ferme. Il arriva à temps pour constater que ses compatriotes, privés de protection, se retrouvaient encerclés par un groupe de sauvages vociférant, armés de lances et de sagaies. Quelques coups de feu suffirent à faire détaler les assaillants qui disparurent comme une nuée d'oiseaux chassés par le vent. Remis de ses émotions, le jeune officier remercia Fernão avec chaleur :

– Sans votre intervention, nous aurions été faits prisonniers, et peut-être tués.

– N'en parlons plus, ces méchants païens ont reçu une bonne leçon qui leur servira d'avertissement. Sans vous offenser, je crois que vous avez commis une imprudence.

– Elle n'est pas de mon fait. Cet imbécile de Luis de Cabreira a refusé de mettre à ma disposition la patrouille que je lui demandais.

– Pourquoi ?

– Je gage qu'il a voulu se faire bien voir des soldats qui avaient beaucoup bu et dont certains ne tenaient pas sur leurs jambes. Il s'est dit qu'en les dispensant de cette corvée, il s'attirerait leurs bonnes grâces. L'important est que vous soyez venu à mon secours. Mieux vaut ne pas s'attarder ici et regagner les navires.

Dans l'après-midi, Fernão reçut l'ordre de se présenter devant le vice-roi. Cette nouvelle ne lui disait rien de bon. Il avait fait une erreur en prenant une initiative sans en référer à ses supérieurs. Après tout, il n'était qu'un simple supplétif duquel on exigeait une obéissance passive. Il avait outrepassé ses fonctions en se comportant comme s'il avait été un officier. Quand il se présenta devant Dom Francisco d'Almeida, il eut la surprise de voir à ses côtés le jeune homme auquel il avait porté secours. Le vice-roi prit une coupe de vin et lui en tendit une autre.

– Je bois à votre santé, Fernão de Magalhães, et vous suis très reconnaissant d'avoir arraché mon fils, Lorenzo, des mains des sauvages. Bien qu'il ait refusé de s'expliquer sur cette affaire, j'ai appris que mon imbécile de secrétaire avait stupidement mis en danger sa vie et j'ai pris les sanctions qui s'imposent. Plutôt que de nous suivre aux Indes, cet idiot de Luis de Cabreira restera ici à Moçambique où il fera fonction de

greffier du gouverneur, du moins s’il est capable de s’acquitter de cet office. Vous avez sagement agi et évité une grande catastrophe.

– Je n’ai fait que mon devoir, mais j’ai désobéi aux ordres.

– Certains ordres sont stupides, nous venons d’en avoir la preuve. J’apprécie que vous l’ayez compris d’instinct. Pareille attitude confirme tout le bien qu’on m’avait dit de vous.

– N’en déplaise à Sa Seigneurie, je doute fort qu’Elle ait pu entendre parler d’un modeste sobresaliente.

– Vous oubliez un certain Martim, matelot de son état, qui est au service de ma famille depuis des années. Il m’a quasiment élevé et m’a flanqué de furieuses corrections quand je ne lui donnais pas satisfaction. C’est à lui que je dois tout ce que je sais de la mer. Je puis vous l’avouer, il est un peu comme mes yeux et mes oreilles dans cette expédition. Il observe attentivement les hommes et me fait son rapport. À l’en croire, et je puis vous assurer que ce n’est pas un mince compliment dans sa bouche, vous pourriez finir par faire un bon matelot. J’ai besoin d’hommes de votre trempe à mes côtés. Martim m’a aussi parlé de votre frère et de l’un de vos amis qu’il semble apprécier. Faites porter votre coffre et ceux de vos compagnons à bord de ce navire. Vous servirez désormais sous les ordres de Lorenzo.

*

Quelques jours plus tard, l’escadre leva l’ancre et cingla vers le nord, en direction du port de Mombasa dont le sultan, disait-on, avait juré de barrer la route aux Portugais. Il avait sans doute ordonné à tous ses navires de venir le rejoindre car les ports qui se trouvaient sur la route des bâtiments chrétiens étaient tous déserts. À son arrivée à Mombasa, Dom Francisco d’Almeida constata que la ville, située sur une île, paraissait s’être vidée de ses habitants et de sa garnison. Les chaloupes envoyées à terre ramenèrent une trentaine de prisonniers. C’étaient des commerçants chrétiens des Indes que les soldats avaient trouvés, affamés et terrorisés, dans un entrepôt. Leur chef, un dénommé Simon, expliqua en arabe que

le sultan leur avait confisqué toutes leurs marchandises et les avait prévenus qu'il exercerait sur eux de terribles représailles s'ils aidaient les Infidèles.

Francisco d'Almeida jugea préférable de ne pas entrer dans le port et disposa ses navires en ligne de bataille, à bonne distance de la côte. C'était là une sage précaution. Au petit matin, alors que le soleil commençait à peine sa course, des dizaines et des dizaines de voiles blanches apparurent à l'horizon. La flotte ennemie s'était rassemblée pendant la nuit et s'apprêtait à attaquer l'escadre portugaise.

Les bateaux arabes étaient surchargés d'hommes en armes, vociférant et brandissant sabres et lances. Ils progressaient, insensibles aux coupes sombres que faisait dans leurs rangs l'artillerie portugaise. Dom Francisco avait donné des consignes très strictes : chaque boulet devait atteindre sa cible et les canonniers ajustaient soigneusement leurs tirs, poussant des cris de joie à chaque fois qu'une embarcation était touchée. La mer, d'un bleu opale, vira bientôt au rouge tandis que les requins, attirés par le sang, approchaient pour s'offrir un singulier festin. En quelques minutes, au prix de quatre morts dans leurs rangs, les Portugais repoussèrent l'attaque. Les navires ennemis qui avaient échappé au désastre prirent la direction du nord, vers la forteresse de Malindi qu'on disait être puissamment défendue.

Le vice-roi, satisfait de cette victoire, autorisa ses hommes à descendre à terre pour piller la ville de fond en comble. Les soldats et les matelots s'en donnèrent à cœur joie, fouillant maisons et palais à la recherche de trésors cachés, avant de les incendier. Au soir tombant, la cité n'était plus qu'un gigantesque brasier dont les flammes grimpaient haut dans le ciel. Tous les navires portugais vinrent l'un après l'autre se ranger face au bateau amiral et leurs équipages, rassemblés sur le pont, poussèrent de furieux vivats à chaque fois que Dom Francisco leur annonçait, pour les récompenser de leur vaillance, la distribution d'une double ration de vin et de viande. En riant, Francisco Serrão fit remarquer à Fernão que le vice-roi se comportait comme un suzerain déversant ses largesses sur ses vassaux. Lorenzo s'esclaffa.

– Tu ne crois pas si bien dire. Mon père est féru de romans de chevalerie. Dieu sait s'il m'a fait périr d'ennui en me lisant les aventures

du roi Arthur et de ses preux compagnons. Il ne lui déplaît pas de voir ses subordonnés lui rendre une sorte de serment d'allégeance. Il y voit le plus sûr moyen d'affirmer son autorité sur eux.

Tard dans la nuit, Dom Francisco d'Almeida réunit ses officiers pour leur transmettre ses ordres.

– Notre victoire est complète et le sultan de Mombasa y regardera à deux fois avant d'oser s'en prendre à nouveau à nous. C'est la raison pour laquelle je juge inutile de laisser ici une garnison maintenant que la ville est détruite. Ce serait me priver de soldats dont nous aurons bien besoin aux Indes. Reste à décider ce que nous allons faire des Chrétiens que nous avons trouvés. Le plus sage serait de les expédier à Moçambique. Ils y seraient en sécurité et assurés de ne pas mourir de faim. Mais ce serait immobiliser un navire. Mieux vaut les laisser ici. Je les crois assez rusés pour se tirer de ce mauvais pas.

Fernão et Lorenzo échangèrent un rapide coup d'œil qui n'échappa pas au vice-roi.

– Tel ne semble pas être l'avis de mon fils et de son sauveur. Je suis tout prêt à écouter leurs objections.

Fernão jugea plus habile de prendre la parole. De la sorte, on ne soupçonnerait pas le vice-roi d'avoir cédé aux caprices de son fils.

– Votre Seigneurie a parfaitement raison de vouloir lever l'ancre le plus rapidement possible, tant que les vents nous sont favorables. Toutefois, nous commettrions une faute grave en abandonnant ces malheureux. Ils sont nos frères dans le Christ même si d'aucuns leur contestent ce titre et les tiennent pour des hérétiques. Peu importe la manière dont ils prient et les erreurs qu'ils professent, faute d'avoir été convenablement instruits des mystères de notre foi. Si nous les abandonnons, nous les condamnons à périr de faim ou sous le glaive des Maures qui se serviront d'eux pour assouvir leur soif de vengeance. Tôt ou tard, cela se saura et nous causera un grave préjudice. Au contraire, si nous les emmenons avec nous, nous sommes assurés de leur gratitude et, surtout, de celle de leurs familles qui vivent aux Indes et dont nous nous ferons de la sorte des alliés. Nos provisions diminuent certes dangereusement mais il nous en reste assez pour les partager avec eux.

Tout ce que nous avons à y perdre, ce sont quelques livres de mauvaise graisse.

Dom Francisco d'Almeida soupira :

– Je ne suis pas sûr que ces Chrétiens-là soient particulièrement enclins à nous servir d'auxiliaires. Nous ne pouvons toutefois pas négliger leur concours alors que nous sommes une poignée d'hommes face à une infinie variété de peuples. Je suivrai donc votre conseil. Mais dispersez-les sur plusieurs navires et gardez l'œil sur eux pour éviter toute traîtrise de leur part.

*

Depuis qu'ils avaient débarqué, Fernão, Diogo et Francisco allaient de surprise en surprise. Un monde étrange et totalement déroutant s'offrait à eux. Rien ne les avait préparés à un tel choc. Lors de leurs rares escales sur les côtes africaines, ils avaient eu affaire, sauf à Mombasa, à des sauvages qu'on pouvait à peine distinguer des animaux. Les palais de leurs souverains n'étaient que de simples huttes de branchages. Mais ici, à Cochin, les temples des Infidèles étaient de somptueux édifices aux murs décorés de frises indécentes. Hommes et femmes étaient vêtus avec soin et la richesse de leurs atours rehaussés de pierreries contrastait avec la modestie de leurs uniformes. Le palais du Zamorin[2], où Dom Francisco d'Almeida avait pris ses quartiers, était composé de pavillons en bois précieux situés dans un vaste parc agrémenté de bosquets et de fontaines. Rien à voir avec les sombres couloirs et les salles glaciales du château Saint-Georges de Lisbonne.

Quand un intendant à la mine altière lui avait désigné son logement, Fernão n'en avait pas cru ses yeux. Jamais de sa vie il n'avait vécu dans un cadre aussi raffiné, entouré d'une nuée de serviteurs indigènes prêts à satisfaire le moindre de ses caprices. Quand il avait demandé, par force gestes, à boire, un esclave lui avait tendu une coupe finement ciselée et il avait savouré une eau claire parfumée de quelques pétales de rose. Décontenancé, il avait expliqué à ses compagnons qu'il savait désormais

où se trouvait le paradis. Si Cochin n’était pas le jardin d’Éden, c’en était l’antichambre. Ils s’étaient esclaffés comme pour dissimuler leur trouble. Ce pays était étrange, quasiment incompréhensible. Loin de redouter les Portugais, ses habitants semblaient les considérer comme des barbares mal dégrossis qu’il convenait d’éviter. Il en avait eu le sentiment très vif en se promenant dans les rues de Cochin avec un autre sobresaliente, José de Vizinho, un Nouveau Chrétien issu d’une lignée de négociants juifs. Ils avaient découvert, au fond d’une ruelle, une synagogue où priaient quelques vieillards à la peau cuivrée. Rassemblant le peu d’hébreu dont il se souvenait, José de Vizinho avait expliqué aux fidèles qu’eux et lui adoraient ou avaient adoré le même Dieu. Ils l’avaient écouté avant de lui tourner le dos, comme s’ils ne voulaient avoir aucun contact avec un étranger.

Fernão avait beau ri de la déconvenue de son ami. Après tout, elle lui rappelait celle qu’il avait éprouvée au contact des Chrétiens trouvés à Mombasa et qu’il avait ramenés chez eux. Leur chef, Simon, loin de lui en être reconnaissant, persistait à lui battre froid. Certes, il avait appris assez rapidement à parler portugais et lui avait raconté que l’apôtre Thomas était jadis venu dans cette contrée pour y prêcher l’Évangile. Il lui avait aussi expliqué que les Maures et les Chrétiens de Cochin étaient les seuls à oser s’aventurer sur la mer et à accepter d’entrer en contact avec des étrangers sans crainte d’une souillure. Cela n’empêchait cependant pas Simon de maintenir une certaine distance avec Fernão et ses compagnons, pour bien montrer que, s’il était certes chrétien, il se considérait avant tout comme un loyal sujet du Zamorin et ne voulait rien avoir à faire avec les Portugais. D’ailleurs, quand il l’avait interrogé sur Malacca et lui avait demandé si des Chrétiens vivaient dans cette ville, Simon avait détourné la conversation comme s’il se refusait à révéler un secret gênant.

Pour l’heure, Fernão, Diogo et Francisco étaient attendus au palais où Dom Francisco d’Almeida avait décidé de se faire proclamer officiellement vice-roi des Indes en présence des dignitaires locaux. Ceux-ci se tenaient dans un coin de la grande salle d’audience, prenant grand soin de ne pas se mêler les uns aux autres et refusant les boissons que des serviteurs leur proposaient. Un ouvidor lut la charte par laquelle

Dom Manoël faisait de Dom Francisco d'Almeida son représentant dans ces contrées et nota scrupuleusement que leurs habitants avaient été informés qu'ils devaient désormais obéissance au monarque lusitanien. Comme s'ils avaient compris le latin de chancellerie lu d'une voix monocorde par un obscur fonctionnaire. Fernão en fit la remarque à Lorenzo d'Almeida, qui sourit.

– Crois-tu que j'entende quoi que ce soit à ce charabia ? Il m'a juste semblé qu'on mentionnait le nom de mon père. La seule chose qui compte, c'est que nous en avons terminé avec cette corvée et que nous pouvons prendre congé de nos invités, à leur grand soulagement comme au nôtre. J'en ai assez de leurs faces impavides et méprisantes.

Les jours suivants, Fernão, Diogo et Francisco n'eurent pas un seul instant à eux. Ils durent surveiller le chargement de sacs d'épices et de poivre à bord des navires en partance pour Lisbonne. Des centaines de portefaix déposèrent à fond de cale ce fabuleux pactole que les négociants attendaient avec impatience. Les porteurs avaient le visage recouvert d'un morceau de tissu imbibé d'eau pour se protéger contre les effluves sortant des sacs qu'un greffier enregistrait dans un lourd cahier à la couverture de cuir. Dans les profondeurs des navires, d'autres ouvriers s'échinaient à les disposer de telle manière qu'aucun espace ne soit laissé vacant. Les officiers s'agitaient dans tous les sens, hurlant leurs ordres et distribuant, à intervalles réguliers, quelques coups de fouet pour stimuler le zèle des malheureux ployant sous leur lourd fardeau.

Les navires qui retournaient dans la mère patrie furent escortés jusqu'à Cannanore par Lorenzo d'Almeida. C'est là qu'ils trouveraient les vents qui les conduiraient jusqu'à Moçambique, première étape de leur long périple au large des côtes africaines. Il leur faudrait peut-être six mois avant d'entrer dans l'estuaire du Tage. Fernão les vit s'éloigner, le cœur serré. Le soir, Lorenzo, qui n'ignorait pas les sentiments qu'éprouvaient ses officiers, les invita à dîner. Le vin coula à flots et les convives ne tardèrent pas à entonner quelques chansons grivoises.

La magie de cet instant fut brutalement interrompue par l'arrivée d'un étrange personnage, habillé comme un Maure mais parlant à la perfection le portugais. Une chaloupe l'avait conduit jusqu'au navire amiral où il avait insisté pour être reçu immédiatement par le capitaine, prétextant

qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Un soldat l'avait fouillé pour s'assurer qu'il n'était point armé, avant de le conduire devant Lorenzo.

Les deux hommes s'écartèrent des autres convives pour un bref entretien à l'issue duquel le fils du vice-roi leur présenta son interlocuteur :

– Voici Ludovico di Varthema, qui prétend être chrétien de naissance en dépit de son costume. Je n'ai aucune raison de mettre sa parole en doute car il m'a donné des détails qui prouvent sa bonne foi. Ce qu'il m'a appris vaut bien que je ferme les yeux sur le fait qu'au cours de ses voyages il a coiffé le turban et s'est fait passer pour mahométan. Il est venu nous avertir que le Zamorin de Cannanore a ourdi contre nous un abominable complot. Ce maudit païen a reçu le renfort d'une flotte envoyée par le Soudan de Babylone et commandée par l'amiral Hussein. Il dispose de quatre-vingt-quatre navires formidablement armés et de cent vingt-cinq barques indigènes, qui voguent en ce moment vers le port où nous sommes ancrés. L'attaque est prévue au petit matin, au moment du changement de quart, quand la vigilance des équipages est au plus bas.

Fernão l'interrompit :

– Comment savoir s'il dit vrai ? Après tout, ce Hussein aurait été plus avisé de partir à la poursuite de l'escadre qui fait route vers Moçambique. Il ferait un butin plus considérable qu'en s'emparant de nos navires.

– C'est ce qu'il projette de faire après s'être débarrassé de nous. Il a tout son temps ou croit l'avoir. Nous allons décevoir ses espérances.

– De quelle manière ?

– En faisant comme si nous ignorions tout de ses intentions. Demain matin, il va envoyer des barques indigènes dans notre direction. Elles transporteront en apparence d'honnêtes commerçants venus soi-disant nous proposer leurs marchandises. Il s'attend à ce que nous les laissions grimper à notre bord pour nous livrer aux marchandages de rigueur. Ses navires de guerre sortiront alors de la baie où ils sont cachés pour fondre sur nous et les marchands se transformeront en combattants.

– Car vous les aurez laissés monter à bord ?

– Que nenni ! Cette nuit, en profitant de l’obscurité et dans le plus grand silence, que chacun d’entre vous prépare, à bord de nos bateaux, canons, boulets et poudre et dissimule les armes sur le pont. Veillez aussi à lever les ancres et à déployer vos voiles comme si nous étions sur le départ. Au petit matin, que les matelots feignent de vaquer à leurs occupations habituelles. Nous laisserons les barques indigènes s’approcher comme si nous étions ravis de leur venue et tout disposés à leur acheter leurs marchandises avant de prendre la mer. Au dernier moment, alors que ces sauvages seront à notre portée, je ferai hisser mon pavillon au mât principal. C’est alors et alors seulement que nous ouvrirons tous ensemble le feu avant de nous diriger vers la flotte de Hussein. J’insiste sur ce point. Il est impératif que vous attendiez mon signal même si la peur vous tord les tripes. C’est notre seule chance d’échapper à ce piège.

Toute la nuit, à bord des navires portugais, les hommes s’affairèrent sans faire le moindre bruit. Aux premières lueurs du jour, ils s’octroyèrent quelques instants de répit. Fernão en profita pour interroger Ludovico di Varthema :

– Est-il vrai que vous vous êtes fait mahométan ?

– Je me suis fait passer comme tel pour les beaux yeux d’une princesse turque rencontrée à Damas alors qu’elle se rendait dans la Rome des Maures, La Mecque. C’est là qu’ils adorent une sorte de pierre noire autour de laquelle ils processionnent en chantant des versets de l’Alcoran comme nos moines des cantiques. Elle n’était pas insensible à mes charmes et je crois ne l’avoir point trop déçue. À son départ, j’ai gagné Ormuz d’où je me suis embarqué pour les Indes où le Zamorin de Cannanore m’a pris à son service. C’est un vieux brigand mais il paie bien ses serviteurs et s’est montré fort généreux avec moi. Au point de m’autoriser à accompagner ses navires jusqu’à Malacca.

– Malacca ?

– C’est le port le plus riche de toutes ces contrées, là où arrivent les épices des Moluques, le poivre de Malabar, l’ivoire du Siam, les rubis de

Colobane[3] et les esclaves de Bornéo. Des centaines et des centaines de navires fréquentent ce port à côté duquel ceux de Lisbonne ou de Venise font piètre figure. Les toits des maisons sont faits de tuiles d'or et le sultan du lieu possède plus de richesses que tous les princes d'Europe.

– Saurais-tu nous y conduire ?

– Ma foi, si nous sortons vivants de cette affaire, ce n'est pas impossible. À condition que je retrouve dans ma maison de Cannanore une certaine carte que j'ai dressée dans le plus grand secret.

– Si tu es tellement heureux au milieu de ces sauvages, pourquoi être venu nous prévenir ?

– Tout simplement parce que vous êtes chrétiens et parce que, après tant d'années passées loin de chez moi, j'aspire à y retourner sans avoir à m'expliquer sur mes actes. Pour y jouir en paix de la fortune que j'ai amassée.

Ils n'eurent pas le temps de poursuivre la conversation. Les premières barques indigènes avaient surgi comme par enchantement et se dirigeaient vers la flotte portugaise. Leurs passagers brandissaient des pièces d'étoffe, des bijoux et des paniers de fruits, faisant de grands signes et poussant des cris de joie. Bientôt, les navires chrétiens furent littéralement entourés par une centaine d'esquifs dont les occupants continuaient à faire grand tapage.

C'est alors qu'on vit apparaître en haut du mât du navire amiral la bannière du Portugal. Aussitôt, l'artillerie tonna, faisant littéralement exploser les embarcations indigènes, tandis qu'apparaissaient au loin les navires mameluks dont les canonniers n'avaient pas encore chargé leurs pièces. Le temps qu'ils le fassent, il était trop tard. La plupart furent tués par les tirs des soldats chrétiens dissimulés dans la voilure cependant que, sortis de leurs cachettes, d'autres militaires, aidés par les marins, repoussaient les vagues d'assaut des Maures survivants. Fernão se jeta littéralement dans la mêlée, faisant des coupes sombres dans les rangs des assaillants jusqu'à ce qu'un violent coup porté à l'épaule lui fasse perdre connaissance.

Quand il se réveilla, Francisco et Diogo se trouvaient à son chevet et le forcèrent à avaler une large rasade de vin. Son frère le plaisanta :

– Il est heureux qu’un de ces païens t’ait frappé avec sa lance, nous permettant de pouvoir enfin nous battre. Tu t’es conduit comme si tu ne voulais pas laisser cette besogne à tes compagnons. Pourtant, nous avons aussi le droit de remporter une victoire…

– Et celle-ci ?

– Celle-ci nous est acquise, sinon, nous ne serions pas là à te réconforter, car ces coquins n’avaient nulle intention de nous laisser en vie. Cela dit, c’est au prix de lourdes pertes. Quatre-vingts de nos hommes ont été tués et une centaine blessés. Mais ce n’est rien à côté des pertes de l’ennemi. Les deux tiers de ses navires ont été coulés et les autres se sont enfuis sans demander leur reste.

*

La lance du Maure avait entaillé l’épaule de Fernão et celui-ci dut rester alité plusieurs semaines, au grand désespoir du chirurgien de Lorenzo d’Almeida, qui appréciait peu l’impatience de ce malade encombrant qui s’obstinait à refuser ses purges et pestait comme un beau diable contre les bouillons qu’il tentait de lui faire avaler. Il prétendait avoir droit à des nourritures plus roboratives et protestait quand on empêchait ses compagnons de lui apporter du vin. Autant le dire, le barbier ne regretta pas de le voir enfin partir, rétabli mais amaigri. Non sans qu’il eut déversé contre lui une véritable bordée de jurons, affirmant qu’il aurait cent fois préféré être soigné par des Maures.

À vrai dire, Fernão bouillait littéralement d’impatience. Il n’avait qu’une hâte, retrouver Ludovico di Varthema et se faire remettre la carte de la route conduisant à Malacca. Hélas, Francisco d’Almeida avait d’autres projets pour lui, qu’il lui exposa d’un ton n’admettant aucune réplique :

– Lorenzo n’a pas eu tort de me vanter tes mérites, tu t’es battu comme un vrai lion et ton courage n’est pas pour rien dans notre victoire. J’ai décidé de te confier une mission délicate. Les rapports que je reçois de Moçambique m’inquiètent. Son gouverneur est mort et cet idiot de Luis

de Cabreira se montre incapable de le remplacer. Je lui ai ordonné à plusieurs reprises de construire un fort à Sofala, sur la côte, là où arrive, m'a-t-on dit, l'or du Monomotapa. Il s'est contenté d'y laisser quelques hommes derrière une palissade de rondins, sans plus. Je veux que tu partes pour Sofala à bord d'un brigantin, avec cinquante soldats et une centaine d'artisans. Tu auras pour mission d'y établir un comptoir fortifié où nos navires pourront faire escale et se ravitailler sur la route des Indes ou de Lisbonne. Accessoirement y charger les richesses que tu te procureras à l'intérieur des terres. Si tu t'acquittes de cette mission de façon satisfaisante, sache que je ferai de toi l'un de mes capitaines. Ah, j'oubliais, pour cette entreprise, tu seras placé sous les ordres de Diogo Pereira. C'est une simple formalité et j'ai prévenu cet imbécile qu'il devrait t'obéir en tous points. Reste que tu es un simple sobresaliente et qu'il est, lui, officier, grâce à la protection de certains de ses parents très influents à la Maison de La Mine. Je dois donc respecter certaines formes. Cela dit, à la moindre faute de sa part, n'hésite pas à le renvoyer à Calicut ou à Lisbonne. Voici par écrit une instruction secrète en ce sens qui te sera sans doute utile.

Fernão s'inclina, la rage au cœur, remettant à plus tard ses retrouvailles avec Ludovico di Varthema. À son arrivée à Sofala, il découvrit l'endroit abandonné. La vue de son brigantin avait fait fuir quelques felouques arabes venant sans doute de Mombasa. Une semaine plus tard, alors qu'il surveillait le creusement d'un large fossé, il vit surgir de la brousse une dizaine de Portugais dépenaillés et décharnés qui se jetèrent à ses pieds en implorant son pardon. Les malheureux lui racontèrent que, n'ayant point reçu de vivres de Moçambique en dépit de leurs demandes pressantes, ils avaient été contraints, pour ne pas mourir de faim, de trouver refuge dans une tribu amie. Ils lui expliquèrent que les pirates de Mombasa les avaient attaqués à plusieurs reprises sans que Luis de Cabreira, averti de leurs opérations, ne songe à les en empêcher.

Ces malheureux lui présentèrent leur protecteur, un vieil homme qu'ils appelaient Iago, aussi intelligent que madré et calculateur. Il régnait sur quelques villages d'une vingtaine de huttes chacun et possédait plusieurs centaines de têtes de bétail qu'il offrit de vendre à Fernão contre quelques pièces de tissu et des bracelets de laiton, dont ses femmes étaient très

friandes. Sachant bien qu'il ne pouvait s'opposer à la présence des Portugais, il fit mine de négocier âprement la vente d'un terrain pour y édifier leur fort, et de champs pour y faire pousser légumes, fruits et céréales locales. Il consentit même, non sans de longues palabres, à ce que plusieurs de ses sujets viennent prêter main-forte aux artisans. Bientôt, Fernão put renvoyer à Cochin le brigantin et une lettre annonçant à Dom Francisco d'Almeida la fin de la construction du fort de Sofala. Outre des logements spacieux pour la garnison, celui-ci possédait un hôpital et une petite chapelle, certes privée de desservant, mais où les hommes aimaient à se rendre pour leurs dévotions.

Iago se fit longuement prier avant de lui expliquer que, jadis, des caravanes arrivaient régulièrement en provenance du mystérieux royaume du Monomotapa, situé à plusieurs semaines de marche dans les terres. Sa capitale était une ville entourée de formidables murailles de pierres, Zimbabwe. C'est de là que venaient l'or et l'ivoire tant apprécié par les Arabes de Mombasa. Hélas, depuis cinq fois douze lunes, selon le calcul compliqué fait par Iago, aucune caravane n'était venue, comme si une mystérieuse catastrophe s'était abattue sur la fabuleuse cité. Fernão ne l'avait cru qu'à demi. Il se doutait que Iago lui mentait effrontément. Il n'avait qu'une envie : voir le sobresaliente quitter Sofala pour s'enfoncer dans la brousse d'où lui et ses hommes ne reviendraient jamais. Il pourrait alors s'emparer du fort et se débarrasser des Portugais de la même manière que ceux-ci l'avaient débarrassé des Arabes de Mombasa.

Moins patient que lui, Diogo Pereira, qu'il tenait informé de ses discussions avec Iago, avait sa propre idée :

– Je ne comprends pas que vous laissiez ce vilain diable vous débiter ses sornettes. Il en profite pour abuser de notre générosité et pour vider à notre santé quelques cruches de vin. Croyez-moi, il suffirait de lui faire rôtir la plante des pieds pour qu'il se décide à nous dire la vérité. C'est le seul langage qu'il faut tenir avec ces païens !

– Vous avez tort. Il est moins fourbe et moins stupide que vous ne le pensez. Nous ne sommes pas les premiers envahisseurs à venir dans cette région. Il n'ignore pas que nous recherchons non pas le salut de son âme, mais cet or que lui et les siens tiennent pour un métal vil et dégradant. Il nous ment, la belle affaire ! Que faisons-nous d'autre en lui racontant que

Dom Manoël est le plus puissant souverain de toute la terre ? Si puissant en vérité qu'il lui faut payer cher l'alliance avec l'Aragon et la Castille s'il veut rester sur son trône ! En écoutant les récits de Iago, j'ai compris que ce serait une erreur pour nous que de partir pour Zimbabwe. Nous y perdrions le peu d'hommes que nous avons pour un très maigre profit. Si cet or existe, il finira bien par revenir, tôt ou tard, quand on saura que nous sommes là et prêts à l'acheter un bon prix. S'il n'existe pas, tant pis ! Nous vendrons nos récoltes aux navires de la flotte et le Trésor royal ne sera pas mécontent d'engranger taxes et redevances. C'est d'ailleurs ce que souhaite Dom Francisco d'Almeida.

Quelques jours plus tard, alors que Fernão rédigeait un rapport destiné au vice-roi des Indes, un coup de canon l'avertit de l'arrivée d'un navire. À sa grande stupéfaction, il vit Luis de Cabreira, vêtu avec soin, descendre d'une chaloupe et s'adresser à lui sur un ton rogue :

– Où est Diogo Pereira ? Par saint Georges, il aura à répondre des initiatives qu'il a eu l'impudence de prendre sans me consulter. Son sort est scellé. Il repartira pour Lisbonne par le prochain navire, les fers aux pieds, et il devra s'expliquer devant la Maison de La Mine des folles dépenses qu'il a engagées pour bâtir ce fort et trafiquer avec les sauvages pour son propre compte. Bénis le Ciel d'avoir été mon condisciple à l'école des pages. En souvenir de ces années, je veux bien fermer les yeux sur ton éventuelle complicité. À condition toutefois que tu témoignes contre Diogo Pereira sous la foi du serment.

Fernão sourit.

– Inutile de chercher une mauvaise querelle à ce pauvre Diogo. Il cuve son vin, comme à son habitude. Quant aux ordres que tu contestes, sache que c'est moi qui les ai donnés, ainsi que Dom Francisco d'Almeida m'y a autorisé. Si tu le veux, je puis te montrer les instructions écrites de sa main. Celles-ci me font d'ailleurs obligation de t'interroger sur ton refus de ravitailler, en dépit de ses appels pressants, la garnison de Sofala.

– De quoi te mêles-tu ? Ces vauriens ne songeaient qu'à s'engraisser à nos dépens en dilapidant nos maigres réserves. J'ai jugé préférable d'ignorer leurs requêtes pour les punir de leur insolence.

– Tu mens ! J'ai recueilli des témoignages qui t'accablent. Tu as vendu aux Maures de Mombasa les provisions destinées à la garnison de Sofala.

– Comment l'as-tu appris ? Seul mon ouvidor le savait et tu ne pourras pas le lui faire avouer puisque le malheureux est mort des fièvres !

– N'accuse pas celui qui fut ton complice et que Dieu a puni. D'autres se sont chargés, sans le savoir, de porter tes rapines à ma connaissance.

– J'avais prévenu Dom Francisco d'Almeida des difficultés que j'avais avec la garnison de Sofala.

– De manière si maladroite que cela a éveillé sa méfiance. C'est assez dans ta nature. Tu prends trop de précautions qui finissent par se retourner contre toi. À ton tour de te féliciter d'avoir été mon condisciple. Cela t'évitera d'avoir à poser ta tête sur le billot. Je me contenterai de tes aveux écrits que je conserverai par-devant moi. Ne proteste pas, je te connais et sais ce dont tu es capable. Sache que j'ai reçu l'ordre de te conduire à Lisbonne. Nous partirons par la prochaine flotte en provenance de Cochin.

Quelques semaines plus tard, le vieux *Sao Rafaël* fit escale à Sofala. À bord, Fernão eut la surprise de découvrir Ludovico di Varthema qui lui fit bon accueil.

– J'ai décidé de rentrer en Europe et de me rendre à Rome pour y prier sur les tombes des martyrs. Je leur dois bien cela. J'ai aussi l'intention d'écrire le récit de mes aventures. Le vice-roi m'a dit que le public était friand de ce type de livres et il ne me déplaît pas d'être le nouveau Marco Polo. D'autant que, contrairement à Messer Million, je raconterai uniquement ce que j'ai vu.

– Encore faudra-t-il que la Maison de La Mine t'autorise à quitter le Portugal. Ce ne sera pas une mince affaire car tu en sais peut-être trop à son gré.

– Je ne l'ignore pas mais j'ai un solide argument à faire valoir, une certaine carte dont je t'ai déjà parlé.

– Celle que j'aimerais tant voir.

– Tout doux, mon bon ami. Ce que tu pourrais m'offrir en échange ne vaut pas le centième du profit que je compte en tirer en l'offrant à votre

souverain. J’ai le souci de mes intérêts, ce dont tu sembles être cruellement dépourvu. Sache toutefois que je saurai, le moment venu, me souvenir de tes bontés et te prouver ma reconnaissance.

À son arrivée à Lisbonne, Fernão eut du mal à reconnaître la ville. Partout, des chantiers faisaient surgir de terre palais, églises et maisons privées, grâce à l’argent venant du commerce avec les Indes. En débarquant au Restrelo, il eut un pincement de cœur en constatant que le vieil ermitage de Notre-Dame-de-Belem avait été rasé. Sur son emplacement, les Hiéronimytes faisaient édifier un couvent dont on disait qu’il surpasserait en beauté toutes les cathédrales de la Chrétienté. Pour faire face à l’afflux constant de navires, il avait fallu agrandir le port, construire des entrepôts supplémentaires et de nouveaux bâtiments pour les douanes dont les agents vérifiaient du matin au soir les cargaisons et percevaient une variété infinie de taxes.

Fernão eut du mal à trouver un logement en ville. Le patron de l’auberge du Cygne d’or consentit, en maugréant, à lui louer une chambre à un prix exorbitant, non sans lui faire remarquer qu’il lui accordait une faveur exceptionnelle :

– Mon auberge ne désemplit pas depuis que tous les marchands du Nord viennent chez nous se fournir en poivre et épices qu’ils allaient chercher autrefois à Venise. Ces maudits Vénitiens, qui nous traitaient jadis avec mépris, sont désormais ruinés. Ils ont dû fermer leurs comptoirs d’Alexandrie et de Beyrouth puisque les navires arabes ne peuvent plus se rendre aux Indes et en ramener les richesses.

– Voilà ce qu’auraient aimé savoir ceux de mes compagnons qui sont morts les armes à la main pour s’emparer de Calicut et de Cannanore.

– Ne cherche pas à m’attendrir en invoquant les morts. Je t’ai dit mon prix et il reste le même. Je n’ai pas l’intention de te faire crédit au motif que tu vis au milieu de païens cruels. Sache-le, des milliers d’hommes, que leurs champs ne peuvent plus nourrir, sont tout prêts à prendre ta place.

Fernão se le tint pour dit. Ses compatriotes n’avaient pas changé. Derrière une fausse bonhomie, ils restaient des êtres durs, âpres au gain, perpétuellement inquiets pour leur avenir, capables des pires actes pour

échapper à la misère, leur vieille maîtresse. Il en acquit la certitude en se rendant auprès de sa sœur, Teresa, et de son mari, qui lui réservèrent un accueil à peine poli. Leur froideur redoubla quand ils constatèrent qu'il n'avait pas songé à profiter de sa situation pour rapporter au Portugal des sacs de poivre dont il aurait tiré un bon bénéfice. Heurté par leur peu de chaleur, Fernão renonça à pousser jusqu'à Sabrosa par crainte que sa mère, à son tour, ne l'accable de plaintes et de reproches.

Le cœur gros, il regagna Lisbonne. Un soir, alors qu'il se tenait dans la grande salle du Cygne d'or, un étranger s'assit à sa table. Vêtu avec soin, il sortit de son pourpoint brodé une brochure comme il s'en vendait par dizaines sur le port. Fernão jeta un coup d'œil à la dérobée et pesta en s'apercevant qu'elle était écrite dans un jargon étranger. Son voisin s'amusa fort de sa déconvenue :

– Si vous le voulez, je puis vous traduire ce qui est écrit dans cette *Copia der newen Zeytung aus Pressilg Land*. C'est de l'allemand, ma langue maternelle. Je m'appelle Johann Adler et je suis le représentant, à Lisbonne, des Welser, des négociants et banquiers d'Augsbourg. J'achète pour eux les marchandises que leur demandent leurs clients et je les informe de tout ce que j'ai pu apprendre au contact de vos marins.

– Quel rapport avec cette brochure ?

– Précisément, il s'agit du récit d'un matelot que j'ai rencontré ici, dans cette auberge. Le vin lui a délié la langue et il m'a rapporté que, lors d'un voyage en Terre de Verzin, le capitaine de son navire avait trouvé, vers le 40$^{e}$ degré, un détroit permettant de passer de la mer Océane dans une autre mer.

– Accordez-vous facilement crédit aux paroles d'un ivrogne ? Si tel est le cas, je vous présenterai bon nombre de mes compagnons qui se feront un plaisir de boire à votre santé et de vous raconter que j'ai chevauché au large des côtes d'Afrique des monstres marins dotés de cornes en or.

– Ne vous moquez pas. Je ne suis pas dupe des exagérations de mes interlocuteurs. Mon travail consiste uniquement à glaner çà et là des nouvelles, pas à m'assurer de leur vraisemblance. À d'autres d'interpréter ce que j'écris.

– J’espère que vos employeurs vous ont pris au mot et envoyé un navire vers ce fabuleux passage.

– Par la Vierge et tous les saints, seriez-vous un agent de la Maison de La Mine ? Je connais pourtant tous ceux qui me suivent pour ainsi dire pas à pas afin d’espionner mes faits et gestes. Comme, par exemple, ce drôle là-bas qui fait mine de lutiner la servante et qui est à ce point avaricieux qu’il a omis de commander à boire. Rassurez-vous, je prends grand soin de ne pas enfreindre les lois de ce royaume qui interdisent aux bateaux étrangers de s’aventurer sur les mers dont vous prétendez être les propriétaires. Je n’ai nulle envie de finir au bout d’une corde. Je préfère très nettement vous voir, vous, les Portugais, prendre tous les risques et nous épargner d’avoir à connaître tempêtes et naufrages !

– En un mot, nous abattons la besogne pour vous…

– Ne le prenez pas mal. Vous nous forcez à nous comporter de la sorte. Vos lois forgent vos propres fers. Mais je suis prêt à me faire pardonner cette faute en vous offrant de boire un pichet à la santé de mes employeurs.

– Ma foi, qu’ils se portent aussi bien que vous et moi !

Deux jours après cette joyeuse soirée, un sergent de la Maison de La Mine se présenta au Cygne d’Or, ordonnant à Fernão de le suivre. Il eut la surprise de retrouver, derrière un pupitre, Luis de Cabreira. Celui-ci lui demanda de répéter ce que lui avait dit le négociant allemand avec lequel il avait bu plus que de raison. Au bout de quelques minutes, Luis de Cabreira l’interrompit d’un geste de la main :

– Tes propos confirment ce que d’aucuns m’ont dit de votre entretien. Il est difficile de te prendre en faute.

– C’est un service que je ne rendrai pas, contrairement à tes espérances.

– Décidément, tu me poursuis de ton hostilité comme si j’étais ton ennemi juré. C’est tout le contraire. Preuve en est que, grâce à mon intervention, tu repartiras sous peu aux Indes avec la flotte que doit y mener le nouveau vice-roi Dom Afonso d’Albuquerque, et tu accompagneras certains de ses navires jusqu’à Malacca.

– N’en dis pas plus. Ainsi donc, ce fieffé coquin de Ludovico de Varthema s’est décidé à vous vendre son secret, qu’il s’était bien gardé de me révéler en dépit de mes pressantes questions.

– Nous avons des arguments autrement plus persuasifs que tes vaines admonestations. Sache toutefois qu’il a prétendu que notre expédition courait à sa perte si tu n’en faisais pas partie. J’ai eu la faiblesse de le croire.

– Ou d’imaginer que l’entreprise est à ce point ardue que je risque fort d’y laisser ma vie et de te débarrasser ainsi d’une certaine épée suspendue au-dessus de ta tête.

– Je ne sais pas à quoi tu fais allusion.

*

*Le 5 mai de l’an de grâce 1507*

*De Luis de Cabreira*
*À Dom Francisco d'Almeida*

*Je tiens à te communiquer les nouvelles que j'ai reçues de Sofala où l'un de mes navires a fait escale.*

*Un dénommé Diogo Pereira y a édifié un fort et a l'impudence d'exiger que je paie les frais qu'il a engagés au motif que cette position assure la sécurité du comptoir de Moçambique. Il s'est bien gardé de me faire parvenir la moindre justification de ses furieuses exigences et je suis en droit de penser que cet abominable coquin a usurpé, pour des raisons qui me demeurent inconnues, ton autorité.*

*Nos ressources, tu ne l'ignores pas, sont si modiques que j'avais dû, comme je te l'avais écrit, renoncer à y renvoyer des hommes après la honteuse désertion de sa garnison, dont les soldats ont sans doute coiffé le turban et sont passés au service du sultan de Mombasa.*

*Dès que les vents me le permettront, je me rendrai à Sofala pour contraindre ce Diogo Pereira à s'amender.*

*Je suis ton très loyal serviteur,*

*Luis de Cabreira.*

*

*29 Jumada U Ula 944*[4]

*De Simon, chef des Chrétiens de la Ceinture*
*À Fernão de Magalhães*

*La paix de Dieu soit sur notre sauveur qui nous a délivrés des mains de nos cruels ennemis et épargné les souffrances d'un dur esclavage.*

*Tu n'ignores pas que certains des nôtres, appelés par leurs affaires et la nécessité de recouvrer certaines créances, sont retournés à Mombasa.*

*L'un d'entre eux m'a écrit qu'il avait servi d'intermédiaire entre le sultan et l'un de vos officiers pour l'achat par le Maure d'une grande*

*quantité de provisions.*

*Je me réjouis de savoir qu'entre le sultan et vous la paix est revenue.*

*Mon parent m'a demandé de porter sur mes livres de comptes le montant de la transaction dont je t'ai parlé et dont le bénéficiaire est un certain Luis de Cabreira, dont j'ignore tout.*

*Tu es le seul Portugais de Cochin qui daigne t'intéresser à notre sort et nous parler, aussi je te serai reconnaissant de bien vouloir prévenir cet homme, que tu dois connaître, que je tiens à sa disposition lesdites sommes.*

*Ton frère dans le Christ, Simon.*

*

*De José de Vizinho*
*À Pedro Anes Abraldez*
*Le premier jour de la fête des Lumières selon le comput de nos pères*

*Sache que je me porte bien et que j'ai eu l'immense bonheur de célébrer avec nos frères de Cochin le miracle jadis accompli par l'Éternel en faveur de nos aïeux.*

*J'ignorais, en débarquant aux Indes, que des débris épars de notre peuple y avaient trouvé refuge et demeuraient fidèles à la loi donnée au Sinaï.*

*Les naturels de ces contrées les autorisent à pratiquer librement leur religion et les tiennent en si grande estime qu'ils les associent au gouvernement de leurs cités.*

*J'ai pu approcher certains d'entre eux discrètement et m'en faire reconnaître en leur expliquant quel pitoyable sort est le nôtre depuis que les serviteurs d'Edom nous ont contraints à adopter leurs superstitions et rites idolâtres.*

*Ils ont compati à nos souffrances et ont promis de ne rien faire qui renseignerait nos ennemis sur nos véritables sentiments. Ils se*

*comportent envers nous comme ils le font avec les autres Portugais, tout en nous permettant de venir discrètement dans leurs maisons afin d'y accomplir les commandements du Seigneur, loin des regards indiscrets.*

*Ils se conduisent en la matière de façon si ingénieuse que l'un de mes amis, un dénommé Fernão de Magalhães, avec lequel j'avais visité le temple de nos frères, s'est ému de leur dureté à mon égard.*

*C'est un homme de bien qui ne partage pas les préjugés qu'ont contre nous ses coreligionnaires et je m'en réjouis d'autant plus qu'il est l'un des protégés du vice-roi et de son fils.*

*Il pourrait nous être d'un grand secours à l'avenir, si nous voulons faire passer certains de nos frères aux Indes, aussi serait-il opportun de se concilier ses faveurs en lui permettant d'accroître sa modeste solde par le bénéfice qu'il tirerait de la vente des sacs de poivre qu'il a, tout comme moi, la faculté de faire embarquer à bord des navires de la Couronne pour son compte.*

*Ce fidalgo est toutefois si misérable qu'il n'a pas l'argent nécessaire pour acheter lesdites denrées à Cochin. Aussi serait-il particulièrement avisé que tu lui fasses l'avance desdites sommes lorsqu'il te remettra cette lettre.*

*Que Notre Dieu t'ait en Sa sainte garde,*

*José de Vizinho.*

*

*Le 3 mars de l'an de grâce 1509*

*Par la présente, moi, Fernão de Magalhães, fidalgo, reconnais avoir reçu de Pedro Anes Abraldez, négociant à Lisbonne, la somme de 2 200 cruzados pour acheter à Cochin du poivre et diverses espiceries que je lui ferai envoyer par le* Sao Rafaël*, comme me le permet la loi.*

*Dès réception de cette marchandise, il portera à mon crédit sur ses registres la somme de 200 cruzados et nous procéderons de la sorte à chaque fois qu'il me le demandera.*

*Fernão de Magalhães.*

*

*Le 7 mars de l'an de grâce 1509*

*De Ludovico di Varthema*
*À Fernão de Magalhães*

*Un ami en qui j'ai toute confiance s'est chargé de déposer dans ta chambre, au Cygne d'or, cette lettre.*

*Tu y trouveras, l'accompagnant, la carte dont je t'avais parlé et que je me suis bien gardé de confier à ce maudit Luis de Cabreira, plus retors que le pire des usuriers.*

*Pour prix du sauf-conduit qu'il m'a accordé, je me suis contenté de lui narrer ce qu'il aurait pu apprendre en se promenant sur le port de Cannanore. Il a fait grand cas de mes histoires et s'en est attribué la paternité afin de convaincre la Maison de La Mine d'envoyer à Malacca une partie de l'escadre commandée par le nouveau vice-roi des Indes, Dom Afonso d'Albuquerque.*

*Je l'ai assuré que je t'avais donné beaucoup de détails sur cette contrée et que tu étais le seul à pouvoir y guider ses navires en toute sûreté.*

*À ton arrivée à Malacca, enquiers-toi de la demeure d'Ibrahim al Roumi, le nom que portait ton humble serviteur lorsqu'il vivait dans cette cité. Tu y trouveras un jeune esclave malais qui m'appartient, que j'ai appelé Henrique et auquel j'ai enseigné les rudiments de votre langue. Il te suffira de lui montrer cette lettre pour qu'il reconnaisse mon écriture et apprenne qu'il est désormais attaché à ton service. Je puis t'affirmer que tu n'auras point à te plaindre de lui car il est aussi avisé que fidèle et obéissant.*

*C'est ma façon de te prouver ma gratitude pour tes bontés et pour la discrétion que tu as observée sur mes fautes d'antan.*

*Que Malacca te soit aussi propice que Rome pour moi,*

*Ludovico di Varthema.*

*

*Le 10 mars de l'an de grâce 1509*

*De Luis de Cabreira*
*À Johann Adler*

*Ainsi que je te l'ai expliqué, le directeur de la Maison de La Mine est préoccupé de l'audace des Anglais et des Français dont les navires fréquentent les côtes de la Terre de Verzin en dépit de l'interdiction qui leur en a été faite.*

*Ces coquins profitent de l'immensité de cette contrée pour s'y procurer du bois de braise et de l'or, privant ainsi le Trésor des richesses qui lui appartiennent.*

*C'est la raison pour laquelle il est nécessaire de les éloigner de ces parages en leur faisant croire qu'ils trouveront, plus au sud, de quoi satisfaire leur soif de lucre et de bénéfices.*

*Nos meilleurs pilotes, qui sont parvenus dans ces contrées, nous ont assuré qu'ils y trouveront des terres désolées et qu'ils auront grand mal à échapper aux formidables tempêtes qui engloutissent les navires assez fous pour s'y aventurer.*

*Je te laisse juge de la manière la plus efficace pour les encourager à se lancer dans pareille entreprise et te rappelle que, de la bonne exécution de cet ordre, dépend l'indulgence dont nous faisons preuve à ton égard.*

*Luis de Cabreira.*

*

*Le 2 juin de l'an de grâce 1509*

*De Bartholomé Welser*
*À Johann Adler*

*C'est avec consternation que nous avons reçu copie de la lettre que tu as fait imprimer en notre nom à Lisbonne.*

*Le fils de feu l'illustre cosmographe Martim Behaim, dont tu ne peux ignorer la réputation, a écrit à plusieurs princes qui sont nos clients pour*

*se moquer de ce tissu d'inepties et pour mettre en doute le sérieux et la crédibilité de notre maison, expliquant que son père avait eu vent de tels bruits et en avait démontré la fausseté. En conséquence de quoi certains de ces princes ont décidé de nous retirer leur pratique et de confier leurs avoirs aux Fugger.*

*Nous t'ordonnons donc de détruire tous les exemplaires restants de cette lettre et de revenir dès que tu le pourras à Augsbourg afin de nous donner des explications sur ta conduite.*

*Bartholomé Welser.*

1- Bordel.

2- Nom donné par les Portugais aux Rajas de la mer qui régnaient sur Calicut et ses environs.

3- Ceylan.

4- Selon le calendrier musulman, 9 novembre 1507.

# 3

– Vilain diable, veux-tu bien me rendre mon chapeau ?

Francisco Serrão écumait littéralement de rage. À peine avait-il mis le pied à terre qu'il n'avait cessé d'être importuné par les indigènes. Pour ces derniers, les Portugais, arrivés depuis une semaine à Malacca, étaient un sujet d'étonnement. Ils se précipitaient à leur rencontre pour les palper, leur tirer la barbe ou s'emparer de leurs couvre-chefs, une manière de s'assurer que ces *firanjis*, ces étrangers, étaient bien des êtres humains et non des créatures maléfiques. Le *capitão-mor* de l'escadre, Diogo Lopes de Sequeira, avait ordonné aux marins et aux soldats de faire preuve de patience et de s'abstenir de tout geste qui pourrait être mal interprété. La belle affaire ! Quand il descendait à terre, il était escorté par une garde imposante qui éloignait les importuns. Ce n'était pas le cas pour ses subordonnés, soumis à rude épreuve.

Francisco aperçut avec soulagement Fernão venant lui prêter main-forte en compagnie de son serviteur malais, cet Henrique qu'il prétendait avoir reçu en cadeau de Ludovico di Varthema. Le Malais fendit la foule, attrapa par le col de sa tunique le gamin qui s'était emparé du chapeau du firanji et le fit bouler d'un coup de pied, provoquant l'hilarité des badauds. L'incident était terminé. Francisco se coiffa de son couvre-chef, grommelant quelques mots de remerciement. Décidément, cet esclave, aux cheveux noirs huilés et à la peau cuivrée, se révélait être d'un précieux concours. Non seulement il parlait à peu près correctement le portugais mais, de plus, en dépit de sa basse condition, il savait se faire respecter et faire respecter son maître et ses compagnons.

Serrão était bien obligé d'en convenir, même s'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une forte antipathie envers lui. Sa docilité, pour ne pas dire son obséquiosité, avait quelque chose de suspect. À coup sûr, il affectait la soumission pour dissimuler ses véritables sentiments et se rendre indispensable, à seule fin d'exiger ensuite son affranchissement afin de retourner dans l'île dont il était originaire et dont il vantait les richesses fabuleuses. Quand Francisco avait fait part de ses doutes à Fernão, celui-ci l'avait amicalement rabroué :

– Tu as tort de te méfier de lui. S'il l'avait réellement voulu, Henrique aurait pu retrouver les siens depuis belle lurette, en mettant à profit l'absence de Ludovico di Varthema. Or il est resté dans sa demeure et n'a pas esquissé la moindre protestation quand je lui ai montré la lettre de son maître qui lui intimait l'ordre de passer à mon service.

– Te voilà sous son charme et comme ensorcelé par ce gredin dont la voix fluette ressemble au chant d'un oiseau. Tu ne pourras pas me reprocher de ne pas t'avoir mis en garde s'il nous joue un mauvais tour.

Fernão avait haussé les épaules et n'eut qu'à s'en féliciter quand Henrique, quelques jours plus tard, leur rendit un service signalé. Il accompagna en effet les Portugais à l'audience que leur accordait, dans son palais, Mahmoud Siah. Obèse, incapable de se déplacer par lui-même, le souverain de Malacca les reçut affalé sur une pile de coussins avec, à ses côtés, son principal conseiller, Ibrahim Ibn Abdallah. C'était un Maure de Tunis qui parlait portugais et castillan. Il les avait appris, expliqua-t-il d'un ton dédaigneux, lors de ses séjours fréquents à Séville et à Lisbonne. Il confia même à Fernão, lors de leur premier entretien, que l'un de ses aïeux avait jadis participé à la fameuse Junte des Mathématiciens réunie par l'infant Henri le Navigateur à Sagres. Ce n'était pas impossible car les détails qu'il lui avait donnés de ses voyages montraient qu'il n'ignorait rien du Portugal. Sa manière de se comporter envers les Chrétiens n'augurait rien de bon. Visiblement, l'arrivée des Portugais l'inquiétait au plus haut point et il ferait sans doute tout pour leur nuire.

À demi somnolent, Mahmoud Siah écouta Diogo Lopes de Sequeira lui débiter son compliment et lui lire d'un ton monocorde la lettre par laquelle Dom Manoël se disait très désireux d'entretenir avec le

souverain de Malacca d’étroites relations. Ibrahim Ibn Abdallah traduisait ses propos, martelant les mots comme si c’eût été autant d’insultes, ainsi que la réponse de leur destinataire. À l’en croire, Mahmoud Siah se réjouissait fort de leur venue et confirmait l’autorisation donnée aux étrangers de circuler librement en ville à condition de regagner, chaque soir, leurs navires.

Diogo Lopes de Sequeira s’inclina en signe de remerciement puis toisa l’interprète.

– Dis à ton maître que j’ai un présent à lui remettre de la part du mien.

– Voilà qui est bien étrange car tes serviteurs ne portaient aucun coffre. Sache que Mahmoud Siah ne se contentera pas de quelques colifichets.

– Il n’est point dans les habitudes de mon souverain de se comporter comme le font les tiens, qui se contentent d’offrir aux monarques étrangers de simples babioles. Mon cadeau est cent fois plus précieux. Il s’agit d’un collier en or aux armes de mon pays et j’entends bien en faire hommage à qui de droit.

Un mauvais sourire aux lèvres, Ibrahim Ibn Abdallah s’écarta, laissant le capitaine portugais s’approcher du monarque. C’est alors que Henrique s’interposa entre les deux hommes, murmurant quelques mots à l’oreille de Diogo Lopes de Sequeira. Puis, saisissant le collier, il s’agenouilla, fit de multiples courbettes et, quasiment en rampant, la tête inclinée vers le sol, il déposa aux pieds de Mahmoud Siah le présent qui lui était destiné, avant de s’en retourner tout en multipliant les courbettes. Le monarque ne bougea point et, d’un geste de la main, signifia à ses interlocuteurs qu’ils pouvaient se retirer.

Quand ils se retrouvèrent à bord du navire amiral, Henrique expliqua aux Portugais les raisons de sa conduite. Selon lui, Ibrahim Ibn Abdallah avait usé d’une ruse insigne. Le protocole de la Cour interdisait à quiconque de toucher le souverain. Si Diogo Lopes de Sequeira avait eu la maladresse de vouloir lui passer au cou le fameux collier, il aurait commis ce que les Malais considéraient comme *kelakuan baidab*, un comportement scandaleux portant gravement atteinte à la majesté du souverain. D’autant que c’était à ce dernier et à lui seul de décider s’il acceptait ou non ce présent, et il ne pouvait le faire qu’après avoir

consulté ses principaux officiers. Le marchand maure ne l’ignorait pas et leur avait tendu un piège. Voilà pourquoi il s’était interposé. Henrique ajouta :

– J’ai agi de la sorte d’autant plus que ce coquin ne s’est pas contenté de traduire vos propos, il les a assortis de quelques commentaires fort désobligeants pour votre maître. Selon lui, celui-ci règne sur un royaume si pauvre qu’il est contraint d’envoyer ses navires sur toutes les mers du monde pour rapporter ce qui est nécessaire à la subsistance de ses sujets.

Diogo Lopes de Sequeira frappa du poing sur la table autour de laquelle ils étaient assis, jurant qu’il ferait rentrer dans la gorge du Maure ces insultes. Il se reprochait déjà de n’avoir point expliqué à Mahmoud Siah que les congénères d’Ibrahim Ibn Abdallah avaient été expulsés du Portugal et que ce dernier s’était emparé de plusieurs places fortes sur les côtes de Berbérie. Henrique sourit.

– N’oubliez pas que Mahmoud Siah est lui aussi maure si ce n’est de nation, du moins de religion. À vrai dire, une seule chose l’intéresse, la possibilité d’accroître sa fortune. Il aime l’or plus que tout et je suis persuadé qu’aussitôt après votre départ il a fait examiner votre collier par son orfèvre juif. Si celui-ci a la valeur que je suppose, soyez assuré qu’il accédera à toutes vos requêtes, à condition que vous vous engagiez à payer les taxes qu’il perçoit sur les marchandises qui transitent dans ce port. Je le saurai rapidement car l’un de mes parents est au service de ses épouses, et ces diablesses lui rapporteront ce que leur a dit leur maître de votre cadeau et de ses intentions à votre égard.

– Sans doute, mais sauront-elles avoir plus d’influence sur lui que cet Ibrahim Ibn Abdallah qui cherchera à nous nuire par tous les moyens ?

– Ce serait une erreur que de surestimer son autorité. Il n’est qu’un marchand parmi d’autres et la faveur dont il jouit à la Cour est fonction de sa générosité. Il n’est point assez riche pour offrir à Mahmoud Siah un présent aussi coûteux que le vôtre. Voilà qui n’arrangera pas ses affaires. Sachez aussi qu’il ne manque point d’ennemis dans cette ville. Les négociants chinois qui fréquentent Malacca sont plutôt assez mal disposés envers lui car ils le tiennent pour principal responsable des

entraves mises depuis peu à leurs tractations. Il ne leur déplairait pas outre mesure de le voir perdre son crédit.

Quelques jours plus tard, une barque royale se présenta devant le navire amiral. Un chambellan monta à bord pour remettre à Diogo Lopes de Sequeira un décret l'autorisant à acheter le poivre et les épices qu'il pourrait payer au comptant, à condition de s'acquitter des taxes. Par une faveur exceptionnelle, Mahmoud Siah concédait aux Portugais un entrepôt pour y entasser leurs marchandises, à charge pour eux d'en assurer la protection en y installant une trentaine d'hommes dispensés de l'obligation d'avoir à regagner chaque nuit leurs bateaux. Ces hommes pourraient circuler librement en ville et dans les environs et conserver leurs armes pour se défendre contre d'éventuelles mais fort improbables agressions. Les Portugais avaient trois semaines pour procéder à leurs achats et recevaient l'assurance que Mahmoud Siah leur fournirait en grande abondance les vivres dont ils auraient besoin pour leur voyage de retour à Cochin.

Le chambellan ajouta que les Portugais devaient en tous points se conformer aux usages en cours à Malacca, à savoir se fournir exclusivement dans les entrepôts de la Couronne. Il leur était interdit de négocier directement avec les autres marchands étrangers présents dans le port, tout comme il était proscrit à ces derniers d'entrer en contact avec eux. Tout manquement à ces règles serait sanctionné sans pitié. Diogo Lopes de Sequeira se confondit en remerciements hypocrites. Les limitations mises à ses activités étaient somme toute dérisoires et n'étaient pas contradictoires avec les instructions qu'il avait reçues de Dom Afonso d'Albuquerque. Celui-ci lui avait ordonné de tout faire pour « arracher le détroit de Malacca des mains des Maures » et de se comporter avec les Malais de sorte qu'ils « prennent plaisir à notre justice et à la vérité, comme à notre franchise et à notre douceur ». C'était à lui de mettre à profit l'opportunité qui lui était offerte de gagner leurs faveurs par une conduite exemplaire, quitte à exiger, lors de ses prochaines expéditions, des privilèges dont la cupidité de Mahmoud Siah saurait s'arranger.

*

Diogo Lopes de Sequeira désigna Francisco Serrão comme chef du petit détachement envoyé à terre pour occuper l'entrepôt concédé aux Portugais. Celui-ci était situé en dehors de l'enceinte de la ville, à l'endroit où la rivière Muar se jetait dans la mer. Il comprenait plusieurs hangars et un bâtiment d'habitation, le tout entouré de solides murs de pierre flanqués de deux tours d'où l'on pouvait observer le port et la vaste baie. Au sommet de l'une d'entre elles, Francisco fit déployer la bannière du Portugal ainsi qu'un dispositif lui permettant de communiquer facilement, au moyen de signaux lumineux, avec les navires ancrés au large.

Il n'ignorait pas qu'il devait son commandement moins à l'amitié qu'à la méfiance du capitão-mor. Celui-ci y avait vu un moyen de l'éloigner de Fernão de Magalhães car il appréciait peu leur complicité. À vrai dire, il leur tenait rigueur d'avoir longtemps été au service de Dom Francisco d'Almeida et estimait plus sage d'isoler ses partisans afin de prévenir toute révolte contre son autorité. De fait, les autres soldats du détachement étaient de nouveaux venus aux Indes et Francisco constata que la plupart d'entre eux lui battaient froid, se contentant d'exécuter les ordres qu'il leur donnait mais le tenant à l'écart de leurs conversations. Il en avait pris son parti, devinant que ces malheureux ne le faisaient pas de gaîté de cœur.

Du matin jusqu'au soir, lui et ses hommes n'avaient pas un seul instant de loisir, hormis le court moment de repos qu'ils prenaient vers midi pour avaler un frugal repas préparé par deux mousses. Sous un soleil de plomb, ils réceptionnaient les sacs de poivre et d'épices amenés depuis la ville par une noria de chariots tirés par des buffles. Ils les pesaient et les rangeaient dans les hangars après qu'un commis les eut numérotés et enregistrés sur un lourd cahier dont il ne se séparait jamais. Chaque jour, les marchandises de la veille étaient acheminées à bord de chaloupes jusqu'aux navires. C'était une tâche délicate car il fallait veiller à ce qu'aucun sac ne tombe à la mer lors de son transbordement. Chacun d'entre eux représentait une véritable fortune, dix fois au moins

l'équivalent de l'argent qu'ils gagneraient leur vie durant. Le commis, qui surveillait attentivement le chargement des précieuses denrées, ne manquait pas de le leur rappeler en poussant de hauts cris dès qu'un homme trébuchait sous son fardeau.

À la tombée de la nuit, toute relation entre la ville et l'entrepôt cessait. Dès que le soleil commençait à décliner, les Malais interrompaient leurs livraisons, détalant comme des lapins en direction de Malacca, impatients d'arriver avant la fermeture des portes. Jusqu'au petit matin, les Portugais restaient reclus dans leur comptoir, avec interdiction formelle d'en sortir. Les premiers jours, Francisco avait institué un système de tours de garde, puis y avait renoncé, estimant qu'une attaque malaise était hautement improbable. La suppression de cette corvée rendait l'isolement des hommes plus dur à supporter. Confinés dans l'enclos, ils n'avaient d'autre solution, pour tromper l'ennui, que de se livrer à d'interminables parties de dés ou de cartes, fortement arrosées, qui se concluaient par des querelles d'ivrognes et des bagarres. L'une d'entre elles prit de telles proportions que Francisco jugea préférable d'interdire les jeux de hasard.

Prévoyant, il adoucit la portée de cette mesure en ayant recours aux bons services de Henrique. Celui-ci lui proposa de faire entrer clandestinement dans la *feitora*, le comptoir, quelques prostituées malaises, prêtes à vendre leur corps pour quelques pièces de tissu. L'offre était tentante. Depuis leur départ de Lisbonne, les hommes avaient été astreints à un célibat forcé, du moins ceux qui répugnaient à certains arrangements honteux mais bien connus entre marins. S'il tolérait cette entorse au règlement, Serrão y gagnerait une indéniable popularité, mais prendrait de gros risques car ces femmes pouvaient tout aussi bien être des espionnes et en profiter pour laisser entrer dans le comptoir voleurs et larrons. Henrique eut raison de ses scrupules en lui forçant quasiment la main. On le vit apparaître un après-midi, convoyant un lourd chariot empli de paniers finement tressés, en écorce végétale de fruits et légumes, qu'il fit ranger devant le dortoir des hommes. Dès que les travailleurs malais eurent regagné Malacca comme ils le faisaient chaque soir, les catins dissimulées sous les paniers sortirent de leur cachette en poussant de petits rires aigus et en faisant mille sourires aux Portugais.

La nuit fut passablement agitée et, au petit matin, quand ils reprirent le travail, les hommes adressèrent des clins d'œil complices à Francisco.

Henrique avait bien fait les choses. Il avait réservé à Francisco l'usage exclusif de l'une de ces ribaudes cent fois plus délurées que celles qui peuplaient les bourdeaux de Lisbonne, et paraissait être au mieux avec une mégère plus âgée qui faisait fonction de mère maquerelle et n'avait pas son pareil pour soutirer aux Portugais de menus cadeaux. Un matin, on la vit faire de grands sourires à un portefaix chinois qui, sous prétexte de satisfaire un besoin naturel, avait quitté la file de ses compagnons pour gagner l'arrière de l'enceinte où nul ne pouvait l'apercevoir. Personne ne prêtait attention à ces travailleurs capables, en dépit de leur petite taille, de soulever les plus lourds fardeaux et de les transporter sur leur dos comme s'il s'agissait d'un oreiller de plumes.

Francisco Serrão, discrètement appelé par l'esclave malais, n'avait pas été peu surpris de constater que Henrique parlait fort poliment à cet humble porteur. En fait, il ne tarda pas à apprendre que cet étrange visiteur s'appelait Jin Xue Leng, capitaine d'une des jonques ancrées dans le port et, accessoirement, client assidu des prostituées passées au service des Portugais. Henrique faisant office d'interprète, les deux hommes passèrent la journée à l'abri des regards indiscrets, se jaugeant l'un l'autre. Leurs entretiens se poursuivirent le lendemain et le surlendemain, ponctués de quelques moments de détente passés en compagnie des catins.

Cet étrange visiteur ne cacha pas à Francisco qu'il avait souhaité rencontrer l'un des diables blancs, ainsi qu'il nommait les Portugais, dès le premier jour de leur arrivée à Malacca. Étaient-ils de simples pirates égarés là par hasard ou des commerçants en quête des fabuleuses richesses de la région ? Avaient-ils l'intention de s'établir durablement à Malacca comme l'avaient fait les Chinois ou de se contenter d'y faire escale à la manière des négociants maures ? Francisco ne savait pas trop quoi lui répondre, ni quoi d'ailleurs lui demander. Se souvenant vaguement des récits de Marco Polo que Fernão lui avait lus, il chercha à vérifier auprès de son interlocuteur l'exactitude des assertions de Messer Million. Jin Xue Leng parut très amusé d'apprendre que lui et les siens suscitaient tant d'intérêt chez les Barbares. Quand Francisco chercha à

savoir quels pays il avait visités, il lui expliqua que, à son grand regret, il se contentait de naviguer entre son pays et Malacca. Jadis, dit-il, un amiral de sa nation avait envoyé de gigantesques flottes en direction de l'ouest. Son propre grand-père avait participé à ces expéditions et atteint des contrées que le Portugais, à la description qui lui en était donnée, identifia avec la région de Sofala. Ce temps-là était toutefois révolu car le Fils du Ciel – c'est ainsi que le capitaine chinois appelait son souverain – avait renoncé à entretenir les navires construits à grands frais et interdit aux marchands de se rendre au-delà de Malacca. Affable et bon vivant, Jin Xue Leng prit congé de Francisco non sans l'assurer qu'il s'efforcerait de lui prouver sous peu sa gratitude pour avoir accepté de le rencontrer, en tous les cas pour avoir osé défier, de sa propre initiative, l'interdiction faite par Mahmoud Siah aux négociants étrangers d'avoir des contacts entre eux. Les Portugais le virent se fondre, au petit matin, dans la masse des portefaix. Francisco jugea préférable de ne pas mentionner cette visite lorsque Diogo Lopes de Sequeira vint inspecter la feitora et l'avertir de sa décision de lever l'ancre dans quatre jours. À son subordonné de faire diligence pour que toutes les marchandises soient chargées à temps à bord des navires et de veiller à ce que ses occupants n'oublient rien dans l'entrepôt.

La veille du départ, Henrique prévint Francisco que Jin Xue Leng l'invitait à se rendre à bord de sa jonque. Le rusé capitaine chinois avait tout prévu. Les gardes malais postés à proximité du comptoir s'étaient vu offrir par Henrique des jarres d'alcool de riz. C'était soi-disant un présent des Portugais afin de les remercier de leurs bons et loyaux services. Avant la tombée de la nuit, ils étaient tous fin saouls et ne remarquèrent pas les deux ombres qui se faufilèrent dans l'obscurité pour gagner une chaloupe venue les chercher et qui les conduisit jusqu'à la jonque ancrée à faible distance de là.

Les deux hommes furent conduits dans la cabine plutôt spacieuse du capitaine où un véritable festin les attendait. Les plats se succédèrent les uns aux autres, succulents et fortement épicés. Francisco prit grand plaisir à les déguster et affirma que, de sa vie, il n'avait jamais goûté une côte de porc aussi délicatement préparée. Jin Xue Leng sourit.

– Voilà qui devrait convaincre votre monarque que nous ne suivons pas les coutumes des Maures qui, pour des raisons que je ne parviens pas à comprendre, se privent de ce don du Ciel.

– Je ne comprends pas ce à quoi tu fais allusion.

– Tout simplement aux instructions qui ont été données à ton chef de se renseigner sur nous. Voilà ce qui lui a été commandé : « Vous vous enquerrez des Chinois et de quels pays ils viennent, où ils commercent, et les marchandises qu'ils apportent, combien de leurs navires viennent chaque année. » Ne proteste pas. L'un de mes espions est monté à bord de votre navire amiral et s'est arrangé pour dérober certains documents contenus dans le coffre de ton capitaine. J'ai pu les faire traduire et j'ai veillé à ce qu'ils soient ensuite remis en place. Il était de mon devoir de me renseigner sur les raisons de votre venue à Malacca et je n'ai pas ménagé ma peine pour y parvenir.

– Et c'est ce que tu as appris qui me vaut cette invitation ?

– Pas exactement. D'une part, je voulais te manifester ma gratitude ainsi que je te l'avais promis. J'ai apprécié ta sincérité. D'autre part, nous avons, je crois, des intérêts communs. Voilà pourquoi je juge nécessaire de te prévenir du danger mortel qui vous guette. Ibrahim Ibn Abdallah a juré votre perte et a convaincu Mahmoud Siah de vous tendre un piège. Demain matin, il vous fera porter les provisions dont vous avez besoin pour votre voyage de retour. Vous serez surpris de sa générosité. Ce sont des dizaines et des dizaines de barques qui s'approcheront de vos navires et dont les équipages monteront à votre bord pour y entasser fruits et légumes. À ceci près qu'il ne s'agira pas de portefaix ordinaires. Ce seront les meilleurs soldats de la garde personnelle de Mahmoud Siah et, au signal qui leur sera donné, ils vous attaqueront par surprise et se rendront maîtres de vos bateaux. Ils ont reçu l'ordre de vous massacrer jusqu'au dernier. Bien entendu, si jamais l'un de vos supérieurs envoyait une nouvelle expédition pour chercher à savoir ce que vous êtes devenus, ce rusé coquin montrerait les reçus signés de vos commis attestant que vous avez payé les taxes dues à son Trésor et qu'il vous a laissés repartir. Il poussera de hauts cris de douleur en affirmant qu'il vous avait mis en garde contre les formidables tempêtes qui sévissent dans ces parages et affirmera que vous avez malheureusement fait naufrage.

– Comment l'as-tu appris ?

– J'ai mes espions à la Cour. Tout comme toi, je me méfie d'Ibrahim Ibn Abdallah. Ce maudit chien n'apprécie pas notre présence ici et cherche à nous chasser de Malacca. S'il y parvenait, nous n'aurions d'autre solution que de l'autoriser, lui et les siens, à se rendre à Zaytoun, notre principal port, pour s'y procurer les produits que nous lui vendons ici, par l'intermédiaire de son allié et coreligionnaire. Il se rendrait maître des multiples comptoirs que nous avons établis dans cette région et nous serions bientôt à sa merci, tributaires de ses caprices. Crois-moi, en te dénonçant son abominable plan, je ne songe pas uniquement à toi et à tes compagnons, j'ai aussi en vue nos propres intérêts, qui sont les meilleurs garants de ma sincérité.

– Tu m'as parlé d'un signal qui doit être donné aux soldats. Quel est-il ?

– Une fumée s'élèvera de la plus haute tour du palais de Mahmoud Siah. C'est alors que débutera leur attaque.

– Il me faut immédiatement prévenir mes amis.

– Tu n'as aucune chance d'y arriver. D'ores et déjà, des barques patrouillent autour de vos navires et ont ordre d'arraisonner toute embarcation qui transporterait un Portugais venant de votre entrepôt.

– Pourtant, je dois.

– C'est bien la raison pour laquelle je t'ai demandé de venir en compagnie de Henrique. L'une de mes chaloupes te reconduira à terre. Veille à mettre en état d'alerte tes hommes et, dès les premières heures du matin, à placer la plupart d'entre eux sur le quai afin que vous puissiez vous échapper le moment venu en sautant dans une barque. Fais en sorte toutefois de te comporter comme si tu ne soupçonnais rien. Certains des tiens devront rester dans l'entrepôt jusqu'à ce que vous puissiez leur faire parvenir des secours. Pendant ce temps, Henrique, qui est malais, prendra place à bord de la chaloupe que j'ai fait préparer et qui contient force provisions. Elle passera inaperçue et il aura ainsi le temps de prévenir ton capitaine. Ce sera à lui d'agir rapidement et j'ose espérer qu'il le fera.

– Comment te remercier ?

– En suivant mes conseils et en échappant à ce traquenard. Pour le reste, sache que nous serons sans doute appelés à nous revoir. Quand et où, je suis dans l'incapacité de te le dire. Si jamais un homme venait à toi et te présentait une fine tasse comme celle que j'ai dans la main, ce sera le signe que je ne suis pas loin et tu n'auras qu'à le suivre.

– Je le ferai.

– Alors, il ne te reste plus qu'à prendre congé et à regagner ton comptoir.

Dès qu'il se fut faufilé dans l'enceinte de l'entrepôt, Francisco Serrão réveilla ses hommes et leur expliqua ce qu'il attendait d'eux. Une vingtaine se porta volontaire pour rester à l'intérieur du bâtiment d'habitation et veiller à en renforcer les défenses, bouchant toutes ses ouvertures et y amenant assez de vivres pour pouvoir y soutenir un siège. Les autres, au petit matin, prirent place sur le ponton, faisant mine d'attendre les chaloupes de l'escadre.

Henrique gagna le *Sao Rafaël* et, sitôt grimpé à bord, expliqua à Fernão le traquenard préparé par Mahmoud Siah. Son maître, dont il admira l'extraordinaire célérité, mit discrètement en alerte l'équipage et se fit conduire en chaloupe jusqu'au navire amiral où il trouva Diogo Lopes de Sequeira occupé à disputer une partie d'échecs avec son pilote. Lopes de Sequeira fit aussitôt prévenir les autres navires, demandant à leurs capitaines de se préparer à repousser une attaque, sans rien laisser paraître. Ils devaient laisser monter à leur bord les soi-disant porteurs malais, mais les tenir sous bonne surveillance et s'efforcer de les isoler les uns des autres sous différents prétextes.

Bientôt, une véritable nuée de barques indigènes, chargées à ras bord de paniers de fruits et de légumes, se placèrent le long des navires portugais et leurs occupants escaladèrent leurs flancs avec une agilité déconcertante. On aurait dit des singes grimpant à un arbre. En riant, ils hissèrent les paniers et firent mine de les transporter dans les cales. Diogo Lopes de Sequeira eut la surprise de voir Ibrahim Ibn Abdallah monter à son bord et s'asseoir cérémonieusement en face de lui. Il eut la présence d'esprit de lui proposer une partie d'échecs, ce que le Maure fut bien contraint d'accepter avec un mauvais sourire. Le capitão-mor veilla à ce

que son partenaire ait le dos tourné à la baie. Dès qu'il aperçut une fumée montant du palais de Mahmoud Siah, Diogo se dressa et planta son poignard dans la gorge d'Ibrahim Ibn Abdallah cependant que ses matelots en faisaient de même avec tous les Malais présents à bord des navires. Sitôt ceux-ci jetés à la mer, soldats et marins se précipitèrent aux canons et ouvrirent le feu sur les barques indigènes, taillant des coupes sombres dans cette masse inerte. Les autres navires portugais les avaient aussi imités et, bientôt, des cris de victoire retentirent. L'attaque avait été déjouée et on ne comptait qu'un seul mort.

Sans attendre l'ordre de Diogo Lopes de Sequeira, Fernão fit mettre deux baleinières à la mer et celles-ci se dirigèrent vers le port où les Portugais, regroupés autour de Francisco Serrão, tentaient tant bien que mal de se défendre contre une foule hurlante et vociférante qui brandissait sabres et poignards. Fernão arriva juste à temps pour sauver Francisco et deux de ses compagnons qui n'eurent d'autre ressource que de se jeter à l'eau et de nager jusqu'à eux. Pour les autres, il était trop tard. Happés par les assaillants, ils furent chargés de chaînes et conduits jusqu'à l'entrepôt dont leurs camarades furent rapidement délogés et eux aussi ligotés. Un cortège pitoyable prit la direction de Malacca et la vingtaine de Chrétiens fut jetée dans les cachots de Mahmoud Siah. L'escadre portugaise n'était pas suffisante pour se rendre maîtresse de la ville et Diogo Lopes de Sequeira n'eut d'autre choix que de faire voile vers l'Inde.

*

Le courage et l'esprit d'initiative dont Fernão avait fait preuve ne furent guère récompensés. Dès leur arrivée à Cochin, lui et Francisco Serrão furent convoqués par Afonso d'Albuquerque. Quand le second raconta les circonstances dans lesquelles il avait été prévenu de cette attaque, le vice-roi laissa éclater sa colère :

– Ainsi donc, au mépris de ce qui vous a été ordonné, vous avez noué des relations avec d'autres marchands étrangers. Je comprends mieux

maintenant pourquoi Mahmoud Siah nous a attaqués.

– Il n’en était pas informé et il a agi sur les conseils de notre plus mortel ennemi dans la région, Ibrahim Ibn Abdallah.

– S’il ne tenait qu’à moi, je vous ferais tous deux jeter aux fers pour indiscipline. Les hommes ne comprendraient pas toutefois que j’inflige une telle punition à ceux qu’ils tiennent pour leurs sauveurs. C’est votre chance. Sachez toutefois que je vous ai à l’œil. Ne vous avisez pas de solliciter la protection de Dom Francisco d’Almeida. Il n’est plus que l’ombre de lui-même depuis la mort de son fils Lorenzo et, sous peu, il repartira pour Lisbonne afin de répondre de sa gestion désastreuse de nos comptoirs.

Durant près de deux ans, Fernão rongea son frein, jusqu’à ce qu’on lui annonce qu’il était autorisé à regagner le Portugal avec la prochaine flotte, la désormais fameuse *Carreira da India*[1], qui ramenait sur les bords du Tage les précieuses épices et le poivre. Il emprunta à des usuriers locaux de quoi remplir son coffre de poivre qu’il vendrait à son arrivée. Avec cette somme, il pourrait peut-être acheter quelques terres du côté de Sabrosa et devenir un parti assez intéressant pour qu’un marchand, désireux de s’allier à une lignée de fidalgos, lui donne sa fille en mariage. C’est à cette perspective qu’il songeait, accoudé au bastingage, quand un sinistre craquement se fit entendre. Le vieux *Sao Rafaël*, ainsi que le navire qui se trouvait à sa hauteur, avaient touché un récif. Tandis que les matelots s’affairaient pour colmater les brèches, il ordonna aux artilleurs de tirer un coup de canon pour donner l’alerte au reste de la flotte. À sa grande surprise, il constata que ce signal resta sans réponse. Au loin, les voiles des naus disparurent progressivement de l’horizon. Ils étaient abandonnés à leur triste sort à deux jours de mer de Cochin.

Il ne restait plus qu’à charger à bord des baleinières la cargaison, plus précieuse que la vie de l’équipage. Les hommes s’affairèrent d’autant plus durement qu’ils sauvaient de la sorte leurs propres coffres dont le contenu équivalait à plusieurs années de solde. Ils se dépensèrent sans compter mais poussèrent les hauts cris en s’apercevant que leurs officiers avaient profité de l’agitation générale pour s’installer à bord des

baleinières et s’apprêtaient tout simplement à prendre le large, sans se préoccuper de ceux qui resteraient sur les navires.

Fous de rage, des matelots pointaient un canon en direction des embarcations et brandissaient des tisons enflammés quand Fernão s’interposa. Il reprocha leur conduite aux officiers et obligea le fils de l’un d’entre eux à remonter à bord. De la sorte, il était sûr que son père, sitôt arrivé à Cochin, leur enverrait des secours. Puis il expliqua à l’équipage que lui, Fernão de Magalhães, fidalgo et fils de fidalgo, ne les abandonnerait pas et prendrait le commandement des deux navires durant leur immobilisation. La côte était à deux jours de navigation et ils avaient à bord assez de provisions pour ne pas mourir de faim ou de soif. Il ne leur restait plus qu’à attendre et à maintenir à l’eau les bateaux.

Une semaine plus tard, ils virent deux brigantins s’approcher et c’est à leur bord qu’ils regagnèrent Cochin où Dom Afonso d’Albuquerque félicita chaudement Fernão d’avoir pris les mesures qui s’imposaient et lui annonça qu’il était promu au rang de capitão à condition de rester aux Indes. Pour lui, c’était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Une bonne car il obtenait enfin la promotion à laquelle il pensait n’avoir jamais droit, une mauvaise parce qu’il lui fallait renoncer à son retour au Portugal. De plus, il devrait attendre la prochaine flotte pour faire envoyer à Lisbonne son précieux coffre. Ce qu’il fit, confiant sa précieuse marchandise à un ami avec une lettre ordonnant à Pedro Anes Abraldez de la vendre et de porter sur ses registres à son crédit le montant de cette transaction. La chance lui sourit. L’on était en février et c’était la date ultime de départ des derniers navires si ceux-ci voulaient éviter les formidables tempêtes qui battraient sous peu le cap si mal nommé de Bonne-Éspérance.

Peu de temps après, le vice-roi réunit tous ses officiers pour envisager le projet qu’il nourrissait depuis son installation aux Indes : s’emparer de Goa, dont le Zamorin s’obstinait à défier l’autorité des Portugais. Pour Dom Afonso d’Albuquerque, cette conquête était indispensable afin de chasser définitivement les Maures de cette région, de prendre le contrôle de tout l’arrière-pays en obligeant les souverains locaux à lui payer tribut, et de favoriser la propagation du christianisme en s’appuyant sur les schismatiques locaux. Cet *Estado da India* était bien différent des

quelques comptoirs créés par Dom Francisco d'Almeida, le vice-roi voulait établir un véritable royaume. L'idée en soi n'avait rien de choquant, à ceci près que, pour la mettre en œuvre, il fallait des moyens considérables. Or, pour l'heure, il ne disposait en tout et pour tout que de trois mille hommes, dont un bon tiers était malade ou hors d'état de combattre, et si on lui en envoyait seulement le cinquième en renfort, il devrait s'estimer comblé. Quant à son projet de faire appel aux naturels chrétiens du pays, il était peu crédible. Artisans ou commerçants, ceux-ci n'avaient aucunement envie de porter les armes et se défiaient de leurs coreligionnaires européens qui tenaient leurs croyances et coutumes comme entachées d'hérésie. Le chapelain de Dom Afonso lui-même leur refusait l'accès de sa chapelle et aucun Portugais n'aurait jamais condescendu à aller prier dans leurs églises.

Pour conquérir Goa, le vice-roi avait donc besoin de toutes ses forces et avait exceptionnellement invité à son Conseil ceux de ses officiers qui avaient été au service de son prédécesseur et qu'il en avait écartés pour cette seule raison. Dans les rapports interminables qu'il rédigeait à l'attention de la Maison des Indes, qui avait succédé à la vieille Maison de La Mine, il ne manquait pas de les calomnier et de les dénoncer comme autant d'adversaires résolus de son autorité. Tout en pestant que ses accusations ne seraient, au mieux, lues que dans une année par un ouvidor distrait qui ne leur donnerait aucune suite. Reste que, ce jour-là, il était bien décidé à leur faire bonne mine pour obtenir leur concours, quitte à devoir feindre de prêter une oreille attentive à leurs avis.

Le vice-roi constata que Fernão de Magalhães, loin de lui être reconnaissant de ses bontés, s'enhardit à le contredire, expliquant, comme s'il eût été un moderne Hannibal, les dangers de l'expédition. Selon lui, Goa ne valait pas la peine qu'on risque pour elle la vie d'un seul homme. La ville était puissamment fortifiée. Son port, séparé de la mer par un canal, était peu fréquenté, et les marchands de Cochin n'apprécieraient pas que les Portugais cherchent à y établir leur capitale, délaissant de la sorte leur cité. Mieux valait dès lors remettre à plus tard cette entreprise aussi vaine que coûteuse.

Dom Afonso d'Albuquerque éclata de rage :

– Si certains redoutent d’être blessés, qu’ils restent ici à veiller sur nos sacs de poivre ! Nous n’avons pas besoin d’eux. Pendant ce temps, les braves feront honneur à Dom Manoël en lui donnant une nouvelle ville.

– Nul n’ignore ma vaillance. Il est toutefois de mon devoir de vous avertir des périls qui nous guettent. Ce n’est pas vous manquer de respect que de le faire.

Comme il fallait s’y attendre, l’attaque se solda par un semi-échec. Les navires portugais mirent le siège devant Goa et la bombardèrent, contraignant la population à s’enfuir. Les Chrétiens étaient trop nombreux pour affronter la garnison repliée dans la citadelle et durent se rembarquer après que deux assauts leur eurent coûté de lourdes pertes. Ce ne fut guère aisé. Les Indiens avaient coulé dans le canal de lourdes barges chargées de pierres et les bateaux durent louvoyer pour éviter les obstacles, tout en étant la cible des archers et de volontaires qui s’approchaient de la rive pour jeter sur les naus des torches enflammées. Il fallut à Dom Afonso d’Albuquerque près de cinq jours pour s’extraire de ce traquenard et regagner Cochin.

Il prit sa revanche quatre mois plus tard avec l’arrivée des renforts, près de six cents hommes, envoyés par Lisbonne. Il fit rappeler tous les navires disponibles et soumit Goa à un bombardement incessant. Le Zamorin ne pouvait plus compter, comme la précédente fois, sur les armées de ses vassaux dont le vice-roi avait acheté fort cher la passivité. Quand la cité ne fut plus qu’un océan de flammes, Dom Afonso envoya ses hommes à terre. Leurs ordres étaient clairs. Ils ne devaient faire aucun quartier et tuer tous les habitants qui se terraient dans les ruines, des plus jeunes aux plus vieux, afin que l’on sache ce qu’il en coûtait de résister aux Portugais. Ce fut un véritable carnage et Fernão se surprit à y prendre un certain plaisir. C’est à peine s’il jetait un regard à ses victimes, sourd à leurs supplications. La seule chose qui l’irritait était l’insupportable odeur sucrée de la chair brûlée qui sortait des décombres. Lui et ses compagnons passèrent ensuite des jours et des jours à charger à bord des navires le formidable butin qui valut à Dom Manoël le surnom de Manoël le Fortuné.

*

Des marchands arrivés de Malacca répandirent la nouvelle à Cochin : tous les captifs portugais, à trois exceptions près, avaient coiffé le turban et étaient devenus maures de religion. Puisque le vice-roi n’avait pas envoyé d’émissaire pour payer leur rançon, ils avaient renié leur foi et étaient passés au service de Mahmoud Siah. À en croire la rumeur, ils occupaient de hautes charges à la Cour et avaient pris une ou plusieurs femmes.

Fernão avait serré les poings de rage quand on lui avait rapporté cette affaire. Il connaissait bien certains des captifs, en particulier José de Vizinho et deux de ses cousins. C’étaient tous de robustes gaillards, capables d’endurer souffrances et privations si l’on prenait soin de faire appel à leur vaillance et à leur sens de la discipline. Il fallait qu’un événement insolite se soit produit pour expliquer leur conduite. Pendant des jours et des nuits, Fernão avait ruminé une idée qui le taraudait et provoquait chez lui comme une sorte d’effroi. Il s’était souvenu des confidences que Ludovico di Varthema lui avait faites sur le navire qui les ramenait au Portugal. Ce coquin d’Italien lui avait raconté que ses pérégrinations avaient été comme une seconde naissance. Longtemps, il n’avait fait qu’obéir, à ses parents, de braves gens, à ses maîtres à l’université puis aux négociants qui lui confiaient la mission de les représenter à Chio. Quand un naufrage l’avait jeté sur la côte près de Beyrouth et que, seul rescapé de son navire, il avait été recueilli par des Chrétiens locaux, il s’était senti comme transformé, libéré de toute attache. On le tenait pour mort et il pouvait dès lors agir comme bon lui semblait. Une tentation d’autant plus grande qu’il avait été littéralement fasciné par tout ce qui l’entourait, incapable toutefois de rester plus de cinq ans au même endroit. À chaque fois, il adoptait une nouvelle identité, faisait rapidement fortune, puis venait fatalement le moment où l’habitude commençait à ronger son cœur. Il lui fallait alors reprendre la route, s’en aller loin, très loin, à la recherche de nouvelles aventures, dans des contrées différentes de celles qu’il avait quittées. C’est ainsi qu’il était parvenu à Malacca et que, faute de pouvoir aller plus loin, puisque nul capitaine ne voulait l’accepter à son bord, il avait conçu le projet de

rentrer chez lui. Il était en fait convaincu que les changements qu'il y trouverait lui apporteraient d'ultimes satisfactions avant que Dieu ne l'invite à un autre périple.

Fernão ne l'avait cru qu'à moitié. Peut-être – il s'en rendait compte maintenant – parce que Ludovico di Varthema ne l'avait pas choisi par hasard comme confident. Il voyait en lui le jeune homme qu'il avait été et avait percé à jour son insatisfaction, sa soif de l'inconnu. Certes, jamais il ne pourrait faire comme Varthema, c'est-à-dire coiffer le turban. Il ne méprisait pas les Maures en tant qu'êtres humains, mais il haïssait leurs fausses croyances et leurs étranges manières de faire leurs oraisons dans des mosquées d'où toute décoration était bannie. Il n'exécrait pas non plus les autres peuples qu'il avait croisés au cours de ses différentes affectations. Le vieux chef de Sofala et les naturels de Cochin avaient fait sur lui grande impression. À leur contact, il s'était senti changer. Ces hommes, chacun à sa manière, l'avaient dégrossi. Ils n'étaient pas moins vertueux et sages que les Chrétiens et leurs coutumes ne lui paraissaient pas toutes condamnables. Certains soirs, notamment quand il avait essuyé les rebuffades de Dom Afonso et de ses courtisans, il lui venait la furieuse envie de rompre avec sa morne existence. La seule chose qui le retenait, outre son amitié profonde pour Francisco Serra, c'était la crainte que sa désertion ne jette l'opprobre sur sa famille et ternisse le nom glorieux des Magalhães. Cette simple pensée le plongeait dans le désespoir. Pour la conjurer, il se raccrochait à l'idée qu'à force de faire parvenir à Lisbonne des coffres de poivre, il finirait par acquérir une modeste aisance. Elle lui permettrait de se marier et d'exploiter ses terres.

Il trompait aussi son ennui et sa tristesse en se plongeant dans la lecture de l'*Amadis des Gaules* ou d'autres ouvrages racontant les prouesses des fameux chevaliers qui avaient servi le roi Arthur. Lorenzo d'Almeida lui avait offert ces livres et il y trouvait une sorte de consolation. Après tout, les hauts faits de ces paladins de l'ancien temps ressemblaient à s'y méprendre aux exploits que lui et ses compagnons accomplissaient aux Indes, entourés des ennemis du Christ. Ils formaient une sainte confrérie qui valait bien l'ordre du Christ, et ils portaient haut la réputation des descendants du légendaire Viriathe. Un jour peut-être, il se trouverait un poète pour chanter leurs prouesses et les faire connaître à

toute la Chrétienté. Ce serait justice. Mais cet homme composerait-il ces vers si, parmi les héros de son épopée, se trouvaient des traîtres ou des renégats ?

Fernão s'était raccroché à cette espérance comme à une planche lancée à un homme sur le point de couler. Elle avait banni de son cœur ses rêves illusoires d'évasion et de rupture. L'expédition contre Malacca tombait à point pour le ramener à la raison et au sens des réalités. Il se consacra avec enthousiasme à sa préparation. Lui et les autres officiers rivalisèrent d'ingéniosité pour offrir à Dom Afonso d'Albuquerque une prise digne de ses rêves les plus insensés. Soucieux de ne pas s'attirer de reproches de la part du vice-roi, Fernão suggéra qu'on prît en considération ses manies. Chacun savait qu'il vouait un culte particulier au bienheureux apôtre Jacques, dit Jacques le Matamore, ce compagnon du Christ qui avait donné la victoire aux Chrétiens lors de la bataille de Coviga et dont la dépouille était inhumée à Compostelle. Dom Afonso aimait à charger en poussant son cri de guerre : « Saint Jacques ! » Cette fois-ci, il ne rejetterait aucun des plans que lui proposeraient ses capitaines puisque l'assaut serait fixé au 25 juin, fête de saint Jacques.

La ruse de Fernão fonctionna merveilleusement. Flatté de l'attention dont on faisait montre à son égard, le vice-roi laissa les officiers préparer seuls l'attaque, ne formulant qu'une seule demande : qu'on le laisse, le moment venu, se placer à la tête des hommes qui débarqueraient et s'empareraient des murailles. On le lui accorda bien volontiers. Arrivée le 20 juillet à la hauteur de Malacca, la flotte portugaise s'ancra à bonne distance du port, empêchant tout navire d'y entrer. Elle ne s'opposa toutefois pas au départ de nombreuses jonques chinoises dont l'un des capitaines se rendit à bord du navire amiral pour un long entretien avec l'état-major de Dom Afonso. Les navires chinois prirent place un peu en arrière de l'escadre chrétienne sans qu'on sût exactement s'ils avaient été arraisonnés ou s'ils agissaient de leur plein gré.

Par Henrique, Fernão avait appris un détail d'importance sur la manière de combattre des Malais. Une tenace superstition leur interdisait de batailler après le coucher du soleil. La nuit était, pour eux, le domaine d'esprits malfaisants dont il ne fallait pas troubler la quiétude. Ces êtres frustes s'imaginaient que tous les autres peuples partageaient leurs

croyances. En tous les cas, les Portugais n'avaient eu affaire jusqu'ici qu'à de tels adversaires, effrayés à la seule idée de se mouvoir dans les ténèbres. Pour en avoir le cœur net, Fernão envoya une patrouille à terre, à proximité d'un avant-poste malais, dont les occupants maraudaient dans les environs à la recherche de nourriture. Portugais et Malais s'affrontèrent lors d'escarmouches qui cessèrent dès la tombée de la nuit. Les seconds s'évaporèrent alors, fondus dans la nature, se dérobant aux premiers. L'expérience fut répétée le lendemain, avec le même résultat.

Lors du conseil de guerre réuni le 23 juillet au soir, Fernão suggéra donc de commencer de nuit le bombardement de Malacca. Les navires portugais n'auraient qu'à s'approcher le plus près possible des remparts de la cité, sans avoir à craindre le feu de leurs canons. Leurs servants ne seraient pas à leurs postes et il serait donc facile de réduire au silence l'artillerie ennemie tout en ouvrant de larges brèches dans les murs.

Le lendemain soir, alors que la lune était haute dans le ciel, un véritable déluge de feu s'abattit sur Malacca, y semant la désolation et la ruine. Des milliers et des milliers d'habitants, surpris dans leur sommeil, se déversèrent dans les rues, tentant de gagner la porte nord afin de fuir l'océan de flammes qui submergeait les différents quartiers de la cité. Dans leur fuite éperdue, traînant charrettes et animaux, ils empêchaient les soldats de Mahmoud Siah d'atteindre les remparts et, gagnés par la panique générale, les militaires refluèrent à leur tour vers l'intérieur de la ville, tentant de rejoindre le pont qui traversait la rivière Muar. Or c'est sur lui précisément que les jonques chinoises, surgies de l'ombre, dirigèrent leurs canons, provoquant son effondrement et la chute dans les eaux boueuses de grappes de corps.

Au petit matin, les premiers Portugais pénétrèrent dans la cité, conduits par Dom Afonso d'Albuquerque qu'on entendit hurler *« San Iago ! »* à s'en briser la voix. Bientôt, ils parvinrent jusqu'au palais de Mahmoud Siah. C'est dans ses caves qu'ils trouvèrent deux de leurs compatriotes, ceux qui avaient obstinément refusé de coiffer le turban. Quant aux renégats, ils avaient pris la fuite avec leurs nouveaux maîtres et c'était peut-être mieux ainsi. Fernão apprit que parmi eux se trouvait José de Vizinho, avec lequel il s'était lié d'amitié jadis à Cochin. Il avait mis à profit sa captivité pour se faire reconnaître auprès de ses coreligionnaires

locaux et revenir à la foi de ses pères alors que les autres Portugais s’étaient faits maures de nation. Tout à la joie de sa victoire, Dom Afonso d’Albuquerque exigea des officiers qu’elle ne fût point ternie par le rappel de ces apostasies honteuses. Il leur fit jurer le plus grand silence à ce sujet et, de retour à Cochin, fit dire plusieurs messes à la mémoire des malheureux « prisonniers de Malacca » qu’on affirma être morts en témoins du Christ.

*

*De Jin Xue Leng*
*À Yung Li, mandarin au ministère des Rites,*
*illustre serviteur du Fils du Ciel et vieil ami*

*Je te fais part de l'arrivée à Malacca d'étrangers qui ne s'étaient jamais rendus jusqu'ici dans ce port pour y commercer.*

*Ils prétendent être venus d'un pays, le Portugal, situé à plusieurs mois de navigation à l'ouest de ces régions, et être au service d'un puissant monarque qui les a envoyés ici à la recherche des épices et de certains de leurs coreligionnaires. Ils ont la peau blanche comme la chair du porc cuit et me paraissent fort barbares et dépourvus de toute éducation.*

*J'ai surmonté la répugnance qu'ils m'inspiraient et je me suis lié d'amitié, par l'intermédiaire d'un Malais, avec l'un d'entre eux. J'ai ainsi appris qu'ils cherchaient à se renseigner sur notre empire et qu'ils sont très désireux de commercer avec nous.*

*Je ne leur ai rien dit à ce sujet et me suis contenté de leur offrir une aide discrète afin d'éliminer de Malacca le Maure dont je t'avais déjà parlé dans mes précédents rapports, le nommé Ibrahim Ibn Abdallah, qui avait persuadé Mahmoud Siah d'augmenter de manière éhontée les taxes sur nos marchandises.*

*J'attends tes instructions concernant la conduite à tenir à l'égard de ces barbares.*

*Je suis ton obéissant serviteur,*

*Jin Xue Leng.*

*

*Le 20 février de l'an de grâce 1510*

*De Fernão de Magalhães*
*À Pedro Anes Abraldez*

*Je te fais parvenir deux coffres de poivre et d'épices que j'ai achetés à Cochin et te demande de les vendre pour moi à Lisbonne et de porter le*

*montant de cette tractation à mon crédit dans ton livre de comptes.*

*J'ai bon espoir de revenir d'ici un an ou deux au Portugal et nous pourrons alors établir le solde de nos comptes.*

*J'ai de fâcheuses nouvelles à te donner de ton cousin, José de Vizinho, et de deux de ses parents que tu avais fait venir ici et qui étaient employés dans notre comptoir de Diu. Ces hommes braves et valeureux ont été faits prisonniers par les Infidèles lors du traquenard qui nous a été tendu à Malacca. Sache que nous ne négligerons aucun effort pour les libérer,*

*Ton dévoué Fernão de Magalhães.*

*

*De Yung Li, mandarin au ministère des Rites*
*À Jin Xue Leng, capitaine de la jonque du Dragon noir*

*Tu as bien fait d'agir ainsi que tu me l'as écrit à l'égard de ces barbares. Il est de la plus haute importance qu'ils n'apprennent jamais les routes qui pourraient les conduire jusque dans nos ports et qu'ils ne s'aventurent pas au-delà de Malacca.*

*Veille donc à entretenir avec eux les rapports les plus courtois possibles tout en les mettant en garde contre les épouvantables tempêtes qui soufflent sur l'Océan afin de les détourner de nos rivages.*

*Tu en répondras sur ta tête !*

*Yung Li.*

*

*Le 25 août de l'an de grâce 1511*

*De Dom Afonso d'Albuquerque, vice-roi des Indes*

*À Luis de Cabreira, alcaide-mor de Lagos*

*Par la présente, Nous t'ordonnons de placer sous séquestre les biens du nommé José de Vizinho, Nouveau Chrétien de Lisbonne, jadis employé à notre service, et de tous ses parents.*

*Il s'est rendu coupable du plus abominable des crimes, en trahissant Notre-Seigneur pour retomber dans la fange des superstitions judaïques dont nous l'avions sorti, lui et les siens.*

*Assure-toi de la personne de ses complices à Lisbonne et dresse une liste de tous leurs créanciers afin que ceux-ci soient soumis à de strictes enquêtes et ne puissent entrer en possession des sommes qu'ils doivent retirer de leur négoce avec cet abominable hérétique.*

*Je suis ton serviteur,*

*Dom Afonso d'Albuquerque.*

*

*Le 22 janvier de l'an de grâce 1513*

*De Dom Afonso d'Albuquerque, vice-roi des Indes*
*Au Très Haut et Très Noble Dom Manoël, roi du Portugal et de l'Algarve,*
*de chaque côté de la Mer en Afrique, duc de Guinée et de la conquête,*
*de la navigation et du commerce d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et d'Inde*

*Conformément à vos instructions, j'ai étendu vos domaines et me suis emparé de Malacca. Nous sommes désormais maîtres du détroit de la Chersonèse d'Or qui nous ouvre la route des îles où poussent le poivre et les épices.*

*Sachez que j'ai décidé de renvoyer à Lisbonne les officiers qui étaient autrefois au service de mon prédécesseur, Dom Francisco d'Almeida, et dont la conduite a provoqué mon courroux.*

*Non contents de contrarier la bonne exécution de mes ordres, ils n'ont eu de cesse de refuser de prêter leur concours aux expéditions menées contre les souverains infidèles de ces contrées en invoquant de fallacieux prétextes.*

*Le plus entêté de ces coquins a pour nom Fernão de Magalhães et il est à ce point impudent qu'il n'hésite pas à s'attribuer tout le mérite de la conquête de Malacca au motif qu'il aurait gagné à notre cause certains capitaines chinois dont l'aide, il est vrai, ne fut pas négligeable.*

*J'ai signifié leur congé à ces officiers et je souhaite qu'ils soient désormais affectés autre part qu'aux Indes.*

*Je suis votre très obéissant serviteur,*

*Dom Afonso d'Albuquerque.*

*

*De Francisco Serrão*
*À Fernão de Magalhães*

*J'ignore quelle date nous sommes au juste. Depuis que je vis à Ternate, il n'y a plus un seul gredin de prêtre pour me rappeler que c'est aujourd'hui la fête de tel ou tel saint.*

*La nuit et le jour sont mes seuls repères. Les naturels de cette contrée sont d'humeur si joyeuse que je me suis laissé gagner par leur insouciance. J'ai pris parmi eux une femme si fine et délicate que j'ai continuellement peur de la briser en la touchant. J'ai trouvé auprès d'elle le bonheur et n'ai nulle envie de l'abandonner pour regagner Malacca. Son père est le souverain du lieu et m'a nommé commandant de son armée, une fonction éminemment honorifique, car ces gens vivent en paix avec leurs voisins et se satisfont des richesses dont la nature les a pourvus.*

*J'ai mis à profit le naufrage de mon navire pour disparaître, non sans m'être assuré que mon équipage serait transporté jusqu'à Malacca par notre vieil ami Jin Xue Leng.*

*À toi, je ne puis le cacher maintenant. Voilà des mois que j'avais échafaudé mon projet d'en finir avec la morne existence qui était la mienne. J'ai longtemps hésité avant de m'y résoudre, principalement parce que l'idée de t'abandonner m'était intolérable. Je me reprochais déjà assez de l'avoir fait lors de la fermeture de l'école des pages et je m'étais juré de ne plus jamais commettre pareil forfait.*

*Hélas, ton rappel à Lisbonne et ce que j'ai appris des intentions de Dom Afonso d'Albuquerque à ton égard m'ont montré que nous serions séparés pour de longues années. Dans ces conditions, je n'avais plus de raison de rester au service d'un homme aussi dur qu'ingrat.*

*La compagnie de mes compatriotes m'est devenue littéralement insupportable et je ne regrette pas d'avoir troqué leur société contre celle des naturels de cette contrée. Sache que je ne t'oublie pas et que je te ferai parvenir, à chaque fois que je le pourrai, de mes nouvelles.*

*Celui qui se considère toujours comme ton frère,*

*Francisco.*

*

*Le 25 juin de l'an de grâce 1513*

*De Dom Afonso d'Albuquerque*
*À Francisco Serrão*

*Ce que tu m'écris me confirme qu'en dépit de mes préventions initiales je n'ai pas eu tort d'accéder à l'étrange requête que tu m'avais formulée d'abandonner le service de notre bien-aimé souverain pour aller chercher fortune à Ternate.*

*Je t'y ai autorisé à la seule condition que tu acceptes de me tenir informé de tout ce qui se passe dans ces îles lointaines et de préparer tes amis chinois au projet que je nourris d'envoyer dans l'un de leurs ports deux de nos navires. J'attends donc que tu me fasses savoir l'heureuse issue de tes négociations.*

*Tu seras heureux d’apprendre que ta famille demeurée au Portugal n’a pas eu à souffrir de ce qu’il m’a bien fallu présenter comme ta désertion. J’ai fait intercéder en leur faveur certains de mes amis et cela devrait t’inciter à redoubler d’efforts pour me prouver ta reconnaissance.*

*Dom Afonso d’Albuquerque.*

1- Flotte qui assurait une fois par an la liaison entre le Portugal et l’Inde.

# 4

Les remparts d’Azamor[1] s’étiraient paresseusement le long de l’Atlantique. Du côté des terres, ils donnaient sur une vaste plaine où poussaient de maigres herbes. La cité s’était rendue quand la flotte commandée par le duc de Bragance – pas moins de quatre cents navires transportant treize mille hommes – s’était ancrée face au port. La garnison était trop faible pour soutenir un siège et s’était enfuie vers Fès, abandonnant les habitants à leur triste sort. Leurs notables s’étaient rendus à bord du navire amiral pour négocier les conditions de leur capitulation. Moyennant le versement d’une indemnité de deux millions de reis, ils avaient obtenu le droit pour tous ceux qui le souhaitaient de quitter la ville avec leurs biens. Les autres étaient autorisés à y demeurer à condition de rendre leurs armes et de faire allégeance à leur nouveau maître, Dom Manoël.

Seules quelques dizaines de Maures avaient accepté de passer sous le joug des Chrétiens et avaient assisté, les larmes aux yeux, à la transformation de la principale mosquée, dont le sol et les murs avaient été lavés à grande eau, en église. Deux mois plus tard, le duc de Bragance était reparti avec la flotte, laissant sur place mille hommes de troupe et un nombre équivalent de colons, des paysans de l’Algarve, des artisans et des négociants de Lisbonne parmi lesquels deux frères, Diogo et Tomé Vaez, des Nouveaux Chrétiens qu’on disait apparentés à l’alcaide-mor d’Azamor, João Soares.

Sous son autorité, la cité n’avait pas tardé à retrouver sa prospérité d’antan. Elle voyait affluer les caravanes de chameaux transportant des

plumes d’autruche, de la poudre d’or, des peaux et du sucre, envoyés depuis la mystérieuse ville de Maroc[2] située plus au sud. Celle-ci était tombée aux mains d’un chef rebelle, Mohammed Ibn Abdallah al Qaim, qui l’avait enlevée au monarque en titre, Mohammed al Borthugali, dont le pouvoir s’étendait sur la région de Fès. Cet Al Qaim, dont les Maures parlaient avec terreur, était un homme avisé. Il ne dédaignait pas de commercer avec les Chrétiens, espérant que ceux-ci accepteraient de lui livrer canons, poudre et boulets en échange des richesses de son pays. C’est ce qu’il avait expliqué le plus naturellement du monde à João Soares quand il l’avait reçu à Maroc. En sa qualité de maître de manœuvres, c’est-à-dire d’un des officiers les plus importants de la garnison, Fernão avait accompagné l’alcaide-mor provisoirement promu ambassadeur et avait été impressionné par la majesté du vieux chef maure. Ce dernier avait reçu les émissaires portugais avec, à ses côtés, ses deux financiers, Samuel et Isaac Cabessa, des Juifs castillans particulièrement retors et âpres au gain. Après d’interminables discussions, un traité avait été signé, autorisant les Portugais à ouvrir à Maroc un entrepôt d’où partiraient pour Azamor les marchandises achetées auprès des Cabessa. Dix commis étaient autorisés à résider dans la cité aux murs rouges de manière permanente et les frères Vaez les avaient désignés.

À vrai dire, et Fernão l’avait constaté avec tristesse, ces deux négociants se mêlaient de tout et exerçaient un formidable empire sur João Soares. Ils s’étaient rendus indispensables et la survie de la garnison dépendait d’eux. Le Trésor royal ne faisait parvenir que très irrégulièrement à l’alcaide-mor des subsides, aussi étaient-ils devenus la providence des soldats et des officiers auxquels ils avançaient généreusement le montant de leur solde. Il en allait de même pour les employés des douanes, un investissement particulièrement lucratif, car ils pouvaient exiger de leurs débiteurs qu’ils ferment parfois les yeux sur certaines marchandises embarquées clandestinement à bord de leurs navires. Ils achetaient aussi aux tribus maures des environs du fourrage et des bêtes de boucherie, revendus à bon prix à la garnison. À pied d’œuvre du matin jusqu’au soir dans leur comptoir installé près du port, ils ne s’en absentaient qu’à de très rares occasions, pour se rendre à

Maroc, prétextant y être appelés par leurs affaires. Nul n'ignorait qu'en fait leurs déplacements coïncidaient avec la célébration des fêtes du calendrier juif et que ces Nouveaux Chrétiens, qu'on voyait prier à l'église d'Azamor pour dissiper les soupçons, avaient trouvé cet artifice pour judaïser en paix.

Fernão s'était fait à sa nouvelle vie. Il n'avait guère eu le choix. À son retour des Indes, il avait éprouvé une formidable déconvenue. Pedro Anes Abraldez, qui lui devait d'importantes sommes d'argent, n'était plus à Lisbonne. Il s'était enfui en Castille quelques mois plus tôt, après le naufrage, au large du cap Vert, de trois de ses navires chargés de bois de braise. Ses fils multipliaient les procédures pour éviter d'avoir à payer les dettes de leur père et avaient ricané quand un obscur fidalgo avait tenté de faire valoir ses droits. L'affaire était entre les mains des juges du *Desembargo do Paço*[3], réputés pour leur lenteur quand les plaignants omettaient de leur graisser la patte. Fernão n'avait même pas pu se consoler en vendant à bon prix le poivre qu'il avait ramené dans son coffre. Depuis la conquête de Malacca, le poivre et les épices arrivaient en telles quantités à Lisbonne que leur cours s'était littéralement effondré. La transaction ne lui avait rapporté que de quoi vivre chichement pendant deux mois à l'auberge du Cygne d'or où il s'était installé en compagnie de son esclave Henrique qu'il lui fallait bien nourrir et vêtir.

Quand sa bourse fut presque vide, il avait sollicité une audience auprès du duc de Bragance. Celui-ci avait servi avec son père à Ceuta et le fit inscrire sur les effectifs de l'escadre en partance pour Azamor. Fernão l'en avait chaleureusement remercié, persuadé qu'il trouverait le moyen de faire reconnaître ses mérites en se couvrant de gloire en combattant les Maures. Il avait eu de longs entretiens à ce sujet avec le frère Gaspar, un dominicain dont il avait fait son confesseur. Pour ce moine, c'était la Providence divine qui avait réservé aux Portugais le privilège de conquérir outre-mer d'immenses territoires sur les Infidèles, notamment sur ceux qui suivaient l'abominable loi de Mahomet. L'établissement de forteresses sur les côtes de Berbérie était l'occasion de propager l'Évangile dans ces contrées qui avaient été le berceau de l'Église primitive et avaient donné à celle-ci certains de ses plus éminents

docteurs. Quiconque participait à cette entreprise faisait acte pieux et méritait les indulgences jadis accordées à ceux qui prenaient la croix pour délivrer le tombeau du Christ. Les Jérusalem d'aujourd'hui s'appelaient Fès, Maroc ou Alcacer-Quibir et leur conquête était un devoir religieux.

Fernão avait été littéralement transporté par les prêches du frère Gaspar auxquels assistaient de nombreux courtisans. On murmurait même que Dom Manoël s'y rendait secrètement, habillé comme un homme du peuple, et prenait grand soin de noter l'identité des présents. Avant de s'embarquer, Fernão avait passé une longue nuit en prières et s'était confessé auprès du moine qui lui avait accordé sa bénédiction et l'avait exhorté à porter bien haut l'étendard du Christ.

À son arrivée à Azamor, il avait déchanté. Il n'était pas question de croisade mais de commerce. Les instructions données à João Soares par le duc de Bragance étaient très claires. L'alcaide-mor devait entretenir des relations courtoises tant avec Mohammed Ibn Abdallah al Qaim qu'avec Mohammed al Borthugali et ne pas s'ingérer dans leurs rivalités intestines. Les Maures vivant dans les forteresses portugaises étaient autorisés à pratiquer, de manière discrète, leur religion et nul n'avait le droit de les forcer à adopter la vraie foi. Tant qu'ils demeuraient de loyaux et fidèles sujets de la Couronne, ils pouvaient se vautrer dans leurs erreurs et leurs abominations, sauf s'ils souhaitaient s'établir au Portugal.

En fait, les seuls ennemis que Fernão eut à combattre au début étaient d'autres Chrétiens. La côte de Berbérie était en effet fréquentée par des pirates français, flamands et anglais qui s'y rendaient pour intercepter les navires marchands portugais, massacrer leurs équipages s'ils refusaient de se joindre à eux, et vendre leur butin à des marchands de leurs nations qui envoyaient aussi des navires dans ces parages. C'était pour eux un moyen de se procurer à bon compte des denrées que les Portugais achetaient fort cher aux frères Cabessa. Ces pirates avaient établi différents campements dans des criques isolées et, durant leur absence, en confiaient la garde à quelques chefs maures qui ne reconnaissaient pas l'autorité des rois de Fès et de Maroc. L'audace de ces corsaires ne connaissait plus de limites et il fallait y mettre fin.

Des mois durant, Fernão, à la tête d’une escouade d’une centaine de cavaliers, multiplia les patrouilles aux alentours d’Azamor pour découvrir les repaires des pirates et les empêcher de nuire. Bien qu’il eût à combattre d’autres Chrétiens, il aimait ces longues chevauchées à travers de vastes étendues désertes. Il lui arrivait de rester plusieurs jours et plusieurs nuits en embuscade, observant de loin les campements où pirates et négociants étrangers se retrouvaient pour leur détestable négoce. Le moment venu, alors que tous étaient occupés à transborder d’un navire à l’autre leurs rapines, il fondait sur eux. Il revenait ensuite à Azamor, traînant derrière lui une longue file de prisonniers qui, après un procès sommaire, étaient pendus au gibet installé à l’entrée de la ville. Leurs corps desséchés s’y balançaient avant d’être enterrés au cimetière, dans l’espace réservé aux suppliciés.

C’était le sort terrible auquel étaient promis la vingtaine d’Anglais qu’il conduisait ce jour-là à la potence. Les malheureux marchaient lentement, poussant de temps à autre de formidables jurons. Un prêtre les suivait, recueillant leur confession et l’aveu de leur repentir et les exhortant à subir avec courage l’épreuve qui leur était infligée. Soudain, l’un des condamnés s’écria :

– Fernão de Magalhães, oseras-tu faire pendre un brave qui a servi sous tes ordres ?

– Qui es-tu pour t’exprimer de la sorte ? Je te croyais anglais.

– Je m’appelle Garsilaço de Lopes et je suis l’un de ceux que tu sauvas jadis à Sofala alors que, faute de nourriture, nous nous étions enfuis dans la brousse auprès d’une tribu amie.

– Comment te retrouves-tu ici ?

– Mon navire a été attaqué et ces coquins ont accepté de m’épargner si je passais à leur service. J’aime trop la vie et je leur ai obéi.

– En signant de la sorte ta condamnation à mort car tu sais le sort que nous réservons aux pirates et aux déserteurs. J’en suis désolé, mais je ne puis rien pour toi.

– Pas même si je te révèle un secret dont tu pourrais faire bon usage ?

– Il faudrait que tes révélations soient de taille pour que je consente à surseoir à ton exécution.

– Tu le sauras si tu me laisses la vie.

Intrigué, Fernão fit sortir l'homme de la file des condamnés et l'interrogea longuement. Ce qu'il apprit le stupéfia. Garsilaço de Lopes lui raconta que les pirates anglais étaient en étroites relations avec les Vaez. C'étaient eux qui les faisaient prévenir du départ de certains navires marchands. C'étaient eux aussi qui les avaient mis en rapport avec le chef maure qui protégeait leur campement, un certain Hussein, au service du roi de Fès. Les Vaez avaient promis à son maître de lui livrer Azamor s'il leur accordait le monopole de tout le commerce entre son royaume et les Chrétiens. Ils prétendaient disposer de complicités chez les Maures de la ville qui, à un signal donné, se soulèveraient et ouvriraient les portes aux guerriers de Hussein.

En écoutant ce récit, Fernão bouillonnait d'indignation. Ainsi, un abominable complot se tramait dans l'ombre, visant à chasser les Portugais d'Azamor, et les instigateurs de cette odieuse machination étaient deux de ses compatriotes, les frères Vaez. Ce que lui avait dit le frère Gaspar était donc vrai, les Nouveaux Chrétiens étaient les pires ennemis du nom chrétien et prêts à toutes les bassesses pour se venger de ceux qui avaient eu la bonté de les accueillir dans les rangs de l'Église afin de sauver leurs âmes de la fange où elles croupissaient. Il mesura tout le parti qu'il pouvait tirer de ces révélations. S'il parvenait à démasquer les Vaez, sa fortune était faite. On ne pourrait refuser au sauveur d'Azamor la charge qu'il réclamerait, celle d'alcaide-mor d'Evora, occupée jadis par son père et qu'on avait faussement promise à son oncle.

Encore lui fallait-il obtenir la preuve irréfutable de la duplicité des Vaez. Nul ne croirait Garsilaço de Lopes si ses propos n'étaient pas confirmés par les aveux de Hussein. C'est lui qu'il devait faire prisonnier et contraindre, en menaçant de s'en prendre à sa famille, de dire toute la vérité sur cette affaire. Pour l'heure, il lui fallait agir seul. Prévenir João Soares aurait été d'une folle imprudence. Il était parent des Vaez et, bien que sa loyauté ne puisse être soupçonnée, il aurait peut-être scrupule à arrêter les deux frères.

Prétextant l'arrivée de nouveaux pirates, Fernão quitta Azamor avec ses cavaliers et se lança à la poursuite de Hussein. La chance lui sourit. Il dénicha le campement, situé près d'une rivière, où le chef maure avait conduit ses troupeaux, plusieurs centaines de moutons, de chevaux, de chèvres et de chameaux. Il avait négligé de placer des sentinelles aux alentours car tous ses hommes étaient occupés à faire boire les animaux et à empêcher qu'ils ne se piétinent mutuellement. Soulevant derrière eux un formidable nuage de poussière, les Portugais passèrent à l'attaque. Apercevant Hussein, Fernão fonça sur lui quand, soudain, une violente douleur lui fit perdre connaissance.

Quand il se réveilla, Henrique se trouvait à son chevet, lui essuyant le visage avec un linge mouillé. L'esclave malais lui expliqua qu'il avait été ramené inconscient à Azamor, après avoir été blessé à la jambe gauche, à la hauteur du genou, par un coup de lance. Le barbier qui vint plus tard changer son pansement ne lui cacha pas la gravité de son état. La pointe de la lance était entrée profondément dans les chairs, déchirant les nerfs et l'articulation. Certes, il garderait sa jambe, mais ne remarcherait plus jamais normalement. Il boiterait légèrement et ne pourrait plus monter à cheval. En un mot, il était désormais inapte à la carrière des armes.

Cette annonce lui fit comme l'effet d'un coup de poignard assené par son pire ennemi. En quelques mots, ce mauvais drôle lui signifiait qu'il n'était plus qu'un invalide. Devant ses yeux défilèrent les images de ces vieux soldats ou marins estropiés, certains manchots, qu'il avait vus mendier leur pain à la porte des églises et auxquels il n'avait pas fait l'aumône d'une piécette. Bien sûr, il ne finirait pas comme eux. Ses états de service lui vaudraient une *mouradia* – une pension – et un titre honorifique, peut-être même une charge à la Cour s'il savait plaider efficacement sa cause. Restait qu'il ne serait plus jamais le même. C'en était fini de ces longues chevauchées qu'il appréciait tellement et des combats où il était passé maître. Plus jamais il ne pourrait mener ses fidèles cavaliers à la bataille et éprouver la griserie qui lui montait à la tête lors de la charge. Quelle femme, si ce n'est un laideron, voudrait d'un boiteux ? Il s'imaginait déjà les rires des enfants quand il passerait dans les rues en claudiquant. Il se souvenait de sa propre conduite à Sabrosa quand le vieux potier, atteint de la même infirmité, croisait le

chemin de sa bande de garnements. Il n’était pas le dernier à se moquer de lui et à feindre de traîner la jambe.

Ses angoisses furent à peine atténuées par les propos mielleux que lui tint João Soares lorsque l’alcaide-mor lui rendit visite à l’issue de sa convalescence. Il félicita chaleureusement Fernão de son courage. Il avait mis fin au brigandage incessant de Hussein, qui avait trouvé la mort lors de la bataille. Surtout, ses hommes avaient ramené à Azamor ses troupeaux, si fait que la garnison disposait désormais de plusieurs centaines de têtes de bétail qu’elle pourrait utiliser pour son ravitaillement ou vendre aux Maures. Avec le montant de cette transaction, João Soares pourrait payer régulièrement la solde des hommes et des officiers, leur évitant d’avoir recours aux Vaez. Oui, les mérites de Fernão étaient grands et il l’avait écrit au duc de Bragance, sollicitant pour son subordonné une pension et l’autorisation de quitter le service actif avec tous les honneurs dus à son rang. En attendant, afin de lui éviter d’avoir à se morfondre d’ennui, l’alcaide-mor lui confiait la mission, plus appropriée à ses capacités physiques désormais diminuées, de veiller sur lesdits troupeaux, assisté par un officier de rang subalterne, Alvaro Monteiro, qui le déchargerait des obligations les plus contraignantes de cette fonction. Fernão acquiesça. De la sorte, il se sentirait encore utile.

Un matin, un soldat vint le trouver, la mine décomposée. Il s’était rendu à l’enclos où les animaux passaient la nuit, devant les remparts, sous la surveillance de deux hommes.

– C’est une véritable catastrophe. Près de quatre cents bêtes se sont échappées, essentiellement des moutons.

– Où étaient les sentinelles ?

– Elles cuvaient leur vin.

– Alvaro Monteiro n’était-il pas de garde cette nuit ?

– Il est passé s’assurer que tout allait bien puis il a prétexté, selon les ivrognes que j’ai fait mettre aux arrêts, se rendre auprès de l’alcaide-mor pour prendre ses ordres. Nul ne l’a revu depuis.

– Et nul ne le reverra plus jamais. Je le soupçonne fort de n’être pas étranger à ce vol. Chacun sait qu’il avait perdu beaucoup d’argent aux

dés et qu’il en devait encore plus aux Vaez qui refusaient désormais de lui faire crédit. Ce coquin a dû s’arranger avec certains Maures et il restera caché chez eux jusqu’au jour où il trouvera à s’embarquer à bord d’un navire français ou anglais. Les sentinelles peuvent s’estimer heureuses. Il n’a pas été jusqu’à les tuer et s’est contenté de les faire boire jusqu’à plus soif avant d’introduire les voleurs dans l’enclos.

Deux jours plus tard, une patrouille trouva le cadavre d’Alvaro Monteiro. Il gisait près d’un rocher, la gorge tranchée. Dans les poches de sa veste, on trouva un morceau de papier graisseux, des colonnes de chiffres et un nom, celui de Fernão, avec l’indication d’une somme. Aussitôt, le bruit commença à circuler en ville que les deux hommes étaient complices et qu’il n’était pas impossible que Fernão ait fait tuer son compère pour s’approprier le montant de la vente des bêtes aux Maures. Ce n’étaient que des rumeurs colportées dans les tavernes par des malveillants qu’on disait très liés aux Vaez. Il n’empêchait, elles produisirent leur effet et Luis d’Azevedo, le gouverneur, plutôt gêné, annonça à son maître de manœuvres qu’il se voyait contraint d’ouvrir une enquête. Il était soupçonné de prévarication et de détournement des biens de la Couronne. Bien entendu, l’alcaide-mor s’offrait à témoigner en sa faveur et à attester de sa probité, mais il n’avait d’autre choix que de s’en tenir aux instructions pour ce type d’affaires.

Fernão blêmit. Cette enquête signifiait qu’il était déchargé de toute fonction et qu’il devrait attendre ses conclusions pour reprendre sa place parmi les autres officiers. Surtout, il ne décolérait pas à l’idée qu’on attente à son honneur en le croyant capable d’un pareil forfait. Voilà comment l’on récompensait ses bons et loyaux services et son dévouement à la Couronne. Furieux, il adressa lettre sur lettre au duc de Bragance, protestant de son innocence et relatant avec minutie tous les faits. Il ne reçut aucune réponse à ces missives et finit par ne plus supporter les regards narquois que lançaient à son passage certains officiers. N’y tenant plus, il s’embarqua avec Henrique à bord du premier navire en partance pour le Portugal, un bâtiment dont le capitaine avait servi avec lui aux Indes.

Dès son arrivée à Lisbonne, après avoir loué une chambre au Cygne d’or, il sollicita une audience du duc de Bragance. Celui-ci le reçut deux

jours plus tard, écouta attentivement le récit de ses mésaventures et soupira :

– Je ne doute pas un seul instant de votre bonne foi et j'incline à penser qu'on a ourdi une machination contre vous. Les Vaez ont découvert vos soupçons à leur propos et ont cherché à vous discréditer. Je les ai à l'œil depuis longtemps. Ces coquins s'enrichissent sur notre dos et j'ai de bonnes raisons de penser qu'ils ne sont chrétiens que de nom. Ils n'attendent que le moment propice pour s'enfuir avec leur fortune à Maroc et retourner à leur antique superstition. Ils cachent bien leur jeu et bénéficient en outre, ici, à la Cour, de l'appui de plusieurs *conversos* dans l'entourage de Dom Manoël. Voilà pourquoi il est très difficile de s'en prendre à eux. D'autant plus que vous ne m'aidez guère. Vous avez commis une faute grave…

– Laquelle ?

– Celle de quitter Azamor sans y être autorisé.

– C'était le seul moyen pour moi de plaider ma cause auprès de vous puisque vous n'avez jamais reçu mes lettres.

– C'est ce que je vous ai dit et je crois qu'elles ont été interceptées par João Soares qui aurait dû me les faire parvenir. Cela n'excuse pas pour autant votre acte d'indiscipline et l'alcaide-mor pourrait vous accuser de désertion. Je suppose même qu'il va me l'écrire sous peu.

– Ce serait alors un parjure. Il était sur le pont du navire quand je suis monté à bord, mon esclave portant mon coffre sur les épaules. Il ne pouvait avoir aucun doute sur mes intentions et aurait dû me faire arrêter.

– Des témoins peuvent-ils l'attester ?

– Plus d'un, à commencer par le capitaine du navire.

– Dans ce cas, vous n'avez plus d'inquiétude à avoir. João Soares a commis une faute en ne vous empêchant pas d'embarquer et il devra s'expliquer à ce sujet. Pour l'heure, je vous ordonne de regagner Azamor le plus tôt possible et d'y attendre les résultats de l'enquête vous concernant.

– À quoi bon puisque j'ai été déchargé de tout service actif et que João Soares s'ingéniera à me faire payer cher mon départ ?

– Qui vous dit que vous êtes condamné à l'oisiveté ? Je vous confie la mission d'établir un rapport aussi complet que possible sur l'état des fortifications d'Azamor et d'estimer le coût de leurs réparations. Nous ne pouvons nous permettre de perdre une seule de nos forteresses le long de la côte de Berbérie et l'affaire Vaez montre qu'elles sont menacées. Je vous ferai porter mes instructions. En les voyant, Soares ne pourra rien contre vous. À votre retour, j'espère vous annoncer une bonne nouvelle concernant votre avenir.

*

Violes, luths et chalumeaux égrenaient leurs notes plaintives, couvertes par les rires. Les courtisans, admis à la table royale, engloutissaient joyeusement viandes et volailles et buvaient coupe de vin sur coupe de vin, prenant grand soin que le monarque remarque leur engouement. Des applaudissements saluèrent l'entrée des acrobates et des jongleurs, une troupe vénitienne arrivée depuis peu à Lisbonne. Le duc de Bragance l'avait vue jouer sur la place Terreiro do Paço et avait intimé l'ordre à son chef de se présenter le soir même au nouveau palais royal situé non loin de là pour s'y produire dans la grande salle dite « *sala dos Tudescos* », la salle des Allemands ou des Ambassadeurs.

Dom Manoël esquissa un sourire en voyant l'un des Italiens se contorsionner comme s'il était un brin d'herbe agité par le vent. La rumeur enfla soudain dans l'immense salle : le roi était de bonne humeur. Il n'en fallut pas plus pour déclencher chez les convives une feinte hilarité et une fausse effervescence. C'était moins de la flagornerie qu'un lâche soulagement. Chacun se souvenait encore des lugubres années qui avaient suivi la mort de la reine Isabelle d'Aragon et de son fils, surnommé le Prince de la paix car il devait hériter des deux couronnes d'Espagne et du Portugal. Fou de chagrin, le roi s'était abîmé dans la prière, passant des journées entières à entendre messe après messe. La Cour avait dû observer un deuil strict, bien au-delà de la période habituelle, et il était de bon ton de paraître en arborant une mine sombre.

Pour avoir malencontreusement éclaté de rire en voyant un page trébucher, la comtesse d'Evora avait été chassée du palais et exilée sur ses terres, loin de son époux et de leurs enfants.

Tout avait heureusement changé avec l'arrivée à Lisbonne de Marie d'Aragon, sœur de la défunte et sa remplaçante dans le cœur et la couche du roi. Détestant la prêtraille, bien décidée à profiter des plaisirs de la vie, la princesse avait menacé de s'en retourner à Séville si on ne cédait pas à ses désirs. Depuis, il ne se passait pas une semaine sans bal ou fête, à la grande joie des négociants chez lesquels courtisans et courtisanes dépensaient des sommes folles pour être vêtus à la dernière mode.

Le seul à n'avoir point apprécié ce changement d'atmosphère était le monarque. Non qu'il n'aimât point sa nouvelle épouse, dix fois plus délurée et experte ès choses de l'amour que sa sœur. Il se surprenait parfois à penser qu'au fond la mort avait bien fait les choses. À ceci près que cette diablesse lui coûtait cher. Il souffrait de voir une partie des revenus qu'il tirait de l'Estado da India être dilapidée en fêtes et en bijoux. Il n'osait toutefois pas le faire savoir à la « coupable ». La seule fois où il s'était enhardi à lui reprocher ses dépenses, elle s'était moquée de lui en public, affirmant qu'elle enverrait l'un de leurs fils trouver de nouvelles terres si jamais ils en étaient réduits à vivre dans la gêne. Penaud, le roi s'était incliné, se contentant de gémir en secret sur ces indignes gaspillages.

Il avait pris sa revanche à sa manière, en se montrant particulièrement pingre pour tout ce qui avait trait à sa Maison. Il avait ainsi supprimé certaines charges, comme celles de grand veneur ou de grand écuyer, au motif qu'il ne chassait ni ne montait à cheval. Il avait pris pour confesseur celui de la reine, arguant qu'un couple se trouvait bien d'avoir un seul et même directeur de conscience. En fait, il faisait de la sorte l'économie d'un chapelain, race particulièrement avide de prébendes et de bénéfices. Envers ses gentilshommes, il faisait montrer de la plus sordide avarice. Il était prêt à les combler des titres les plus ronflants pour autant qu'ils les achètent contre argent sonnant et trébuchant. Mais sa générosité s'arrêtait là.

Fernão en avait fait l'amère expérience. Après qu'un tribunal d'honneur, réuni par le successeur de João Soares, l'eut innocenté des

crimes reprochés à Alvaro Monteiro, il s'était vu accorder le titre de *fidalgo escudeiro*[4] et l'autorisation de quitter le service actif. Blessé au service du roi, il percevrait désormais une modeste mouradia mensuelle de 1 200 reis, augmentée d'une ration quotidienne d'orge pour sa monture. Le duc de Bragance lui avait expliqué, pour apaiser son ressentiment, qu'il devait s'estimer heureux de percevoir cette somme. Car, dès qu'il avait entendu le nom de son bénéficiaire, Dom Manoël avait éclaté en imprécations. Il ne voulait rien accorder à ce Fernão de Magalhães qu'il tenait pour un chenapan et un rebelle, capable de s'être lui-même blessé afin de le voler. Il savait, sans pouvoir en dire plus, que ce brigand avait très tôt commencé à vivre de divers larcins… La reine, surprise par la soudaine colère de son époux, s'était fait raconter l'histoire et l'avait tancé d'importance. Tant de bruit pour si peu ! Voulait-il qu'on sache qu'il laissait dépérir ses nobles de faim ? C'étaient eux pourtant, et non les négociants en mal de titres ronflants, qui le protégeraient contre ses ennemis. C'étaient eux qui n'hésitaient pas à franchir d'immenses distances pour agrandir ses domaines. Continueraient-ils à le faire en voyant comme l'on traitait l'un d'eux ? La leçon avait porté. Fernão avait reçu sa pension.

Sa modicité ne lui permettait pas de mener un grand train de vie. Il avait négocié âprement avec l'aubergiste du Cygne d'or le prix de la chambre où il logeait avec Henrique, et celui de ses repas. Cela lui en coûterait 350 reis par mois à condition toutefois qu'il acceptât de prêter son esclave pour qu'il serve en salle quand il n'avait pas besoin de lui et qu'il abandonne aux écuries la ration d'orge dont il n'avait pas besoin faute de pouvoir entretenir une monture. L'arrangement avait été discuté comme s'il se fût agi d'un traité entre deux royaumes et il avait dû hausser le ton pour appeler à un peu plus de respect son interlocuteur.

Débarrassé des soucis de la vie quotidienne, il s'était consacré au règlement de ses affaires, en particulier de son litige avec les héritiers de Pedro Anes Abraldez. Sur intervention du duc de Bragance, le Desembargo do Paço avait instruit sa plainte et contraint les fils Abraldez à lui verser les 20 000 reis dus. Ne disposant pas des liquidités pour le faire, ils avaient abandonné à Fernão les parts, d'un montant équivalent, qu'ils détenaient dans un navire envoyé en Terre de Verzin par plusieurs

marchands. Il n’avait plus qu’à attendre son retour et la vente de sa cargaison pour toucher sa part des bénéfices.

Fernão avait accepté ce compromis car le principal armateur du bateau était l’un des négociants les plus réputés de Lisbonne, Cristovao de Haro. Installé depuis des années au Portugal, ce Flamand représentait diverses maisons de commerce des bords du Rhin et de la Hanse. On le disait riche à millions, capable de réunir d’importants capitaux dès lors qu’il flairait la bonne affaire. Assez habile pour ne pas protester quand Dom Afonso d’Albuquerque eut réquisitionné et perdu deux de ses navires lors de l’attaque contre Malacca. Haro avais simplement adressé à la Casa da India un descriptif très précis des bâtiments et de ce qu’ils avaient à bord, ainsi que quelques présents destinés aux comptables chargés d’évaluer l’indemnité qui lui était due. Il s’était contenté d’un brevet lui permettant, bien qu’étranger, de commercer librement partout où flottait l’étendard du Portugal. La Couronne n’avait pas eu à verser le moindre cruzado et lui avait obtenu ce que ses concurrents désespéraient de se procurer.

Cristovao de Haro avait pris l’initiative de la rencontre avec Fernão. Il lui avait fait porter une lettre, lui demandant de passer, quand il le souhaiterait, à son entrepôt sur le port, une vaste bâtisse de pierre soigneusement gardée nuit et jour. Il avait réservé un accueil chaleureux au fidalgo, le traitant d’égal à égal, comme un associé à part entière, alors que ses parts dans le navire en question étaient fort modiques. Peu lui importait. Il l’avait longuement interrogé sur ses séjours aux Indes ainsi que ses rencontres avec les capitaines chinois et les marchandises que ceux-ci apportaient à Malacca. Puis il lui avait parlé de la Terre de Verzin :

– Mes navires en ramènent de l’or, des perroquets et, surtout, du bois de braise dont les drapiers font une grande consommation pour teindre la laine ou leurs toiles. C’est la véritable richesse de cette contrée habitée par de féroces guerriers qui n’hésitent pas à manger les prisonniers qu’ils font lors de leurs guerres entre tribus. J’y enverrai des navires tant que Londres et Anvers me réclameront du bois de braise. Pour le reste, j’imagine mal que de bons Chrétiens puissent jamais s’y établir et y prospérer. Il y fait chaud, très chaud, et les fièvres déciment mes équipages. Quand je pense que cet idiot de Messer Colombo prétendait

être arrivé à proximité du paradis ! Ses Indes tout comme la Terre de Verzin sont plutôt l’antichambre de l’enfer. Leurs richesses seront bientôt épuisées et il aura fallu sacrifier beaucoup de moissonneurs pour une récolte plutôt médiocre. Rassurez-vous, nous n’en sommes pas encore là. Vos parts vous rapporteront de beaux bénéfices.

– Je l’espère bien. Qui sait, un jour peut-être prendrai-je à nouveau la mer pour courir de nouvelles aventures ?

– Qui vous l’interdit ?

– Pour l’heure, je suis contraint à l’inaction alors que je me trouve dans la pleine force de l’âge. Certes, je ne puis plus caracoler sur un destrier, mais qu’on me donne un navire et je le mènerai là où nul autre n’a été, j’en fais le serment par saint Jacques !

– Je vous crois sans peine et je suis heureux d’avoir fait votre connaissance. Je pressens que nous ne tarderons pas à nous revoir.

*

Les clients se pressaient nombreux dans la grande salle du Cygne d’or. Les navires de la Carreira da India étaient arrivés la semaine précédente et leurs matelots n’avaient pas encore bu toutes leurs économies. Ils faisaient ripaille et buvaient comme des trous, entourés d’une nuée de prostituées prêtes à tout pour les soulager de leur argent. Tout ce beau monde faisait grand tapage et c’était à grand-peine que les clients habituels parvenaient à se faire servir. Les servantes leur faisaient sentir qu’elles avaient mieux à faire que de leur apporter une seule cruche de vin pour la soirée.

Assis à sa place coutumière, Fernão observait le spectacle de la salle avec amusement et indulgence. Il connaissait bon nombre de matelots qui avaient jadis servi sous ses ordres à Sofala ou à Cochin. Ces hommes étaient d’ailleurs venus le saluer le premier jour, lui raconter les dernières nouvelles de l’Estado da India et lui remettre certaines lettres qui lui étaient destinées. Il les avait écoutés attentivement avant de les

congédier, sachant qu'après des mois en mer ils n'aspiraient qu'à une seule chose, prendre du repos et, surtout, du bon temps.

Plongé dans ses pensées, il ne remarqua pas un curieux personne qui s'était assis à sa table et à qui Henrique venait de servir un cruchon de vin. Corpulent, la peau brunie par le soleil, le visage couperosé, les yeux brillant d'une étrange lueur, le bonhomme empestait l'alcool. Visiblement, il avait erré d'auberge en taverne avant d'arriver au Cygne d'or. À moins qu'il n'ait fui quelque créancier. Car il scrutait la salle et les allées et venues des clients comme s'il craignait de faire une mauvaise rencontre. Puis, soudain, il se tourna vers Fernão.

– Que fait ici un fidalgo ? Ne protestez pas, votre mise et votre tenue vous trahissent.

– Je loge ici, avec mon esclave Henrique. Un soldat n'est pas toujours assuré de retrouver un foyer quand il rentre au pays. J'ai donc élu domicile au Cygne d'or et ne m'en plains pas. L'aubergiste est un voleur mais il est plus honnête que ses autres collègues. À mon tour de savoir ce qui vous amène ici et, tout d'abord, à qui ai-je l'honneur de parler ?

– À Ruy Faleiro, natif de Covilha, astronome de son état ou qui devrait l'être si ses mérites étaient reconnus à leur juste valeur.

L'homme se lança dans une longue diatribe. À l'en croire, il était considéré comme un astronome hors pair et entretenait une abondante correspondance avec des savants flamands, anglais et vénitiens. Ses immenses qualités – Faleiro paraissait avoir une très haute opinion de lui-même – auraient dû lui valoir un poste d'astronome royal ou une chaire à l'université de Coïmbra. On lui avait préféré deux incapables notoires parce que, contrairement à lui, ils n'étaient pas issus de parents conversos. Ces idiots redoutaient tellement qu'il fasse la preuve en public de leur incompétence qu'ils le faisaient suivre et espionnaient le moindre de ses gestes. C'était d'ailleurs pour échapper à leurs sbires qu'il s'était réfugié au Cygne d'or, se fondant dans la foule massée devant l'auberge. Son frère, Francisco, y avait ses habitudes car il avait composé un traité sur la navigation à partir des confidences que lui avaient faites des pilotes.

Fernão hocha la tête d’un air entendu. Il avait lu cet opuscule vendu par des colporteurs sur le port et se souvenait d’une compilation heureuse d’informations sur la marche, la force des vents et les périodes de l’année qu’il convenait d’éviter pour prendre la mer. Son auteur était bien renseigné. Son frère n’était peut-être pas aussi dérangé qu’il ne le paraissait. En tous les cas, le fait qu’il se prétendît astronome avait éveillé l’attention de Fernão. Voilà des semaines qu’il cherchait à consulter l’un d’entre eux. Ceux qu’il avait approchés l’avaient dédaigneusement repoussé en constatant la modicité de sa bourse. Il avait vainement tenté de les amadouer en affirmant qu’il les dédommagerait en leur livrant des informations sur ses voyages. Un seul avait mordu à l’hameçon, lui demandant où il avait servi en dernier lieu. En apprenant que c’était à Azamor, il avait ricané. Qui se souciait de la Berbérie, ces quelques arpents de sable où rien ne poussait ? Et il avait quitté depuis trop longtemps les Indes pour que ses renseignements aient la moindre valeur. Cette fois, il tenait l’un de ces prétentieux à sa merci et il entreprit de l’amadouer en demandant à Henrique de leur apporter une cruche d’un bon vin, pas de la piquette servie d’ordinaire aux clients du Cygne d’or.

– Buvons en l’honneur des grands navigateurs qui se sont servis des calculs de vos prédécesseurs et s’en sont bien portés : Diogo Cao, Bartolomeu Dias, Vasco de Gama et Cristobal Colombo.

Ruy Faleiro sursauta.

– Je ne bois pas à la santé d’un traître.

– Que voulez-vous dire par là ? Certes, il était au service de notre roi, mais ce dernier a repoussé ses offres et il est passé à celui de la Castille et de l’Aragon. Il était dans son bon droit et nous sommes bien coupables de l’avoir laissé filer.

– Ce n’est pas de cela que je parle. Il a commis une faute cent fois plus grave.

– Laquelle ?

– Renoncer à son projet de parvenir jusqu’à Cypango et se contenter d’administrer comme un vulgaire régisseur les îles qu’il a découvertes.

– On dit pourtant qu’il a mené des voyages de reconnaissance qui l’ont conduit jusqu’à une certaine terre ferme, proche, si j’en crois ses écrits,

du royaume du Prêtre Jean.

– Affabulations que tout cela, divagations d'un malheureux qui a induit ses maîtres en erreur et leur a fait dépenser des sommes folles pour un piètre résultat. Que sont en effet les Indes de Messer Colombo ? Des terres où l'or est quasiment tari et dont les habitants meurent comme des mouches au point qu'il n'en restera bientôt plus un seul. Il avait une grande idée mais lui a préféré sa folle ambition de s'élever au-dessus de sa condition.

– Qu'auriez-vous fait à sa place ?

– Naviguer sans relâche à la recherche du passage.

– Quel passage ?

– Il est encore trop tôt pour en parler.

Fernão jugea préférable de ne pas brusquer son interlocuteur. Le sang lui montait à la tête. Ainsi donc, il n'était pas le seul à penser que c'était vers le ponant et non vers le levant que le Portugal devait se diriger. Cette hypothèse, il se devait d'en vérifier la validité en s'appuyant sur la science, donc en ayant recours à un homme tel que Faleiro. Ce n'est qu'ensuite qu'il pourrait proposer à Dom Manoël de lui donner le commandement d'une flotte. La Providence avait placé sur son chemin cet ivrogne, restait à l'amadouer et à se ménager son concours.

Il ne put s'empêcher de raconter à Cristovao de Haro cette rencontre et eut la surprise d'entendre le négociant flamand s'esclaffer.

– Laissez-moi deviner. Ce bon Faleiro vous a narré ses malheurs et confié qu'on refusait de reconnaître ses mérites parce que converso. Bien entendu, il vous a dit pis que pendre de ses collègues mais aussi de tous les navigateurs, à commencer par Messer Colombo que, bien que mort, il continue à tenir pour son ennemi personnel.

– Comment le savez-vous ?

– Vous n'êtes point le seul auquel il a joué cette comédie. J'ai bien failli m'y laisser prendre jusqu'à ce que j'apprenne la vérité à son sujet. Il n'a pas obtenu la charge d'astronome royal et encore moins une chaire à l'université de Coïmbra non point parce qu'il est Nouveau Chrétien, mais parce qu'il a formulé de telles exigences que ses protecteurs l'ont jugé

fou. Ce n’était pas de l’orgueil mais de l’insolence, de la pure déraison. Croyez-moi, il est le premier responsable de sa disgrâce et je vous conseille de vous méfier de lui comme de la peste. Certes, il est de loin le plus compétent dans son domaine mais il n’a pas son pareil pour s’attirer de solides inimitiés et causer la perte de ses amis.

– Me voilà prévenu. J’y réfléchirai à deux fois avant de le revoir.

– Ce n’est pas ce que j’ai dit, conclut mystérieusement Cristovao de Haro.

*

L’aubergiste du Cygne d’or le lui avait encore sèchement répété la veille, leurs arrangements ne pouvaient plus durer. Les prix du pain, de la viande et du vin avaient augmenté de manière vertigineuse en raison de plusieurs années successives de sécheresse. L’estime qu’il avait pour Fernão était une chose, mais les 350 reis que celui-ci payait pour sa pension et celle de Henrique couvraient à peine ses dépenses pour quinze jours. Il lui fallait donc doubler le prix, et encore, peut-être en serait-il encore de sa poche. Bien sûr, Henrique servait en salle, mais il fallait se rendre à l’évidence. Ou bien Fernão de Magalhães en passait par ses conditions ou bien il devrait trouver à se loger ailleurs. Il avait deux mois, pas un de plus, pour prendre sa décision.

Le ton de l’aubergiste était sans appel. Fernão n’avait plus qu’un seul recours, solliciter de Dom Manoël l’augmentation de sa pension. En tant que fidalgo escudeiro, il avait ses entrées au palais et le droit de présenter une telle requête au monarque quand celui-ci, après l’audience générale, s’attardait quelques instants dans la sala dos Tudescos pour s’entretenir avec les courtisans. Il échangeait avec eux plaisanteries et anecdotes et chacun savait que c’était le moment le plus propice pour obtenir une faveur ou une promotion.

Quelques jours plus tard, Fernão, vêtu de sa tenue d’apparat passablement défraîchie, se rendit au palais. Il fit mine de ne pas prêter attention aux commentaires peu charitables faits à son sujet par quelques

godelureaux gonflés de suffisance. En d’autres circonstances, il leur aurait montré que son infirmité ne lui interdisait pas de défendre son honneur, l’épée à la main, et leur aurait fait rentrer dans la gorge leurs propos blessants. Il préféra conserver son calme, confiant dans le petit signe de tête que le duc de Bragance lui avait adressé en l’apercevant. C’était un heureux présage. Il avait eu connaissance de son message et lui signifiait de la sorte que le roi était disposé à l’écouter.

Quand Dom Manoël arriva à sa hauteur, Fernão plia le genou difficilement. Le monarque l’observa.

– Ainsi donc Fernão de Magalhães consent à nous honorer de sa présence, lui qu’on voit si rarement en ces lieux. Il a été élève à l’école des pages mais n’a toujours pas appris les bonnes manières.

– C’est que je n’aime point, Sire, à vous importuner. J’ai préféré servir Votre Majesté du mieux que j’ai pu, aux Indes et en Berbérie.

– Et je vous ai prouvé ma gratitude en vous octroyant, après votre blessure, une pension.

– C’est de celle-ci que je souhaite vous entretenir. Elle me permet à peine de vivre et cette triste situation m’interdit de paraître à la Cour et d’y tenir mon rang. Voilà pourquoi je sollicite de votre bonté que ma mouradia soit portée de 1 200 à 1 700 reis. Je puis vous assurer que vous n’aurez pas à regretter un tel geste.

– Comment me prouverez-vous votre gratitude ? En vous battant contre les Maures ? Êtes-vous seulement capable de monter à cheval ?

– Il suffira à Sa Majesté de me confier une charge et Elle verra toute l’étendue de mon zèle.

– Pour l’heure, je mesure surtout l’énormité de vos demandes. Vous sollicitez une augmentation de votre pension puis une charge. Quoi d’autre encore ? Décidément, Fernão de Magalhães, vous n’avez pas changé. Vous êtes toujours aussi rebelle et indiscipliné. Pour cette fois, je ferai preuve de mansuétude à votre égard en ne vous retirant pas, comme je pourrais le faire et avec de bonnes raisons, vos 1 200 reis. Mais c’est à condition que vous disparaissiez de ma vue et que vous cessiez de me contrarier par vos vaines requêtes.

Fernão s’était relevé, furieux d’être ainsi humilié devant les autres fidalgos. La nouvelle de l’incident ne tarda pas à se répandre dans tout Lisbonne et plus d’une de ses connaissances lui tourna le dos en l’apercevant. Ils ne voulaient pas être vus en sa compagnie. Aussi fut-il agréablement surpris quand Cristovao de Haro, qu’il avait croisé au Terreiro do Paço, le héla amicalement :

– Où donc étiez-vous passé ? J’ai bien cru que vous étiez reparti pour Malacca.

– Je vous sais très occupé et je ne voulais point vous importuner.

– Il vous faudra apprendre à le faire car j’ai de grands projets pour vous. Je vous en dirai plus ce soir si vous me faites l’honneur de venir dîner en ma demeure.

Le négociant flamand habitait une maison près de la Sei, la cathédrale, agrémentée d’un jardin planté de toutes sortes d’espèces rares. Il reçut Fernão dans son cabinet de travail, une pièce haute de plafond, aux tables encombrées de cartes, de documents, d’échantillons de marchandises diverses et d’animaux empaillés dont il confessa faire collection :

– J’ai été fort dépité de ne pouvoir ajouter à ces trophées le rhinocéros dont le roi avait cru bon de faire présent au pape. La malheureuse bête a péri lors du naufrage du navire qui la transportait à Rome mais l’ambassadeur a pris soin de récupérer son cadavre et de le présenter au souverain pontife. Quel dommage ! Je lui aurais bien donné cette pièce pour sépulture.

– Je suis persuadé qu’un jour ou l’autre votre vœu sera exaucé. Lisbonne regorge de toutes sortes de produits.

– Dont la plupart proviennent de mes entrepôts. Je vois que vous vous tenez informé du négoce de cette cité.

– C’est un moyen comme un autre de m’occuper. J’enrage littéralement d’être réduit à l’oisiveté. Celle-ci ne sied pas à un fidalgo.

– J’en connais pourtant qui en savourent les charmes.

– Ce ne sont point des gentilshommes mais des courtisans. Ils rêvent de prébendes plutôt que de batailles et d’aventures. Ce n’est pas mon cas.

Cristovao de Haro sourit. Il avait amené son interlocuteur à baisser sa garde et à lui dévoiler son point faible dont il pourrait user pour le gagner à ses vues. Encore lui fallait-il agir avec prudence et ne pas brusquer l'intéressé. D'un ton badin, il proposa à Fernão de boire à la santé de leurs affaires, lui annonçant, comme s'il s'agissait d'une nouvelle anodine, que les navires dans lesquels il avait des parts étaient enfin arrivés. La vente de leur cargaison avait dépassé toutes leurs espérances. Les commanditaires de l'expédition triplaient leur mise de départ, si fait que Fernão se trouvait riche de 60 000 reis, cinq fois le montant annuel de sa mouradia.

La tête faillit lui tourner. Jamais de sa vie il n'avait possédé autant d'argent. Il se jura intérieurement de ne rien changer à ses habitudes. Pas question de quitter le Cygne d'or et de prendre un logis en ville. Il ne dirait rien de sa bonne fortune à l'aubergiste, devinant que celui-ci en profiterait pour revoir à la hausse ses prétentions. Sur les conseils avisés de Cristovao de Haro, il décida d'investir 40 000 reis dans l'armement d'un navire qui se rendrait aux Indes et de conserver par-devant lui 20 000 reis afin de pourvoir à des dépenses imprévues. Le Flamand le félicita pour sa sagesse et ajouta :

– Voilà qui me rassure sur votre compte. Vous n'êtes point de ces fous qui gaspillent leur argent en vaines dépenses. J'ai une proposition à vous faire.

– Laquelle ?

– Que diriez-vous d'effectuer des recherches pour moi dans les archives de la Maison des Indes, auxquelles vous avez accès en votre qualité de fidalgo escudeiro ?

– Tout doux, l'ami ! Depuis dix ans, un édit royal punit de mort celui qui révèle les secrets de nos navigations à un étranger. Dom Manoël a beau faire preuve d'ingratitude à mon égard, je demeure son loyal serviteur.

– Qui vous parle de le trahir ? C'est tout le contraire que je vous propose. Vous servirez ses intérêts et les miens en m'aidant à suggérer à votre souverain une entreprise dont le Portugal retirera d'énormes profits.

Haro se lança dans un long exposé, rappelant à son interlocuteur qu'un capitaine au service de Dom Manoël, un Italien nommé Amerigo Vespucci, s'était rendu à plusieurs reprises dans ce qu'il avait été le premier à nommer le Nouveau Monde. Saisissant un mince volume, il lui lut ce que ce hardi navigateur avait écrit :

*– J'ai découvert dans ces contrées du Sud un continent plus riche en populations et en animaux que notre Europe ou que l'Asie, ou l'Afrique, et doté en outre d'un air plus tempéré, plus agréable qu'en aucune région connue de nous.*

C'était bien la preuve que les terres découvertes par Colombo n'avaient rien à voir avec Cypango et Cathay. Il ne s'agissait pas des Indes, où les Portugais étaient arrivés en contournant la pointe de l'Afrique, mais d'un autre monde. Restait à savoir jusqu'où s'étendait cette contrée mystérieuse. Constituait-elle une barrière infranchissable ou bien un passage la reliait-il à la mer des Indes ? Si ce passage existait, les navires portugais pourraient gagner par l'ouest les îles aux épices. Les calculs établis par Colombo quant à la distance entre Lisbonne et Cathay montraient que cette route-là serait moins longue et moins coûteuse que la Carreira da India.

À en croire Haro, il était possible que certains capitaines portugais aient approché ce fameux passage. L'illustre Martim Behaim l'avait mentionné sur le globe terrestre qu'il avait fabriqué pour la ville de Nuremberg. Haro l'avait rencontré à Londres et Anvers et ce cosmographe réputé, s'il avait soigneusement éludé ses questions, ne lui en avait pas moins confié que Messer Colombo s'était beaucoup trompé. D'autres savants, en particulier l'illustre Leonardo da Vinci et Johannes Schoener, s'étaient inspirés de ses connaissances et des découvertes les plus récentes des Castillans et des Portugais pour faire figurer ce fameux passage sur leurs cartes, sans s'accorder toutefois sur sa localisation exacte. Voilà ce qu'il fallait établir avec précision en consultant les rapports des capitaines et pilotes portugais. Quand Fernão protesta qu'il était incapable d'interpréter leurs calculs, Haro le rassura. Ruy Faleiro, qu'il avait discrètement approché, s'était engagé à éclairer de ses lumières le fidalgo qu'il avait, disait-il, en grande estime. À eux deux, ils conjugueraient leurs talents pour établir l'existence de ce passage. Il leur

faudrait prouver que les îles aux épices se situaient bien dans la partie du monde réservée au Portugal par le traité de Tordesillas, encore que ce fût là un point peut-être secondaire. Les traités n'étaient point éternels et leurs clauses pouvaient être modifiées au gré des circonstances. Leurs signataires ne les respectaient qu'autant qu'ils y trouvaient avantage et oubliaient parfois leurs beaux serments jurés sur les Écritures.

Ainsi Ferdinand d'Aragon s'était-il engagé, moult fois, à ne pas laisser ses capitaines longer la côte africaine au-delà des Canaries. Cela ne l'avait pas empêché, prétendait Haro, de préparer dans le plus grand secret une expédition dont il avait confié le commandement à un navigateur portugais passé à son service, João Dias de Solis. Le négociant flamand, pour appuyer ses dires, brandit une lettre. À l'en croire, c'était la copie des instructions données à Solis par son maître :

*Lorsque vous serez parvenu à l'île de Ceylan, s'il plaît à Dieu, vous pourrez rejoindre l'île de Malucco, située dans les limites de notre domaine, et en prendre possession au nom de la Couronne royale, conformément audit mémoire. Cela fait, vous poursuivrez vers Sumatra puis, s'il vous est possible, vers le pays des Chinois et le pays des Jonques, dont vous prendrez possession au nom de la Couronne royale de Castille, comme de tout ce que vous trouverez dans la partie qui nous revient.*

*Et, parce qu'il m'a été dit par plusieurs personnes expertes dans l'art de la navigation que la démarcation doit passer vers la ligne équinoxiale au milieu de l'île de Ceylan, et en longitude à 120° à l'est de notre méridien, vous y devrez porter grande attention afin que, devant Dieu et en votre conscience, vous le fixiez le plus justement que vous le pourrez de sorte qu'aucune des parties n'en subisse préjudice et y laisserez les meilleurs signaux possibles pour que ladite démarcation entre nos royaumes et la couronne de Portugal soit dès lors et perpétuellement connue et clairement établie.*

Cristovao de Haro tonna :

– Voilà, Fernão de Magalhães, ce qui devrait inciter le fidèle fidalgo que vous êtes à redoubler de zèle pour défendre les intérêts de Dom Manoël. Songez quelle gratitude il vous manifestera quand vous lui

démontrerez qu’il lui suffit d’armer une flotte pour faire valoir ses droits et interdire aux Castillans l’accès à tout passage, par le ponant ou le levant, leur permettant d’arriver aux Moluques. Ce n’est pas moins que la souveraineté pleine et entière des mers que vous lui offrirez de la sorte. Faites donc diligence pour l’amour de votre roi en me secondant, par vos recherches et conseils, dans cette entreprise.

*

Des mois durant, Fernão et Ruy Faleiro travaillèrent d’arrache-pied, se rendant quotidiennement à la Maison des Indes et au Trésor pour examiner rapports et cartes rassemblés par les pilotes et capitaines portugais. Le soir, ils se retrouvaient tantôt au Cygne d’or, tantôt chez Cristovao de Haro, pour réfléchir à leurs découvertes du jour. C’étaient des heures et des heures de discussions fiévreuses qui viraient parfois à l’aigre. Autant Fernão se montrait méfiant à l’excès, sachant d’expérience qu’un officier se souciait moins d’établir la vérité que de faire valoir ses mérites, autant Faleiro était prêt à tout prendre pour argent comptant, s’abritant, avec mauvaise foi, derrière les mystérieuses tables de son maître Regiomontanus ou ses propres calculs afin d’étayer ses supputations.

Une seule chose était sûre : ce passage ne pouvait pas ne pas exister. Tous l’avaient cherché sans le dire ouvertement. Ainsi, une gravure illustrant l’édition à Nuremberg, en l’an de grâce 1505, des relations de voyage d’Amerigo Vespucci montrait des navires pénétrant dans une large baie alors que le texte était muet à ce sujet. Certains pilotes laissaient entendre que seule la pénurie de vivres les avait empêchés de poursuivre plus loin en direction du sud. En lisant et relisant ces textes, Fernão avait l’impression de se trouver dans un labyrinthe. À chaque fois qu’il entrevoyait une issue, un doute le faisait revenir en arrière. Il en perdit pour ainsi dire le sommeil jusqu’à ce que deux événements imprévus lui rendent l’espoir.

Le premier fut l'arrivée à Lisbonne de la flotte en provenance de Goa. Un matelot, du nom de Martim Vega, lui remit une lettre qu'on lui avait confiée à son intention. Fernão reconnut immédiatement l'écriture. C'était celle de Francisco Serrão. Bien que déserteur, il paraissait avoir conservé des liens avec les Portugais des Indes et en usait pour correspondre avec qui il voulait. D'un ton allègre, il s'étendait assez complaisamment sur sa bonne fortune et sur la naissance du fils que lui avait donné sa femme, fille du souverain de Ternate. Il concluait en affirmant à Fernão qu'il lui réservait une place de connétable de ses armées si son ami condescendait à le rejoindre aux Moluques, « soit par la route des Portugais, soit par toute autre qui pourrait exister, à en croire les naturels de cette contrée ». Fernão avait lu et relu ces lignes. Il se souvenait que Francisco n'aimait guère écrire, c'était un véritable supplice pour lui que de tenir la plume. Il était avare de mots et de commentaires. Ce n'était donc pas sans arrière-pensées qu'il avait ajouté cette phrase. Il lui faisait passer de la sorte un message.

L'autre événement fut sa rencontre, au Cygne d'or, avec un matelot aviné. Ce fut un heureux concours de circonstances. Depuis qu'il avait commencé à effectuer ses recherches, il ne se tenait pratiquement plus jamais dans la grande salle, préférant que Henrique lui monte son repas dans sa chambre. Il avalait à la hâte la nourriture avant de revenir à ses lectures. Un soir, l'esclave malais surgit à l'improviste.

– Maître, vous devriez prendre un peu de repos et descendre boire une cruche de bon vin avec certain matelot de ma connaissance.

– C'est sans doute l'un de ces malheureux qui rechigne à entrer dans tes trafics car il se méfie de toi, et que tu veux rassurer en lui prouvant que tu es au service d'un fidalgo.

– Maître !

– Ne proteste pas, tu m'as joué plus d'une fois la comédie à ce sujet et je l'ai toléré car cela m'amusait. N'abuse toutefois pas de ma patience, tu pourrais avoir à le regretter.

– Et vous à vous reprocher de ne m'avoir point écouté. Ce drôle a tellement bu qu'il m'a narré certains de ses voyages.

– La belle affaire ! Est-ce pour cela que je dois m'intéresser à lui ?

– Il prétend être parvenu jusqu'à un détroit ressemblant à celui qui sépare vos contrées de la Berbérie. Je me suis souvenu de vos discussions avec le fou.

– Ah, c'est ainsi que tu nommes ce pauvre Faleiro ! À vrai dire, tu n'as peut-être pas tort. Bon, es-tu sûr que ton bonhomme ne divague pas sous l'effet du vin ?

– C'est à vous d'en juger pendant qu'il est encore temps car, sous peu, il roulera sous la table.

– Fais-le monter ici, je préfère m'entretenir avec lui en tête à tête.

L'homme salua Fernão tout en regardant attentivement la bourse que celui-ci avait négligemment posée sur la table. Lui désignant Henrique, il dit :

– Des drôles de son espèce, j'en ai vu plus d'un, sauf qu'ils étaient aussi nus qu'un enfant sortant du ventre de sa mère. Il a eu beau me dire qu'il venait de Malacca, je suis sûr que ce maudit païen me raconte des menteries.

– Et d'où voudrais-tu qu'il vienne ?

– Je ne sais trop mais il n'a pas son pareil pour vous délier la langue et vous arracher des confidences en vous servant du vin. Il a voulu savoir si j'avais eu vent d'un certain passage durant mes voyages.

– Et alors ?

– C'est que j'avoue ne plus m'en souvenir avec précision. Tout s'est brouillé dans ma tête depuis le grand malheur qui m'est arrivé.

– Que veux-tu dire ?

– J'ai commis une faute impardonnable, celle de naviguer à bord d'un navire castillan qui se rendait secrètement en Terre de Verzin. Je vivais alors avec une ribaude à Séville, car les armateurs de Lisbonne se refusaient à m'inscrire sur le rôle de leurs équipages en prétextant le dérèglement de ma conduite et mon intempérance. Je le reconnais, j'ai un vaste gosier et je ne sais pas résister à une cruche de bon vin. Est-ce une raison suffisante pour m'interdire de naviguer ?

– Viens-en au fait.

– Je n’ai eu d’autre choix que d’aller chez nos voisins où l’un des nôtres, João Dias de Solis, un fameux capitaine, m’a pris à son bord. Lui au moins a eu pitié de moi. Dieu n’en a pas tenu compte puisqu’il a été tué et, qui plus est, mangé par des sauvages alors qu’il était allé faire l’aiguade à terre avec d’autres marins, à l’entrée d’une vaste rivière, vingt fois plus large que le Tage.

– Pourquoi s’aventurer à terre alors qu’il vous suffisait de puiser l’eau avec des seaux ?

– C’est que ce fleuve-là, mon gentilhomme, n’était pas un fleuve comme les autres. Cela faisait trois jours déjà que nous le remontions depuis son embouchure et son eau était toujours salée, aussi salée que celle de la mer. Nos provisions étaient presque épuisées et nous avons dû envoyer des hommes à terre. Le capitaine de Solis les a accompagnés car il avait une furieuse envie de se dégourdir les jambes. Je l’ai entendu dire que nous n’avions pas d’autre choix que de faire l’aiguade parce que nous nous étions engagés dans un détroit. Mal lui en a pris. Lui et ses compagnons ont été tués par des sauvages qui se tenaient sur la berge et qui les ont fait rôtir sous nos yeux sans que nous puissions intervenir. C’est grande pitié que de savoir qu’il existe des êtres aussi cruels et inhumains. Après ce drame, le pilote et les officiers ont jugé plus prudent de rebrousser chemin et nous avons cinglé jusqu’aux Açores en endurant mille et une privations. Ce n’était pas encore assez car, au large du cap Saint-Vincent, une formidable tempête nous a jetés sur les rochers. Je suis le seul à avoir survécu à ce naufrage.

– Ne t’en vante pas trop car on pourrait s’enquérir de l’endroit d’où venait ton navire et du pays auquel il appartenait.

– C’est bien pour cela que j’en suis réduit pour l’heure à vivre caché ici, dans ma propre patrie. Je sais ce qu’il m’en coûterait si on savait que je me suis rendu à bord d’un bateau castillan en Terre de Verzin.

– La pendaison, voilà ce qui t’attend si tu ne tiens pas ta langue, et m’est avis que le vin te fait commettre certaines imprudences.

– Est-ce ma faute si votre païen m’a fait boire plus que de raison ?

– Prends cette bourse et quitte la ville sur-le-champ. Je suis sûr que ta ribaude sera bien contente de te revoir. Une seule chose, quel est ton nom

?

– Gonsalo Hernandez.

– Eh bien, que ce soit la dernière fois que je l’entends !

Le lendemain, Fernão rapporta à Faleiro et Haro les propos du matelot, affirmant que l’homme n’avait pu lui mentir. L’astronome exulta tout en décochant une pique à son partenaire :

– Vous accordez plus de crédit à un simple marin qu’aux savants dont je vous ai moult fois entretenu.

– C’est qu’il a sur eux l’avantage d’être allé sur place !

– Voilà ce qui vous perdra, ne jamais faire confiance à vos associés et vous fier à votre seul jugement.

Haro préféra mettre un terme à cette querelle :

– Cessez ces propos malséants alors que nous touchons au but. Ce passage existe, nous en avons maintenant la certitude. Il ne nous reste plus qu’à obtenir du roi une flotte. C’est à vous, Fernão de Magalhães, de la lui demander. Un mot, un simple mot de sa part et sa fortune comme la nôtre sont faites.

*

*Le 12 juin de l’an de grâce 1516*

*De Pero d’Avila, ouvidor à la Chancellerie royale*
*À Ruy Faleiro*

*Ainsi que je te l’avais promis, j’ai veillé à ce que ton frère Francisco obtienne la charge de greffier au Desembargo do Paço. Il ne lui reste plus qu’à se faire apprécier de ses supérieurs.*

*J’ai tout lieu de penser qu’un certain Fernão de Magalhães, fidalgo escudeiro de Sa Majesté, se livre à des activités suspectes.*

*Plutôt que de vivre selon son rang, il a pris demeure au Cygne d’or avec un esclave malais qu’il a ramené des Indes.*

*Je compte sur toi pour te lier d'une manière ou d'une autre avec lui et pour me faire un fidèle rapport de tout ce que tu auras pu apprendre à son sujet.*

*Pero d'Avila.*

*

*Le 17 juillet de l'an de grâce 1516*

*De Bartholomé Welser*
*À Cristovao de Haro, son agent à Lisbonne*

*Sache que nous avons consenti de très importants prêts au prince régent des Pays-Bas, Charles d'Autriche, afin qu'il puisse ceindre les couronnes de Castille et d'Aragon qu'il tient de sa mère Jeanne la Folle et qui étaient vacantes depuis la mort du roi Ferdinand.*

*Nous avons bon espoir que ces généreuses libéralités de notre part renforceront notre crédit auprès du nouveau monarque et qu'il nous accordera privilèges et franchises concernant le commerce avec ses possessions d'outre-mer.*

*C'est la raison pour laquelle nous envisageons de transférer nos entrepôts et comptoirs de Lisbonne à Séville et te confions la délicate mission de procéder à ce changement.*

*Sache qu'il est de la plus haute importance que les autorités de Lisbonne n'apprennent pas, dans l'immédiat, nos intentions. Il serait en effet stupide de nous priver des ressources que nous procurent ici ton zèle et ton intelligence. Nous te laissons le soin de choisir le moyen le plus apte à ne pas éveiller leur méfiance et à leur faire croire à la persistance de projets communs.*

*Veille enfin, dans la perspective de ton départ, à faire la plus ample moisson de renseignements que tu pourras sur l'état actuel des navigations des Portugais.*

*Sur ce, je prie Dieu qu'Il t'ait en sa sainte garde et qu'Il continue à t'inspirer cette obéissance et ce zèle dont moi et mes associés n'avons qu'à nous féliciter.*

*Bartholomé Welser.*

*

*Le 14 août de l'an de grâce 1516*

*De Diogo Pires, consul de la nation portugaise à Séville*
*À Cristovao de Haro, négociant à Lisbonne*

*Je te fais parvenir copie des instructions jadis données par Ferdinand d'Aragon au traître João Dias de Solis que je me suis procurées en graissant la patte d'un modeste employé de la Casa da India.*

*Ainsi que je te l'avais expliqué lors de notre rencontre, j'avais à l'époque, c'est-à-dire il y a quatre ans de cela, pris avec succès toutes les dispositions nécessaires pour empêcher ce voyage.*

*Les remontrances que je fis à la Cour à cette occasion contraignirent les Castillans à renoncer à leur funeste projet de se rendre aux Moluques.*

*Je demeure ton dévoué serviteur,*

*Diogo Pires.*

*

*Le 2 septembre de l'an de grâce 1516*

*De Diogo Alonso, juge au Desembargo do Paço*
*À Cristovao de Haro, négociant à Lisbonne*

*Je te remercie des bontés que tu as eues pour moi en me permettant d'acquérir, à un prix dépassant toutes mes espérances, draps et fourrures*

*dont mon épouse est hélas fort entichée.*

*Sache que tu n'as pas eu affaire à un ingrat et que j'ai agi avec célérité dans le procès intenté par le nommé Fernão de Magalhães aux héritiers et successeurs de feu Pedro Anes Abraldez.*

*Il te sera sans doute agréable d'apprendre que ceux-ci ont accepté de lui céder les parts qu'ils détiennent auprès de toi dans des navires envoyés en Terre de Verzin, à titre de dédommagement pour les 20 000 reis qu'ils sont supposés lui devoir.*

*Je leur ai fait comprendre qu'ils devaient s'estimer heureux d'un tel arrangement car, dans la réalité, leur créance à l'égard de Fernão de Magalhães est de loin très supérieure à ladite somme, ce dont il n'a pas heureusement la moindre idée.*

*Je lui ferai tenir sous peu ma sentence.*

*Ton obligé,*

*Diogo Alonso.*

*

*Le 5 octobre de l'an de grâce 1516*

*De Cristovao de Haro*
*À Pero Vaez, son commis*

*Porte au crédit dudit Fernão de Magalhães la somme de 60 000 reis dont il ne pourra toucher en espèces sonnantes et trébuchantes que le tiers, le reste étant placé en parts dans les navires que je t'indiquerai le moment venu.*

*Exécute sans retard ce que je te demande et cesse de m'importuner avec tes récriminations au motif que ladite somme de 60 000 reis excède de très loin la part qui revient à ce fidalgo dans les bénéfices tirés de la vente de notre bois de braise. Je t'ai connu jadis plus habile pour arranger les chiffres et nous tirer d'embarras.*

*Cristovao de Haro.*

*

*De Francisco Serrão*
*À Cristovao de Haro*

*J'ai recopié le modèle de la lettre que tu m'as demandé d'écrire à mon ami Fernão de Magalhães.*

*Je le connais suffisamment pour douter qu'il accepte d'abandonner le service de Dom Manoël afin de me rejoindre ici à Ternate, quelque envie que j'en aie.*

*Si tu veux parvenir à ce but, il te faudra user d'arguments plus solides que ma modeste personne. Fernão a beaucoup de qualités et un défaut majeur, celui de ne rien faire qui soit contraire à son sens de l'honneur et au serment de fidélité qu'il estime avoir prêté à son souverain.*

*Si tu réussis à l'en délier, je ne doute pas qu'il t'obéira alors en tout point et acceptera de venir dans cette contrée où je l'attends.*

*Celui qui fut jadis ton ami,*

*Francisco Serrão.*

*

*Le 1er octobre 1517*

*De Cristovao de Haro*
*À Bartolomé Welser*

*Avant même que mes ennemis et rivaux ne jugent bon de t'écrire pour te donner leur version des faits, je te fais ce courrier au sujet des derniers événements qui se sont produits ici à Lisbonne, pour notre plus grand avantage.*

*Obéissant fidèlement à tes instructions, j'ai gagné la confiance d'un certain fidalgo portugais, aussi déterminé que naïf, et ai pu avoir accès aux archives et aux rapports des pilotes et capitaines de ce royaume.*

*Ledit Fernão de Magalhães m'a été d'un grand secours et, croyant naïvement servir les seuls intérêts de son souverain, s'est aventuré à lui demander le commandement d'une flotte afin de trouver un certain passage permettant de se rendre aux Moluques par la route du ponant.*

*C'est là une entreprise dont j'aurai l'occasion de vous reparler et qui pourrait grandement contribuer à disposer favorablement à notre égard le régent des Pays-Bas qui s'apprête à se rendre en Castille et en Aragon pour en prendre possession et recevoir l'hommage des Cortès.*

*J'ai quelques bonnes raisons de croire que ma lointaine parenté avec l'un de ses principaux conseillers, le cardinal Adriaan d'Utrecht, ne devrait pas nuire à nos efforts.*

*Toujours est-il que ledit Fernão de Magalhães a essuyé non seulement un ferme refus de la part de Dom Manoël mais aussi et surtout un affront dont tout Lisbonne a retenti en raison de son caractère exceptionnel.*

*Quand le malheureux a en effet supplié qu'on lui accorde le commandement de quelques navires, le roi, non content de souligner qu'il n'avait jamais exercé auparavant pareille responsabilité, lui fit méchamment remarquer que mieux aurait valu pour lui suivre ses inclinaisons d'antan et se faire maquignon, expert dans la revente de bêtes volées.*

*À ce que j'ai appris, ledit Fernão de Magalhães aurait été soupçonné, il y a des années de cela, d'un vol de têtes de bétail appartenant à la Couronne, accusation dont il a pourtant été lavé non sans mal.*

*Cette méchante pique, formulée en ma présence, a comme anéanti le malheureux, humilié devant tous ses pairs, et l’a poussé à supplier le roi de l’autoriser à s’exiler et à passer au service de quiconque voudrait bien lui accorder ses faveurs. Dom Manoël lui a accordé cette permission à sa manière, c’est-à-dire en faisant de cette grâce une insulte. Il lui a dit qu’il se souciait fort peu de l’avenir dudit fidalgo, pour peu que celui-ci disparût à tout jamais de sa vue, et, surtout, lui refusa le privilège de baiser sa main ainsi qu’il est de coutume.*

*C’est dire l’ampleur de la disgrâce enveloppant Fernão de Magalhães et les siens, disgrâce dont je me suis fort bien arrangé puisque, feignant la plus grande des compassions et une vive douleur, je l’ai assuré de mon appui et lui ai permis de gagner Séville où je le rejoindrai sous peu.*

*Votre loyal agent,*

*Cristovao de Haro.*

1- Azemmour au Maroc.

2- Marrakech.

3- Tribunal en charge des affaires civiles et commerciales.

4- Gentilhomme chevalier.

# 5

L'auberge sévillane de La Truie qui pêche valait bien celle du Cygne d'or de Lisbonne. Son propriétaire, Diogo Alvarez, était originaire d'Evora et avait, prétendait-il, bien connu le père de Fernão de Magalhães quand celui-ci était alcaide-mor de la ville. À l'en croire, c'était un administrateur hors pair et son fils ne pouvait qu'avoir hérité de ses qualités. En vertu de quoi le nouvel arrivant s'était vu octroyer l'une des meilleures chambres de l'établissement, une vaste pièce chauffée par une cheminée de bonne taille, flanquée d'une soupente où Henrique dormait quand il faisait à son maître l'honneur d'une apparition.

Désormais débarrassé de l'obligation de servir en salle, l'esclave malais passait le plus clair de son temps sur les quais du port, s'adonnant à de multiples et obscurs trafics. Des mauvais garçons, qui l'avaient traité de « *Moro* », de Maure, n'avaient pas tardé à comprendre qu'il valait mieux ne pas lui chercher querelle. Il les avait rossés d'importance avant de se réconcilier avec eux autour d'un cruchon de vin et d'en faire ses associés.

Fernão l'avait laissé faire. Il ne lui déplaisait pas que Henrique cherchât à assurer lui-même sa subsistance, à tout le moins à améliorer son ordinaire. Tant qu'il lui manifestait les signes extérieurs du respect et ne se mettait pas en position délicate vis-à-vis de la justice, il pouvait faire ce que bon lui semblait. Lui avait d'autres soucis, notamment celui de s'habituer à sa provisoire oisiveté. L'argent que lui avait remis Cristobal de Haro[1] le mettait à l'abri du besoin et le consolait de la perte de sa modeste mouradia. Il s'en voulait même d'avoir si longtemps

accepté cette aumône qui insultait son honneur. La faute en était à ce maudit sens de la discipline et de la fidélité qu’il tenait de ses aïeux, pour lesquels seul comptait le serment d’hommage du vassal à son suzerain.

Il avait servi aveuglément Dom Manoël, refusant longtemps de voir que ce dernier lui vouait une vindicte particulière et ne récompenserait jamais ses mérites. Il avait fallu les mots blessants utilisés par le monarque devant les courtisans pour qu’il ouvre enfin les yeux et prenne conscience de l’injustice qui lui était faite. Même à ce moment-là, il ne s’était point senti libéré de ses obligations. Il avait demandé à ce que le roi le délivre de son serment d’allégeance et l’autorise expressément à passer au service d’un autre prince. C’est ce qu’avait fait Dom Manoël, ajoutant l’insulte à l’ingratitude, puisqu’il lui avait suggéré d’aller au diable et de faire de celui-ci son nouveau maître. Dégrisé, Fernão s’était consolé de son infortune en se raccrochant à l’idée qu’il était victime d’une injustice criante. On lui signifiait son congé, au moins ne serait-il pas un déserteur comme son ami Francisco Serrão ou un criminel condamné à l’exil pour échapper aux foudres de la justice. Surtout, sa famille n’aurait pas à pâtir de son départ et c’était là un doux sentiment qui rendait moins pénible son amertume. En vain peut-être car, quand il leur avait rendu visite, sa sœur Teresa et son mari, instruits de sa disgrâce, lui avaient battu froid comme si sa présence pouvait leur porter préjudice.

Ni déserteur ni traître, il n’était qu’un modeste chevalier en quête d’un maître ou d’une cause, un gentilhomme aspirant à une position conforme à son rang et à ses mérites. Il se trouvait dans la situation d’un enfant arraché à une marâtre et rêvant de découvrir une mère d’adoption qui le comblerait de bienfaits en échange de son affection. Il était orphelin de patrie puisque le Portugal ne voulait plus de lui, ce que lui confirma éloquemment le consul Sébastao Alvarès auquel il s’était astreint à rendre une visite de courtoisie. L’homme, un quinquagénaire au visage couperosé, l’avait inscrit sur ses registres comme à contrecœur. D’un ton sévère, il lui avait recommandé de ne rien faire qui puisse nuire à la bonne réputation de ses compatriotes. Ils étaient plusieurs milliers, marins, artisans ou négociants, à vivre sur les bords du Guadalquivir, plus

particulièrement dans le quartier de Triana, dont les maisons arboraient sur leurs murs de splendides azulejos.

C’était là que se trouvait, depuis 1484, le siège de l’Inquisition, un nom dont la simple mention suscitait une véritable terreur. Ses agents traquaient impitoyablement judaïsants, morisques et tous ceux qu’on soupçonnait d’être de mauvaises mœurs. Le consul avait recommandé à son interlocuteur de faire ses dévotions à l’église Sainte-Anne où, chaque année, les Lusitaniens de Séville célébraient en grande pompe la fête de la bienheureuse Vierge Marie et celle de Jacques, le valeureux apôtre qui avait porté sur ces rivages la parole du Seigneur.

Sébastao Alvarès avait conseillé à Fernão de ne point se mêler à la petite cohorte d’aigris qui, selon lui, complotaient contre Dom Manoël. C’étaient d’anciens serviteurs du roi, contraints à l’exil quand la justice leur avait demandé des comptes sur l’usage qu’ils faisaient des deniers de la Couronne. Plusieurs d’entre eux, ces dernières années, avaient tenté, en vain, de soulever les paysans de l’Algarve et paraissaient bénéficier de l’étrange tolérance des autorités sévillanes qui fermaient les yeux sur leurs réunions. À tort, avait tonné le consul, car les Nouveaux Chrétiens étaient nombreux parmi ces rebelles et leur conjuration s’apparentait à un véritable sabbat durant lequel ces impies se livraient à leurs odieuses simagrées en osant prétendre qu’ils voulaient le bien de leurs compatriotes et de leur pays.

Fernão avait souri. Le consul portugais n’ignorait sans doute pas les raisons qui l’avaient poussé à quitter Lisbonne. Il le mettait donc en garde contre toute tentation de rejoindre les autres exilés et lui laissait entendre qu’il surveillait de près leurs activités et qu’il n’hésiterait pas un seul instant à user de son crédit pour lui nuire. Quand il s’était ouvert de cette question au curé de Sainte-Anne, ce dernier l’avait rassuré. Sébastao Alvarès était un ivrogne que nul ne prenait au sérieux. Il était criblé de dettes et se servait de sa position pour rançonner ceux qui se trouvaient dans la triste obligation d’avoir affaire à lui. Son pouvoir s’arrêtait là. Le bon prêtre confia à son nouveau paroissien que seuls deux Portugais exerçaient une grande influence à Séville, Diogo et Duarte Barbosa. Le premier, qui avait changé son prénom en Diego[2], était alcade de l’arsenal et avait reçu par un privilège rare de Ferdinand d’Aragon des lettres de

naturalité. Ses mérites lui avaient valu en outre d'être admis au sein du tout-puissant ordre de Saint-Jacques dont il était commandeur. Son fils, Duarte, était un navigateur expérimenté et s'était récemment rendu à Cochin et à Malacca. Le prêtre l'avait aidé à rédiger une relation de ce voyage qui était sous presse à Lisbonne et qui ne tarderait pas à être vendue sur les quais de Séville. Ce type de livre était très populaire et les imprimeurs n'avaient aucun mal à écouler leur production tant les nouvelles des contrées lointaines récemment découvertes suscitaient l'intérêt du public. Ces ouvrages trouvaient plus preneurs que les Vies de saints ou les recueils de sermons que tout bon Chrétien aurait dû posséder. Ils avaient encore plus de succès que les romans de chevalerie, notamment l'*Amadis des Gaules*, dont les récits paraissaient bien pâles à côté des descriptions de peuples vivant à l'état de nature ou de souverains habitant dans des palais somptueux, entourés d'une nuée de serviteurs richement habillés et possédant des armées plus puissantes que toutes celles de la Chrétienté réunies.

Fernão avait sursauté en entendant le nom de Barbosa. Ce patronyme ne lui était pas inconnu. Il se souvint que, durant son enfance à Sabrosa, son oncle avait reçu la visite d'un certain Diogo Sabrosa venu régler avec lui une obscure histoire d'héritage. Les Sabrosa, les Magalhães et les Mesquita étaient en effet alliés même si cette parenté remontait à la nuit des temps ou presque. Les trois familles exerçaient un droit de contrôle sur la nomination de l'abbé d'un monastère voisin et c'était pour discuter de cette affaire que ledit Diogo Barbosa s'était rendu à Sabrosa. Quand il questionna à ce sujet le propriétaire de La Truie qui pêche, ce dernier lui confirma que le père de Duarte Barbosa était bien son parent. À ses yeux, c'était une évidence, et il lui suggéra de ne point tarder à lui rendre visite.

Au ton utilisé par l'aubergiste, Fernão comprit que celui-ci avait déjà informé l'alcade de son arrivée et qu'il lui transmettait une invitation déguisée à laquelle il aurait été peu convenable de ne pas déférer. Après tout, ce lointain cousin n'était pas un personnage négligeable et un simple geste de courtoisie n'engageait à rien.

Fernão se rendit donc le lendemain à l’arsenal où il fut reçu par un commis d’apparence plutôt revêche qui le toisa de haut en l’entendant s’exprimer dans un castillan encore hésitant. Quand il émit la prétention de rencontrer Diego Barbosa en personne, l’homme ricana méchamment.

– Je ne puis le déranger. Mon maître est très occupé et a donné des ordres pour qu’on le laisse en paix.

– Dites-lui que je suis le fidalgo escudeiro Fernão de Magalhães et que je souhaite lui présenter mes respects.

– La belle affaire ! Qui me garantit que vous êtes bien ce que vous dites et non pas l’un de ces quémandeurs qui cherchent à abuser de sa générosité ?

– Sa réponse vous l’indiquera clairement, tout comme ses reproches s’il venait à apprendre que vous m’avez éconduit.

Le commis grommela des mots incompréhensibles et disparut à l’intérieur du bâtiment. Quelques minutes plus tard, il était de retour, affichant un large sourire.

– Ne m’en veuillez pas de m’être comporté comme un véritable cerbère. Une flotte est en partance pour Hispaniola et Sa Seigneurie doit pourvoir à son armement. Elle vous fait savoir qu’Elle est au désespoir de ne pouvoir vous recevoir sur-le-champ mais qu’Elle vous prie de l’attendre dans ses appartements où sa fille, Dona Beatriz, sera heureuse de vous accueillir.

Un officier le conduisit jusqu’à la demeure de son parent où une jeune fille, âgée d’à peine vingt ans, lui fit une gracieuse révérence et le taquina ironiquement :

– Ce matin encore, Père se demandait quand vous vous décideriez à nous rendre visite.

– Il savait donc que je suis à Séville.

– C’est l’un des hommes les mieux renseignés de cette ville et rien, je vous l’assure, ne lui échappe.

Elle s’interrompit pour donner des consignes à un domestique et balayer d’un geste de la main les protestations de son visiteur :

– Mon père serait furieux de vous savoir encore logé à l’auberge alors que notre famille se réjouit de vous héberger.

– J’en suis confus.

– À tort, mon cousin, si vous permettez que je vous appelle ainsi. La chaleur d’un foyer adoucira les premiers moments de votre exil. Je le sais d’expérience. Il n’est pas toujours facile de s’habituer à une nouvelle existence, loin des lieux où l’on a grandi. À mon arrivée ici, il y a une quinzaine d’années, j’ai amèrement regretté que mon père ait été contraint de s’exiler.

– Pour quelles raisons ?

– Celles dont il ne fait pas bon en principe s’enorgueillir, à savoir la défaveur dans laquelle le tenait Dom Manoël. C’est un mal, me dit-on, assez répandu et contre lequel il n’y a point de remède souverain.

– J’ignorais que votre père…

– A connu la disgrâce ? Oui, en dépit de ses brillants états de service. À vrai dire, il n’a guère eu à s’en plaindre si j’en crois les bontés dont il a été comblé par le roi Ferdinand d’Aragon, qui lui a accordé des lettres de naturalité et lui a confié l’arsenal de cette ville. Mon père est loin d’être un cas isolé. Vous ne tarderez pas à découvrir, si vous ne l’avez déjà fait, que cette cité regorge de nos compatriotes qui y ont trouvé le bonheur qu’on leur refusait chez eux. Je gage que ce sera aussi votre cas. Mon père s’y emploiera. Son nom ouvre bien des portes à Séville et je serais fâchée de vous voir partir.

Fernão observait la jeune fille. C’était déjà une femme, comme l’attestaient les rondeurs de sa poitrine. Ses cheveux bruns bouclés et ses yeux noisette mettaient en valeur l’ovale de son visage. Sa taille était bien prise. En un mot, elle était ravissante et la spontanéité de son propos ajoutait à son charme. Cela le troublait. Voilà des mois qu’il n’avait point eu de commerce avec une femme, absorbé qu’il était par ses projets puis par la préparation de son départ. Il sentit le désir monter en lui et tenta de dissimuler sa gêne en marchant de long en large dans la pièce et en se lançant dans l’énumération des tâches qu’il se proposait d’accomplir dans les jours à venir. Nullement dupe de la cause de son agitation, Beatriz ne fit rien pour le mettre à l’aise. Elle se contenta de baisser les yeux d’un

air faussement modeste tout en lui décochant un sourire dont plus d’un godelureau avait dû éprouver l’effet ravageur.

L’arrivée de Diego Barbosa interrompit son supplice. L’alcade était bel homme et portait bien la cinquantaine. Il donna une chaleureuse accolade à Fernão et coupa court à ses remerciements, l’assurant qu’il avait grand plaisir à recevoir chez lui l’un de ses parents. C’était, lui confia-t-il, le juste retour de l’hospitalité dont avaient joui les siens à Sabrosa.

– Vous étiez alors un gamin et passiez plus de temps à courir la campagne qu’à vous soucier des visiteurs. Des amis m’ont tenu informé de vos exploits aux Indes et à Azamor, et de la manière plutôt singulière dont Dom Manoël a cru devoir récompenser votre dévouement.

– Il a agi de même à votre égard.

– Je me garderai bien de lui en tenir rigueur. Ma fille vous a sans doute dit que le roi Ferdinand d’Aragon s’est montré très généreux envers moi. Je suppose qu’un homme de votre qualité a de nombreux projets et je vous promets d’user de mon influence pour les faire aboutir. De tout cela, nous discuterons tout à l’heure après nous être restaurés. Le travail ouvre l’appétit, et je ne manque pas de labeur, comme vous le savez.

*

Fernão s’étira paresseusement dans le lit. Il sentait la chaleur du corps de Beatriz à ses côtés. La veille, leur mariage avait été célébré à l’église Sainte-Anne, et le curé n’avait pas caché sa joie d’unir un fidalgo escudeiro de très bon lignage à la fille de son plus illustre paroissien, commandeur du non moins illustre ordre de Saint-Jacques. Deux mois à peine après son arrivée à Séville, Fernão se retrouvait l’époux d’une lointaine cousine qui lui apportait en dot près de 600 000 maravédis, ainsi que la protection de son père, l’une des personnalités les plus importantes de la ville.

Diego Barbosa s’était félicité de voir sa fille tomber éperdument amoureuse de son parent. À plusieurs reprises dans le passé, il avait dû

rejeter les demandes en mariage formulées par quelques jeunes nobles castillans désargentés auxquels l'imprudente avait tourné la tête. Il se réjouissait de la voir épouser un homme pondéré, certes de quinze ans son aîné et affligé d'une disgracieuse claudication, mais dont l'intelligence et la volonté de fer prédisposaient à la plus belle des carrières. Beatriz n'avait pas attendu de le savoir bien disposé à l'égard de son nouvel amoureux pour répondre aux avances maladroites de Fernão, tout ébloui qu'on veuille bien s'intéresser à lui et lui manifester de tendres sentiments. Deux semaines à peine après leur rencontre, il lui jurait déjà qu'il perdrait le goût de vivre si elle refusait d'envisager leur union. Elle avait ri aux éclats, non point pour le tourner en ridicule, mais pour lui signifier qu'elle n'était pas insensible à sa requête. Avec la fougue de la jeunesse, elle s'était offerte à lui et avait apprécié qu'il la repousse, jurant qu'il ne la posséderait que lorsqu'elle serait devenue sa femme devant Dieu et les hommes. Son corps disait tout le contraire mais il s'était refusé à agir contre sa conscience. Il en avait profondément souffert, disparaissant pendant plusieurs jours et lui expliquant ensuite qu'il avait eu peur de succomber à la tentation. Elle supposait même que ce nigaud avait dû demander à son esclave Henrique de lui assener la discipline pour calmer ses ardeurs. L'esclave malais, qui n'avait point sa langue dans sa poche, lui avait même reproché de faire vivre à son maître tous les tourments de l'enfer en repoussant constamment le moment où elle devrait lui signifier sa réponse. Finalement, un soir, alors qu'ils dînaient tous ensemble, Fernão, Diego Barbosa, Duarte et elle, elle avait fort adroitement détourné la conversation en racontant qu'une de ses plus proches amies était sur le point d'épouser le comte de San Lucar et que cette nouvelle la plongeait dans une joie mêlée de tristesse. Connaîtrait-elle jamais pareil bonheur, elle qui vivait quasiment recluse dans leur vaste demeure où nul ne venait s'il n'y était convié par le maître des lieux ?

Diego et Duarte Barbosa avaient éclaté de rire tout en fixant Fernão qui s'était empressé de formuler sa demande, non sans expliquer qu'il comprendrait aisément un refus puisqu'il n'avait pas de position établie et qu'il était riche d'espérances plus que de terres. Beatriz avait posé délicatement sa main sur la sienne, minaudant, entre deux sanglots,

qu’elle saurait lui faire oublier les peines qu’il avait jusque-là endurées et que les biens qu’elle tenait de sa mère défunte suffiraient largement à leur entretien si son père s’opposait à approuver leur union. Diego Barbosa avait fait mine d’entrer dans l’une de ces colères dont il était coutumier avec ses subordonnés, menaçant de percer de son épée quiconque oserait faire pleurer sa fille en invoquant de faux prétextes. La soirée se termina joyeusement et la ville apprit dès le lendemain le prochain mariage de Fernão de Magalhães, devenu Fernando de Magallanes, et Beatriz Barbosa.

L’alcade avait bien fait les choses. À preuve, la foule nombreuse des invités qui assistaient au banquet donné en l’honneur des époux. Les pauvres n’avaient pas été oubliés. Des tables, chargées de victuailles, avaient été dressées dans la cour de l’arsenal et des barriques de vin mises en perce. Les indigents de la cité acclamèrent les mariés quand ceux-ci vinrent s’assurer qu’ils ne manquaient de rien. Les invités, eux, se répartissaient dans de vastes salles chauffées par des braseros et ornées de splendides tapisseries. Nobles et bourgeois, vêtus de leurs plus beaux atours, devisaient joyeusement tandis que jongleurs et acrobates rivalisaient d’ingéniosité pour distraire l’assistance.

Dans un coin, se tenaient les invités « portugais » de la noce, Ruy et Francisco Faleiro ainsi que Cristobal de Haro. Les trois hommes étaient arrivés ensemble à Séville à bord de l’un des navires du négociant flamand. Celui-ci avait chaudement félicité Fernando de sa bonne fortune et, en riant, lui avait confié que, noces ou pas, il aurait de toute manière quitté Lisbonne. Le duc de Bragance lui avait sèchement signifié que la Couronne refusait de l’indemniser pour la perte de trois navires réquisitionnés par le gouverneur des îles du Cap-Vert et qui avaient fait naufrage en se rendant à San Jorge de La Mina. Ses principaux commanditaires, les Welser, scandalisés par cette injustice, lui avaient ordonné de transférer des rives du Tage à celles du Guadalquivir leur principal comptoir, entraînant à leur suite les autres négociants hanséatiques et flamands. Haro n’en semblait pas autrement affecté.

– À vrai dire, la pingrerie de Dom Manoël m’a tiré d’une mauvaise passe. Une certaine veuve, dont j’avais imprudemment forcé la porte, rêvait de devenir la marâtre de mes enfants. Je ne savais trop comment

m'en défaire. Elle a poussé les hauts cris quand je lui ai confié qu'il me fallait partir pour Séville. C'était là un exil auquel elle se refusait. J'ai fait mine d'en être chagriné mais je suis demeuré insensible à ses pleurs, arguant que les Welser se refusaient à me donner congé.

– Voilà bien une histoire étrange à raconter à un tout nouveau marié !

– Sans nul doute, mais je voulais que vous soyez informé par mes soins de ce départ. Après tout, vous avez des intérêts dans certaines de mes affaires et je puis vous assurer que vous n'aurez pas à vous plaindre de ce changement. Les Welser ont de grands projets dont je vous entretiendrai le moment venu.

Autant Fernando avait eu plaisir à retrouver Haro, autant avait-il peu apprécié la soudaine irruption dans sa vie de Ruy Faleiro et de son frère, Francisco. La mine sombre, l'astronome, dès leurs retrouvailles, s'était lancé dans une interminable série de récriminations. S'il était venu à Séville, s'arrachant aux charmes qu'il jugeait maintenant grands de Lisbonne, ce n'était point pour partager la félicité de son ami. C'était parce qu'il soupçonnait ce dernier de l'avoir oublié et, pour tout dire, de chercher à réaliser leur projet commun sans l'y associer. Fernão avait eu beau lui expliquer qu'ils avaient tous deux décidé qu'il partirait le premier pour prendre certains contacts, l'autre n'avait pas voulu en démordre. On lui mentait, il le savait, cela avait toujours été son lot, mais il ne se laisserait pas faire et ne lâcherait plus d'une semelle son associé. Il s'était même oublié jusqu'à formuler de vagues menaces avant de se rétracter quand son cadet lui avait sèchement ordonné de se taire et de cesser ses divagations, seules responsables du piteux état de leurs affaires. Heureusement, aujourd'hui, il se tenait tranquille, mangeant et buvant tout son saoul comme s'il sortait de carême.

Fernando aperçut son beau-père en conversation fort animée avec un homme de petite taille, vêtu avec soin, dont l'entrée dans la salle avait suscité des murmures flatteurs. Assurément, s'il fallait une preuve de la haute estime dans laquelle les autorités de la ville tenaient Diego Barbosa, la présence à cette fête de Juan de Aranda, l'un des directeurs de la *Casa de Contratacion*, en était la démonstration éclatante.

La Casa de Contratacion, également appelée Maison des Indes, était la principale institution de Séville, son poumon commercial et financier. Elle avait été fondée le 20 janvier 1503 par la défunte reine Isabelle, avec pour mission de gérer les expéditions entreprises au nom de la Castille et de l'Aragon vers les Indes occidentales et autres terres récemment découvertes. Présidée par Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Burgos et ancien confesseur de la souveraine, elle était dirigée par des fonctionnaires issus de la bonne bourgeoisie et de la petite noblesse, aussi âpres au gain que méticuleux et autoritaires. Eux seuls avaient pouvoir d'autoriser le départ des navires et de délivrer aux passagers la permission de s'établir aux Indes après avoir vérifié qu'ils n'étaient ni morisques ni nouveaux chrétiens.

C'est à son *piloto mayor*, son pilote en chef, que revenait le soin de juger de l'opportunité et de la faisabilité des voyages de découverte qui lui étaient soumis par des capitaines, une charge dans laquelle s'était distingué l'illustre Amerigo Vespucci dont Fernando avait lu tous les écrits. Sans de solides appuis au sein de la Casa de Contratacion, nul ne pouvait espérer entreprendre quoi que ce soit. Des centaines de commis, d'ouvriers et d'artisans travaillaient dans ses bureaux et dans ses entrepôts et elle fournissait du travail à des milliers d'autres, leur imposant ses conditions sans qu'ils aient la possibilité d'élever la moindre objection. En quelques années, la Casa de Contratacion avait acquis une importance sans pareille. Elle faisait et défaisait les fortunes au gré des caprices de ses dirigeants.

Fernando s'approcha de Diego Barbosa et de Juan de Aranda, remerciant ce dernier de lui faire l'honneur de sa présence et le complimentant de son élégance, ajoutant qu'il fallait vivre à Séville pour trouver des tailleurs et des maîtres drapiers aussi habiles que celui qui avait confectionné un tel pourpoint. C'était un mensonge éhonté, à tout le moins une flatterie appuyée. Il se doutait toutefois qu'Aranda serait sensible à son compliment car on le disait très soucieux de sa réputation. De fait, il rougit de plaisir et, d'un ton cérémonieux, lui rétorqua :

– Je vous donnerai bien volontiers le nom de cet artisan si vous me rendez visite à la Casa de Contratacion. J'aurai grande joie à vous y recevoir et à vous entretenir d'autres questions. Mon ami Diego Barbosa

n’a pas eu tort, je le lui ai dit, de vous confier son trésor le plus précieux, sa fille. Il m’a parlé de vous et de vos projets. Sachez que je me tiendrais pour offensé si vous ne répondiez pas à mon invitation.

Le ton était aimable mais ferme. Fernando s’inclina respectueusement avant de prendre congé, prétextant que son épouse le réclamait. De fait, Beatriz le taquina :

– Monsieur mon mari, je vous prends sur le fait. Nous sommes à peine mariés que je vous trouve en discussion avec le directeur de la Maison des Indes, l’homme dont les femmes de cette ville ont le plus à se plaindre car il envoie aux antipodes leurs conjoints ou leurs fils. Méditeriez-vous déjà de m’abandonner ?

– Que nenni, ma mie ! J’ai grand plaisir à vous savoir désormais mienne. Cela dit, vous n’ignorez pas que je médite certaine entreprise à laquelle votre propre frère, Duarte, porte un grand intérêt.

– C’est que je l’ai institué votre geôlier, avec pour mission de vous surveiller étroitement et de me faire le fidèle rapport de vos faits et gestes.

L’attention de Fernando fut subitement attirée par la conversation animée de plusieurs invités regroupés près d’un pilier. Ils désignaient au loin Cristobal de Haro et se demandaient à haute voix comment un homme aussi respectable que Diego Barbosa avait pu inviter aux noces de sa fille l’un de ces maudits Flamands. Ce n’était point la première fois qu’il entendait de tels propos. Depuis la mort du roi Ferdinand d’Aragon, l’Espagne se divisait entre partisans et adversaires de son héritier légitime, Don Carlos, archiduc d’Autriche, petit-fils des Rois catholiques, fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, seule héritière de la couronne de Castille.

Cette succession était un véritable écheveau de problèmes et la source de passions où les motifs les plus nobles faisaient bon ménage avec les intérêts les plus sordides. Pour de nombreux habitants de Séville, Don Carlos avait commis une grave erreur en se faisant couronner à Bruxelles roi des Espagnes, conjointement avec sa mère, un titre qu’il n’avait pas *stricto sensu* le droit de porter. Si Ferdinand d’Aragon l’avait officiellement désigné comme son successeur dans son testament,

Isabelle de Castille n'avait mentionné que sa fille, Jeanne la Folle. Or celle-ci, recluse au couvent de Tordesillas depuis son veuvage, n'était pas en mesure de régner et ignorait sans doute ce qui se passait. Elle vivait depuis des années dans un autre monde, peuplé de créatures de son invention qui la reposaient de la futile agitation des hommes.

L'incapacité de Jeanne la Folle ne justifiait pas aux yeux des légistes que Don Carlos se soit proclamé roi de Castille au même titre qu'elle. Il aurait dû solliciter leur avis et attendre que les Cortès lui confèrent cette dignité. C'est pour mettre un terme à ces querelles que Don Carlos, après avoir longtemps pesé le pour et le contre, avait quitté ses Flandres natales pour débarquer sur les côtes des Asturies le 18 septembre 1517.

L'accueil de ses nouveaux sujets avait été glacial. Ils n'avaient guère apprécié sa décision d'envoyer à Bruxelles son frère cadet, Don Fernando, élevé jusque-là en Espagne où il jouissait d'une énorme popularité, comme s'il voulait éliminer un possible rival au trône d'Aragon. Mais ce qui avait le plus choqué les Asturiens, puis les autres Espagnols, c'est que Don Carlos avait emmené avec lui ses principaux conseillers, flamands ou bourguignons, parmi lesquels on trouvait son précepteur, Adriaan Floriszoon, recteur de l'université de Louvain, Guillaume de Croÿ, seigneur de Chièvres, et le chancelier Jean Sauvage, descendant d'une longue lignée de juristes bourguignons. Or ces hommes l'avaient poussé à se débarrasser de celui qui faisait jusque-là fonction de Premier ministre et de maître de la péninsule, le tout-puissant cardinal Francisco Jimenez de Cisneros, qui n'avait point survécu à sa disgrâce. Le peuple l'avait pleuré, y compris les Morisques et les Nouveaux Chrétiens contre lesquels il avait jadis sévi.

Cette fin cruelle avait provoqué un fort sentiment de haine contre les Flamands. Des négociants anversois en avaient fait l'amère expérience. Ayant eu le malheur de parler leur langue en public alors qu'ils se trouvaient dans une auberge de Séville, ils avaient été poursuivis par des manouvriers désœuvrés, et des archers avaient dû s'interposer pour conduire les malheureux en lieu sûr et leur éviter d'être déchiquetés par

les émeutiers. « Mort aux Flamands », « À bas les hommes du Nord » : les cris de la foule ne laissaient aucun doute sur les raisons de sa colère.

Installé depuis peu à Valladolid, Don Carlos avait eu beau s'y faire couronner en grande pompe, sa position demeurait des plus précaires. Il ne serait véritablement roi qu'après avoir sollicité et obtenu l'accord des Cortès de Castille convoqués pour le mois de mars 1518. À condition que sa mère ou son frère cadet n'ourdissent pas contre lui un complot de dernière minute.

Le déchaînement des passions expliquait les propos surpris par Fernando et la haine manifestée à l'égard de Cristobal de Haro. Cette situation était de surcroît préjudiciable à ses démarches. Car les principaux officiers de la Couronne, ignorant ce que leur réservait l'avenir, observaient un attentisme prudent. Nommés par Ferdinand d'Aragon, ils craignaient d'être emportés dans la disgrâce dont avait déjà souffert le malheureux cardinal Cisneros et voyaient dans les étrangers de bon rang de possibles successeurs. Diego Barbosa partageait leurs inquiétudes et il avait fallu l'insistance de son futur gendre pour qu'il consente à inviter de Haro aux noces. Fernando jugea plus prudent de ne pas prendre publiquement la défense de son ami. Il était lui-même étranger et n'ignorait pas qu'à Séville les Portugais, en dépit de leur nombre, n'en avaient pas moins des ennemis farouches. Andalous et Lusitaniens étaient trop proches pour ne point se détester. L'insolente prospérité de Lisbonne, alors que Séville ne parvenait pas à assurer la subsistance de tous ses habitants, était un motif de discorde qui ne demandait qu'à être ravivé. Mieux valait donc se montrer prudent.

*

Enveloppés dans de bonnes houppelandes, les trois hommes écoutaient leur interlocuteur plaider sa cause. Rien ne laissait deviner s'ils étaient ou non sensibles aux arguments développés devant eux. Leurs visages étaient immobiles. Ils ne portaient même point attention au crissement de la plume du greffier, occupé à noircir des lignes et des lignes afin que le

procès-verbal de cette audition figure en bonne place dans les archives. Dans un coin de la pièce, se trouvait un moine, dont la robe de dominicain clamait qu'il appartenait à l'Inquisition et qu'il était là pour surveiller la stricte orthodoxie des propos tenus et, le cas échéant, demander qu'on défère à la justice de l'Église l'homme assez fou pour contredire les vérités les mieux établies. À deux reprises, il avait froncé les sourcils, puis, satisfait par les explications données, avait laissé l'orateur poursuivre son discours, dodelinant de la tête quand il l'avait entendu raconter ses combats contre les Maures.

Diego Barbosa avait fait répéter à son gendre la moindre phrase de son discours, corrigeant ses fautes de castillan et lui suggérant, à moult reprises, d'atténuer la vigueur de ses propos. Il ne devait rien exiger, tout au plus suggérer habilement que la Casa de Contratacion n'aurait qu'à se louer d'avoir fait appel à ses services. Il lui avait déconseillé de faire allusion à Messer Colombo et au scepticisme qui avait accueilli à son début ses théories. Feu l'amiral de la mer Océane n'était guère en odeur de sainteté à la Maison des Indes. Celle-ci était en procès avec ses héritiers et rien ne pouvait plus indisposer ses dirigeants qu'un éloge de l'aventurier dont les voyages avaient, selon eux, coûté des sommes folles à la Couronne.

Sur les conseils de son beau-père, Fernando avait fait l'éloge d'Amerigo Vespucci, piloto mayor de la Casa de Contratacion, soulignant que celui-ci, sans se prononcer formellement, n'avait pas exclu l'existence d'un passage occidental entre l'Océan et la mer des Indes. Ceux qui l'avaient employé ne pouvaient mettre en doute son témoignage et ses compétences. C'était sur ce point qu'il avait particulièrement insisté, ajoutant qu'il tenait d'un sien ami, établi à Ternate, confirmation de l'existence de cette route. Il était tout disposé, si ses juges approuvaient ses projets, à leur communiquer copie des lettres conservées en lieu sûr pour d'évidentes raisons de sécurité.

L'un des trois personnages l'interrompit :

– Vous dites que votre ancien compagnon d'armes est passé au service du sultan de Ternate. Quel crédit pouvons-nous accorder à la parole d'un homme assez oublieux de ses devoirs de Chrétien pour proposer son épée à un souverain infidèle ?

– Je le sais bon chrétien et je suis persuadé qu’il n’a pas coiffé le turban. Il serait le premier heureux de voir des prêtres débarquer de nos navires pour prêcher l’Évangile aux naturels de cette contrée.

– Reste qu’il a été sujet de Dom Manoël, qu’il le reste en théorie et que le Portugal pourrait donc réclamer ces terres pour lui.

– Non car celles-ci se trouvent dans la partie du monde réservée à l’Espagne.

– Comment le savez-vous ?

– Par un mien ami, un astronome très réputé, dont les calculs l’établissent clairement.

– Si tel était le cas, il serait là à vos côtés.

Fernando accusa le coup. Il avait eu grand tort de ne pas prévenir Ruy Faleiro de cette rencontre. Certes, ce dernier avait bien des défauts et risquait d’indisposer par ses extravagances et son autoritarisme les dirigeants de la Casa de Contratacion. Il était toutefois le seul à maîtriser à la perfection les savants calculs qui lui permettaient de répondre à toutes les objections. Fernando était bien incapable de le faire et ses explications embrouillées auraient desservi sa cause. Il avait commis une erreur et chercha une issue :

– Je n’ai point voulu embarrasser Vos Seigneuries avec des matières dans lesquelles Elles n’ont nul besoin de lumières supplémentaires. Néanmoins, si vous le souhaitez, ce savant se tient à votre disposition.

Son contradicteur sourit méchamment.

– Gardez vos compliments sur notre prétendue science, nous n’en avons cure. Il me semble que vous esquivez un point d’importance.

– Lequel ?

– Vous prétendez que ces fameuses îles sont situées dans la part du monde réservée à l’Espagne.

– Assurément.

– Voilà qui est bien curieux. Si je suis bien informé, vous avez proposé pareil voyage à Dom Manoël, votre souverain. Je suis sûr que, pour

obtenir son accord, vous lui avez affirmé que ces îles sont dans la partie portugaise du globe.

– Vous faites erreur. J'ai simplement constaté alors que leur position est incertaine et que mon voyage permettrait d'en savoir plus à ce sujet. S'il m'avait écouté, j'aurais pris possession de ces terres en son nom.

– Alors qu'elles appartiennent à l'Espagne !

– La chose se serait arrangée entre souverains. Vos Seigneuries n'ignorent point que le traité de Tordesillas est la version remaniée d'un précédent traité et qu'il connaîtra à l'avenir bien des modifications. Ce que je sais, moi, c'est que j'ambitionne de servir la Castille et l'Aragon, et c'est elles que je ferai bénéficier de mes découvertes.

– Voilà qui a le mérite de la franchise ! Avez-vous tant envie de vous battre contre votre ancien suzerain ? Car, pour gagner les Moluques par la route que vous nous suggérez, vous serez obligé de naviguer dans la part du monde appartenant au Portugal.

– Le Traité prévoit cette navigation s'il s'agit de rejoindre sa propre portion du globe. C'est parce qu'il le savait que feu le roi Ferdinand avait demandé à l'un de ses capitaines de gagner les Moluques en contournant l'Afrique.

Fernando comprit, trop tard, qu'il avait commis une faute en évoquant ce projet d'expédition qui n'avait point abouti et dont il avait entendu parler par Cristobal de Haro. Celui-ci tenait l'information de ses espions, probablement des employés de la Casa de Contratacion. En mentionnant ce voyage, il risquait fort de passer pour leur complice et c'est à cela qu'il attribua la froideur avec laquelle ses interlocuteurs le congédièrent une fois qu'il eut répondu à toutes leurs questions.

Quatre jours plus tard, Diego Barbosa prévint son gendre qu'il avait à lui annoncer une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'était que les directeurs de la Casa de Contratacion estimaient inutile de donner suite au projet qu'il leur avait exposé. La bonne nouvelle, que Juan de Aranda souhaitait le revoir pour un entretien particulier avec son ami Ruy Faleiro.

Diego Barbosa déconseilla à son gendre de se rendre sur-le-champ chez Juan de Aranda. Une trop grande précipitation nuirait à ses intérêts.

Aranda le supposait désespéré par le rejet de son projet et souhaitait sans nul doute tirer profit de la situation pour obtenir ce qu'il voulait, à ses propres conditions. Mieux valait faire comme si de rien n'était et donner l'impression que le refus de la Casa de Contratacion ne portait pas un coup fatal à ses ambitions. En constatant que le Portugais ne s'empressait pas de répondre à sa convocation, Aranda s'imaginerait bien des choses. Il le soupçonnerait de vouloir partir pour Anvers ou Londres afin d'y trouver des financiers. C'est alors, expliqua Diego Barbosa, qu'Aranda deviendrait plus malléable et en rabattrait de ses prétentions. À l'en croire, il n'avait pas le choix. Une enquête avait été discrètement ouverte par Adriaan Floriszoon sur les finances de la Casa de Contratacion et il y avait fort à parier qu'Aranda serait bien en mal de justifier certains mouvements de fonds et dépenses. Sauf s'il parvenait à se rendre indispensable, et l'expédition de Fernando pouvait constituer pour lui une planche de salut.

Fernando n'était pas mécontent de ce délai. Il lui fallait en effet maintenant affronter Ruy Faleiro et avouer à celui-ci que ses craintes étaient fondées. Oui, sans le prévenir, il avait commencé à discuter de leur projet avec la Casa de Contratacion, oui, il avait cru bien faire et s'en repentait amèrement. L'explication entre les deux hommes vira au cauchemar. Éructant, vociférant, Faleiro se roula par terre, se frappa la tête contre les murs, se tordit les mains dans tous les sens, hurlant à la trahison, menaçant de mettre fin à ses jours puis déversant sur Fernando un véritable tombereau d'insultes, toutes plus violentes les unes que les autres. Seul le souci de ne pas placer en position délicate son beau-père l'avait retenu de plonger son épée dans la gorge de Faleiro, que son frère emmena.

Une chose était sûre. C'était la fin de leur association. Il en éprouvait une vive contrariété. Ruy Faleiro était l'être le plus difficile et le plus insupportable qu'il ait jamais rencontré. C'était un mauvais coucheur et un querelleur procédurier qui décourageait les meilleures volontés. Toutefois, c'était un savant hors pair, dont on ne pouvait remettre en question les calculs. Lui trouver un remplaçant prendrait des mois, voire des années. Sans compter le fait que Faleiro, échaudé par son expérience

sévillane, pourrait être tenté de regagner Lisbonne et de vendre leur projet au duc de Bragance.

Fernando ruminait ces sombres pensées quand, quelques jours plus tard, Diego Barbosa, à son retour de l'arsenal, lui proposa de boire à la fin de ses ennuis.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Que Ruy Faleiro est redevenu votre ami et chante désormais vos louanges, se disant tout disposé à vous accompagner chez Juan de Aranda et à séduire ce dernier.

– J'en doute fort et je dois vous dire…

– Ce que vous avez omis de me raconter à propos de vos démêlés avec ce coquin. Comme si le bruit de votre dispute, dans cette maison, pouvait ne pas parvenir à ma connaissance.

– Par quel artifice avez-vous pu apprivoiser cette bête fauve ?

– Il a le malheur d'avoir un frère aussi imprudent que naïf. Ne cherchez pas à en savoir plus, je lui ai juré que je serais muet comme une carpe sur sa faute tant que son frère se comportera selon mes instructions.

Diego Barbosa se montra intransigeant sur ce point, tout comme son fils Duarte, qu'on voyait pourtant s'afficher dans les tavernes en ville aux côtés de Francisco Faleiro et qui avait sans doute joué un rôle dans cette affaire. Soulagé par l'heureuse issue de cette mauvaise querelle, Fernando jugea plus prudent de ne pas plus retarder son entrevue avec Juan de Aranda. Il envoya Henrique annoncer sa venue. L'esclave malais revint, porteur d'un mot griffonné à la hâte. Aranda lui faisait savoir qu'il serait heureux de le voir, non pas à la Casa de Contratacion, mais chez lui, le soir même. Il devait venir seul car ils auraient à parler de Ruy Faleiro.

À la tombée de la nuit, Fernando se présenta à la porte d'une vaste maison située à proximité de la Giralda. Un homme de belle prestance, vêtu avec soin et parlant un excellent castillan, le conduisit jusqu'à un salon donnant sur une volière. Sa peau cuivrée indiquait qu'il s'agissait d'un esclave indien venu de la lointaine Hispaniola. Diego Barbosa avait expliqué à son gendre qu'on trouvait de moins en moins facilement à se

procurer de ces malheureux. Ils étaient dévoués et fort habiles, mais de constitution fragile et la plupart ne survivaient pas plus de trois ou quatre ans à leur arrivée. C’était bien dommage car, tant en ce qui concernait la finesse de leurs traits que leur intelligence, ils se montraient infiniment supérieurs aux Nègres d’Afrique ou aux Maures de Berbérie.

Surgi d’une porte dérobée, Juan de Aranda désigna à Fernando un divan et s’assura que nulle oreille indiscrète n’écouterait leur conversation. Soulagé, il se décida à entrer dans le vif du sujet. Ce n’était point, expliqua-t-il à son visiteur, le directeur de la Maison des Indes qui le recevait, mais l’homme privé, Juan de Aranda, ami de longue date de Diego Barbosa et, donc, de ses parents et alliés. Il déplorait hautement l’avis négatif rendu par ses collègues, en dépit des pressions qu’il avait exercées sur eux. Ces deux imbéciles étaient des ignares et des incapables, que la moindre dépense effrayait. À l’idée d’envoyer une flotte aux Moluques, ils avaient cru défaillir comme s’ils engageaient leurs propres deniers et non ceux de la Couronne. Ces couards craignaient que les Cortès ne leur fassent reproche de leur prodigalité.

Juan de Aranda se rengorgea comme pour bien signifier qu’un homme de sa qualité et de son expérience était bien au-dessus de ces médiocres considérations de boutiquiers. Il avait beaucoup réfléchi, dit-il, à la question de la route du ponant et avait eu de nombreux entretiens à ce sujet avec Amerigo Vespucci. Le piloto mayor s’était montré peu loquace, signe qu’il cachait à ses employeurs certaines choses, tant qu’il n’aurait pas l’assurance de pouvoir monnayer ses précieux secrets. Car cet Italien était d’une rare cupidité, désireux de laisser à ses parents une fortune considérable, celle dont il avait si cruellement manqué à ses débuts. Avare, il était aussi très prudent. À sa mort, l’ouverture de ses papiers n’avait permis de découvrir aucun document d’importance. Il avait sans doute fait parvenir à l’étranger cartes et journaux de bord relatifs à ce fameux passage, à moins qu’il ne les ait purement et simplement détruits.

Voilà pourquoi, selon Aranda, il était de la plus haute importance que Faleiro reste à Séville et les aide de ses calculs et connaissances. Le poste de piloto mayor était vacant depuis la mort de Vespucci et Aranda souhaitait savoir si, d’après son interlocuteur, Faleiro avait les qualités

nécessaires pour l’occuper. Fernando ne cacha pas son étonnement et sa déception. Était-ce seulement pour discuter des mérites de son compagnon qu’on l’avait convoqué ? Sur ce point, sa réponse était sans équivoque : Faleiro était un savant estimé de ses pairs et leur supérieur à bien des égards. Il n’y avait qu’un seul obstacle à sa nomination comme piloto mayor. Il ignorait tout de l’art de la navigation et son voyage de Lisbonne à Séville, à bord du navire de Cristobal de Haro, avait été pour lui un véritable supplice. Le malheureux avait vomi tripes et boyaux et supplié qu’on le débarque au premier port venu alors que leur nef ne s’était pratiquement pas éloignée du rivage. Libre à Aranda de lui confier ou non cette charge, ce n’était point son affaire à lui. Aranda avait-il une proposition à lui faire ? Si oui, il serait bien avisé de se dévoiler. Car la décision de Fernando était prise. Dès le printemps suivant, il partirait pour Londres proposer ses services à John Cabot, dont le père avait jadis navigué jusqu’aux Indes. Il trouverait auprès de lui une oreille attentive, comme on le lui avait laissé entendre.

Aranda le remit doucement mais fermement à sa place. S’imaginait-il qu’il pourrait partir aussi aisément que cela ? Certains obstacles pourraient se dresser sur sa route, contre lesquels son beau-père ne pourrait rien faire. La menace était discrètement formulée, suivie de bonnes paroles destinées à en atténuer l’effet. À quoi bon envisager un tel exil alors que le succès était à portée de sa main ? Certes, la Casa de Contratacion avait rejeté son offre, ses administrateurs ne tarderaient pas à s’en mordre les doigts quand ils verraient des navires rapporter à Séville les épices des Moluques. Des navires affrétés par des particuliers prêts à investir de grosses sommes d’argent dans des expéditions vers le ponant qui leur rapporteraient en retour d’immenses bénéfices. Séville prendrait la place de Lisbonne et attirerait tous les négociants européens. Pour parvenir à ce résultat, il suffisait qu’un homme alliant l’intelligence et l’autorité persuade le jeune et inexpérimenté Don Carlos qu’il avait tout intérêt à encourager l’initiative privée de ses plus dévoués serviteurs.

Aranda toussota pour se donner une contenance. Cet homme, c’était lui, il n’en faisait plus mystère. Certes, il n’avait pas encore été présenté au nouveau souverain, mais il connaissait fort bien le seul Espagnol de son Conseil, l’éminent archevêque de Burgos, Juan Rodriguez de

Fonseca. Ce dernier serait tout disposé à leur apporter son appui surtout si on lui faisait miroiter la perspective de gros bénéfices. Car le prélat rêvait de recevoir le chapeau de cardinal et savait qu'il ne l'obtiendrait qu'en graissant la patte des principaux conseillers du pape. Aranda était son homme de confiance à Séville et il se reposait entièrement sur ses avis. Il se proposait donc de se rendre à Valladolid pour solliciter une audience de l'archevêque et une lettre d'introduction pour les autres membres du Conseil qu'il se faisait fort de convaincre. Dès lors, il serait facile d'être reçu par Don Carlos et d'obtenir de ce dernier une charte en bonne et due forme autorisant le départ d'une flotte privée en direction des Moluques. Fernando et Faleiro étaient-ils disposés à l'accompagner à Valladolid et à le seconder dans ses démarches ? Voilà pourquoi il l'avait fait venir chez lui et attendait une réponse sans tarder.

Fernando eut l'impression que la foudre s'abattait sur lui. Aranda avait formulé sa proposition avec un formidable aplomb et semblait savourer la gêne qui s'emparait de son interlocuteur. C'était un joueur redoutable qui déplaçait précautionneusement ses pions sur l'échiquier avant de passer à l'attaque et de fondre sur l'adversaire, ne lui laissant aucune chance de sauver ses pièces. Ses arguments ne pouvaient être négligés. Diego Barbosa, son beau-père, était certes alcade de l'arsenal de Séville et un personnage considérable dans sa cité, mais il n'était guère que l'un des innombrables officiers de la Couronne. Il n'avait pas ses entrées à la Cour comme Aranda et Fonseca. Un Fonseca qui devait être déjà au courant de l'affaire, contrairement à ce qu'affirmait Aranda. Celui-ci ne se serait jamais avancé à murmurer son nom s'il ne disposait pas de solides assurances. La proposition qui lui était faite de se rendre à Valladolid était un ordre déguisé émanant de l'archevêque de Burgos. S'y soustraire, c'était prendre le risque d'être jeté, sous le premier prétexte venu, dans un cul-de-basse-fosse ou d'être livré à l'Inquisition à la suite d'une providentielle dénonciation. Les Espagnols avaient une réputation bien établie en la matière. Il déplaisait cependant à Fernando de devoir céder à cet ultimatum, aussi tenta-t-il une échappatoire :

– Admettons que je refuse ce que la sagesse devrait m'inciter à faire. Vous seriez obligé de patienter des mois ou des années avant de retrouver

des hommes tels que Faleiro et moi, ayant la science des chiffres et la connaissance de ces contrées.

– Vous n'avez pas tort. À ceci près qu'en admettant que vous puissiez quitter l'Espagne, il vous faudrait le même temps, à tout le moins, pour être admis à la Cour de France ou à celle d'Angleterre. Je ne suis pas sûr que leurs souverains fassent bon accueil à vos propositions. Le roi de France ne jure que par ses expéditions en Italie. Les Moluques l'intéressent moins que Milan ou Naples. Quant à Henry Tudor, il ne rêve que de récupérer la Guyenne et l'Anjou sur lesquels ses prédécesseurs ont régné. Convenez donc que nous avons mutuellement besoin l'un de l'autre. Songez bien à ceci : vous êtes arrivé à Séville en septembre, nous sommes en janvier et votre dossier a déjà été examiné par la Casa de Contratacion.

– Et refusé.

– Songez que ce fut le cas aussi de Messer Colombo. Lequel avait dû patienter plus longtemps que vous.

– Reste que la Casa de Contratacion ne m'a laissé aucun espoir.

– C'est cette faute que j'entends réparer.

– Combien nous coûtera votre dévouement ?

– J'aime qu'on aille droit au fait. Un huitième des bénéfices de l'entreprise et c'est bien peu en échange de ce que je puis vous apporter. C'est à prendre ou à laisser. Vous reprochez amèrement à mes collègues de s'être montrés par trop timorés mais vous vous conduisez comme eux. C'est à croire que le courage vous manque au moment où il est le plus nécessaire. Pourtant votre détermination est le plus sûr gage de la justesse de votre projet, cent fois plus que les calculs de Faleiro.

– Je ne puis prendre la décision sans le consulter.

– Vous n'avez pas eu autant de scrupules lors de notre première rencontre. Topez-la, je suis persuadé que vous trouverez les mots pour obtenir son accord.

*

*Le 28 novembre de l’an de grâce 1517*

*De Sébastao Alvarès, consul de la nation portugaise à Séville*
*Au Très Noble et Très Haut Duc de Bragance*

*Votre Seigneurie apprendra par cette lettre que le dénommé Fernão de Magalhães, dont Elle m’avait demandé de surveiller les faits et gestes, épousera prochainement la fille de Dom Diogo Barbosa, alcade de l’arsenal de Séville.*

*Votre Grâce avait eu raison de me mettre en garde contre ce fidalgo d’une habileté diabolique. Certes, Barbosa est son parent, mais il est difficile de croire qu’il ait pu donner si rapidement son consentement à une telle union.*

*Votre Seigneurie n’ignore pas que Barbosa exerce une malheureuse influence sur nos compatriotes installés dans cette ville, notamment ceux qui prétendent à tort avoir été les victimes de notre bien-aimé souverain, Dom Manoël.*

*Barbosa, ainsi que je vous l’ai écrit, est passé au service de la Castille et a renoncé à tout retour à Lisbonne. Je le crois toutefois assez rancunier et perfide pour tenter d’assouvir sa soif de vengeance en favorisant certaines machinations.*

*Je redoublerai de vigilance à son égard, d’autant que Ruy Faleiro s’est présenté à moi, porteur des lettres l’accréditant comme votre agent, et qu’il est au mieux avec Fernão de Magalhães.*

*Je suis votre humble serviteur,*

*Sébastao Alvarès.*

*

*Le 4 décembre de l’an de grâce 1517*

*De Ferdinand, infant d’Aragon*
*À Juan de Aranda, directeur de la Casa de Contratacion*

*Sache que je n’ai pas oublié l’époque où tu étais attaché à ma personne et où tu veillais avec attention sur mes jeunes années.*

*Le souvenir m’en est d’autant plus cher qu’un sort injuste me condamne aujourd’hui à un exil déguisé.*

*Dès notre première rencontre, mon frère Don Carlos m’a signifié l’ordre d’avoir à partir immédiatement pour la Flandre.*

*Te décrire cette contrée n’est guère facile. Les plus belles journées de l’automne y ressemblent aux pires journées de notre hiver. Les habitants y parlent une langue barbare aux sonorités aussi tranchantes qu’une bonne lame de Tolède. La chasse que, tu le sais, j’aime à pratiquer, n’y a aucun charme. Où sont mes sierras et leurs pentes enneigées où il était si agréable de traquer l’ours et le gros gibier ? Ici, un monticule fait figure de sommet infranchissable et la plaine s’étend à l’infini, coupée de mauvaises rivières dont les flots sont aussi calmes que l’huile dans une jarre.*

*C’est te dire combien me manque le pays où j’ai grandi et où je croyais succéder à mon grand-père ainsi qu’il me l’avait laissé entendre.*

*Tu n’ignores pas que je compte de nombreux partisans chez nos hidalgos et nos bourgeois et j’ai bonne espérance qu’ils me conservent leur soutien et leur affection. Mon frère Don Carlos ignore tout de la Castille et de l’Aragon et je doute fort qu’il parvienne à s’habituer à nos mœurs si différentes de celles de la vieille Maison de Bourgogne, dont il a épousé la morgue et les préjugés.*

*C’est te dire combien il serait judicieux qu’une initiative malheureuse de sa part le place dans une situation telle qu’il n’aura d’autre choix que de me confier la régence et de s’en retourner dans ses brumes.*

*Je te sais homme assez habile pour réaliser mes vœux et tu peux compter sur ma gratitude.*

*Fais donc diligence pour mériter les bienfaits dont je te comblerai en cas de succès.*

*Ferdinand, infant d’Aragon.*

*

*Le 20 décembre de l’an de grâce 1517*

*De Duarte Barbosa*
*À Juan d'Avila*

*Sache que mon père est intervenu en ta faveur et en faveur de ta famille afin que vous soyez autorisés à vous embarquer au printemps pour l'île d'Hispaniola.*

*Comme convenu, je te remettrai alors 70 000 maravédis afin de pourvoir aux frais de ton établissement dans cette contrée. Le gouverneur de l'île a été averti qu'il aurait à utiliser tes services et ceux de tes parents.*

*Je n'ai pas besoin de te rappeler que tu dois observer le plus grand mutisme sur le traquenard que tu as tendu à cet imbécile de Francisco Faleiro en lui faisant croire qu'il pourrait assister chez toi à une cérémonie célébrée selon le rite judaïque.*

*Toi et les tiens avez joué à la perfection votre rôle et mes hommes ont joué à merveille le leur, celui d'agents de l'Inquisition prêts à monnayer leur silence, pour autant qu'une autorité supérieure, mon père en l'occurrence, se porte garant de l'exécution de la transaction.*

*Francisco Faleiro a signé des aveux complets que je garde précieusement pour m'assurer de sa docilité et de la bonne exécution de mes volontés.*

*Que l'avenir te soit clément,*

*Duarte Barbosa.*

*

*Séville, le 5 janvier de l'an de grâce 1518*

*De Juan de Aranda*
*À Diogo Ortiz*

*J'ai reçu le rapport que tu m'as adressé au sujet de la demande formulée par Fernando de Magallanes à la Casa de Contratacion.*

*Je trouve bien imprudentes les conclusions positives auxquelles tu parviens alors que l'intéressé n'a fourni aucune preuve matérielle solide de ses dires.*

*Tu sais comme moi la difficile situation dans laquelle nous nous trouvons, ignorant ce que notre nouveau souverain entend faire de notre institution.*

*L'amitié que je te porte me conduit à t'éviter de commettre un faux pas qui pourrait grandement nuire à ta carrière.*

*J'ai pris la liberté de changer du tout au tout ton rapport, qui affirme désormais que ledit projet est irréalisable et de nature à envenimer les relations entre l'Espagne et le Portugal. Je l'ai fait enregistrer dans nos archives et il ne te reste plus qu'à y apposer ta signature.*

*Sache que tu n'auras qu'à te féliciter de cette sage mesure.*

*Juan de Aranda.*

1- Version espagnole du nom « Cristovao de Haro ».

2- Variante espagnole du portugais Diogo.

# 6

Depuis son arrivée à Valladolid, en compagnie de Ruy Faleiro et de Juan de Aranda, Fernando n’avait guère eu un seul instant à lui. Le directeur de la Casa de Contratacion ne cessait de lui présenter différents personnages dont il avait bien du mal à se souvenir du nom. À en croire son associé, c’étaient autant d’hommes influents dont la bienveillance leur serait indispensable pour faire progresser leur affaire et obtenir que le Conseil de la Couronne daigne examiner dans les meilleurs délais leur projet. Il s’en doutait, cette frénésie de rencontres, toutes plus vaines les unes que les autres, n’avait d’autre but que de lui faire sentir sa méconnaissance des usages de la Cour et son ignorance des personnes qui comptaient. Aranda prenait un malin plaisir à faire étalage de l’étendue de ses relations et lui signifier de la sorte que, sans son concours, il n’avait aucune chance de parvenir à ses fins. Qui pourrait bien avoir l’idée saugrenue de s’intéresser à un homme dont la claudication suscitait le sourire ironique des jeunes hidalgos et la moue faussement apitoyée de leurs épouses ?

Fernando en avait pris son parti et se contentait de marmonner quelques propos convenus, prenant grand soin de bien tourner ses phrases et de ne commettre aucune faute. Son castillan était encore hésitant, en dépit des leçons qu’il avait prises auprès de son beau-frère, Duarte. À plusieurs reprises, ses interlocuteurs, excédés par la lenteur précautionneuse avec laquelle il s’exprimait, avaient brisé là la conversation et lui avaient sèchement tourné le dos. À chaque fois,

Aranda avait levé les yeux au ciel d'un air excédé, lui reprochant de n'être qu'un rustaud incapable de briller en société.

Leur auberge était située non loin du palais épiscopal où Don Carlos et ses conseillers étaient logés. Le propriétaire leur avait loué deux chambres, en leur faisant bien sentir qu'il leur consentait là une faveur exceptionnelle. Ils devaient en passer par ses conditions, exorbitantes, qu'il leur énonça sèchement. C'était à prendre ou à laisser. Aranda avait discuté le prix pour la forme puis s'était incliné. Il s'était réservé l'une des chambres, obligeant Fernando à partager avec Faleiro et Henrique une pièce sombre et minuscule meublée de deux mauvais lits. L'esclave malais était contraint de dormir à même le sol sur un tas de couvertures de laine rugueuses. Dormir était d'ailleurs un grand mot car l'astronome ronflait si fort qu'il les empêchait de trouver le sommeil. Ce n'était pas là son moindre défaut. Durant la journée, il ne cessait de faire montre d'une agitation brouillonne, se lançant dans d'interminables discours et brandissant ses grimoires comme autant de preuves décisives à l'appui de ses élucubrations. Quand il consentait enfin à se taire, il exigeait qu'on le laisse seul, prétextant qu'il ne pouvait travailler s'il était constamment dérangé par les allées et venues de Henrique, oubliant qu'il avait chargé celui-ci de diverses tâches comme entretenir le feu ou nettoyer ses bottes et ses chausses.

Après deux jours passés à subir le joug de ce véritable tyran, Fernando avait averti Aranda et Faleiro que, ce soir-là, il ne dînerait pas en leur compagnie. Il prétexta avoir besoin de calme pour réfléchir et les laissa donc à leurs bavardages incessants. Après avoir longuement erré dans les rues de la cité grouillantes de badauds, il pénétra dans une petite taverne qui ne payait guère de mine. Les clients étaient rares. Il trouva une table non loin de la cheminée et commanda un cruchon de vin et une écuelle de soupe qu'on lui servit, accompagnés d'une large tranche d'un mauvais pain noir.

Trois hommes firent leur entrée, portant de lourds manteaux de laine qui ne les empêchaient pas de grelotter. En mauvais castillan, l'un d'entre eux demanda à Fernando s'ils pouvaient prendre place à sa table, si proche de l'âtre. Il acquiesça et ils s'assirent à ses côtés, se faisant servir du vin. Ils paraissaient être étrangers, mais des personnes de qualité, à en

juger par leurs pourpoints dissimulés sous leurs manteaux. Deux d’entre eux avaient la cinquantaine et les cheveux grisonnants. Le troisième n’avait pas plus de vingt ans. Il avait de longs cheveux bruns, un visage allongé et un menton proéminent. Chose curieuse, ses compagnons s’adressaient à lui de manière très respectueuse, comme s’il était leur maître. Fernando en conclut qu’il s’agissait peut-être de pèlerins, allemands ou flamands, se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le cadet avait peut-être tué un homme en duel et s’était vu infliger cette pénitence par son confesseur. Le souvenir de cette faute expliquait en tous les cas son air triste, à moins que ce ne fût la douleur de se trouver si loin de chez lui.

Tel devait être le cas car, sans prendre la peine de se présenter, il entama, dès qu’il eut avalé sa soupe, la conversation avec Fernando, lui demandant s’il habitait Valladolid. Le gendre de Diego Barbosa le détrompa. C’était la première fois qu’il se rendait dans cette cité. Il était gentilhomme portugais, récemment marié, et se trouvait là pour affaires, espérant bien obtenir du nouveau monarque une flotte pour se rendre aux Moluques. Son interlocuteur parut surpris.

– Quelle raison peut pousser un homme assez chanceux pour avoir trouvé une excellente épouse à partir aussi loin ?

– C’est le lot de tout soldat. Je suis militaire de carrière et j’ai combattu aux Indes et en Berbérie, au service de Dom Manoël de Portugal. C’est là que j’ai reçu cette mauvaise blessure qui m’interdit désormais de monter à cheval et de rompre des lances contre les Infidèles. Je suis toutefois assez valide pour trouver à m’employer comme capitaine sur un navire et mener celui-ci jusqu’aux îles aux épices.

Le jeune homme le dévisagea de manière pensive.

– Heureux celui qui peut décider de sa vie et choisir son destin. C’est un sort qui n’est point donné à tout le monde. Je ne puis croire cependant qu’un soldat comme vous soit uniquement motivé par l’appât du gain et par la recherche du poivre et du girofle. Ce sont là préoccupations de marchands.

– Celles-ci sont malheureusement le seul langage que comprennent aujourd'hui les puissants de ce monde. Croyez-vous que je parviendrais à quoi que ce soit si j'expliquais que mon but est de porter la parole de Notre Sauveur jusque dans les points les plus reculés du globe, ceux où nul apôtre n'a jamais mis les pieds ? On me rirait au nez et on me traiterait de rêveur.

– En êtes-vous sûr ?

– J'en ai fait plus d'une fois l'amère expérience. Le temps est bien passé où tout chevalier digne de ce nom rêvait de se croiser pour aller délivrer le tombeau du Christ. Voilà près de trois siècles que celui-ci est aux mains des Infidèles et nul souverain n'a tenté de le faire.

– J'ai ouï dire pourtant…

– Que certains d'entre eux en ont fait le vœu. Ce n'est pas faux. À ma connaissance, le dernier en date fut le duc de Bourgogne, Philippe III le Bon, arrière-grand-père de Don Carlos, dont vous n'ignorez pas qu'il se trouve ici à Valladolid. J'en parle d'autant plus à mon aise que, bien que naturel portugais, j'ai quelques liens avec la Bourgogne dont ma famille serait venue il y a plusieurs siècles de cela. Ce noble duc, l'un des princes les plus généreux de son temps, avait fait vœu de se croiser lors du célèbre Banquet du Faisan. Hélas, la mort l'a empêché de tenir sa promesse et ses héritiers ont préféré se battre contre d'autres monarques chrétiens plutôt que de ravir Jérusalem au Soudan de Babylone. Je ne juge pas, je constate. Qui suis-je d'ailleurs pour prétendre être meilleur Chrétien qu'eux ?

– La cité sainte est donc définitivement perdue…

– Au son de votre voix, je devine que le fait vous afflige aussi. Ce serait mal agir que de le dire aussi abruptement. Nul ne doit désespérer. Après tout, il y a à peine vingt années de cela, l'étendard des Maures flottait encore sur la forteresse de Grenade et des milliers et des milliers de Chrétiens gémissaient sous le joug des Infidèles installés au cœur même de ce royaume. Grenade appartient désormais à la Castille et celle-ci peut tirer fierté d'avoir extirpé l'hérésie de son sol. Il en sera peut-être de même un jour pour Jérusalem. Mais il y faudra beaucoup d'or et d'argent, et vous savez comme moi que les richesses de l'Europe n'y

suffiraient point. C’est pour cette raison que Messer Colombo partit jadis pour les Indes occidentales. Il l’a affirmé dans ses écrits, que j’ai pu consulter, et je partage ce noble dessein. Ce serait grande joie pour moi que d’offrir au souverain qui m’emploiera l’or qui lui permettra de délivrer le saint tombeau. C’est pour cette raison que je nourris le projet de trouver certaine route vers les Moluques, mais j’en dis trop et, surtout, ai bien peur de vous ennuyer avec mes divagations.

Le jeune homme esquissa de la main un geste de dénégation. L’un de ses compagnons profita de cette interruption pour lui murmurer quelque chose à l’oreille. Son visage se renfrogna. Visiblement, on lui signifiait qu’il leur fallait regagner leur logis, sans doute un monastère voisin, qui avait coutume de recevoir les pèlerins. Il se leva, imité par ses voisins, et remercia Fernando de lui avoir si aimablement tenu compagnie.

L’aubergiste empocha leur argent et, dès qu’ils furent sortis, marmonna quelques mots peu aimables sur ces maudits Flamands qui se montraient si avares de leurs deniers. À l’en croire, c’était la première fois que ces étrangers s’aventuraient dans sa taverne. Il avait espéré qu’ils commanderaient autre chose qu’une soupe et un cruchon de vin. Hélas pour lui, ils n’étaient point de ces riches voyageurs qui avaient afflué ces derniers temps à Valladolid et qui ne lésinaient pas, eux, sur la dépense. Il est vrai, murmura l’homme, qu’ils se comportaient comme en pays conquis, lorgnant sur les richesses de l’Espagne comme si elles leur appartenaient de droit. Leur prospérité ne serait que passagère. Sous peu, les vrais Espagnols les bouteraient hors du pays et placeraient sur le trône l’infant Fernando, injustement exilé par son cadet.

Quand il retrouva ses compagnons, Fernando se vit assailli de reproches par Aranda. Ah, il lui seyait bien de prétendre rechercher le calme et la sérénité alors que ses associés ne savaient plus où donner de la tête ! Tandis qu’il se prélassait sans doute dans les bras d’une catin, allusion que Fernando jugea bon de ne point relever, un messager de l’archevêque Fonseca leur avait apporté la nouvelle tant attendue. Ils étaient invités à se présenter le lendemain devant le Conseil de la Couronne pour répondre aux questions de ses membres.

La nuit se passa en fiévreux préparatifs, chacun répétant son discours, qu’Aranda corrigeait en abreuvant de reproches ses associés. Ils devaient

se montrer plus clairs, plus précis, aller à l'essentiel au lieu de se perdre en vaines spéculations. Au petit matin, ils s'accordèrent quelques instants de repos avant de revêtir leur tenue d'apparat et de se diriger, le ventre noué, vers le palais épiscopal où ils durent patienter de longues heures avant d'être conduits chez le prélat.

Fonseca les reçut. Il était seul et leur expliqua que la réunion du Conseil avait été retardée. Don Carlos s'était levé de fort bonne humeur, disait-on, et avait décidé d'aller chasser dans la campagne environnante. Il ne serait de retour que tard dans l'après-midi et consentirait peut-être, s'il n'était pas trop fatigué par sa chevauchée, à convoquer ses conseillers pour expédier avec eux les affaires les plus urgentes. L'archevêque parlait de son jeune souverain comme d'un garnement capricieux, trop préoccupé par les vains plaisirs de l'existence pour se consacrer aux devoirs de sa charge. Cela ne semblait pas trop lui déplaire. De la sorte, il disposait d'un grand pouvoir, encore, ajouta-t-il, qu'il dût le partager avec Adriaan Floriszoon, Guillaume de Croÿ et Jean Sauvage, de loin le plus madré des trois et le plus intransigeant. C'était un prétentieux qui se dissimulait derrière ses recueils de lois pour élever objection sur objection.

Aranda opina du chef. Il se lança dans une longue tirade d'où il ressortait qu'on avait grand tort d'accorder trop d'importance aux juristes et de ne pas se fier aux avis des hommes d'action comme Juan Rodriguez de Fonseca, dont les qualités d'administrateur avaient été reconnues et justement récompensées par feu le roi Ferdinand et la reine Isabelle de mémoire bénie. C'est à lui que l'on devait la création de la Casa de Contratacion. Lui seul avait su mettre de l'ordre dans les affaires passablement embrouillées du commerce avec les Indes. Car, c'était bien connu, l'amiral de la mer Océane avait tout embrouillé à dessein pour qu'on ne pût déceler les erreurs qu'il avait commises et les honteux trafics auxquels se livraient ses proches. Surtout, il s'était arrangé pour que nul ne réalise qu'il n'avait point atteint Cypango et ses fabuleuses richesses demeurées à l'état de vaines promesses.

Le prélat opina du chef. Les propos de Juan de Aranda sonnaient agréablement à ses oreilles. Ils le consolaient des médiocres accusations portées contre lui par des envieux et des ambitieux. On lui reprochait

d'avoir écarté d'emblée le projet de Colombo lorsque celui-ci l'avait soumis à une commission constituée sur ordre de la reine, sa pénitente. Il avait argué, sur la foi des écrits des vénérables Pères de l'Église, qu'il était impossible d'atteindre les Indes par la route du ponant. Cette route n'existait pas, saint Augustin et Isidore de Séville l'avaient éloquemment montré. Était-ce sa faute s'il avait préféré les écrits de ces doctes exégètes à ceux de Marin de Tyr et autres auteurs païens dont le Génois faisait son miel ? Fonseca se retourna vers ses visiteurs.

Depuis cette fâcheuse affaire, il s'était promis de ne plus jamais commettre pareille bourde. Il continuait à révérer comme il se devait les Pères de l'Église mais convenait que la science géographique de ceux-ci n'était pas des plus sûres. Ils avaient bien d'autres chats à fouetter que de se préoccuper du tracé des côtes et de la superficie des océans. Leur mission avait été de codifier de la manière la plus sûre les saints articles de la foi catholique et, sur ce point, Dieu avait béni leur entreprise. Leurs écrits demeuraient une source de sagesse à laquelle s'abreuvaient les vrais croyants. Pour le reste, mieux valait oublier certaines de leurs affirmations dès lors qu'elles touchaient aux seules matières profanes. Celles-là n'étaient pas de leur ressort, encore moins du sien. Voilà pourquoi il avait consenti à accorder cette audience à ses visiteurs et ce uniquement parce que son ami – il appuya intentionnellement sur le mot – Juan de Aranda lui avait certifié qu'ils étaient non seulement de bonne foi, mais aussi et surtout estimés de leurs pairs et détenteurs de précieux secrets.

Il était tout disposé à les croire s'ils lui affirmaient qu'ils avaient connaissance de la route qui permettrait de gagner les Indes, les véritables Indes, en naviguant vers l'ouest, sans avoir à contourner l'Afrique. À une seule condition : qu'ils ne lui parlent pas d'un nouveau monde ou de terres totalement inconnues comme le faisaient déjà des esprits impies. Ce n'était pas cela qui l'intéressait. Ce qu'il voulait, c'était avoir la certitude qu'ainsi les épices des Moluques arriveraient directement à Séville et non à Lisbonne. Des sacs remplis de poivre et de girofle, des centaines et des centaines de sacs débordant de ces précieuses espiceries comme l'on disait, c'était tout ce qui suffisait à son bonheur. S'ils les avaient ou s'ils pensaient raisonnablement pouvoir se les

procurer, il les écouterait avec plaisir et plaiderait leur cause. D'ailleurs, leur confia-t-il, c'est ce que lui avait dit l'un de ses conseillers, un homme dans lequel il avait toute confiance, l'illustre Pietro Martyr d'Anghiera, ancien directeur de l'école palatine, auteur du *De Orbe Novo*, un savant auquel l'on n'en contait pas aisément.

Le prélat fit une pause, s'amusant visiblement de l'impatience de ses trois visiteurs. Il sonna et un domestique lui tendit respectueusement un gobelet de vin qu'il but à petits traits. Nouveau coup de sonnette et un autre serviteur apparut, porteur d'une serviette avec laquelle il essuya les lèvres de Fonseca, auquel il remit ensuite un pli que celui-ci parcourut rapidement. Il fit mine de feuilleter l'un des dossiers déposés sur sa table de travail pour enfin condescendre à dire :

– Je vous répète les mots de ce bon Pietro Martyr : « Si l'affaire a une issue favorable, nous enlèverons aux Orientaux et au roi du Portugal le commerce des épices et des pierres précieuses ! »

Juan de Aranda se signa précipitamment et se jeta en avant pour baiser la main de l'archevêque qui le repoussa amicalement. Gênés, Fernando et Faleiro se contentèrent d'une profonde inclinaison du buste. Enfin l'horizon s'éclaircissait, du moins le pensaient-ils. Car Fonseca refroidit immédiatement leur ardeur en leur expliquant benoîtement qu'il leur décrivait ce qui aurait pu arriver si sa position à la Cour était plus assurée. Hélas, grommela-t-il, ce n'était pas le cas depuis que siégeaient au Conseil Adriaan Floriszoon, Guillaume de Croÿ et Jean Sauvage. Eux seuls avaient réellement les faveurs de Don Carlos et le monarque ne prenait aucune décision sans leur accord préalable. S'agissant de l'affaire en question, celui-ci n'était pas acquis, loin de là. Jean Sauvage avait horreur de tout ce qui touchait à la mer. Il ne rêvait que d'une chose, regagner Bruxelles et sa demeure patricienne dont le confort lui manquait cruellement. Il n'en allait pas de même pour Guillaume de Croÿ. Son seul souci était d'obtenir plusieurs fiefs en Castille et en Aragon afin de les transmettre à sa nombreuse progéniture et il considérait les faveurs accordées à d'autres que lui comme autant d'injustices. Quant à Adriaan Floriszoon, Fonseca affirma peu charitablement que sa grande piété lui avait fait perdre le sens des réalités de ce bas monde. Pis, il n'appréciait que très modérément la foi ardente et démonstrative des Espagnols.

L'archevêque de Burgos avait cru lui faire plaisir en organisation à son intention un autodafé à l'issue duquel une trentaine de judaïsants et de Morisques, qui avaient refusé d'être réconciliés avec l'Église, avaient été livrés aux flammes purificatrices du bûcher, à la grande joie de la foule. Le bon religieux avait manqué s'évanouir et avait dû précipitamment quitter l'estrade dressée sur la place sous les quolibets des bons Chrétiens révoltés qu'il n'apprécie pas à sa juste valeur cette réjouissante cérémonie, trop rare à leur goût. Lui aussi aspirait à regagner les Flandres et la manière dont il avait jusque-là géré les affaires courantes montrait qu'il n'entendait point favoriser les intérêts espagnols au détriment de ceux de ses compatriotes. Les revenus de la Castille et de l'Aragon devaient être employés à financer les entreprises de son maître en Allemagne et en Italie. On lui prêtait même le dessein de supprimer la Casa de Contratacion, trop dépensière à son goût, et de la vendre à un groupe de Nouveaux Chrétiens de Séville qui se disaient prêts à payer comptant plusieurs millions de maravédis pour l'acheter.

Fernando comprit qu'ils n'apprendraient rien d'autre durant cette audience. La prolonger était inutile. Fonseca les avait reçus car il ne pouvait refuser ce service à Aranda. Les deux hommes étaient sans doute liés par tant de mystérieuses affaires qu'ils devaient se ménager l'un l'autre. Cela n'allait pas plus loin. Ils s'étaient donné mutuellement la comédie et, surtout, la leur avaient donnée. L'archevêque de Burgos n'avait pris aucun engagement, il était resté vague, très vague, assez pour pouvoir, le cas échéant, affirmer soit qu'il avait toujours douté de leur entreprise, soit qu'il l'avait dès le début paternellement soutenue avec le peu de moyens dont il disposait. Décidément, le malheureux fidalgo escudeiro qu'il était ne maîtriserait jamais les subtilités de la vie à la Cour. Il était trop brusque, trop direct, pas assez retors et finassier. Cette évidence lui sauta aux yeux quand, à sa grande surprise, l'archevêque, en prenant congé de ses invités, leur dit d'un ton badin comme s'il s'agissait d'un détail sans importance :

– Ah, j'oubliais, nous aurons le plaisir de nous revoir après-demain, à la sortie de la messe. C'est alors que le Conseil vous entendra. L'on vient de m'en prévenir par ce pli dont je n'ai point voulu vous parler tant j'étais attentif à vos propos.

Ces mots prononcés, il se plongea céans dans la lecture de ses dossiers, montrant par là que son temps était compté et que des tâches plus urgentes requéraient son attention.

*

Henrique et sa compagne se tenaient à proximité du globe terrestre que Fernando avait fait confectionner à la hâte et que plusieurs portefaix avaient, non sans mal, hissé jusque dans la grande salle où siégeait le Conseil de la Couronne. Le fidalgo escudeiro savait qu'en montrant clairement à ses auditeurs la route qu'il comptait suivre pour parvenir jusqu'à Ternate, il accroîtrait ses chances de les convaincre. C'est Ruy Faleiro qui avait eu l'idée de faire comparaître l'esclave malais et une jeune femme originaire de Malacca qui se trouvait au service de Duarte Barbosa. Contrairement au premier, elle s'exprimait très difficilement en castillan, mais l'astronome estimait que, lorsqu'elle parlait dans sa langue, ses propos avaient la grâce du gazouillis des oiseaux et qu'ils constitueraient un délassement bienvenu pour ceux dont il sollicitait l'avis. Son associé avait haussé les épaules. Il lui déplaisait de se servir de ces deux êtres humains comme d'une sorte de jouets. Ils avaient une âme, ce n'étaient point des animaux exotiques comme ceux que nobles et savants exhibaient dans leurs ménageries et montraient complaisamment à leurs amis. À sa grande déception, Henrique n'avait pas peu apprécié le rôle que prétendait lui faire jouer l'astronome. Il aimait trop le faste et le clinquant pour ne pas s'amuser à endosser un costume maure et à parader au beau milieu d'une assistance distinguée. La femme, elle, avait moins apprécié de devoir figurer aux côtés de Henrique. D'après Duarte Barbosa, c'était la fille d'un chef moluquois et elle tenait son compatriote comme lui étant inférieur en rang et en dignité, y compris dans leur commune servitude.

Les deux se tenaient depuis le début de l'audience de part et d'autre du globe, comme deux statues veillant sur celui-ci. Aranda et Faleiro avaient pris place à une petite table située à l'arrière de la salle, face à l'estrade

où siégeaient les membres du Conseil : l’archevêque de Burgos, Juan Rodriguez de Fonseca, le chancelier Jean Sauvage, le seigneur de Chièvres, Guillaume de Croÿ, et Adriaan Floriszoon, le seul dont le visage affichât une sorte de bonhomie naturelle. Vêtu d’un élégant pourpoint, Fernando parlait depuis déjà près d’une heure. Son ton s’était peu à peu affermi et il avait pu constater que ses interlocuteurs lui prêtaient une attention de plus en plus soutenue, échangeant entre eux certains regards comme s’ils se répartissaient les questions qu’ils lui poseraient pour mettre à mal son argumentation.

C’était le moment de conclure. Fernando leva sa main droite. Henrique et sa compatriote firent rouler le globe terrestre jusqu’au centre de la salle, s’arrangeant pour qu’il soit convenablement éclairé par les torchères. On distinguait très nettement les côtes de l’Europe et de l’Afrique, la mer Océane et les terres découvertes au ponant par les Espagnols et les Portugais, des terres dont le tracé s’interrompait brusquement. Se servant d’un fin bâton d’ivoire, Fernando indiqua l’endroit où, selon lui, se trouvait le passage vers les Moluques, dont il indiqua la position en faisant pivoter sur son axe le globe terrestre. À ce moment-là, la jeune esclave esquissa une révérence puis se mit à chanter d’une voix aiguë une mélodie nostalgique comme si elle voyait apparaître devant ses yeux les paysages de son enfance, tandis que Henrique ployait le genou comme s’il faisait hommage de ces contrées à leurs nouveaux maîtres.

Fernando conclut :

– Voici, Vos Seigneuries, ce que j’avais à vous dire. C’est à vous de décider si un tel projet est digne de la Castille et de l’Aragon. Ces deux royaumes ont su faire preuve d’audace pour étendre leurs limites. Je leur propose de repousser celles-ci aux confins du monde. Il ne leur en coûtera que l’armement d’une flotte de cinq navires. D’après mes calculs et ceux de l’éminent savant Ruy Faleiro qui m’accompagne, il leur faudra deux ans pour se rendre aux Moluques par le ponant et en revenir par le même chemin. Cinq navires et leurs équipages, voilà tout ce que je demande pour permettre à notre bien-aimé souverain de régner d’un bout à l’autre du monde.

Comme tassé sur lui-même, le chancelier Jean Sauvage toussota discrètement.

– Je vous remercie de cet exposé que nous avons, vous avez pu le constater, écouté avec grand intérêt. Passons sur le petit spectacle que vous nous avez offert pour le conclure, il n’était guère utile et n’apportait rien à votre démonstration.

Fernando jeta un regard noir à Ruy Faleiro qui avait eu l’idée de cette pantomime. Une fois de plus, cet imbécile faisait échouer leurs plans avec ses initiatives saugrenues. L’astronome détourna la tête, comme s’il n’avait pas son mot à dire dans ce débat. Jean Sauvage toisa Fernando.

– Ce n’est pas une mince affaire que de nous demander d’armer une flotte de cinq navires. Vous faites comme si nous disposions d’autant de bateaux et d’équipages prêts à partir pour un aussi long voyage. Les aurions-nous que nous y réfléchirions à plus d’une fois avant de les envoyer ne serait-ce qu’à Venise ou à Chio. Il nous faudrait être assurés qu’ils reviennent à Séville chargés de marchandises sur lesquelles le Trésor n’aurait aucune peine à prélever sa juste part. Vous ne nous apportez aucune garantie. C’est si vrai que la Casa de Contratacion a déjà émis un avis négatif à ce sujet. J’aurais bien garde de passer outre aux avertissements prodigués par mon éminent collègue, l’archevêque de Burgos.

Juan Rodriguez de Fonseca regarda d’un air mauvais le chancelier Jean Sauvage. Les deux hommes paraissaient ne guère s’aimer, voire se vouer une haine féroce. Tandis que le juriste bourguignon parlait, le prélat avait tapoté du doigt sur la table, cachant mal son irritation. Cette fois, il éructa littéralement :

– Je reconnais bien là vos manières de toujours vous dissimuler derrière autrui pour ne pas avoir à vous engager. C’est ainsi que vous, gens du Nord, procédez depuis votre arrivée dans ce pays. Au motif que nous ne tenons point vos volontés pour parfaites et sans appel, vous laissez les choses aller de mal en pis en suggérant que rien ne peut être fait tant que nous pourrons faire valoir nos droits et privilèges. Ceux-ci sont pourtant les meilleurs garants de la loyauté et du zèle avec lesquels nous servons notre bien-aimé prince Don Carlos. Rangez là vos

insinuations et perfidies. La Casa de Contratacion a certes refusé de financer le projet présenté par Fernando de Magallanes. À ceci près que son directeur commercial, l'estimé Juan de Aranda, a attiré mon attention sur les imperfections de cette délibération. Sachant combien la Couronne a besoin d'argent, il nous a fait valoir qu'une telle expédition pourrait nous procurer d'infinies ressources à fort peu de frais. Il a fait son travail en nous le disant, comme ses subordonnés avaient fait le leur en nous mettant en garde contre une dépense excessive. Ce n'est pas moi qui m'oppose à ce projet mais plutôt vous, pour des raisons aisément compréhensibles.

– Et lesquelles, Monseigneur ? ironisa Jean Sauvage.

– C'est qu'à vos yeux seules les Flandres sont assez riches pour mériter l'attention de notre bien-aimé prince. C'est d'elles et d'elles seules qu'il tirerait sa fortune et sa grandeur. Ses domaines espagnols sont pour vous un véritable fardeau dont vous ne cessez d'exagérer le poids. Vous aimez à nous décrire comme des indigents qui quémandent aumône sur aumône. Il vous serait intolérable que nous vous assenions la preuve du contraire. Ce serait le cas si, grâce à nos expéditions sur la mer Océane, nous fournissions à Don Carlos les trésors dont il a besoin pour soutenir sa cause ici comme en d'autres lieux. Notre servitude est le gage de votre puissance, notre fortune sera celui de votre inutilité.

Adriaan Floriszoon tenta de s'interposer :

– Tout doux, Vos Seigneuries ne mesurent point ce que leurs propos ont de blessant pour l'une et l'autre. J'en appelle à votre bon sens et à la plus élémentaire des sagesses. Il n'est pas bon que certains sujets soient évoqués en public. Encore moins qu'on puisse mettre en doute l'affection que Don Carlos porte à ses loyaux sujets d'Aragon et de Castille. Il est pour eux un père bienfaisant qui se soucie fort peu de ce que lui coûte leur éducation. Cessons de nous comporter comme si nous étions Jacob et Esaü. Le chancelier parle en loyal serviteur de Don Carlos tout comme le fait l'éminent archevêque de Burgos. Nous savons d'ailleurs qu'il n'est pas homme à se lancer imprudemment dans certaines expéditions maritimes.

Juan Rodriguez de Fonseca grimaça. Ce maudit Flamand, sous prétexte de lui venir en aide, se moquait de l’hostilité qu’il avait jadis manifestée envers les projets de Messer Colombo. Voilà qui méritait bien une leçon. Son sang ne fit qu’un tour.

– Et je me suis amèrement repenti quand la vérité s’est imposée à mes yeux. En dépit de ses défauts et de ses erreurs, l’amiral de la mer Océane a offert à notre sainte Mère mille fois plus d’âmes à sauver que celles dont nous avons la charge. J’ai une dette à cet égard et j’entends bien la rembourser en déposant dans l’escarcelle de Notre-Seigneur ma propre moisson d’êtres arrachés aux ténèbres de l’ignorance et de la superstition. À cet égard, l’Espagne, convenons-en, s’est montrée moins avare que les Flandres. Cette expédition est peut-être l’occasion de gagner à la vraie foi tous les naturels, qui sont innombrables, de ces contrées. Voilà qui vaut bien plus que cinq misérables navires.

– Bien parlé, l’archevêque, j’aime qu’on ne restreigne pas mes richesses à la seule possession de pièces d’or et d’argent ! tonna une voix juvénile.

Fernando tressaillit. Il lui semblait avoir entendu quelqu’un s’exprimer de la sorte ces derniers jours, avec ce timbre si particulier, ce mélange d’audace et de retenue. Tous s’inclinèrent à l’apparition de celui qui venait de parler, Don Carlos. Il se tenait jusque-là dans un recoin de la salle, dissimulé aux regards par une lourde tenture. Il avait souhaité que les discussions se tiennent en son absence théorique afin que tous puissent s’exprimer le plus librement possible sans avoir à encourir son courroux ou sa défaveur. Seul Adriaan Floriszoon, son ancien précepteur, était au courant de cette ruse et s’en était beaucoup amusé. Lui au moins ne changeait pas d’avis en fonction de son auditoire ou de la présence de son maître. Ce n’était pas le cas, il avait pu le constater, de l’archevêque de Burgos, du seigneur de Chièvres et de Jean Sauvage, excellents administrateurs mais courtisans achevés, très soucieux de ce que rien dans leurs propos ou leurs décisions ne porte atteinte à leur position.

En se redressant, Fernando étouffa un juron. Don Carlos n’était autre que le jeune homme au menton prononcé avec lequel il avait bavardé dans une mauvaise auberge. Il tenta de se rappeler ce qu’il avait alors dit, se reprochant confusément d’avoir été peut-être un peu trop acerbe ou

irrespectueux. À coup sûr, le courroux princier allait s'abattre sur lui et, partant, sur ses compagnons. Au mieux, il se verrait contraint de quitter Séville, au pis, il méditerait dans un cachot sur l'imprudence qu'il y a à reprocher à un souverain de n'être point à l'image de ses illustres aïeux. Peut-être éviterait-il aux siens le pire s'il se jetait aux pieds du prince et implorait son pardon. C'était ce qu'il s'apprêtait à faire quand Don Carlos, la mine réjouie, s'approcha de lui et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

– Messire de Magallanes, vous étiez plus disert l'autre soir autour d'un cruchon.

– Votre Majesté me pardonnera-t-elle ?…

– De ne point m'avoir reconnu ? C'était là un beau présent que vous me faisiez. Sachez que je n'affectionne rien tant que de me rendre secrètement chez les plus humbles de mes sujets pour découvrir ce que me cachent tous ces nobles conseillers qui prétendent tout savoir. Sur certains points, je ne leur dispute pas cette prétention. Sur d'autres, je leur ferais rabattre volontiers. Quoi qu'il en soit, l'autre soir, je sais fort gré à certain gentilhomme de m'avoir fait souvenir d'une promesse jadis faite en vain par le plus grand prince d'Occident.

Guillaume de Croÿ interrompit son maître :

– À quoi fait au juste allusion Votre Majesté ? Je la sers depuis son enfance et je puis l'assurer que les siens n'ont jamais manqué à leur parole.

– Je vous rends mille grâces pour les bontés que vous m'avez témoignées. Je sais aussi quel attachement vous vouez à notre Maison et à tous ceux qui en ont porté la couronne. Aucun n'en fut indigne, ce serait grande fausseté que de prétendre le contraire. Ce que je disais, sire de Chièvres, ne concerne que moi et messire de Magallanes, qui me fit l'honneur de m'accueillir à sa table, ou presque, certain soir où, à ce que l'on m'a rapporté, vous vous êtes hautement plaint que j'aie encore disparu, attribuant le fait à ma quête d'une certaine dame…

– Votre Majesté n'ignore point que certains de ses ennemis cherchent sa perte. Il est donc normal que j'aie déploré votre absence et que j'aie

cherché à lui donner le motif le moins susceptible d'éveiller les soupçons sur l'emploi que vous faisiez de votre temps.

– Car vous saviez que je m'étais rendu, en compagnie de deux de mes écuyers, dans une auberge afin de savoir ce que pensent de moi mes sujets ?

– Voilà près de deux ans que je ferme les yeux sur les escapades de mon souverain. J'ai compris qu'il y attachait une grande importance et votre précepteur ici présent m'a convaincu de ne point vous priver de ces quelques moments d'illusoire liberté. À condition toutefois qu'il m'informe à l'avance de votre départ et de l'endroit où vous vous rendez afin que je puisse prendre toutes les mesures nécessaires à votre sécurité.

– Vous voulez dire que l'aubergiste avait été prévenu de ma présence ?

– Disons qu'il savait qu'un important seigneur viendrait dans sa taverne et que mieux valait pour lui écarter fâcheux et importuns parmi ses clients.

Don Carlos sourit tristement en se tournant vers Fernando.

– Soyez le premier témoin de mon infortune. Captif aux mains du Soudan de Babylone, je serais sans doute plus libre de mes mouvements que je ne le suis aujourd'hui en m'imaginant avoir pour le plus obéissant des serviteurs le sire de Chièvres. Mesurez par là quel est le sort d'un prince et s'il peut toujours accomplir ce à quoi il s'est engagé. Nous avons tous deux parlé d'un certain projet qui nous tient à cœur. N'en disons pas plus car ces coquins, dit-il en riant et en montrant ses conseillers, seraient bien capables de réunir une commission afin de savoir si cela n'est point préjudiciable à mes intérêts. Ce projet, c'est à toi que je le confie, du moins c'est à toi que je laisse le soin d'en permettre la réalisation en me fournissant l'or et l'argent dont j'ai besoin. J'ai écouté ce que tu avais à nous dire et ce sur quoi tu fondes tes espérances. Il ne sera pas écrit que le petit-fils de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille se sera montré moins intrépide qu'eux. Qu'on sache donc que je t'accorde les cinq navires que tu réclames et le commandement de cette flotte. L'archevêque de Burgos et mes conseillers me tiendront informé des modalités pratiques qu'ils auront prises avec toi. Je te laisse le soin d'en discuter avec eux et n'hésite pas un seul instant à te défendre

chèrement contre leur manie de limiter au plus strict minimum les moyens mis à ta disposition. À mes yeux, rien n'est trop beau pour ce que tu comptes entreprendre.

*

La nouvelle de l'accueil favorable réservé à Fernando par le souverain se répandit très vite à Valladolid. Jamais le fidalgo escudeiro n'avait compté autant d'amis dévoués qui l'assuraient de leur parfaite loyauté et proclamaient haut et fort qu'ils n'avaient jamais douté un seul instant que ses mérites seraient reconnus et récompensés. L'auberge où il était descendu fut assaillie par un flot ininterrompu de visiteurs et de quémandeurs. Petits nobles désargentés et soldats désœuvrés se pressaient littéralement pour proposer leur participation à l'expédition et l'habile Henrique n'eut pas à se plaindre des gratifications que certains lui remirent afin qu'il plaide leur cause auprès de son maître. Un tantinet agacé, celui-ci dut tempérer son insistance et lui faire comprendre qu'il ne prendrait aucune décision dans l'immédiat. Il lui fallait discuter avec les conseillers de la Couronne les détails de la charte qui lui serait octroyée et il y faudrait plusieurs semaines.

De fait, les tractations furent longues et difficiles. Très vite, Ruy Faleiro fut écarté des pourparlers. Il s'était rendu insupportable aux uns et aux autres par ses prétentions inconsidérées, notamment celle d'être immédiatement anobli afin d'être placé sur un pied d'égalité avec son associé. Pour se débarrasser de lui, Juan de Aranda l'envoya auprès de Jeanne la Folle, la malheureuse souveraine recluse dans son palais couvent de Tordesillas, afin de lui présenter leur projet et d'obtenir son agrément. Après tout, elle était reine en titre de Castille et c'était en son nom tout autant qu'en celui de son fils que l'entreprise serait menée. Son entourage recevait si peu de visites que l'astronome fut chaleureusement accueilli. Fort satisfait des égards qu'on lui manifestait, il passa plusieurs semaines à Tordesillas, y négociant fort habilement l'octroi d'une pension pour lui et son frère ainsi qu'un titre de chambellan de la Cour.

C’est à Fernando, demeuré à Valladolid, que revint le soin de discuter point par point le contrat entre eux et la Couronne. Habiles courtisans, Guillaume de Croÿ, Jean Sauvage et Adriaan Floriszoon jugèrent plus prudent de ne point s’en mêler par crainte que leur interlocuteur ne se plaigne d’eux à Don Carlos. Ils laissèrent ce soin à l’archevêque de Burgos qui se montra particulièrement retors, comme si c’étaient ses deniers personnels qui étaient engagés dans l’affaire. Sa tactique était simple. Il opposait un refus ferme et définitif à chaque proposition qui lui était faite avant de se raviser puis de laisser entendre qu’il était prêt à se monter conciliant pour peu qu’on prît en considération le fait qu’il se trouvait à la tête d’une vaste parentèle. Celle-ci réclamait son dû et l’assurance qu’on lui ferait bonne place parmi les principaux officiers qui se verraient attachés à l’expédition. De guerre lasse, Fernando concéda que l’un des neveux du prélat, Juan de Cartagena, se verrait attribuer le commandement de l’un des navires et le privilège de composer lui-même son équipage.

Le 21 mars 1518, Juan Rodriguez de Fonseca convoqua Fernando pour lire et relire le texte de la charte qui serait signée le lendemain et qui lui confierait la découverte des îles aux épices. Ce fut pour lui un intense soulagement que d’entendre les mots soigneusement choisis par le prélat pour le compte de son maître :

– *Étant donné que vous, Fernando de Magallanes, chevalier natif du Portugal, et Ruy Faleiro, licenciado, également natif de ce royaume, vous proposez de Nous rendre le grand service de découvrir des îles, des continents et de riches épices dans les limites de la zone de l’Océan qui Nous a été attribuée, Nous ordonnons que l’accord suivant soit conclu avec vous.*

Le prélat marqua une pause avant de poursuivre :

– *Comme il ne serait pas juste que, tandis que vous irez là-bas, d’autres puissent vous nuire en faisant de même, étant donné que vous avez pris sur vous les charges de cette entreprise, c’est ma volonté et Je promets que pour les dix années qui viennent on ne donnera à personne la permission de prendre la même route pour faire les découvertes que vous avez projetées.*

Fonseca avait martelé intentionnellement la dernière phrase et entreprit d'expliquer à son interlocuteur qu'il s'agissait là d'une marque de confiance insigne. Nul autre que lui ne serait autorisé à partir pour les Moluques alors même, laissa-t-il entendre, que certains capitaines sévillans se faisaient forts d'armer une flotte pour leur compte. Ils avaient été sèchement rappelés à l'ordre et mis en garde contre toute tentation de passer outre à cette interdiction. Fernando sourit. Il savait très exactement qui étaient ces capitaines, des créatures de Juan de Cartagena, que ce dernier manipulait sur ordre de son oncle. Son beau-père, Diego Barbosa, l'avait tenu informé de leurs conciliabules et de leurs prétendues démarches qu'il avait aussitôt dénoncées à l'archevêque de Burgos. Celui-ci faisait mine maintenant de vouloir sévir contre les complices de son neveu. Décidément, ce coquin n'avait pas démérité de la volée de bois vert que lui avait envoyée Antonio de Guevara, membre du Conseil des Indes, quand, sollicité de dire ce qu'on pensait de lui à la Cour, il avait écrit au prélat :

*Tous disent que vous êtes un très ferme Chrétien, mais un évêque maussade. Ils disent aussi que vous êtes gros, bavard, et aussi négligent des contrats que vous avez en mains qu'irrésolu devant les solliciteurs qui se présentent à vous.*

C'eût été une faute que de lui rappeler ce sévère jugement. Aussi Fernando se contenta d'incliner gracieusement la tête comme pour manifester sa gratitude vis-à-vis du privilège qui lui était octroyé. Fonseca sourit et lut un autre passage qu'il qualifia de très important :

– *Vous devez conduire ce voyage de découverte de façon à ne pas empiéter sur la démarcation et les frontières du souverain sérénissime du Portugal, mon très cher oncle et frère, et porter autrement préjudice à ses intérêts, sauf dans les limites de notre démarcation.*

Cela avait été l'un des points les plus ardus lors des négociations. Le secrétaire de Fonseca, Lope de Conchillos, un converso rentré depuis peu en faveur après avoir été écarté de la Cour par feu le cardinal Cisneros, avait cherché par tous les moyens à savoir si « lesdits Magallanes et Faleiro ne possédaient point des documents attestant de manière certaine que les contrées qu'ils prétendent découvrir sont situées dans les domaines de Dom Manoël ». En un mot, ce vaurien s'acharnait à les

considérer comme des espions à la solde de Lisbonne venus à Séville ourdir une machination de nature à empêcher le mariage qu'on disait proche de Dom Manoël avec Léonor, la sœur de Don Carlos. Fernando s'en était longuement expliqué avec celui-ci, l'assurant que la rancœur qu'il nourrissait à l'égard de son ancien suzerain ne l'empêchait point de garder la tête froide. Au service désormais de la Castille et de l'Aragon, il n'entendait point desservir celles-ci par une erreur grossière. Les calculs de Faleiro ne laissaient planer aucune équivoque à ce sujet et c'était peut-être précisément cela qui poussait ses ennemis au Portugal à faire échouer par tous les moyens possibles son entreprise. Il ne fallait pas que l'héritier des Rois catholiques puisse faire reconnaître ses droits en la matière. Il suffisait pour cela de le dissuader d'envoyer sa flotte dans les parages contestés. Don Carlos n'avait guère eu besoin d'être abreuvé de précisions à ce sujet. Le sourire narquois qu'il arborait quand on parlait devant lui de Dom Manoël en disait long sur ce qu'il pensait réellement de son futur beau-frère. Il le tenait moins pour un rival que comme un adversaire coriace prêt à tous les artifices pour asseoir son autorité et son pouvoir, et il ne lui déplaisait pas d'afficher vis-à-vis de lui son indépendance en lui démontrant que le pavillon portugais n'était pas le seul à flotter dans les parties les plus reculées du monde. Il lui fallait néanmoins user de la plus grande prudence, d'où l'ajout de cette clause à la demande insistante de Fonseca.

Le ton de l'archevêque changea brusquement et se fit moins aimable. Les paragraphes qu'il s'apprêtait à lire n'étaient pas, on le devinait, de son goût. Il est vrai qu'à leur lecture Fernando comprit que Don Carlos se montrait particulièrement généreux envers lui puisqu'il lui accordait tout ce qu'il avait demandé.

– *C'est notre désir et notre volonté que, sur toutes les terres et les îles que vous découvrirez, Nous vous accordions la vingtième part et que vous receviez de surcroît les titres de lieutenant et de gouverneur desdites terres et îles pour vous et vos fils et leurs héritiers, à vous et vos fils et à leurs héritiers jusqu'à la fin des temps, à condition que l'autorité suprême Nous reste et aux rois qui Nous succéderont.*

Bien plus, Don Carlos lui accordait, à lui et à Faleiro, le titre de capitaines de l'expédition avec, alors qu'ils étaient naturels portugais,

pleine autorité sur leurs hommes :

*– Nous ordonnons aux seconds et aux maîtres d'équipage, aux pilotes, aux marins, aux mousses et aux pages, et à toute autre personne, officiel ou passager, qui pourrait se trouver à bord de ladite flotte, et à toute personne qui se trouve et réside dans lesdites terres et îles à découvrir… qu'ils vous considèrent, vous acceptent et vous respectent comme les capitaines de ladite flotte. En conséquence, ils doivent vous obéir et se plier à vos ordres, sous peine de sanctions qu'en Notre nom vous pourrez imposer. Nous vous autorisons à exécuter toute sentence sur leur personne et sur leurs biens. Si au cours du voyage de ladite flotte devaient s'élever disputes ou conflits, en mer aussi bien qu'à terre, vous devez rendre et faire justice, sommairement, sans hésitation ni crainte de la loi.*

Fonseca s'efforçait visiblement de faire bonne contenance en lisant ces paragraphes. L'on devinait que l'attribution de telles responsabilités à des étrangers lui paraissait exorbitante mais qu'il n'avait pas eu son mot à dire. Fernando l'apprit par la suite, il s'en était amèrement plaint à ses proches, ajoutant qu'il ne fallait pas s'étonner d'une telle chose puisqu'un seul Espagnol siégeait au Conseil de la Couronne, entouré de Flamands dont l'audace ne connaissait point de limites. Le reste du texte énumérait les obligations revenant à la Couronne, en l'occurrence l'obligation de fournir cinq navires, deux de 130 tonnes, deux de 90 tonnes chacun et un de 60 tonnes, avec leurs équipages, leurs provisions et leur artillerie, afin que lesdits bateaux soient ravitaillés, pendant deux années, en biens et en hommes nécessaires.

Fernando soupira d'aise. C'était finalement la Couronne qui prenait à sa charge le financement de l'expédition, que l'un de ses commis avait chiffré avec une précision diabolique à 8 751 125 maravédis, une somme énorme. Don Carlos aurait été bien incapable de la lui avancer tant que les Cortès de Castille ne l'auraient pas officiellement investi comme corégent. Or ils entendaient marchander âprement cette décision, en obtenant des exemptions fiscales et divers privilèges. Autant dire que les caisses du Trésor royal n'étaient guère prêtes à se remplir et que le monarque ne pourrait faire appel à elles pour financer cette entreprise. Il

lui avait fallu se tourner vers des investisseurs privés dont les exigences pouvaient nuire à l'exécution du projet tel qu'il était initialement conçu.

Quelques jours auparavant, ce ne fut pas sans une certaine stupéfaction que Fernando avait appris par des indiscrétions que Juan de Aranda et Cristobal de Haro, ses associés qu'il croyait être ses amis et ses loyaux partenaires, avaient formulé, sans l'en avertir, une très étrange proposition. Les deux hommes s'étaient offerts pour payer de leur poche les frais d'armement des cinq navires, à charge pour eux de se rembourser de leurs avances en se voyant attribuer les 4/5^e^ des éventuels bénéfices et une reconduction de ce contrat léonin pour les expéditions suivantes. Le directeur de la Casa de Contratacion ne se contentait pas du huitième des profits qu'il avait exigé pour faire jouer ses relations à la Cour, il rêvait de bâtir une colossale fortune qui assurerait l'avenir de sa parentèle. Tout laissait à penser que l'archevêque de Burgos avait été tenu au courant de cette démarche et qu'il l'avait encouragée, moyennant la promesse d'avoir sa part du magot. Les choses étaient claires. Avec l'appui d'un des membres du Conseil de la Couronne, Aranda et Haro cherchaient à l'éliminer ou à le réduire au rang de simple pilote dont on utiliserait les compétences nautiques et militaires en nourrissant secrètement l'espoir qu'un excès de zèle de sa part ou une flèche ennemie ne les débarrassent de son encombrante et désormais inutile présence. Face à ce calcul, Fernando s'était senti totalement impuissant. Jamais son beau-père, en dépit de son influence à Séville, ne parviendrait à réunir une telle somme et à la prêter à Don Carlos. Il était donc livré, pieds et poings liés, au bon vouloir de ses associés dont il découvrait, tardivement, la noirceur et l'âpreté au gain.

Mais ce fut avec une certaine surprise qu'il avait vu Lope de Conchillos, le secrétaire de l'archevêque Fonseca, multiplier les rencontres et les conciliabules avec Guillaume de Croÿ. Le seigneur de Chièvres n'avait pas caché à Fernando que le converso, furieux de l'indifférence dont avait fait preuve à son égard le prélat lors de sa passagère disgrâce, était secrètement passé à son service et lui avait présenté plusieurs hommes d'affaires, Nouveaux Chrétiens de Séville désireux d'aider Don Carlos. Ils s'offraient à fournir au prince les fonds dont il avait besoin, sans exiger d'intérêts, moyennant un adoucissement

des mesures prises à leur encontre, les redoutables statuts de *limpieza de sangre*, de pureté du sang, qui leur barraient l'accès aux fonctions honorifiques. Visiblement, ils avaient obtenu satisfaction puisque la Couronne, dédaignant l'offre d'Aranda et de Haro, acceptait de financer l'armement des navires.

Le lendemain de son entrevue avec Fonseca, Fernando fut reçu en audience par Don Carlos. L'œil vif, le jeune prince lui tendit le document portant son sceau et, en riant, l'avertit que ses ennuis commençaient. Il entendait en effet être tenu informé de l'exécution des préparatifs de l'expédition et ne laisserait pas de repos à son nouveau capitaine. Celui-ci s'inclina respectueusement, le cœur gonflé d'allégresse. Six mois à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée à Séville et il avait surmonté tous les obstacles, ceux auxquels il s'était heurté sans succès pendant des années au Portugal. C'était là le signe que Dieu protégeait son entreprise.

*

*Le 2 février de l'an de grâce 1518*

*Alvaro da Costa, ambassadeur du Portugal*
*À Fernão de Magalhães, fidalgo escudeiro*
*Et à Ruy Faleiro, licenciado*

*Depuis votre arrivée à Valladolid, vous avez obstinément refusé de vous présenter à moi ainsi que je vous en avais courtoisement fait présenter la requête par mon ouvidor.*

*Pareille insolence ne saurait rester impunie et j'ai à vous avertir solennellement que si vous persistiez dans l'oubli de vos devoirs, vos familles demeurées au Portugal pourraient avoir à se repentir de votre attitude.*

*Mesurez plutôt à sa juste valeur la bonté dont notre souverain fait preuve à votre égard, bonté dont il me sera loisible de vous fournir quelques exemples en vous communiquant certain courrier que j'ai reçu à votre propos.*

*Je ne puis en dire plus car il s'agit là d'une affaire qui ne peut être évoquée qu'en votre présence.*

*J'attends donc votre visite.*

*Alvaro da Costa.*

*

*Le 23 février de l'an de grâce 1518*

*Alvaro da Costa, ambassadeur du Portugal*
*Au Très Haut et Très Noble Don Carlos,*
*Duc de Bourgogne et Comte de Bourgogne*

*Mon maître bien-aimé me charge de dire à Votre Altesse qu'Il lui souhaite de tout cœur de La voir être sous peu reconnue officiellement comme roi de Castille et roi d'Aragon.*

*Il comprend parfaitement que Votre Grandeur, désireuse d'accroître ses domaines, cherche à expédier une flotte mais lui rappelle que Vous avez suffisamment de vassaux loyaux et fidèles pour ne pas avoir recours aux services de deux de ses sujets qui ont trahi leur souverain légitime et ne manqueront pas d'en faire de même avec le monarque assez imprudent pour croire en leurs vaines promesses et aux fausses informations qu'ils prétendent posséder sur certaine route vers les îles aux épices dont la propriété nous a été reconnue par Sa Sainteté le pape.*

*Mon maître, qui s'honore de devenir bientôt votre frère par son mariage avec Très Haute et Très Noble Dame Dona Léonor, verrait avec plaisir Votre Altesse lui manifester ses sentiments d'affection en lui livrant ces deux félons afin qu'ils répondent de leurs crimes.*

*Je suis votre très obéissant serviteur,*

*Alvaro da Costa.*

*

*Le 25 février de l’an de grâce 1518*

*De Pietro Martyr d’Anghiera, directeur de l’école palatine*
*À Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Burgos*

*Tu as bien voulu me demander ce que je pensais du projet d’un certain gentilhomme de ta connaissance de se rendre aux îles aux épices par la route du ponant.*

*Je me souviens d’avoir reçu ici à Séville le 14 octobre de l’année 1516 Rodriguez Colmenares et Francisco de la Puerta qui s’en revenaient de l’île d’Hispaniola. Ils m’avaient affirmé que, dans la mer australe, se trouvent plusieurs îles, à l’ouest de San Miguel et de l’île Rica, sur lesquelles poussent et se cultivent des arbres qui donnent des fruits semblables à ceux de Calicut qui, avec Cochin et Cannanore, est la foire des aromates pour les Portugais. Ils en déduisaient que non loin de là commençait la terre qui produit toutes sortes de substances aromatiques.*

*L’un d’entre eux me disait avoir entendu parler de ces fruits, l’autre les avait vus, ce qui m’incline à penser qu’une telle route pourrait bien exister et que ton gentilhomme n’est point aussi fou que tu le crois.*

*Pietro Martyr d’Anghiera.*

*

*De Francisco Serrão*
*À Fernão de Magalhães*

*Je te fais passer ce courrier par la voie habituelle, pour te dire que je t’attends toujours à Ternate, maintenant plus que jamais.*

*J’ai reçu une lettre de notre vieil ami Jin Xue Leng dont la teneur m’inquiète au plus haut point. Je t’en adresse la copie.*

*Tout cela confirme ce que m'ont appris plusieurs de nos compatriotes qui ont fui Malacca pour se réfugier auprès de moi, à savoir que Dom Manoël n'a pas renoncé à étendre sa tyrannie jusque dans les parties les plus reculées du globe.*

*Il y parviendra assurément à moins qu'un autre prince ne mette une halte à ses ambitions. C'était ce à quoi tu t'étais engagé auprès de moi dans ta dernière lettre en m'annonçant ton intention de partir pour Séville et de passer au service de la Castille.*

*Dois-je conclure que tu n'en as rien fait ?*

*Si tel était le cas, ne prends pas la peine de me répondre, tu m'épargneras ainsi d'avoir à lire l'aveu de ta servitude.*

*Francisco.*

*

*De Jin Xue Leng, haidao*[1] *de la flotte du Fils du Ciel*
*À Francisco, Fo Lang Ki*[2] *de nation*

*Sache que c'est ainsi que mes compatriotes nomment tes semblables depuis que certains d'entre eux, abusant de notre hospitalité, se sont installés dans l'île de Tunmen, face au port dont j'ai la garde.*

*Le premier à le faire fut, il y a trois ans de cela, un certain Jorge Alvarez, assez fou pour édifier une pierre sur le rivage et prétendre prendre possession des lieux au nom de son souverain.*

*J'ai eu beau le faire torturer par le plus habile de mes bourreaux, il a juré ne point te connaître ni avoir entendu parler de toi, ce que je ne puis croire.*

*Une année plus tard est arrivé à Tunmen un jeune homme fort charmant, lui aussi Fo Lang Ki comme Alvarez et toi. Il a affirmé se nommer Bartoloméo Perestrello*[3]*, avoir rang de mandarin chez vous et être le petit-neveu d'un mystérieux navigateur qui aurait découvert de vastes terres situées à l'ouest de vos contrées.*

*Je me souviens de ce que tu m'avais raconté à ce sujet, m'affirmant que cet haidao avait, tout comme toi, fui un maître ingrat avant de voir ses mérites être enfin récompensés. Son neveu n'a pas sa sagesse puisqu'il est l'esclave de ce mauvais prince ou de ses descendants.*

*J'ai eu le grand tort de le laisser repartir. Or voilà que viennent d'arriver ici plusieurs navires commandés par un nommé Tomé Pires dont les exigences et prétentions dépassent l'entendement.*

*Il affirme qu'il sera bientôt rejoint par d'autres navires et qu'il a pour mission d'établir à Tunmen, mais aussi à Nanto et en d'autres lieux, des comptoirs.*

*Tu m'avais affirmé que ton ami Fernão, auquel j'ai sauvé la vie, partageait les mêmes sentiments que toi et rêvait de venger les humiliations qui vous ont été infligées. L'occasion s'en offre à lui s'il est assez audacieux pour prendre la mer et voler à notre secours en dispersant les navires des Fo Lang Ki.*

*Le prince qu'il sert y trouvera grand intérêt tout comme toi car tu imagines ce qui pourrait se produire si ces misérables s'approchaient de Ternate.*

*Fais-le prévenir par les moyens que tu jugeras les plus appropriés afin de m'éviter d'avoir à subir le courroux de mes supérieurs.*

*Jin Xue Leng.*

*

*Le 10 mars de l'an de grâce 1518*

*De Lope de Conchillos, chancelier de*
*M^gr^ Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Burgos*
*Au Très Haut et Très Puissant Guillaume de Croÿ,*
*seigneur de Chièvres, membre du Conseil de la Couronne*

*Ainsi que je vous l'avais laissé entendre, mes amis, représentés par Juan de Valero, considéreraient comme un honneur que Sa Majesté Don*

*Carlos accepte comme un don marquant son joyeux avènement sur le trône de Castille la somme de dix millions de maravédis recueillie auprès des Nouveaux Chrétiens de Séville, Ses loyaux et fidèles serviteurs.*

*Ceux-ci ont appris avec moult joie et plaisir qu'eux et les leurs pourraient désormais s'embarquer librement à destination des terres nouvellement découvertes et celles qui pourraient l'être à l'avenir pendant dix années à compter de la présente année.*

*Sachez qu'afin de remercier Votre Grandeur de la bienveillance avec laquelle Celle-ci a examiné leur requête, ils La supplient de les laisser prendre à leur charge les frais de son séjour parmi nous.*

*Votre très dévoué Lope de Conchillos.*

1- Amiral.

2- Portugais.

3- Appartenant à la famille de l'épouse de Christophe Colomb, Perestrello se rendit en Chine à bord d'un navire portugais et aurait laissé une relation de son voyage.

# 7

Francisco Piora faisait tinter dans son escarcelle les soixante maravédis que son cousin Luis lui avait remis. Ces pièces de cuivre étaient les bienvenues. Voilà trois semaines qu'il n'avait pu trouver d'embauche sur les quais du port. La faute, il le savait bien, à ces maudits Flamands qui entouraient Don Carlos et qui avaient ordonné l'arrêt des convois à destination d'Hispaniola et de Cuba. Il avait rossé d'importance sa femme, Inès, quand celle-ci lui avait lancé que la faute en était non pas aux Flamands mais à la saison. La navigation s'arrêtait à l'approche de l'hiver et son coquin de mari aurait été plus avisé de reprendre son métier de tanneur plutôt que d'attendre une vaine embauche à l'arsenal, là où il était assuré de retrouver ses compagnons de beuverie. Il l'avait fessée devant leurs enfants, cette ribambelle de braillards à l'estomac vide dont les pleurs l'excédaient. Elle n'avait pas demandé son reste. Elle filait doux depuis, baissant les yeux à chaque fois qu'il s'approchait d'elle, lui servant une soupe un peu trop claire à son goût, faite de mauvaises raves et d'un peu de lard, avec un quignon de pain aussi dur que la pierre. C'était tout ce qu'elle pouvait acheter avec le peu d'argent qu'elle gagnait en s'employant comme servante chez les Dias, leurs voisins, des Nouveaux Chrétiens dont les eaux du baptême n'avaient pas lavé l'arrogance.

Francisco se doutait bien qu'Inès trimait plus que de raison et que ces maudits usuriers n'hésitaient pas à la faire revenir le samedi pour allumer leur feu, ce que leur Loi leur défendait. Il aurait pu les dénoncer aux espions de l'Inquisition s'il l'avait voulu. À quoi bon ? Son épouse aurait

perdu son emploi et lui le lard que les Dias faisaient mine d'acheter pour détourner les soupçons et qu'ils leur abandonnaient. À quoi lui servirait de se montrer bon chrétien si c'était pour avoir le ventre tiraillé par la faim ? Les moines replets n'avaient pas de problème pour faire bouillir leur marmite, eux. Ils s'empiffraient sans vergogne et se souciaient fort peu du petit peuple. Mieux valait fermer les yeux sur les simagrées de ces conversos et profiter de leur argent et de leur garde-manger.

Car l'hiver s'annonçait rude. Tout comme lui, des centaines et des centaines de gueux en étaient réduits à accepter, quand on voulait bien les leur offrir, les travaux les plus répugnants et les moins bien payés, comme par exemple enterrer les victimes des épidémies, ces cadavres porteurs de miasmes dangereux dont les fossoyeurs ne voulaient pas s'occuper. Aussi n'avait-il pas fait le délicat quand Luis lui avait demandé s'il voulait gagner près de trois cents maravédis dont un cinquième lui serait payé d'avance. Il avait ri aux éclats, c'était bien la première fois de sa vie qu'il bénéficiait du *quinto réal*, la part prélevée par le monarque sur toutes les marchandises en provenance des Indes. Et quel labeur ! Ce que l'on lui demandait, c'était de payer à boire à tous les désœuvrés de son entourage et s'assurer qu'ils suivraient ses ordres le moment venu. Pour quoi faire ? Sur ce point, son cousin était resté muet. Pas par mauvaise volonté. Il était clair qu'il n'en savait rien. En tous les cas, Juan n'avait pas rechigné devant la besogne. Il avait tenu table ouverte chez différents aubergistes qui, contrairement à l'habitude, lui faisaient bon accueil et paraissaient rechercher sa pratique. Tous les miséreux du quartier trinquaient à sa santé et vantaient ses louanges.

Ce midi, comme tous les autres jours, il avait donné rendez-vous à ses compères à l'auberge de la Corne d'or, une taverne piteuse qui ne méritait guère son nom, située sur le port. C'était là que capitaines et armateurs à très mauvaise réputation venaient recruter leurs équipages, faute d'avoir pu engager de bons marins. L'ensemble des prêtres de Séville n'aurait pas suffi pour absoudre les innombrables péchés des mauvais garçons qui fréquentaient cet endroit. Juan n'était pas peu fier de s'en être fait des amis. Eux au moins, contrairement à Inès, le tenaient pour un véritable homme, l'un de leurs égaux, qu'ils étaient tout disposés à associer à leurs futurs forfaits.

Son entrée dans la salle fut saluée par des acclamations et les servantes priées d'apporter sur-le-champ des pichets de vin, ceux dont il les régalait depuis des jours. Le doux bruit des flatteries chatouilla agréablement ses oreilles. Il était décidément bon compagnon et il aurait été difficile de trouver meilleur Chrétien que lui. Ils burent et reburent en entonnant des chansons de marins et firent grand tapage jusqu'à ce qu'un homme, au visage à demi masqué par un capuchon, entre dans la salle et leur lance :

– Espagnols, vous buvez et, pendant ce temps, vos ennemis hissent sur le port leur étendard. Vous voilà devenus des esclaves et, si vous n'y prenez garde, bientôt le Maure reviendra à Séville pour y violer vos femmes et envoyer vos enfants ramer sur ses galères.

Tous se levèrent et sortirent sur le quai, regardant dans la direction que leur indiquait le mystérieux personnage. Au haut du mât d'un navire, le *Trinidad,* ils aperçurent distinctement une oriflamme totalement inconnue. Ce n'était point la bannière de Castille ni celle de l'Aragon. La rumeur se répandit vite qu'il s'agissait de l'étendard de Dom Manoël de Portugal, le roi fortuné, ce criminel qui avait détourné vers Lisbonne une partie du commerce et qui, sous peu, épouserait la sœur de Don Carlos. Ce maudit chien avait ses hommes dans la ville, à commencer par Diego Barbosa, l'alcade de l'arsenal, qui, ces dernières semaines, avait débauché des dizaines d'ouvriers au seul motif que tel était son bon plaisir. Ce qui ne l'avait pas empêché d'obtenir pour son gendre, un boiteux, une flotte dont les premiers navires étaient arrivés à Séville et se trouvaient pour l'heure au radoub. C'était précisément sur l'un d'entre eux que flottait la bannière litigieuse. Le message était clair. Seuls des Portugais seraient autorisés à s'enrôler dans l'équipage ou à travailler sur le bateau comme calfats, charpentiers ou cordiers. C'en était trop ! Voilà comment l'on traitait les loyaux sujets de la Couronne. On les privait du nécessaire et on comblait de bienfaits les étrangers, qu'ils soient Flamands ou Portugais. De drôles d'étrangers d'ailleurs ! S'agissant de ceux venus de Lisbonne ou de l'Algarve, chacun savait qu'ils étaient presque tous morisques ou conversos, ennemis du nom chrétien. Leurs cuisines empestaient l'huile et non le lard et ils prenaient bien garde d'aller à la messe ou d'observer les fêtes chômées. Non contents

d’affamer le bon peuple et de lui voler son travail, ils le narguaient ouvertement en hissant ce maudit étendard.

La colère de la foule éclata d’un coup. Les émeutiers s’avancèrent en direction du navire et de l’arsenal, tentant de forcer les portes gardées par quelques sentinelles vite débordées. Prévenu, l’alcade du port, sitôt arrivé sur place, entreprit de calmer les émeutiers en ordonnant qu’on descende la bannière. Quand certains ouvriers tentèrent de s’y opposer, il les fit arrêter et conduire aussitôt en prison où, affirma-t-il, ils seraient jugés pour trahison.

Des acclamations s’élevèrent, saluant cet acte d’autorité. Avec ses amis, Francisco Piora n’était pas le dernier à s’égosiller comme un beau diable. Nul ne pourrait leur reprocher de ne pas être de bons sujets de la Castille. Les plus excités commencèrent à allumer des torches et à affirmer qu’ils allaient donner une bonne leçon aux Portugais du quartier en brûlant leurs maisons et commerces. Les émeutiers étaient sur le point de mettre à exécution leur menace quand une compagnie d’arquebusiers et d’arbalétriers sortit de l’arsenal et prit position sur le quai, dirigeant ses armes vers la foule. À leur tête, se trouvaient Diego Barbosa et son gendre, l’épée au poing, la mine mauvaise.

L’alcade du port s’approcha et la discussion s’engagea :

– Que Vos Seigneuries retirent leurs hommes. Je leur assure que j’ai la situation bien en main et que je me fais fort de ramener au calme ces coquins maintenant qu’ils ont obtenu réparation de l’insulte faite à la Couronne.

Diego Barbosa tonna :

– De quelle insulte parlez-vous ?

– Mais de ce qu’un traître a cru bon de faire flotter au plus haut mât du *Trinidad* la bannière de Dom Manoël.

– Il ne s’agit pas de la bannière du Portugal mais de l’oriflamme de mon gendre, Fernando de Magallanes, gentilhomme attaché au service de votre maître Don Carlos, lequel l’a autorisé à faire broder ses armoiries sur sa bannière.

– Je ne vous crois pas !

– Et vous avez bien tort.

Les deux hommes s’apprêtaient à en venir aux mains quand la foule recula, laissant le passage à Diego Matienzo, l’un des directeurs de la Casa de Contratacion, escorté d’une centaine de gardes. Matienzo était bien connu des Sévillans. Il était pour ainsi dire leur patron, celui dont ils dépendaient. Il avait la haute main sur les embauches et on le savait sévère mais juste. Il se fit expliquer la situation en quelques mots.

Sa mine mauvaise n’augurait rien de bon. D’un ton sec, il ordonna à Diego Barbosa et à son gendre de le suivre jusqu’à la Casa de Contratacion et à l’alcade du port de faire disperser la foule en prenant soin d’arrêter discrètement deux ou trois émeutiers, les plus avinés. Aussi surprenant que cela puisse être, ces simples mesures de bon sens parvinrent à rétablir le calme. En voyant Barbosa et son gendre être conduits vers la Maison des Indes, les émeutiers crurent avoir obtenu satisfaction alors que Matienzo, comme il le leur avait expliqué, cherchait à les mettre à l’abri et à éviter qu’ils ne soient mis en pièces par les mécontents. Ayant déjà oublié ce pour quoi ils s’étaient attroupés, les badauds se dispersèrent dès lors que les gardes firent mouvement en leur direction, s’engouffrant dans les tavernes et les échoppes pour vaquer à leurs occupations habituelles. Nul ne remarqua la discrète bousculade durant laquelle Francisco Piora et deux de ses compagnons, à la démarche hésitante, furent saisis au col et emmenés. Quand les clients de la Corne d’or s’aperçurent de son absence, ils la déplorèrent, sans plus. Ce coquin ne les régalerait pas, comme à son habitude, de quelques cruches de vin. Sans doute avait-il préféré aller cuver dans un coin avant de regagner sa demeure où l’attendait sa redoutable mégère. Aucun ne se douta que le malheureux, jeté dans un cachot, tremblait déjà de tous ses membres à l’idée de finir ses jours au bout d’une corde.

Une furieuse envie de vivre le fit se jeter, suppliant, aux pieds de Diego Barbosa et de son gendre quand il fut conduit devant eux et Diego Matienzo. D’une voix pâteuse, il leur raconta comment son cousin, ce maudit Luis, lui avait promis trois cents maravédis pour réunir quelques amis et leur payer à boire. Il avait préféré obéir à son gosier plutôt qu’à son intelligence. Il réalisait maintenant qu’on s’était joué de lui et qu’on avait abusé de sa crédulité. Jamais, hurla-t-il, il n’avait voulu se révolter

contre Don Carlos, ce bon roi dont il était tout prêt à vanter les mérites. Il ne souhaitait qu'une chose : expier sa faute en se rendant en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, où il ferait amende honorable et prierait pour le salut de l'âme de ses bienfaiteurs. Que ceux-ci le laissent vivre et il réciterait neuvaine sur neuvaine à leur intention. S'il le fallait, il était même prêt à révéler à Leurs Seigneuries ce qu'il savait des Dias, ses voisins, des Nouveaux Chrétiens qui continuaient en secret à pratiquer les simagrées de leurs ancêtres. Barbosa étouffa un hoquet de rire. Ce misérable avait tellement peur qu'il s'en était oublié et s'était pissé dessus, comme le montrait la flaque sur le sol. Matienzo, lui, paraissait perdu dans ses pensées. Visiblement, les propos de l'accusé lui déplaisaient sans qu'il puisse les retourner contre lui.

Fernando comprit tout l'avantage qu'il tirerait d'un acte de clémence et ordonna à Francisco Piora de se relever.

– Es-tu prêt à jurer sur les saintes Écritures que tu te conduiras désormais en bon chrétien et en loyal sujet de la Castille ?

– C'est ce que j'ai toujours fait !

– Ne mens pas ! Tu ne serais pas là si tu disais vrai !

– Le vin m'a fait perdre la tête. Croyez-moi, Monseigneur, plus jamais je n'en boirai une seule goutte.

– Décidément, tu as le mensonge dans la peau. Crois-tu m'attendrir avec une telle promesse ?

– Si Votre Seigneurie me laisse la vie, je lui serai tout dévoué et la servirai jusqu'à ma mort.

– Te voilà plus raisonnable. Je suis prêt à te faire grâce, à la condition que tu t'engages sur l'un de mes navires et que tu exécutes tout ce que je te demanderai de faire.

– Je suis votre homme

– Dans ce cas, rentre chez toi. Demain, présente-toi au port. Je puis t'assurer que le travail ne manquera pas.

Diego Barbosa sourit finement. Son gendre se montrait décidément très habile. Il savait retourner une situation à son profit. La foule ne retiendrait qu'une chose, la grâce qu'il avait accordée à ce misérable

Francisco Piora, elle oublierait ou peut-être ignorerait que ses deux complices seraient eux bel et bien pendus sans autre forme de procès.

Pourtant, ce n'étaient point eux les véritables coupables. Une enquête discrètement menée permit d'établir que l'émeute avait été fomentée en sous-main par le consul portugais, Sébastao Alvarès. Lui et son secrétaire avaient été vus remettant d'importantes sommes d'argent à trois mauvais garçons qui avaient à leur tour acheté les services de mécontents et de désœuvrés. L'alcade de l'arsenal jugea préférable de ne point faire éclater au grand jour le scandale. Tout au plus s'arrangea-t-il pour que, durant plusieurs semaines, cet imbécile de Sébastao Alvarès soit assailli de plaintes et de récriminations diverses par ses administrés. Dûment chapitrés par leur curé, les paroissiens de l'église Sainte-Anne s'en donnèrent à cœur joie, les uns réclamant, en exhibant des reçus habilement maquillés, le remboursement des sommes qu'ils avaient avancées au diplomate, les autres sollicitant son intervention dans des affaires embrouillées à soin qui concernaient toutes des litiges financiers avec l'arsenal ou la Casa de Contratacion. De quoi le mettre en position délicate vis-à-vis des responsables de ces deux institutions et l'obliger à d'incessantes démarches qui nuisaient grandement à la bonne marche de ses affaires. Le malheureux en perdit le sommeil et l'appétit et finit par partir pour Lisbonne, prétextant qu'on l'y avait convoqué de toute urgence. C'était toujours cela de gagné. Pendant quelques mois, il ne pourrait pas nuire à ses anciens compatriotes.

L'important était toutefois d'obtenir une condamnation en bonne et due forme de l'alcade du port qui avait eu l'audace de prendre parti pour les émeutiers, et de faire arrêter certains des marins du *Trinidad*. Un courrier partit pour la Cour, relatant l'incident dans le moindre détail et exigeant des sanctions appropriées afin que nul, à l'avenir, ne puisse mettre en doute que les capitaines de l'expédition étaient au service de Don Carlos. Les termes de la lettre étaient habilement choisis. Fernando y affirmait clairement que c'était l'autorité du monarque et non la sienne qui avait été mise en cause :

*Comme je pense que Votre Majesté n'approuve pas que l'on maltraite des hommes qui quittent leur royaume et leurs amis pour venir Vous servir, je vous demande très humblement de décider ce qui vaut le mieux*

*pour votre service. Quoi qu'ordonne Votre Majesté, cela me donnera la plus grande satisfaction, car je considère que l'affront qui m'a été fait n'était pas un affront contre un certain Fernando de Magallanes, mais un affront contre un capitaine de Votre Majesté.*

La réponse de Don Carlos le combla d'aise. L'alcade du port et tous ceux qui lui avaient prêté main-forte furent condamnés à une amende de 10 000 maravédis et contraints de signer un document par lequel ils s'engageaient désormais à ne point se mêler des préparatifs de l'expédition. Bien plus, ils furent obligés d'offrir, au nom de Diego Barbosa et de son gendre, un banquet pour au moins quatre cents indigents, festin durant lequel la sentence les concernant serait lue en public afin que nul ne puisse l'ignorer.

*

Depuis la fâcheuse émeute d'octobre 1518, le calme était revenu à Séville. Les cinq navires de l'expédition étaient amarrés au quai dit « de *las Muelas* », car son sol était pavé de pierres de meule. Don Carlos avait tenu sa promesse en mettant à la disposition de ses capitaines le *San Antonio*, le *Trinidad*, le *Concepcion*, le *Victoria* et le *Santiago*. Les deux premiers jaugeaient 120 et 110 tonnes, le troisième 90 tonnes, le quatrième 85 tonnes et le dernier 75 tonnes. C'étaient de bons navires qui s'étaient déjà aventurés sur la mer Océane et avaient fait plusieurs fois le voyage entre Hispaniola et l'Espagne. À ceci près qu'ils avaient été laissés à l'abandon pendant de longs mois et qu'ils étaient en bien piètre état. L'hiver et le printemps seraient entièrement consacrés à leur réparation. Il fallait leur donner de nouveaux mâts, consolider leur charpente, les calfater et les goudronner, vérifier soigneusement les voiles et les cordages, en un mot les rénover de fond en comble et s'assurer que les ouvriers n'oublieraient aucun détail.

Des dizaines et des dizaines d'hommes furent employés à ces tâches, sous la surveillance sourcilleuse de Fernando. Tôt levé, il était le dernier à quitter le chantier le soir pour prendre quelques heures de repos auprès

de Dona Beatriz. Elle lui avait donné, neuf mois après leur mariage, un fils, Rodrigo, baptisé en l'église Sainte-Anne avec pour parrain Juan d'Aranda et pour marraine Dona Léonor de Sepuvelda, épouse du trésorier de la Casa de Contratacion. Fernando en avait conçu une joie immense. Quoi qu'il arrive, le nom glorieux des Magalhães ne s'éteindrait pas. Il avait un héritier auquel il léguerait ses titres et ses fonctions, qui ne connaîtrait point les humiliations qu'il avait subies et qui ferait, il en était persuadé, une brillante carrière. Cela le consolait amplement du fait que le petit Rodrigo ne pourrait sans doute jamais se rendre à Sabrosa et entrer en possession du vieux manoir et des terres attenantes. Dom Manoël en avait, paraît-il, ordonné la confiscation au profit d'un de ses barons, sans que sa sœur Teresa et son mari n'élèvent la moindre protestation.

Remettre les navires en état était une chose, il fallait aussi recruter leurs équipages. Or rares furent les marins à se présenter d'eux-mêmes. Pourtant tout avait été fait pour attirer d'éventuels candidats. Les crieurs publics avaient annoncé dans tous les ports de la côte qu'on cherchait 235 hommes, tous jeunes et en bonne santé, tous bons chrétiens et ayant l'expérience de la navigation. Les soldats toucheraient 1 200 maravédis par mois, les matelots 800 maravédis et les mousses 500 tandis que calfats, charpentiers et autres artisans recevraient 5 ducats par mois. La solde était plus que correcte, largement supérieure à ce que proposaient d'autres capitaines. Mais la durée supposée de l'expédition, pas moins de deux ans, découragea les Sévillans. Ne se présentèrent que ceux qui avaient été refusés par les capitaines qui armaient des navires à destination d'Hispaniola ou de Cuba. Fernando dut repousser quantité d'éclopés, de demi-infirmes, de vieillards ou de mauvais garçons qui cherchaient à échapper à la justice royale.

Diego Barbosa ne lui ménagea pas son appui. Des commis de l'arsenal furent dépêchés à Malaga et à Palos pour contraindre les alcades de ces villes à fournir les marins n'ayant point trouvé d'engagement et inscrits sur les rôles de ces différents ports, sous peine d'avoir à payer de lourdes amendes. Ils s'exécutèrent avec mauvaise grâce, fournissant 139 hommes, tous sujets d'Aragon, de Castille, de Léon, de Navarre et de Biscaye. Il était évident qu'il faudrait avoir recours à des marins

étrangers, Italiens, Français, Grecs, Flamands, Anglais ou Allemands, qu’on trouvait en grand nombre, dont près d’une centaine acceptèrent finalement d’embarquer après avoir pour certains été menacés de ne plus jamais trouver un engagement s’ils persistaient à faire preuve de mauvaise volonté.

Le cœur gros, Fernando dut renoncer à inscrire sur le rôle de ses équipages bon nombre de ses compatriotes, pourtant des marins fort expérimentés, qui avaient afflué à Séville et qui lui avaient proposé leurs services. À chaque fois que l’un d’entre eux faisait acte de candidature, celle-ci était impitoyablement rejetée par la Casa de Contratacion sous des motifs divers. Tantôt l’intéressé était jugé trop âgé, tantôt il lui était reproché d’être Nouveau Chrétien, tantôt on prétextait qu’il était considéré comme déserteur par de mystérieux capitaines dont nul n’avait jamais entendu parler à Séville.

Devant la multiplication des refus qui lui étaient opposés, Fernando n’eut d’autre solution que d’avoir une franche explication à ce sujet avec Juan Rodriguez de Fonseca. Le prélat le reçut à Burgos, dans son palais, et feignit de compatir à ses difficultés. Hélas, les ordres n’émanaient pas de lui mais de l’entourage de Don Carlos. Guillaume de Croÿ et Jean Sauvage avaient expressément limité à cinq le nombre des Portugais autorisés à accompagner l’expédition, en prenant soin d’indiquer qu’ils faisaient figurer dans ce nombre Duarte Barbosa, bien que son père eût obtenu des lettres de naturalité. Fernando se cabra sous l’insulte faite à son parent :

– J’en appelle au souverain de cette décision inique. Elle revient à me considérer, moi et mon beau-frère, comme des traîtres potentiels qu’il convient de traiter comme s’ils étaient des lépreux ou des pestiférés. Me croyez-vous assez fourbe pour trahir le souverain qui m’a accordé sa confiance au profit de Dom Manoël dont l’ingratitude est la cause de mon exil ?

Le prélat sourit.

– Loin de moi cette pensée et je puis vous assurer que je suis l’un de vos plus ardents défenseurs au sein du Conseil. Il n’en demeure pas moins que ces maudits Flamands croient satisfaire la populace en

dirigeant son mécontentement contre vous et vos compatriotes. Il existe pourtant un moyen bien simple de contrarier leurs desseins.

– Lequel ?

Juan Rodriguez de Fonseca hocha la tête.

– Vous êtes décidément plus avisé qu'on ne me l'a dit. Je m'attendais à ce que vous tempêtiez et que vous invoquiez les pouvoirs que Don Carlos vous a attribués. C'eût été commettre la pire des erreurs. Je constate avec plaisir que tel n'est pas le cas. J'en suis fort aise car vous auriez de la sorte remporté une bien éphémère victoire. J'aurais été contraint de vous donner satisfaction en apparence, mais j'aurais pris un malin plaisir à contrarier de mille manières vos desseins. Vous n'ignorez pas que mon influence ne se mesure point uniquement à la place que j'occupe au Conseil. Je puis briser celui qui m'oblige à me déjuger ou à devoir affronter ces maudits Flamands, dont l'appui m'est bien nécessaire en d'autres matières que vous n'avez pas à connaître. Brisons là pour l'instant cette discussion. Nous la reprendrons ce soir si vous le voulez bien, dans un tout autre cadre, et je suis convaincu que nous parviendrons à nous entendre en toutes choses.

Fernando passa la fin de la journée à réfléchir aux mystérieuses paroles de son interlocuteur. L'archevêque était un vieux renard. Il avait cherché à éprouver sa patience et à jauger de son aptitude au commandement et à certains accommodements. Il ne pouvait prendre le risque d'échouer si près du but. L'appui de Don Carlos était une arme qu'il devait manier avec la plus extrême prudence. Le jeune prince suivait de très près les préparatifs de l'expédition, comme l'attestaient les lettres qu'il lui écrivait deux à trois fois par semaine. Il avait deviné que ces missives constituaient pour lui comme une sorte de délassement. Elles le reposaient des querelles incessantes qu'il devait perpétuellement apaiser entre ses conseillers et des fastidieuses obligations de sa charge. Le métier de roi n'avait rien de très attrayant. Leur correspondance était comme une sorte de bouffée d'air frais et Fernando savait que ses rapports toujours empreints d'optimisme n'étaient pas pour rien dans la faveur dont il jouissait à la Cour. Se serait-il montré acrimonieux, exigeant, vindicatif ou perpétuel quémandeur que, très vite, le courroux princier n'aurait pas tardé à se manifester. Mieux valait donc continuer à

donner le change tant ce que cela était possible et ne portait pas préjudice à la réalisation de son projet.

C’est donc plutôt confiant qu’il retrouva le soir l’archevêque de Burgos. Le prélat n’était pas seul. Il se trouvait en compagnie d’un jeune homme, Juan de Cartagena, qu’il présenta comme son neveu. Fernando sourit. Il n’ignorait pas ce que l’on racontait à la Cour, à savoir que ce neveu était en fait le fils de Juan Rodriguez de Fonseca, qu’il avait eu d’une de ses nombreuses maîtresses et que l’une de ses sœurs avait été contrainte de faire passer pour le fruit de ses entrailles, moyennant l’octroi à son mari complaisant d’une charge de corrégidor. La ressemblance entre l’oncle et le neveu était d’ailleurs si frappante qu’elle n’autorisait aucun doute. Fernando observa attentivement le jeune homme. Il portait des vêtements de grand prix et paraissait exercer sur son « oncle » un étrange ascendant. Il ne cacha pas à son interlocuteur qu’il avait très envie de naviguer et qu’il se faisait fort de procurer à celui-ci les marins qui lui faisaient encore défaut. Il possédait plusieurs villages près de Palos et n’avait qu’un mot à dire pour que son intendant rassemble deux ou trois équipages. Cela dit d’un ton allègre, comme si la chose allait de soi.

Le repas fut en fait le prétexte à un sordide marchandage entre Fernando et l’archevêque. Celui-ci mit le marché en main à son invité. S’il acceptait de confier le *San Antonio* à Juan de Cartagena, le *Concepcion* et le *Victoria* à deux de ses amis, Gaspar Quasada et Luis de Mendoza, nul ne lui contesterait la faculté de confier le commandement du *Santiago* à son compatriote[1] Juan Serrano et à engager une trentaine de Portugais dont son parent, Alvaro de Mesquita, et un pilote, Estevao Gomez, dont la candidature avait été inexplicablement rejetée alors qu’il était, de notoriété publique, l’un des hommes les plus expérimentés en la matière. Pour la forme, on ferait de certains de ces Portugais des Castillans ou des Basques. C’était à prendre ou à laisser. La proposition était formulée sur un ton qui n’admettait aucune discussion. Fernando ergota. Tout ce qu’il put obtenir, et ce ne fut pas pour lui un mince soulagement, c’était qu’on le débarrasse de Juan de Aranda, dont il ne supportait plus les interventions incessantes, et qu’on lui laisse totale liberté pour choisir ses fournisseurs pour la cargaison, lui permettant ainsi

de gagner un temps précieux. C'est sur cette base que se fit l'accord entre les trois hommes.

*

À son arrivée à Séville, Fernando constata que l'archevêque avait une très curieuse conception de la parole donnée. Certes, Aranda cessa du jour au lendemain de l'importuner. On murmurait en ville que la Casa de Contratacion avait ouvert une enquête sur Cristobal de Haro et lui, accusés d'avoir abusé de leur position pour obtenir un huitième des bénéfices de l'entreprise. Les deux hommes, on pouvait compter sur eux, se tireraient de ce mauvais pas en faisant jouer leurs protecteurs à la Cour, l'important étant qu'ils n'avaient plus leur mot à dire. Seul Ruy Faleiro parut chagrin de cette situation. Il protesta que c'était là une grande injustice qu'il ne pouvait supporter et se retira à Tordesillas auprès de la reine Jeanne la Folle, prétextant que celle-ci avait besoin de ses lumières. Fernando ne fit rien pour le retenir auprès de lui. Il devinait que son associé n'avait aucune envie de s'embarquer avec lui et que, tôt ou tard, il faudrait lui trouver un remplaçant. Or il avait déniché celui-ci, un certain Andrés de San Martin que lui avait présenté son beau-frère, Duarte Barbosa, un authentique savant qui faisait preuve d'un calme étonnant et qui l'avait ébloui par l'étendue de ses connaissances ainsi que par sa modestie et sa discrétion.

Autant il appréciait d'être enfin libre d'agir comme bon lui semblait et de recruter ceux de ses compatriotes qu'il jugeait indispensables à la réussite de son projet, autant il éprouva une formidable colère quand on lui communiqua le texte par lequel Juan de Cartagena se voyait attribuer la charge de *veedor*, l'inspecteur général de la flotte. C'était bien plus que le simple commandement du *San Antonio* puisque les pouvoirs confiés à ce freluquet étaient considérables, notamment pour tout ce qui avait trait à la partie commerciale de l'expédition. Le texte disait en effet :

*Vous devrez veiller à ce qu'on tienne un registre dans lequel vous entrerez tout ce qui est chargé dans les cales. Ces entrées devront porter*

*votre marque, et chaque catégorie de marchandises sera distinguée des autres.*

Plus grave, le veedor se voyait attribuer un droit de regard sur le comportement des deux capitaines généraux de l'expédition :

*Vous devrez Nous aviser pleinement et précisément de la manière dont nos instructions et mandats sont appliqués dans lesdites terres, de l'administration de notre justice et du traitement réservé aux natifs desdites terres, et de comment lesdits capitaines et officiers observent nos instructions et tout autre élément de notre service.*

À la grande surprise de Diego Barbosa, la colère de son gendre fut aussi spectaculaire que passagère. Des jours durant, il ne cessa de pester contre la déloyauté des monarques avant de subitement se raviser et de lire, à qui voulait bien supporter son bavardage, les instructions qu'il avait reçues de Don Carlos sur la conduite à tenir envers les naturels des pays qu'il découvrirait :

*Vous ne les tromperez en aucun cas et vous ne violerez pas votre parole. Vous ne consentirez en aucune manière que des torts leur soient faits et vous punirez plutôt ceux qui se conduisent mal. Jamais vous ne consentirez à ce que quiconque touche une femme, et c'est la chose principale à laquelle vous devez être attentifs, pour la raison que dans ces régions les peuples, à cause de cette chose et plus que tout, peuvent se révolter et vous nuire.*

Pour le capitaine général, il était clair que Don Carlos avait pris en considération les remarques qu'il lui avait faites sur le comportement des Espagnols aux Indes occidentales. C'était un comportement indigne du nom de Chrétien dont lui avait longuement parlé l'un des proches de l'archevêque de Burgos, un certain Bartoloméo de Las Casas, qui se disait scandalisé par ce qu'il avait appris à la lecture des rapports adressés par quelques moines à la Casa de Contratacion. Non seulement le prélat les tolérait quand il ne les encourageait pas, mais tout portait à croire qu'il avait confié à son « neveu » la mission de commettre sous d'autres cieux pareilles abominations. C'était pour les prévenir que Fernando avait exigé et obtenu du monarque ce salutaire rappel des principes les plus élémentaires. Il ne cessait d'expliquer à ses interlocuteurs combien

plus sage et avisé avait été le comportement des Portugais à Cochin et à Malacca où ils avaient délivré les naturels de ces pays de la tyrannie des marchands maures.

Diego Barbosa eut beau lui dire que de tels propos étaient bien imprudents, il persista dans ce que son beau-père appelait sa « lubie » jusqu'à ce qu'un incident ne tempère son enthousiasme. Un soir, alors qu'il revenait du port à son domicile, il eut la surprise d'être accosté, au détour d'une ruelle, par une vieille connaissance, Sébastao Alvarès, le consul du Portugal, qui le salua fort aimablement :

– On m'a rapporté tout le bien que vous dites de vos compatriotes et de la sagesse des ordres que leur donne Dom Manoël. Des gens dignes de foi m'ont rapporté ce fait et il m'a fort réjoui.

– Je ne vous savais pas tant préoccupé de ma personne.

– Ne sous-estimez pas l'attention que je vous porte. Chacun s'accorde à vanter vos qualités et je puis vous assurer que vous n'auriez pas à regretter de les mettre au service de votre pays dont vous avez, ce me semble, la nostalgie. Dom Manoël me l'a dit en personne lors de mon dernier voyage à Lisbonne : il est tout disposé à se montrer généreux à votre égard si vous consentez à paraître à sa Cour.

– C'est là chose impossible. Je me suis engagé auprès de Don Carlos et ne puis renier la parole que je lui ai donnée. Ce serait indigne d'un fidalgo.

– Comme si vous n'aviez pas précisément agi de la sorte en passant au service de la Castille !

– Que nenni ! Interrogez votre maître et il vous confirmera que je lui en avais demandé la permission, qu'il m'a accordée en des termes particulièrement blessants dont j'ai un souvenir très précis et ô combien douloureux.

– Je comprends votre amertume. Elle est toutefois mauvaise conseillère. Ne vous faites d'ailleurs pas d'illusion sur votre situation en cette ville et en ce royaume. Vous avez de puissants ennemis et ceux-ci, d'après ce que je sais, cherchent votre perte. Ignorez-vous ce que l'on dit de vous ? Que vous n'êtes point castillan et que Don Carlos est bien mal

avisé de vous accorder sa confiance alors que vous avez déjà trahi votre premier et naturel maître.

– Brisons là, Alvarès. Votre langue est chargée de fiel et vous prenez un malin plaisir à distiller votre poison. Me croyez-vous assez stupide pour ne pas être informé de certaines rumeurs ? Elles me blessent mais les bontés qu'a envers moi Don Carlos sont un baume souverain. Elles me confirment dans ma décision de le servir de toutes mes forces et, au besoin, de périr pour lui.

– Songez alors à ce qui se passera. Au moment de rendre votre âme à Dieu, ce que je ne vous souhaite pas, vous éprouverez bien des affres à l'idée que votre corps ne reposera pas en terre portugaise, aux côtés de vos illustres aïeux. Songez-y avant qu'il ne soit trop tard.

Le consul l'aurait juré, il crut voir des larmes couler sur le visage de son interlocuteur qui s'éloigna dans l'obscurité comme pour mieux dissimuler son trouble. Ce n'était que partie remise. Il lui faudrait reprendre cet entretien et pousser Fernando jusque dans ses ultimes retranchements. Pour l'heure, il avait un autre poisson à prendre dans sa nasse, Ruy Faleiro, dont ses espions s'accordaient à penser qu'il était proche de la démence. De fait, l'astronome était devenu la risée de tout Séville. Ses extravagances à Tordesillas auprès de la reine Jeanne la Folle avaient conduit le marquis de Denia à le bannir de la Cour de la malheureuse souveraine et il avait regagné les rives du Guadalquivir, persuadé qu'on voulait attenter à sa vie. Il en avait quasiment perdu le sommeil et s'affaiblissait chaque jour un peu plus, car il refusait de prendre la moindre nourriture, craignant que celle-ci ne soit empoisonnée.

Il était de plus en plus évident qu'il avait perdu la raison et Sébastao Alvarès n'eut guère de mal à parvenir à ses fins. Un jour qu'il se trouvait sur le port, il croisa Faleiro qui l'invita à monter à bord du *Trinidad*. Le consul refusa en riant, affirmant que ce navire, comme les quatre autres, était en si mauvais état qu'il pouvait à tout moment couler à quai. Il n'avait nulle envie de prendre un bain forcé. Il avait fait cette plaisanterie sans vraiment y réfléchir, reste qu'elle provoqua chez l'astronome une curieuse réaction. Il dévala la passerelle en courant et regagna précipitamment son domicile, refusant obstinément d'en sortir ou de

recevoir les émissaires qui lui étaient envoyés par son associé. On eut beau le saigner à plusieurs reprises et lui administrer diverses médications, son état ne s'améliora guère. À tel point qu'averti de ce fait, Don Carlos jugea préférable d'ordonner, le 26 juillet 1519, qu'il soit déchargé provisoirement de ses fonctions de capitaine général. Il resterait à Séville pour préparer le départ d'une seconde flotte et devrait remettre à la Couronne ses cartes, compas et calculs et transmettre toutes les informations en sa possession à celui qui le remplacerait dans ses fonctions d'astronome, Andrés de San Martin.

Fernando n'en fut guère marri. Voilà des mois qu'il n'avait pas adressé la parole à Ruy Faleiro et il s'imaginait mal devoir supporter sa présence durant deux longues années s'ils avaient navigué de concert. Être débarrassé de ce fardeau atténua la déception qu'il éprouva en apprenant que l'archevêque de Burgos avait intrigué pour que son bien-aimé « neveu » soit nommé *persona conjuta*, commandant en second de la flotte en lieu et place de l'astronome. Il était déjà veedor, ce nouveau titre était suffisamment vague pour que l'autre capitaine général n'y voie qu'une simple formule destinée à flatter l'orgueil de Juan de Cartagena. Ce qui lui fit tenir pour négligeable certaine missive de Sébastao Alvarès, dans laquelle ce rusé consul le mettait en garde. À l'en croire, Fonseca avait intrigué pour que Don Carlos remette à son « neveu » des instructions qui devaient rester secrètes tant que la flotte n'aurait pas atteint la Terre de Verzin. À ce moment-là, alors qu'il lui serait impossible de faire marche arrière, Fernando découvrirait des clauses « attentatoires à son honneur de gentilhomme ». De rage, il avait brûlé cette lettre, devinant qu'il s'agissait d'une ultime manœuvre déloyale ourdie par Dom Manoël pour le faire renoncer à son projet. Entendre celui-ci parler d'honneur, c'était comme si un boucher avait fait l'éloge du poisson. Le piège était si grossier qu'il ressentit une forme de joie intérieure en le déjouant.

Il avait tant de choses plus importantes à régler, notamment vérifier minutieusement les marchandises et vivres qui seraient embarqués à bord des cinq navires. Il lui fallait nourrir 265 hommes pendant deux ans et il avait choisi avec grand soin ses fournisseurs, avec l'aide de son beau-père. Ceux-ci avaient reçu pour mission de fabriquer 21 380 livres de biscuit et de lui procurer 10 000 livres de bonne farine soigneusement

emballée dans des sacs de toile épaisse, des haricots, des lentilles, du riz, 5 700 livres de porc salé, 200 tonneaux de sardines, de thon, de morue, d’anchois et de harengs dans leur saumure, 984 roues de fromage, 450 cordons d’ail et d’oignon, 1 512 livres de miel, 3 200 livres de raisons secs et d’amandes, 417 outres et 253 tonneaux de vin, de la bière, du sucre, du vinaigre, sans compter les vaches et les porcs qui seraient embarqués vivants et abattus lors des premières semaines du voyage. Il y en avait pour un total de 1 252 909 maravédis.

Il laissa à Juan de Cartagena le soin de vérifier le chargement des vivres. Il préférait, lui, s’assurer de la bonne exécution de ses instructions concernant le matériel. Il avait ordonné que chaque navire dispose, en trois exemplaires au moins, des cordages et toiles pour les voiles ainsi que d’ancres de remplacement et d’assez de planches, pas moins de 14 charretées, pour pouvoir réparer d’éventuelles avaries. Il avait aussi veillé à faire embarquer plus qu’il n’en fallait de tonneaux de poix et d’étoupe, de chandelles et de bougies, ainsi que quantité de clous, d’outils, d’hameçons, de harpons et de filets de pêche, sans oublier 1 000 lances, 200 piques et 200 boucliers, 58 canons, 7 falconettes, 3 mortiers, avec leur poudre et leurs boulets, une centaine d’arquebuses, deux cents arbalètes avec leurs carreaux, autant d’armes qui lui seraient bien nécessaires au cas où il aurait à affronter des peuples hostiles. Il avait même fait confectionner pour lui à Bilbao deux armures, dont l’une de parade, qu’il avait pris grand soin d’essayer.

Il s’était réconcilié avec Cristobal de Haro car il avait eu besoin de lui pour faire venir des Flandres et de Nuremberg de grandes quantités de pièces de toile écrue, de velours, de mouchoirs et de bonnets, de bracelets, de perles, de peignes, de couteaux et de ciseaux ainsi que 20 000 clochettes de cuivre, 900 petits miroirs et autres objets qui seraient distribués aux indigènes des contrées où ils aborderaient en échange de vivres et d’épices. Assez curieusement, le négociant flamand avait été saisi d’un étrange zèle et s’était rendu lui-même à plusieurs reprises à Anvers et Nuremberg pour surveiller la fabrication et l’acheminement jusqu’à Séville desdits objets. Il avait même poussé la prévenance jusqu’à ajouter à ces marchandises une vingtaine de tambourins, de tambours, de flûtes, de violes et de fifres, assurant que ce serait un moyen

commode de distraire les marins et de leur faire oublier la longueur du périple. Il avait aussi fait présent à Fernando de trois lourds registres où celui-ci pourrait consigner ou faire consigner les principaux événements de son expédition.

*

Depuis son arrivée à Valladolid, Antonio Pigafetta s'ennuyait. Secrétaire du nonce apostolique Francesco Chieregati, envoyé comme ambassadeur auprès de Don Carlos par le pape Léon X, il avait cru naïvement que le prélat l'associerait de près aux tractations délicates qu'il devait mener avec le monarque. L'affaire était sensible, en effet. Depuis janvier 1519, le trône du Saint-Empire romain germanique était vacant du fait de la mort de Maximilien I^er^. Trois candidats étaient en lice pour lui succéder : Henry VIII d'Angleterre, François I^er^ de France et Don Carlos d'Espagne, parent du défunt. C'était parmi eux que les électeurs, princes et prélats, devaient choisir le futur empereur. Leurs suffrages se porteraient sur le plus généreux. Or c'est bien cela qui chiffonnait hautement le nonce. On l'avait envoyé auprès d'un prince dont l'impécuniosité était notoire. Les Cortès de Castille et d'Aragon lui marchandaient âprement leurs subsides et les Flandres ne se montraient généreuses qu'envers elles-mêmes. Bien sûr, les Welser et les Fugger, les plus riches négociants et banquiers d'Europe, ne dissimulaient point que leur cœur penchait pour Don Carlos. Mais ils avaient de puissants intérêts à Londres et à Paris et ne paraissaient pas disposés à les mettre en danger.

Pour Chieregati, l'affaire était entendue. Jamais Don Carlos ne ceindrait la couronne de Charlemagne. Il était donc inutile de lui faire la cour. Il préférait de loin fréquenter assidûment son précepteur, Adriaan Floriszoon, devenu évêque de Tortosa, dont il appréciait la vaste culture et l'austère piété. C'était un investissement plus rentable. La santé de Léon X déclinait et, à Rome, de nombreux cardinaux laissaient entendre qu'ils verraient bien l'ancien chancelier de l'université de Louvain être le prochain souverain pontife. Lui seul avait l'autorité morale nécessaire

pour mener à bien la nécessaire réformation de l’Église, évoquée depuis des décennies et perpétuellement repoussée. Le nonce se préoccupait donc avant tout de sa propre carrière. S’il parvenait à attirer l’attention de Floriszoon, nul doute que celui-ci, s’il montait sur le trône de saint Pierre, en ferait un évêque, situation infiniment plus appréciable que sa modeste charge de nonce apostolique. C’était à la réalisation de cette ambition dévorante qu’il consacrait l’essentiel de son temps, affichant une piété dont il n’avait guère donné l’exemple jusque-là, et poussant le sacrifice jusqu’à boire des litres et des litres de cette bière dont le prélat flamand raffolait et dont il avait introduit l’usage à la Cour.

Ce soudain changement d’attitude l’avait amené à prendre ses distances avec son secrétaire, natif comme lui de Vicence et cadet d’une bonne famille patricienne de la ville. Antonio Pigafetta était un jeune homme charmant et bien élevé, expert dans l’art des mondanités et grand amateur de romans de chevalerie dont il était capable de réciter par cœur de longs passages. Plus d’une belle dame s’était extasiée en l’entendant déclamer l’*Amadis des Gaules* et on murmurait qu’il avait accordé à certaines le privilège d’entretiens particuliers afin de parfaire leur connaissance des lettres. Des esprits chagrins s’en étaient émus et Chieregati avait manifesté sa désapprobation en envoyant le coupable à Séville pour régler un litige particulièrement compliqué entre franciscains et dominicains. Les deux ordres en avaient appelé au souverain pontife et ne cessaient d’importuner son légat avec leurs querelles à propos d’une redevance que les uns et les autres prétendaient avoir le droit de lever sur les paysans du comté de Niebla. Dans cette affaire, il n’y avait que de mauvais coups à prendre car ces moines prétendaient disposer de puissants soutiens et contraignaient ces derniers, par la persuasion ou par la ruse, à s’immiscer dans leur procès et à formuler d’étranges menaces si satisfaction n’était pas donnée à leurs protégés.

Antonio Pigafetta avait passé de longues heures en compagnie des provinciaux des deux ordres. Il en avait tiré la conclusion que les deux personnages se souciaient comme d’une guigne de l’arbitrage du pape. Leur procès était un prétexte qu’ils avaient inventé de concert pour justifier leur présence à la Cour ou à Séville, loin de leurs couvents où ils s’ennuyaient à mourir au milieu de leurs frères. Malheureusement pour

eux, ce qui, au début, n’était qu’un mauvais tour joué à leurs semblables avait pris des proportions inconsidérées. Soutenir les franciscains ou les dominicains, ce n’était rien moins que prendre parti en faveur de Don Carlos et ses conseillers Flamands ou, à l’opposé, des Cortès garantes des privilèges espagnols. Dans certains villages, on s’était entretué au nom de l’un ou l’autre partis.

Pigafetta avait compris que les deux prieurs ne recherchaient qu’une occasion de mettre un terme à leurs rivalités, à condition qu’on leur permette de ne pas perdre la face. Il rendit un jugement que les deux intéressés qualifièrent de jugement de Salomon. Les deux hommes renonçaient à leurs prétentions et, pour expier les désordres dont ils avaient été la cause, s’en iraient quérir le pardon du pape Léon X à Rome, où ils auraient obligation de se rendre en pèlerinage sur les tombes des martyrs, et y passer au moins six mois. Rien ne pouvait plus plaire aux deux moines que cet arrangement. Ils se réjouissaient à l’avance de leur séjour romain car le jeune secrétaire leur avait vanté les beautés de la Ville éternelle et les agréments divers qu’elle offrait à qui savait prendre certaines libertés avec la discipline.

La réconciliation avait été officiellement scellée lors d’un repas offert par un lointain cousin du prieur franciscain, un hidalgo de belle prestance nommé Duarte Barbosa, dont le père était alcade de l’arsenal. Les deux jeunes gens s’étaient fort plu l’un l’autre. Ils avaient les mêmes lectures et la même furieuse envie de saisir la vie à pleines mains. Quand Antonio avait expliqué à son nouvel ami combien il se morfondait dans ses fonctions de secrétaire du nonce, l’autre lui avait assené une formidable bourrade dans le dos en lui disant qu’il avait exactement ce qu’il lui fallait pour le distraire de son ennui. Son beau-frère et lui s’apprêtaient à embarquer sous peu pour un long voyage, pas moins de deux ans, qui les conduirait vers les îles aux épices par une certaine route inconnue des autres navigateurs. Duarte n’aspirait rien tant qu’à retourner à Malacca où il avait séjourné et dont il fit une description éblouissante, insistant sur la beauté des femmes locales fort peu farouches. Voilà qui ne manquerait pas d’intéresser son compagnon de table. Si ce dernier voulait se joindre à l’aventure, rien n’était plus facile. Son beau-frère, lui assura-t-il, recherchait un secrétaire.

Malheureusement, il avait impitoyablement repoussé tous les candidats qui s'étaient présentés, certains envoyés par l'entourage de Don Carlos. Les uns étaient trop jeunes, les autres trop vieux, trop impétueux ou trop calmes, dans tous les cas insuffisamment cultivés. Bref, il n'avait toujours pas trouvé l'oiseau rare, capable de tenir au jour le jour la chronique de l'expédition et de décrire avec talent et précision toutes les choses étranges et merveilleuses qu'ils découvriraient lors de ce périple. Un périple qui éclipserait les voyages de Messer Million ou ceux de l'amiral de la mer Océane car il ne s'agissait rien moins que de partir de Séville et d'y revenir en ayant accompli la circumnavigation de la terre. Duarte en était persuadé, son nouvel ami possédait toutes les qualités requises pour tenir ce rôle, sauf une peut-être, la patience dont il devrait faire montre envers son parent, un homme maussade et taciturne que la naissance de son fils, Rodrigo, n'avait pas réussi à dérider. Certes, il avait paru ému et passait de longues heures au chevet du bébé, le regardant avec une infinie tendresse et lui parlant à voix basse pour ne pas le réveiller. Mais jamais on ne l'avait vu prendre le bébé dans ses bras ou le chatouiller. Il semblait s'interdire les menus plaisirs de la vie comme s'il devait expier une mystérieuse faute. Le fait que son épouse soit maintenant à nouveau enceinte n'avait pas modifié sa conduite. C'est à peine s'il prenait le soin de s'enquérir de son état.

Intrigué par le portrait qui lui était fait du personnage, Antonio accepta de le rencontrer le lendemain à bord du *Trinidad*. Leur entrevue se passa mieux que prévu, à la suite d'un heureux hasard de circonstances. Le chef de l'expédition s'était mis en tête de vérifier le contenu du coffre des marins pour s'assurer qu'ils n'emportaient pas de jeux de cartes. En fouillant la malle d'un des quartiers-maîtres, il eut la surprise de découvrir une édition en mauvais état de *Primaléon de Grecia*, un roman de chevalerie dont il ignorait l'existence. Pigafetta le rassura. Il connaissait ce texte, l'un des plus drôles qu'il lui ait été donné de lire, où il était beaucoup question de certains géants qui venaient en aide au héros pour lui permettre de remporter la victoire sur ses ennemis. Son interlocuteur l'avait toisé avec étonnement, comme s'il avait peine à croire qu'un ami de son turbulent beau-frère ait de telles connaissances. Il l'avait fait asseoir à une table et lui avait dicté une longue lettre à

l'intention de l'archevêque de Burgos, constatant avec satisfaction que le jeune homme avait une écriture soignée et n'hésitait pas devant certains termes plutôt compliqués dont il s'était servi à dessein pour l'éprouver.

Trois jours plus tard, Duarte Barbosa annonça à Pigafetta la bonne nouvelle. Son beau-frère n'avait pas ménagé les éloges à son propos. Il était tout disposé à le prendre à son service mais craignait d'essuyer un refus. Car il ne pouvait offrir à son futur secrétaire qu'un titre de sobresaliente et un maigre salaire de 1 000 maravédis par mois, à peine 200 maravédis de plus qu'un marin, dont seuls quatre mois lui seraient payés d'avance et le solde au retour si jamais ils revenaient de cette périlleuse entreprise. Pigafetta le rassura. Ce n'était point par amour du lucre qu'il s'était attaché au service du nonce apostolique. Sa famille était fortunée et elle le destinait à devenir chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, une fois qu'il aurait acquis l'expérience nécessaire pour se faire recevoir dans cette noble compagnie. L'affaire était déjà bien engagée mais elle n'aboutirait point avant deux ou trois ans. Il était donc tout disposé à s'embarquer, à condition toutefois que Francesco Chieregati lui octroie son congé. Il se faisait fort de l'obtenir dans les meilleurs délais en se rendant à Barcelone où le nonce avait suivi Don Carlos. L'on était en juin et le départ n'aurait pas lieu avant septembre, il avait donc tout le temps de prendre ses dispositions, notamment de faire ample provision de papier, d'encre et de livres ainsi que de vêtements plus adaptés à la mer que sa présente garde-robe. Il partirait, dit-il, dès le lendemain, demandant à Duarte de prévenir son beau-frère que celui-ci n'aurait pas à regretter sa décision.

*

Francisco Piora s'approcha du capitaine général qui consultait une carte avec son secrétaire Antonio Pigafetta.

– Le pilote me charge de vous prévenir que le *Trinidad* et les quatre navires ont franchi la barre de San Lucar de Barrameda. Nous voilà désormais en mer, à la grâce de Dieu, béni soit son nom !

Fernando réprima un sourire. Cet énergumène de Piora n'en ratait jamais une. Quand il l'avait arraché aux griffes de la justice, il était sur le point de dénoncer certains de ses voisins, des Nouveaux Chrétiens qui se cachaient à peine pour suivre l'ancienne Loi de leurs pères. Il s'était sans doute réconcilié avec eux et les fréquentait assidûment car l'expression qu'il avait utilisée était typique des conversos. Il se promit intérieurement de lui en faire l'amical reproche quand ils seraient seuls. Il préférait ne pas évoquer cette question en présence de Pigafetta, de la discrétion duquel il n'était point encore totalement assuré. Pour l'heure, il avait bien d'autres affaires à régler. Car, depuis dix jours, lui et ses hommes avaient été constamment occupés, pour ne pas dire distraits, par certaines obligations.

Le 10 septembre de l'an de grâce 1519, tous avaient assisté à la messe en l'église Santa Maria de la Victoria, à Triana. S'étant préalablement confessé, ils avaient reçu la sainte communion avant que Sancho Martinez de Leiva, représentant de Don Carlos I^er^, ne remette au capitaine général l'étendard royal. Il s'était agenouillé pour le recevoir et réciter d'une voix brisée par l'émotion le serment d'allégeance au monarque, un serment répété par les autres capitaines qui jurèrent aussi de lui obéir en tout point et de suivre fidèlement ses instructions. Il avait remarqué, sans y attacher d'importance, que Juan de Cartagena paraissait tendu et d'humeur peu aimable.

En une longue procession, ils avaient quitté l'église, précédés par les bannières des principales paroisses de Séville, pour gagner le quai aux Meules et s'embarquer à bord des bateaux après avoir pris congé de leurs familles en pleurs. La scène l'avait ramené des années en arrière quand, avec Francisco Serrão, il était parti de la plage du Restrelo pour les Indes. Il était alors simple sobresaliente ; aujourd'hui, il était amiral et c'était à cinq navires, pas moins, qu'il commandait. Fernando avait insisté pour que son épouse Dona Beatriz reste chez eux. Elle devait accoucher sous peu et il redoutait pour elle la fatigue d'une trop grande émotion. Ils s'étaient fait leurs adieux en privé et il avait admiré la belle contenance qu'elle avait alors manifestée, l'assurant qu'elle attendrait patiemment son retour et qu'elle veillerait sur leurs enfants, le petit Rodrigo et celui à venir, comme l'avait fait pour elle sa mère. Elle lui avait aussi promis

qu’au cas où un malheur la rendrait veuve, elle aurait grand soin d’exécuter les volontés qu’il avait consignées dans son testament dont il lui avait alors remis une copie.

Elle l’avait lu d’une traite, ne protestant pas à la découverte des legs nombreux qu’il faisait aux monastères de Santa Maria de la Victoria, de Santa Maria Montserrat et de San Domingo, à la Maison des incurables de l’ordre de Saint-Lazare, à la Casa de San Sebastian et à l’hôpital de Las Bubas, à la sainte croisade contre les Infidèles et au rachat des captifs tombés entre les mains des Maures. À peine avait-elle esquissé un sourire ironique en lisant qu’il souhaitait léguer 30 000 maravédis à son page Cristovao Rebelo, qui ferait partie du voyage, dont il lui avait vaguement parlé sans jamais lui présenter ce chenapan maintenant âgé de treize ans. Qui avait pu avertir Dona Beatriz qu’il était en fait son fils, né de ses amours fugaces avec une fille de salle du Cygne d’or à Lisbonne ? Il l’avait protégé et élevé du mieux qu’il avait pu, sans aller toutefois jusqu’à lui donner son nom, se comportant en la matière – il le réalisait simplement maintenant – comme l’archevêque de Burgos avec son « neveu ». Il avait apprécié la réaction de son épouse qui le dispensait d’une explication malaisée. De même, elle n’avait pas cillé en constatant qu’il n’avait point oublié Henrique :

*Je déclare et ordonne libre et quitte de toute obligation de captivité, de subordination et d’esclavage, mon prisonnier et esclave Henrique, né dans la ville de Malacca, âgé de vingt-six ans environ ; que du jour de ma mort et dans les temps qui suivent à jamais, ledit Henrique puisse être libre et sans entraves, et quitte et exempt et déchargé de toute obligation d’esclavage et de subordination, et qu’il puisse agir selon ses désirs et comme bon lui semblera*.

Elle avait même exigé qu’il en prévienne, avant leur départ, Henrique. À ses yeux, sa fidélité n’en serait que plus grande et il chercherait par tous les moyens à lui manifester sa reconnaissance. Fernando y avait consenti et avait été surpris par l’attitude de son esclave. Le Malais ne s’était point jeté à ses pieds pour le remercier mais avait dodeliné de la tête comme si le fait d’être libre ou captif lui était totalement indifférent. Dona Beatriz avait été émue aux larmes en constatant que Fernando demandait à ce que l’on lui rende sa dot de 600 000 maravédis, à laquelle

il n’avait point touché, et exigeait de ses héritiers qu’ils lui versent, même en cas de remariage, « la somme de 2 000 doublons espagnols », à prendre sur leur propre part, qui ne serait point mince puisqu’ils étaient assurés de gouverner les terres qu’il aurait découvertes.

En bon Chrétien, il n’avait pas omis de penser au salut de son âme :

*Si c’est en Espagne que ma vie présente doit prendre fin et ma vie éternelle commencer, j’exprime le vœu qu’on m’enterre de préférence à Séville, dans le cloître de Santa Maria de la Victoria, dans une tombe isolée. Si, en revanche, la mort me surprend pendant le voyage, je demande que mon corps soit enterré dans l’église la plus proche consacrée à la Sainte Vierge. Je désire que le jour de mes funérailles, trente messes soient dites sur mon corps – deux cantadas et vingt-huit rezadas – et qu’on fasse pour moi l’offrande du pain, du vin et des cierges que désireront mes exécuteurs testamentaires ; et je désire que dans le monastère de Santa Maria de la Victoria une messe de trente jours soit dite pour mon âme et que les aumônes habituelles soient données ; et je désire que le jour de mes funérailles, trois pauvres soient vêtus – comme je l’ai indiqué à mes exécuteurs – et que chacun se voie remettre un manteau de laine grise, une chemise et une paire de chaussures, pour qu’ils puissent prier Dieu pour mon âme ; et je désire aussi que le jour de mes funérailles, il soit donné à manger aux trois pauvres et à douze autres, pour qu’ils puissent prier pour mon âme.*

Dona Beatriz avait promis de respecter scrupuleusement ses volontés. Cela avait atténué la douleur de leur séparation et lui avait permis de faire bonne figure aux côtés de ses hommes lors de la procession. Il avait souri en observant au loin ce gredin de Sébastao Alvarès lui faisant de grands signes et brandissant une lettre. Si c’était un message de Dom Manoël, il était trop tard. Les navires avaient descendu le fleuve jusqu’à San Lucar de Barrameda où ils avaient fait une ultime halte. L’on avait requis des équipages qu’ils écoutent chaque jour la messe dans la petite chapelle érigée face à la mer et se mettent en règle avec Dieu en faisant une confession générale de leurs péchés. Tous, après avoir reçu l’absolution, avaient entonné avec une particulière ferveur le *Salve Regina*, formulant le serment, s’ils revenaient à bon port au terme du voyage, de franchir à genoux, cierge en main, l’espace séparant le port de la chapelle.

Le 20 septembre au matin, profitant du vent de garbin, les navires avaient franchi la barre réputée dangereuse, comme en témoignaient les multiples ex-voto suspendus aux murs de l’église de San Lucar.

*

*Le 28 octobre 1518*

*De Diego Matienzo*
*À Juan Dias*

*Je t'ai averti à plusieurs reprises de faire preuve de plus de prudence en certaines matières qu'il est plus sage de ne pas évoquer clairement.*

*Sache que l'un de tes voisins, dont je tairai le nom, a formulé contre toi des accusations qui auraient pu avoir des conséquences terribles pour les nôtres.*

*J'ai fait en sorte qu'il trouve un engagement qui l'éloignera durant de longues années de Séville et le mettra dans l'incapacité de nous nuire.*

*Que cela te serve de leçon et t'incite à plus de retenue.*

*Ton ami,*

*Diego Matienzo.*

*

*Le 2 mai de l'an de grâce 1519*

*De Don Carlos Ier, roi de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon,*
*de Navarre, de Sicile, de Majorque, de Sardaigne, des îles Indes*
*et terres fermes de la mer Océane*
*À Fernando de Magallanes, capitaine général, atelando des îles aux épices*

*Ne prends pas en mal l'édit par lequel j'ai confié à Juan de Cartagena la charge de veedor de la flotte et sache qu'il est possible qu'à l'avenir je lui accorde d'autres titres éclatants.*

*J'y suis contraint pour des raisons qu'il m'a été donné de t'exposer lors de nos entretiens particuliers. Ce que je sais de la gestion de la Casa de Contratacion et des initiatives qu'a prises en mon nom Juan Rodriguez de Fonseca m'a convaincu d'agir contre lui et ses complices avec la plus extrême des sévérités mais aussi la plus grande prudence en raison des soutiens dont ils disposent dans toutes les villes de mes royaumes.*

*C’est donc pour endormir leur vigilance que je fais mine de leur accorder certaines faveurs dont ils ne manqueront pas de tirer grande fierté, s’abusant sur le sens de ma royale bénévolence.*

*Tu es l’un des seuls, si ce n’est le seul, auquel je puisse demander, sans crainte d’être trahi, de feindre de sacrifier ta réputation à mes intérêts, sachant que tu obéiras fidèlement à mes ordres.*

*Cette loyauté sera payée de retour et, d’ores et déjà, je t’assure, par ce mandement strictement confidentiel, qu’en toutes circonstances et tous lieux tu seras en mesure de prendre à l’encontre du veedor, même s’il invoque les pouvoirs que je lui ai donnés, les mesures que tu jugeras nécessaires.*

*Ton souverain, Don Carlos Ier.*

*

*Le 20 juin de l’an grâce 1519*

*De Francesco Chieregati, protonotaire apostolique*
*À Antonio Pigafetta, gentilhomme vicentin*

*Ton père, l’illustre Giovanni Pigafetta, mon ami, n’avait pas eu tort de me vanter tes mérites et ton habileté.*

*À ma grande confusion, je dois reconnaître que j’en avais un temps douté en observant la manière dont tu t’étais comporté à Valladolid. J’avais pris pour de la légèreté le souci que tu avais de dissimuler sous une conduite frivole tes réelles intentions. Je n’étais guère enclin à croire tes belles paroles et m’en repens bien sincèrement.*

*La façon dont tu as mené nos diverses affaires m’a convaincu de la justesse de ton raisonnement. Tu as su admirablement t’insinuer dans les faveurs de ce Fernando de Magallanes auquel Don Carlos a confié une flotte pour une entreprise à laquelle l’Église ne peut rester insensible.*

*Tu sais toute l’importance que notre bien-aimé souverain pontife accorde aux expéditions menées par les Portugais et les Espagnols,*

*lesquels se gardent bien de tenir informé de leurs projets et de l'étendue de leurs conquêtes le successeur de Pierre sur le trône apostolique. Au point de ne pas tolérer l'embarquement sur leurs navires de serviteurs de Dieu et de n'autoriser ensuite qu'une poignée d'entre eux à exercer leur apostolat dans les terres nouvellement découvertes, comme s'ils craignaient que nous ne condamnions le traitement qu'on dit injuste et cruel imposé à ces âmes trop longtemps privées des secours de la foi.*

*Voilà pourquoi il était de la plus haute importance qu'un des serviteurs du Saint-Siège puisse observer de près ces affaires et nous en fasse le plus fidèle rapport. Tu as réussi là où tant d'autres ont échoué et la satisfaction que j'en éprouve me console de la perte cruelle que me causera ton éloignement.*

*Veille donc à noter scrupuleusement tout ce que tu pourras observer dans les domaines des Portugais et des Espagnols et à nous rapporter les mœurs des peuples passés sous leur domination.*

*C'est à cette condition que je t'accorde bien volontiers ton congé et les subsides que tu m'as réclamés. Ils sont une médiocre indication des faveurs dont le Très Saint-Père te comblera à ton retour.*

*Sache que je prierai pour toi chaque jour afin que Dieu t'accorde Sa protection au milieu des périls que tu traverseras.*

*Francesco Chieregati, Protonotaire apostolique.*

*

*Le 2 août de l'an de grâce 1519*

*De Francisco de Silva Tellez, fidalgo*
*À Sébastao Alvarès, consul du Portugal à Séville*

*Sachez que je suis le malheureux neveu du traître et criminel Fernão de Magalhães, contraint, avec les miens, de quitter notre pays en raison des attaques incessantes dirigées contre nous par nos voisins, qui nous croient à tort complices de notre indigne parent. Ils ne peuvent en effet*

*tolérer qu'il se soit retourné contre le Portugal pour servir les Castillans, nos ennemis naturels. Ce sentiment, nous le partageons même si nous en sommes les victimes.*

*Le bruit est venu à Lisbonne qu'il devrait s'embarquer sous peu. Nous souhaitons que tu lui transmettes de notre part les choses suivantes, attestées par toute sa parentèle encore présente au Portugal.*

*Qu'il sache que, d'un commun accord, nous avons décidé de faire détruire la vieille maison familiale de Sabrosa et d'effacer de tous les endroits où elles pourraient figurer les armes des Magalhães, en punition de son abominable crime.*

*Qu'il apprenne que, par son geste, il condamne un honorable lignage et oblige tous ceux qui en sont issus à vivre désormais sous des noms d'emprunt. Puisse Dieu lui infliger le châtiment qu'il mérite et qu'il soit dûment prévenu que notre malédiction le poursuivra jusqu'aux confins les plus éloignés de la terre.*

*Francisco de Silva Tellez.*

1- Certains historiens ont voulu voir dans Juan Serrano un frère de Francisco Serrão et le désignent sous le nom de João Serrão. À tort, car aussi bien Pigafetta que les documents officiels attestent que Juan Serrano était castillan, né en Espagne et marié à une Sévillane.

# 8

« *Dios os salve, señor Capitán general y Maestre, a buena compañia* » : comme chaque soir, chaque navire s’approchait du *Trinidad* et son capitaine, tête découverte, présentait ses respects à l’amiral et prenait, si nécessaire, ses ordres pour la nuit et la journée du lendemain. Fernando avait institué ce rite pour asseoir son autorité. C’était l’un des rares moments où il se montrait sur le pont du navire, passant le plus clair de son temps dans sa vaste cabine où le quartier-maître et le pilote venaient régulièrement lui faire leur rapport. Consigne avait été donnée de naviguer en groupe. Un fanal, allumé le soir à la poupe du *Trinidad*, permettait aux autres navires de naviguer dans son sillage. Le même fanal servait aussi à transmettre par un ingénieux système de signaux les changements de cap ou les modifications dans l’établissement de la voilure. Ces procédures étaient strictement respectées. À chaque fin de journée, l’on voyait les bateaux exécuter un étrange ballet, tournoyant de quelques encablures. Rassemblés sur le pont, les marins communiquaient entre eux par de grands gestes et de sonores exclamations avant d’être rappelés à l’ordre par les quartiers-maîtres. Ils se dispersaient ensuite, les uns prenant leur tour de garde, les autres leur repas, suivi de la prière vespérale récitée avec une intense ferveur. Des petits groupes se formaient alors. Les uns jouaient aux cartes ou aux dés, les autres écoutaient un homme leur faire la lecture d’une Vie des saints ou entonner un chant repris en chœur.

Les officiers se promenaient sur le pont, scrutant l’horizon et échangeant quelques propos sans importance. C’était un moment

qu'appréciait tout particulièrement Antonio Pigafetta. Le jeune gentilhomme italien n'avait point l'habitude des voyages en mer. Il s'était rendu de Rome à Valladolid par la terre, car son ancien maître Francesco Chieregati avait gardé un très mauvais souvenir d'une traversée qu'il avait jadis effectuée entre Gênes et Barcelone. Il avait essuyé une furieuse tempête et son navire avait été ensuite pris en chasse par des pirates maures auxquels il avait échappé de justesse. Il préférait donc cheminer par petites étapes, assuré que son rang lui permettrait d'être hébergé par quelque riche monastère ou par un seigneur soucieux d'obtenir le pardon de ses fautes. Son secrétaire n'avait pas peu apprécié cette sage prudence. Partout où ils étaient reçus, les dames l'avaient choyé, prenant grand plaisir à écouter les vers qu'il récitait et les récits qu'il leur faisait des splendeurs de sa patrie.

Rien à voir donc avec sa présente condition. Certes, il disposait d'une cabine, mais celle-ci était exiguë. Il s'y tenait le moins possible, préférant rester à la proue du navire et observer celui-ci fendant les flots. Il s'était fait au roulis des vagues après avoir, les premières heures, vomi tripes et boyaux, à la grande joie des marins pas peu fiers de faire étalage de leur supériorité sur lui. Il ne s'en était pas formalisé. Il appréciait la rude simplicité de ces êtres frustes qui, dès lors qu'on leur accordait un peu d'attention, manifestaient en retour de singulières prévenances. C'est ainsi qu'ils avaient désigné, pour être à son service, un mousse, Anton de Goa, jadis employé au service de la marquise de Montemayor. Surnommé « Loro » en raison de sa peau foncée, il était né aux Indes et distrayait le secrétaire par ses longs récits sur le pays de son enfance.

C'était là une distraction bienvenue car, Pigafetta l'avait constaté, en mer les heures s'écoulaient trop lentement à son gré. Elles lui paraissaient interminables et d'un mortel ennui. Les journées étaient ponctuées par l'alternance des tours de garde de l'équipage, seul moment où le navire connaissait un semblant d'agitation. Le reste du temps, chacun vaquait à ses occupations ou au sommeil, sans remarquer sa présence. Ses fonctions de secrétaire n'étaient guère prenantes. Rien à voir avec le labeur qu'avait exigé de lui Chieregati, qui lui dictait lettre sur lettre ou lui confiait le soin de mener diverses intrigues compliquées. Fernando de Magallanes paraissait l'ignorer. Depuis leur départ de San Lucar, le chef

de l’expédition ne s’était pratiquement pas montré. Il se faisait servir ses repas par son esclave malais qu’Anton Goa détestait, le jugeant imbu de sa personne et grand menteur. Au troisième jour du voyage, ledit Henrique lui avait sèchement demandé de la part de son maître les premières pages du journal de bord qu’il écrivait scrupuleusement, chaque soir, à la lueur d’une mauvaise lanterne. Pigafetta les lui avait remises, le cœur torturé par l’inquiétude. Il se repentait de n’avoir point noté tel ou tel détail et d’avoir omis de souligner le zèle avec lequel l’équipage paraissait obéir aux ordres de son capitaine général. Il avait craint, un temps, que celui-ci, mécontent de ses services, ne le fasse purement et simplement débarquer à leur escale aux Canaries, la seule qu’ils feraient, sauf circonstance exceptionnelle, avant de toucher la Terre de Verzin. Son cahier lui avait été retourné sans le moindre commentaire. Quand il s’en était ouvert auprès du pilote, Estevao Gomez, avec lequel il s’était lié d’amitié, celui-ci l’avait rassuré. L’absence de commentaire avait valeur d’approbation. Autrement, il aurait été convoqué et dûment tancé. L’homme était ainsi, taciturne et peu enclin aux compliments, mais capable de formidables colères quand il était mécontent.

Ils étaient arrivés aux Canaries après six jours de voyage et les marins, à tour de rôle, avaient été autorisés à débarquer pour faire l’aiguade ou procéder à d’ultimes achats. Les habitants du lieu, tous espagnols, étaient d’abominables gredins qui vendaient fort cher de mauvaises marchandises et empochaient l’argent sans un mot aimable, comme s’ils faisaient à l’acheteur une grande faveur en acceptant sa pratique. Plutôt que de perdre son temps avec eux, Antonio Pigafetta avait préféré faire le tour de l’île de Ténérife. Il s’était beaucoup amusé en apprenant que ce nom signifiait dans la langue de ses premiers occupants, dont aucun n’avait survécu, la « terre de la soif ». De fait, dans l’une de ses parties, les sources d’eau y étaient rares, pour ne pas dire inexistantes. On lui avait dit que, dans une autre île de l’archipel, seules les feuilles d’un arbre, enveloppé chaque midi d’une étrange nuée, fournissaient aux bêtes et aux hommes de quoi étancher leur soif. Il regrettait amèrement de n’avoir pas contemplé de près cette fontaine vive mais avait pris grand soin de noter scrupuleusement cette curiosité.

L'escale avait été marquée par l'arrivée d'un navire parti de San Lucar quelques jours après eux, porteur de mauvaises nouvelles, en l'occurrence une lettre par laquelle Diego Barbosa annonçait à son gendre que Dom Manoël avait envoyé plusieurs bateaux fortement armés pour intercepter l'escadre qu'il commandait et l'empêcher de poursuivre sa route. C'était ce qu'avait annoncé le capitaine général aux officiers réunis dans sa cabine. Il avait l'air réellement préoccupé et paraissait persuadé que le souverain du Portugal n'avait d'autre souci que de s'emparer de ses navires et de faire pendre haut et court tous les hommes, pour crime de haute trahison. Selon Henrique, la missive contenait d'autres informations sur lesquelles il ne pouvait rien dire mais qui expliquaient la hâte avec laquelle son destinataire avait ordonné qu'on reprenne la mer sur-le-champ, sans attendre d'embarquer les tonneaux de viande salée commandés à Ténérife pour remplacer certains de ceux achetés à Séville et dont une inspection avait montré que leur contenu commençait à pourrir. Les quartiers-maîtres avaient récupéré leurs hommes dans les tavernes de Ténérife et, au passage, recruté quelques matelots supplémentaires, des déserteurs d'un navire portugais dont le zèle soudain s'expliquait par la peur de voir l'île être envahie par l'escadre de Dom Manoël. C'étaient de fieffés coquins, mais de bons marins qui retrouvèrent à bord certains de leurs anciens compagnons.

La flotte avait cinglé vers le sud, longeant la côte et prenant grand soin d'éviter l'archipel du Cap-Vert, possession portugaise qu'on disait toutefois mal défendue. Y faire relâche aurait été une perte de temps et l'éventuel butin qu'on aurait pu y faire, médiocre. Ces îles étaient pour la plupart inoccupées et les autres parvenaient à peine à nourrir leurs habitants, des esclaves noirs employés dans de gigantesques plantations de sucre. Les navires avaient donc fait route vers la ligne équinoxiale, ce qui intriguait les marins les plus expérimentés. Leur étonnement s'était mué en colère quand ils furent confrontés à une succession de violentes tempêtes durant lesquelles les navires manquèrent à plusieurs reprises de sombrer, avalés par les flots déchaînés. Il fallut amener les voiles pour parer au danger et les hommes passèrent plusieurs jours trempés par les embruns à se contenter d'un mauvais biscuit puisque les mousses ne pouvaient allumer de feu pour préparer les repas. Quelques-uns, les plus

courageux, avaient tenté de pêcher des *tiburoni*, des poissons géants aux mâchoires redoutables capables d'engloutir ceux qui seraient tombés à la mer en se penchant trop par-dessus le bastingage. Leurs efforts s'étaient avérés vains. La chair de ces animaux ne valait rien et laissait dans la bouche un goût amer.

Un soir, alors que les navires étaient ballottés comme de vulgaires sacs sur le dos d'un âne, l'on vit distinctement le feu de saint Elme brûler en haut du grand mât du *Trinidad* pendant près de deux heures. Pigafetta vit avec surprise les marins se jeter à genoux et entonner des cantiques, remerciant le bon saint de leur indiquer ainsi que leurs souffrances prendraient bientôt fin. Cette sainte lumière montrait qu'il avait entendu leurs prières et que les flots s'apaiseraient sous peu.

De fait, la mer se calma à tel point que les navires restèrent des jours et des jours sans pouvoir progresser, immobilisés sous un soleil de plomb, contraignant les marins à chercher un abri contre ses rayons. La soif les tenaillait car le capitaine général avait aussitôt ordonné, sans un mot d'explication, qu'on réduise de moitié les rations d'eau et de vin distribuées quotidiennement, à peine suffisantes pour étancher la soif. Quand ils n'étaient point occupés à laver le pont à grands seaux d'eau de mer ou à vérifier l'état des cordages et des voiles, les hommes restaient prostrés, incapables de trouver le sommeil. Jour après jour, une sourde inquiétude avait gagné les équipages. Pourquoi s'obstinait-on à cingler vers le sud alors que leur destination était ce fameux pays du bois de braise où plus d'un marin avait déjà fait escale ? C'était à bord du *San Antonio* que la grogne était la plus manifeste, encouragée par son capitaine en personne, Juan de Cartagena, qu'on entendait pester ouvertement contre ce « maudit Portugais » – ainsi nommait-il Fernando de Magallanes, son supérieur – qui avait sciemment mis la flotte en panne pour attendre l'arrivée des caravelles lancées à sa poursuite par Dom Manoël. Il n'y avait pas d'autre explication possible à sa conduite, disait-il aux autres officiers et notamment à ceux du *Concepcion* ou du *Victoria* qui lui rendaient visite.

Son chapelain, Bernardo Calmetta, Français de nation, lui faisait écho et distillait les mêmes paroles empoisonnées aux hommes qui venaient se confesser à lui ou chercher un peu de réconfort. Pigafetta l'avait appris

par Colin Baso, un mousse français, qui se rendait parfois sur le *Trinidad* à bord d'une chaloupe pour chercher les drogues et médications préparées par le médecin Juan de Morales. C'était un véritable chenapan qui se faisait passer pour un vieux loup de mer alors qu'il avait à peine douze ans. Il avait souri quand le gentilhomme italien, ayant appris qu'il était originaire du Croisic, s'était adressé à lui dans sa langue. Depuis, à chacune de ses visites, il ne manquait pas de lui rapporter le moindre incident survenu à bord des navires. C'est par lui que Pigafetta avait appris l'épouvantable scandale survenu sur le *Victoria*. Le maître d'équipage, Antonio Salomone, Génois de nation, avait été surpris dans un recoin de la cale en train de traiter comme une femme le mousse Antonio Varesa, auquel il avait promis, pour prix de sa complaisance, sa ration d'eau.

Colin Baso avait raconté l'affaire sans s'embarrasser de fioritures. À la manière dont il en parlait, on se doutait bien que lui et les autres mousses se prêtaient aisément à ce que les marins plus âgés exigeaient d'eux. C'était chose entendue, dont il convenait de ne point parler et dont tous étaient au courant, y compris les capitaines, qui fermaient les yeux sur ces coupables amusements quand ils n'y prenaient pas part eux-mêmes. Cette fois-ci, le scandale ne pouvait être étouffé car les deux hommes avaient été pris sur le fait, alors que Bernardo Calmetta se trouvait sur le *Victoria* et inspectait ses cales dans le vain espoir d'y trouver certains livres interdits dont on lui avait dénoncé la présence. Le prêtre avait hurlé, tempêté et fait mettre aux fers Antonio Salomone, bien que Luis de Mendoza et Antonio de Coca, le trésorier de l'expédition, aient tenté de l'amadouer en lui faisant comprendre que son geste risquait de dresser contre lui l'équipage.

Arguant que l'Église lui avait donné pour mission de lutter contre les sodomites tout autant que contre les hérétiques, le chapelain les avait menacés des flammes de l'enfer et s'était immédiatement rendu à bord du *Trinidad* pour exiger du capitaine général qu'il fasse juger sur-le-champ le fautif. Les fers aux pieds, Antonio Salomone avait comparu devant tous les capitaines. Tête basse, triturant dans ses mains son bonnet rouge, il avait reconnu sa faute, confessant qu'il avait cédé à un moment d'égarement et suppliant qu'on veuille bien prendre en compte son

repentir. Au retour de l'expédition, il promettait de se rendre en pèlerinage en Terre sainte et de donner aux pauvres de sa paroisse le solde de ses gains. En attendant, il acceptait d'être emprisonné à fond de cale, ajoutant que bien peu d'hommes parvenaient à survivre à pareille punition. Les capitaines opinèrent du chef. C'était en effet déjà un châtiment très cruel auquel il leur répugnait le plus souvent d'avoir recours. Respirant un air fétide, attaqué parfois par les rats, un homme enfermé dans ces conditions ne tardait pas à dépérir quand il ne sombrait pas purement et simplement dans la folie ou ne mettait pas fin à ses jours.

Rien n'y fit. Le chapelain avait décidé la perte d'Antonio Salomone et usa d'une ruse cruelle pour parvenir à ses fins. Affirmant qu'il ne saurait tolérer qu'on aille à l'encontre de ses volontés, Bernardo Calmetta ordonna que l'alguazil Gonzalo Gomez de Espinosa, le prévôt général de l'expédition, oblige l'écrivain officiel de l'expédition, Leon de Espeleta, à consigner sur ses registres que les membres du tribunal, nonobstant les salutaires remontrances qu'il leur avait faites, s'obstinaient à ne point vouloir suivre la loi. En conséquence de quoi, il se trouvait dans l'obligation de renoncer à ses fonctions et de décréter l'interdit. Désormais, la flotte serait privée de messe et les marins de la confession et des sacrements. C'était là une mesure extrême qui revenait à priver de bons Chrétiens des secours de la religion et chacun savait que son annonce déclencherait une véritable tempête dans les équipages. Le capitaine général, ainsi qu'il l'expliqua à son secrétaire, n'eut d'autre choix que de condamner à mort Antonio Salomone, lequel serait exécuté dès que les navires arriveraient en Terre de Verzin.

L'audience avait duré une partie de l'après-midi et, à son issue, Fernando signifia sèchement à Juan de Cartagena, qui affirmait avoir des questions à lui poser, qu'ils avaient perdu assez de temps comme cela :

– Que chacun regagne son bord et prévienne les hommes du jugement qui vient d'être rendu afin qu'il leur serve de leçon. Pour le reste, je vous communiquerai sous peu certains ordres.

Ces mots prononcés, il regagna ensuite sa cabine, devant laquelle Henrique, un poignard dépassant de sa ceinture, se posta comme pour en interdire l'accès à quiconque aurait eu l'audace de passer outre aux injonctions de son maître.

Quand le jour déclina, celui-ci sortit de ce qu’Antonio Pigafetta appelait en riant son « antre » pour recevoir le salut de ses capitaines. Le *San Antonio* fut le dernier à se présenter devant le *Trinidad*. Sur son pont se tenait Juan de Elorriaga, le quartier-maître, et non Juan de Cartagena. L’homme, d’une voix tonitruante, pour qu’elle soit entendue de tous les autres navires, se contenta de lancer : *« Dios vos salve ! »* avant de tourner le dos et de disparaître dans les entrailles du navire.

L’équipage du *Trinidad* sursauta. Ce n’était point là la formule usitée. Il n’était point fait référence à la qualité de capitaine général du chef de l’expédition et c’était à l’un de ses officiers que le capitaine du *San Antonio* avait confié le soin d’infliger cet affront à son supérieur. Curieusement, celui-ci se contenta de hausser les épaules, comme s’il n’accordait aucune attention à cette faute grave. Il conserva cette attitude les quatre jours suivants. C’était à n’y plus rien comprendre et Antonio Pigafetta manqua tomber de haut quand Fernando de Magallanes lui demanda, d’un ton badin, de se rendre en chaloupe à bord des autres navires pour informer leurs capitaines qu’il les invitait, pour la première fois depuis leur départ de San Lucar, à venir dîner avec lui à sa table. Il s’acquitta de sa mission et, quand il en revint, constata que l’équipage du *Trinidad* avait dressé sur le pont une vaste tente où on transporta des fauteuils et une table bientôt couverte de plats précieux et flacons de vin, tandis que les mousses s’affairaient aux cuisines pour préparer viande et poissons. Pigafetta fut prié de surveiller les préparatifs tandis que les autres officiers étaient introduits un par un dans la cabine du capitaine général et en ressortaient la mine réjouie.

Juan de Cartagena, Luis de Mendoza, Gaspar de Quesada et Juan Serrano avaient revêtu leurs plus beaux atours pour dîner à la table du commandant. Le premier arborait un pourpoint de fin velours rehaussé de dentelles et un feutre dont il faisait changer la plume chaque jour. Ses compagnons jetèrent un coup d’œil sur les mets et ne cachèrent point leur contentement. Voilà qui les changeait de leur ordinaire. C’était à un véritable festin qu’ils avaient été conviés et c’était bien la preuve que le capitaine général n’était point aussi mauvais homme qu’on le prétendait. Il était certes taciturne et maussade, peu enclin aux épanchements, mais assez avisé pour réaliser qu’un tel comportement avait pu légitimement

les blesser. Il entendait faire amende honorable et c'était tout à son honneur.

Le repas fut joyeux d'autant que Pedro de Valderrama, le chapelain du *Trinidad*, récita à toute allure le bénédicité, buvant aussitôt après une large rasade de vin et se saisissant d'un poisson grillé qu'il avala de fort bon appétit, sous les rires des autres convives. Pigafetta charma l'assistance en racontant par le menu certains dîners auxquels il avait assisté chez les Colonna à Rome, vantant la chère exquise qui y était servie et la beauté des statues antiques qui ornaient la pièce. Il imita de manière très drôle son ancien maître, le nonce apostolique, et sa voix doucereuse, racontant les souffrances que ce dernier avait endurées en avalant, pour complaire à Adriaan Floriszoon, pot de bière sur pot de bière. Il lui fallut répéter plusieurs fois cette imitation tant elle déclenchait l'hilarité de ses auditeurs et il le fit avec bonne grâce, observant de temps à autre une pause pour se rafraîchir le gosier.

Juan de Cartagena riait aux éclats. Il ne lui déplaisait pas de voir brocarder de la sorte le prélat flamand qu'il avait rencontré à Valladolid et dont il n'avait guère apprécié le comportement austère et méprisant. Il se laissa même aller à quelques plaisanteries grivoises sur les prêtres, n'épargnant pas son propre oncle, l'archevêque de Burgos, même si l'on devinait qu'il n'était pas peu fier de mentionner sa parenté avec Juan Rodriguez de Fonseca. Il poussa l'audace jusqu'à affirmer que celui-ci ne se serait jamais trouvé dans la situation du malheureux Antonio Salomone. Il aimait trop les femmes pour céder aux charmes d'un gamin. Les rires fusèrent. Chacun y alla de son anecdote tout en faisant honneur au vin que Henrique versait à profusion.

La conversation glissa imperceptiblement sur l'expédition. Comme s'il avait voulu prévenir certaines questions qu'on ne manquerait pas de lui poser, le capitaine général expliqua que cette soirée était peut-être la dernière qu'ils passeraient dans l'oisiveté. Dès le lendemain, si ses calculs étaient justes, ils trouveraient certains vents et courants qui les conduiraient à bonne allure jusqu'en Terre de Verzin. C'était, dit-il à ses invités, un secret qu'il avait appris en se rendant à plusieurs reprises aux Indes, un secret gardé jalousement par tous les capitaines portugais, qui préféraient virer vers l'ouest puis faire ensuite route à l'est vers la pointe

de l’Afrique plutôt que longer les côtes de ce continent des mois durant, sauf s’ils devaient faire escale à Sao Jorge de La Mina. Il ajouta :

– Voilà qui devrait rassurer certains d’entre vous. On m’a rapporté que d’aucuns prétendent que je vous ai égarés à dessein et menés dans ces parages à seule fin que les caravelles de Dom Manoël nous rattrapent. Rien n’est plus faux. Elles sont encore, si elles existent réellement, très loin derrière nous et, dès demain, nous leur aurons définitivement faussé compagnie. Sentez-vous d’ailleurs cette brise légère qui commence à souffler ? Ce sera notre plus fidèle allié dans les jours à venir, Dieu en soit loué !

Luis de Mendoza jugea opportun de placer son compliment :

– Voilà, seigneur capitaine, qui est finement calculé. Je ne regrette point d’avoir tant attendu puisque cela nous vaut cette soirée durant laquelle vous nous traitez fort richement.

Fernando sourit malicieusement.

– C’est que j’avais hâte de vous voir à ma table. Figurez-vous que je me languis de certains d’entre vous qui semblent bouder ma compagnie. C’est ainsi que voilà bien cinq jours que je n’ai point eu le privilège de voir notre veedor général, le très respecté Juan de Cartagena. Il se dérobe à l’obligation qui lui est faite de venir me saluer chaque soir.

Le « neveu » de l’archevêque de Burgos accusa le coup, manquant s’étrangler en buvant son verre de vin.

– C’est que j’ai délégué ce rôle à mon quartier-maître. C’est un homme parfaitement honorable dont je réponds comme de moi-même.

– J’en suis toutefois profondément chagrin.

– Il vous déplaît, qu’à cela ne tienne, je demanderai à l’un de mes mousses de prendre sa place.

Le capitaine général fit un effort surhumain pour contenir sa colère. Se méprenant sur son attitude, son interlocuteur jugea bon de pousser son avantage :

– Sachez que je ne reviendrai vous saluer comme il se doit que lorsque vous aurez obéi aux ordres que je vous donne au nom de notre maître, Don Carlos I^er^. Si vous êtes, comme vous le prétendez, son loyal

serviteur, je vous somme de me remettre les cartes et calculs en votre possession et de nous indiquer de manière précise la route que nous devrons suivre. Tant que n'aurons pas atteint la Terre de Verzin, je vous remplacerai à la tête de l'expédition pour m'assurer que vous ne méditez point certaine traîtrise. Jusqu'à là, je refuse de recevoir le moindre ordre de votre part, maudit Portugais !

Juan de Cartagena s'était à ce point emporté qu'il n'avait pas remarqué le discret geste de la main fait par son interlocuteur. À peine avait-il fini d'éructer ses méchants propos qu'il se vit entouré par Duarte Barbosa, Henrique et Gonzalo Gomez de Espinosa cependant que des hommes en armes, dissimulés jusque-là dans la coursive, prenaient position derrière les autres convives, la main sur la garde de leur épée. Pris au piège, Cartagena crut s'en sortir en apostrophant ses compagnons :

– Mendoza, Quesada, vous qui êtes castillans, laisserez-vous un étranger porter la main sur moi et me traiter comme les Maures font avec leurs captifs ? Au nom de Dieu et de Don Carlos, je vous somme de me venir en aide et de vous emparer de Fernando de Magallanes.

Les deux hommes baissèrent la tête. Ils ne pouvaient rien faire pour leur ami qui s'était rendu coupable du pire des crimes, la rébellion contre son supérieur. Ce qu'ils savaient des instructions laissées par Don Carlos dictait leur conduite. Il aurait fallu que le capitaine général y désobéisse de manière flagrante et que les preuves de son éventuelle trahison soient avérées pour qu'ils prennent le parti de Cartagena. Pour s'être rendus à plusieurs reprises clandestinement en Terre de Verzin, ils savaient que les fameux vents et courants mentionnés par le Portugais existaient bien. Il n'avait pas commis de faute en les obligeant à descendre aussi bas en direction du sud, seul un ignare dans l'art de la navigation comme l'était leur compagnon pouvait le penser. Cet idiot avait perdu la partie, du moins l'avait trop précocement engagée. Mieux valait donc faire preuve de prudence.

Poussant d'abominables jurons, Cartagena fut emmené vers l'arrière du navire et placé sous bonne garde. D'un ton cauteleux, Luis de Mendoza s'adressa au capitaine général :

– Considérez que le vin lui a monté à la tête. Je ne sous-estime pas l’ampleur de sa faute, elle est bien réelle et impardonnable, je suis le premier prêt à en témoigner s’il le faut. Néanmoins, ce malheureux est hidalgo et d’une famille dont le poids à la Cour n’est pas négligeable. Ce serait pour celle-ci un affront sans pareil que d’apprendre que l’un des siens a été mis aux fers, même s’il le mérite. Il est évident qu’il n’est plus digne d’exercer son commandement à bord du *San Antonio* ni sa charge de veedor. Je n’en disconviens pas. C’est un châtiment déjà assez grave pour lui éviter l’humiliation de séjourner à fond de cale.

– Que suggérez-vous ?

– Je suis tout prêt à l’accueillir sur le *Victoria* où il sera traité comme un passager ordinaire, avec interdiction de donner le moindre ordre à l’équipage. Je veillerai à ce qu’il demeure dans sa cabine et qu’il ne soit autorisé à en sortir que deux heures chaque soir.

– Qui prendra sa place à la tête du *San Antonio* ?

– Il vous est loisible de nommer votre beau-frère, Duarte Barbosa. C’est un bon marin, comme j’ai pu m’en rendre compte. Néanmoins, je ne vous le conseille pas. Cartagena a recruté lui-même son équipage et ses hommes n’apprécieraient guère…

– … D’être sous les ordres d’un étranger, car c’est bien cela que vous voulez dire.

– Dieu me préserve d’une telle pensée ! Le père de Duarte est un loyal sujet de Sa Majesté et a obtenu du roi Ferdinand des lettres de naturalité qui en font un bon Castillan. Disons qu’il serait plus prudent de désigner un officier qui soit déjà à bord depuis le début du voyage et qui sache tout de l’équipage. Je n’en connais qu’un, Antonio de Coca.

– Je vois que vous ménagez vos arrières. Je n’ignore pas qu’il est parent de Juan de Cartagena et de l’archevêque.

– Ce qui démontrera que vous savez faire preuve d’équité et ne poursuivez pas une vengeance personnelle.

– Qu’il en soit fait ainsi !

*

Colin Baso courait sur la plage de sable fin en compagnie d'autres mousses. Insouciants, les gamins savouraient ces quelques instants de liberté qui leur avaient été accordés par leurs quartiers-maîtres respectifs. Après tant de semaines passées en mer, il ne leur déplaisait pas de pouvoir se dégourdir les jambes et prendre un peu de bon temps. Leur cœur s'était serré quand, le 29 novembre, ils avaient aperçu au loin une fine bande de terre. Un matelot, qui s'était déjà rendu dans cette contrée, leur avait expliqué qu'il s'agissait du cap Santo Agostinho. La flotte n'y marquerait qu'une rapide escale, quelques heures à peine, pour y faire l'aiguade et se procurer des fruits frais. Puis elle cinglerait vers la vaste baie de Santa Lucia, dominée par une formidable montagne, située plus au sud, à l'embouchure d'un fleuve découvert jadis un matin de janvier, ce qui lui avait valu son nom de « rivière de Janvier », *rio de Janeiro*. Les Portugais y avaient établi autrefois une feitora, un comptoir, puis l'avaient abandonnée. L'endroit était en effet fréquenté par les navires de plusieurs nations, notamment français et espagnols, qui venaient y chercher le bois de braise. Ils contrevenaient de la sorte aux lois édictées par Dom Manoël mais celui-ci était trop pingre pour faire les frais d'une installation permanente dans ces parages. Résultat, de tous les ports de la mer Océane, partaient chaque année de nombreux navires, qui se dirigeaient tous vers la Terre de Verzin. Leurs capitaines et pilotes jugeaient plus sage d'éviter tout incident et prenaient grand soin de ne pas accoster quand les navires d'autres nations se trouvaient au mouillage à l'entrée du rio de Janeiro. Quand ceux-ci levaient enfin l'ancre, ils pouvaient à leur tour aller à terre et s'y livrer à leurs occupations.

Cette fois, il n'y avait nul navire français ou portugais. La flotte espagnole put donc se disposer à sa guise dans la baie et jeter l'ancre. Les hommes poussèrent de joyeuses acclamations quand ils virent arriver depuis la terre ferme quantité de pirogues chargées d'hommes et de femmes aussi nus qu'Adam et Ève. Elles se rangèrent le long des navires et les maîtres d'équipage eurent bien du mal à empêcher certains de ces sauvages de grimper à bord. Ils n'avaient pas leur pareil, disait-on, pour

escalader la charpente des navires et voler tout ce qu'ils pouvaient trouver, pensant que c'était là autant de cadeaux qui leur étaient destinés.

Non sans maugréer, Fernando accepta finalement l'arrangement suggéré par les autres capitaines. À tour de rôle, une partie des hommes serait autorisée à descendre à terre et à prendre un peu de repos, l'autre partie travaillerait à la remise en état des bateaux, de telle sorte que nul n'aurait à se plaindre de n'avoir pu profiter de l'escale pour reprendre des forces. L'idée n'était pas mauvaise. Noël approchait et les marins se préparaient déjà à cette fête, se souvenant avec nostalgie de celles qu'ils avaient jadis passées avec leurs familles. Leur procurer un peu de répit, c'était s'assurer de leur fidélité. Les navires avaient besoin d'être minutieusement vérifiés et, pour certains d'entre eux, de subir de sérieuses réparations. Nulle part l'on ne trouverait de forêts d'aussi bonne qualité que celle que l'on apercevait à terre et il convenait par ailleurs de faire ample provision de poissons et de viande pour remplacer le porc salé qui avait pourri à bord des tonneaux tant il était de médiocre qualité. Il y faudrait bien une quinzaine de jours et Fernando se laissa donc aisément convaincre de retarder jusqu'au 26 ou au 27 décembre le départ de l'expédition. Il ne profita guère de cette escale puisque, du matin jusqu'au soir, les hommes le virent inspecter chaque navire et surveiller les travaux, passant ses soirées à vérifier dans les cales l'état des provisions avant de regagner sa cabine pour y prendre quelques heures à peine de repos.

Antonio Pigafetta, lui, ne boudait pas son plaisir. Le capitaine général lui avait donné congé. Plus exactement, il lui avait sèchement ordonné de débarquer et de recueillir le plus d'informations possible sur l'endroit, notamment sur les us et mœurs des habitants. Le jeune homme s'était fait conduire à terre et n'avait pas été mécontent d'y retrouver Colin Baso. Le mousse lui affirma que c'était la seconde fois qu'il venait en Terre de Verzin et lui présenta un gamin de son âge, lui racontant qu'il s'appelait Joazito et qu'il était le fils d'une des sauvagesses et d'un marin du *San Antonio*, João de Carvalho. Ce dernier avait promis à son rejeton qu'il l'emmènerait avec lui, à condition qu'il accepte de servir de truchement entre les équipages et les naturels de la contrée. Car ce diablotin à la peau cuivrée parlait un portugais satisfaisant, preuve que l'auteur de ses jours

avait passé plusieurs mois en sa compagnie lors d’un précédent voyage. Il n’était point le seul à être le fruit des amours entre des sauvagesses et des marins étrangers. D’autres gamins avaient pour père des matelots français ou portugais. Cela se voyait à leur peau moins cuivrée et à leurs cheveux moins foncés que ceux de leurs congénères. Ce qui ne les empêchait pas d’être aussi nus qu’eux et de ne paraître nullement gênés d’exhiber leurs parties honteuses. Au point de refuser les vêtements qu’on leur offrait, comme si c’eût été un fardeau trop lourd à porter.

En riant, Joazito conduisit Antonio Pigafetta jusqu’à son village, une succession de longues huttes de branchages aux toits recouverts de feuilles. Elles pouvaient abriter jusqu’à une centaine de personnes et hommes et femmes, vieillards et enfants y vivaient pêle-mêle. Ils y mangeaient et y dormaient, non pas sur des lits, mais sur d’étranges filets de coton suspendus aux poutres qu’on lui dit s’appeler hamacs. Pigafetta nota soigneusement le nom et tenta même de prendre place à l’intérieur de l’un de ces filets sans jamais pouvoir y parvenir. À chaque fois, il trébuchait et se retrouvait à terre, peinant à se relever. C’était à se demander si les sauvages n’usaient pas de magie pour rejoindre leur couche. Ses tentatives infructueuses suscitèrent les rires des sauvages qui le firent asseoir sur un mauvais banc taillé dans un tronc et lui apportèrent un breuvage, une sorte de bière, qu’il dut boire à même un grossier récipient en terre. Cette boisson avait un goût amer et la tête lui tourna vite. Il lui fallut plusieurs minutes avant de reprendre ses esprits.

C’est alors qu’il aperçut l’étrange mets qu’avait déposé à ses pieds, sur une feuille, l’une des femmes. Il dut quitter la hutte précipitamment pour vomir tripes et boyaux. Ce qu’on lui proposait était un morceau de main humaine. Quand il fut calmé, Joazito lui expliqua qu’il arrivait aux siens de dévorer certains des prisonniers qu’ils avaient faits lors des incessantes guerres qui se déroulaient entre les tribus de la région. C’était pour venger leurs parents morts dans les combats mais aussi pour acquérir la force des captifs. Ceux-ci étaient d’ailleurs fort bien traités et Joazito montra à Pigafetta plusieurs d’entre eux qui vivaient au milieu de leurs geôliers et qu’on aurait été bien en mal de distinguer de ceux-ci. Ils mangeaient et dormaient avec eux, vaquaient à toutes les occupations quotidiennes du groupe et pouvaient même prendre femme. Ils

n'ignoraient point toutefois qu'un jour ou l'autre ils seraient assommés, découpés en morceaux et mis à cuire sur d'étranges bûchers semblables à ceux dont les marins se servaient pour fumer le poisson. Joazito affirma que cette chair était succulente, meilleure que celle des animaux de la forêt, et leur dit qu'il ne comprenait pas pourquoi son père et les siens répugnaient à en manger.

Pigafetta se souvint de ce que Messer Colombo et Amerigo Vespucci avaient écrit à propos des *canibas*, mangeurs de chair humaine, qu'ils avaient découverts tout au long de leurs pérégrinations et dont certains naturels de ces contrées leur avaient parlé avec horreur et effroi. À les croire, ces canibas menaient régulièrement des expéditions pour se procurer cette curieuse viande de boucherie et n'en éprouvaient aucune honte.

De telles abominations étaient la conséquence de l'ignorance totale de l'Évangile dans laquelle étaient plongés ces malheureux sauvages, autrement les êtres les plus doux et les plus affectueux de la terre. Les femmes étaient loin d'être farouches et s'offraient aux marins pour un morceau de tissu, une clochette ou même une simple carte à jouer. Il n'était pas rare de voir les hommes descendus à terre s'éloigner en compagnie de l'une d'entre elles et revenir, au petit matin, affichant la plus grande des satisfactions. Duarte Barbosa, le beau-frère du capitaine général, disparut même pendant plusieurs jours et parut fort marri quand une patrouille, envoyée à sa recherche, finit par le découvrir dans un village à plusieurs lieues de la côte, occupé à besogner une garce. Et que dire de sa colère quand son parent, l'accusant d'indiscipline, le fit mettre aux arrêts avec interdiction de quitter désormais son navire ! On pouvait le voir se promenant sur le pont, pestant contre les hypocrites et racontant avec force détails aux hommes d'équipage ses bonnes aventures avec diverses sauvagesses, plus zélées selon lui que les pensionnaires habituelles des bourdeaux de Séville et de Lisbonne.

Quand elles n'étaient point occupées à sacrifier aux plaisirs de l'amour, les femmes travaillaient aux champs, plus exactement ramassaient des racines avec lesquelles elles confectionnaient un pain rond ressemblant à un fromage frais, au goût amer, ou récoltaient une sorte de mil appelé maïs. Les hommes, eux, vendaient aux marins le

produit de la chasse à laquelle ils se livraient quotidiennement, munis de grands arcs. Quand un soldat abattit un oiseau avec son arquebuse, ils s’enfuirent en entendant la détonation puis restèrent longtemps, incrédules, autour du cadavre du volatile, laissant deviner qu’ils le pensaient simplement endormi. Ils se montraient particulièrement adroits pour capturer les papegaults[1] dont on pouvait leur acheter une dizaine pour un simple miroir.

À vrai dire, hommes et femmes étaient de grands enfants perpétuellement rieurs et d’une incroyable naïveté. Ils croyaient ainsi que les chaloupes des Espagnols étaient les petits de leurs navires et que ceux-ci les allaitaient après leur avoir donné naissance. C’était la raison, selon eux, des incessants voyages effectués entre la terre et la flotte par les embarcations des étrangers. À ceux-ci, ils vendaient tout ce qu’ils possédaient, sans se soucier de l’exacte valeur des choses. C’est ainsi que Pigafetta put acheter, pour la table des officiers, une dizaine de poules qu’il troqua contre une carte à jouer qu’il tint dans sa main, marmonnant ce qui pouvait passer pour d’étranges oraisons.

Car ils avaient apparemment leurs dieux, qu’ils étaient tout disposés à troquer contre celui des Espagnols. Ils manifestèrent en effet une grande joie quand le capitaine général ordonna à Bernardo Calmetta et à Pedro de Valderrama de célébrer la sainte messe lors du premier dimanche passé à terre. Ils aidèrent les marins à hisser sur un tertre une grande croix autour de laquelle ils exécutèrent une sorte de sarabande. Ils suivirent l’office, mêlés aux équipages, accompagnant les chants de leurs tambours et poussant de grandes clameurs quand, au moment de l’Eucharistie, une formidable pluie commença à tomber. L’un de leurs chefs, qu’ils nommaient caciques, expliqua que sévissait depuis plusieurs semaines une formidable sécheresse dont ils commençaient à éprouver les effets. Ils craignaient de ne pouvoir récolter le maïs et autres racines qui constituaient l’essentiel de leur alimentation. À ses yeux, l’averse était la preuve que les Espagnols savaient commander aux éléments et obtenir de leur dieu qu’il exécute le moindre de leurs désirs. Ce cacique en était pour ainsi dire comme émerveillé et demanda comme une grande faveur qu’on l’instruisît, lui et lui seul, sans délai dans la foi du Christ.

Ledit chef fut l’un de ceux qui assistèrent, trois jours plus tard, à l’exécution d’Antonio Salomone condamné à mort pour crime de sodomie. L’ancien quartier-maître, maintenu jusque-là aux fers à fond de cale, fut conduit à terre et, agenouillé, tête découverte, écouta Bernardo Calmetta lire la sentence et l’exhorter à se repentir avant de comparaître devant le Seigneur. Il hurla, tempêta et provoqua un tel scandale que le capitaine général ordonna aux marins qui avaient accepté la fonction de bourreaux, moyennant une ration supplémentaire de vin, de l’expédier séance tenante dans l’autre monde. Il fut ensuite inhumé dans une fosse creusée à la hâte et sur laquelle on déposa, pour la sceller, quelques pierres. Le cacique, auquel Pigafetta expliqua le crime commis par le condamné, parut très surpris de la sévérité dont faisaient preuve les étrangers. La sodomie était particulièrement répandue chez les siens et ceux qui s’y livraient n’encouraient aucun châtiment, à condition toutefois de se battre vaillamment et de tuer sans pitié leurs ennemis. Ils commerçaient aussi bien avec les hommes qu’avec les femmes et les plus jeunes, au sortir de l’enfance, passaient plusieurs années à vivre avec des garçons de leur âge, partageant couche et nourriture sans que cela ne les choque. Le cacique laissa même entendre que plusieurs marins étrangers venus sur d’autres navires n’avaient pas été les derniers à profiter de cette aubaine.

Le capitaine général avait ordonné que l’exécution d’Antonio Salomone ait lieu avant la Noël, qui fut célébrée magnifiquement à bord des navires. Deux jours plus tard, la flotte leva l’ancre, prenant la direction du sud.

*

Fernando savourait intérieurement sa satisfaction. Devant lui s’étendait la baie de Santa Maria, celle qui marquait l’entrée du détroit indiquée sur la carte de Martin Behaim et mentionnée dans ses écrits par Amerigo Vespucci. Il lui avait fallu moins de quatre mois pour y parvenir et il avait réussi cet exploit avant le début de l’hiver austral. Il échapperait, sans

doute, aux terribles tempêtes qui caractérisaient cette saison sous ces latitudes. Sa patience et son obstination étaient enfin récompensées. Il songea que, si l'affaire se confirmait, il lui faudrait envoyer un navire à Séville afin d'annoncer la grande nouvelle. Le plus simple serait de confier ce soin au *Concepcion*. Ce serait se débarrasser de son capitaine, Gaspar de Quesada, dont il se méfiait, et, surtout, de Juan de Cartagena. Ce dernier serait rapatrié pour répondre de son insoumission devant les juges. Il savourait à l'avance la mine déconfite qu'allaient faire les autres capitaines lorsqu'il leur ferait part de ses décisions. Ces fieffés coquins baisseraient piteusement la tête et ne manqueraient pas de dissimuler leur amertume en lui faisant moult compliments. Il serait bien forcé de les accepter, ne serait-ce que pour donner le change avant de laisser éclater sa colère.

Pour l'heure, il entendait s'offrir quelques instants de détente, dîner enfin avec cet Italien dont il avait fait son secrétaire sur un coup de tête. Ce choix s'était révélé, à sa grande surprise, heureux. En dépit de sa jeunesse, l'homme était sérieux, scrupuleux, attentif au moindre détail, sachant aller à l'essentiel lorsqu'il s'agissait de résumer les principaux événements survenus lors de l'expédition. De commerce agréable tant avec les matelots qu'avec les officiers, il affectait une simplicité de bon aloi. Rien d'étonnant à ce qu'au fil de l'escale à la baie de Santa Lucia il se soit montré de plus en plus excédé par le comportement de Juan de Cartagena et d'Antonio de Coca. Les deux hommes n'en finissaient pas de mettre en avant leurs liens familiaux avec l'archevêque de Burgos et avec les familles les plus illustres de la noblesse castillane. Agacé, Antonio Pigafetta avait fini par leur demander si, par le plus grand des hasards, ils ne descendaient point de Romulus. Interloqués, ils lui avaient demandé pourquoi et n'avaient point saisi sa réponse :

– C'est que, dans ce cas, nous serions cousins. Les Pigafetta, à ce que montrent divers documents, sont issus d'une famille sénatoriale romaine qu'on dit être issue elle-même des premiers maîtres de la Ville éternelle. Tite-Live et Tacite mentionnent certains d'entre eux, pas toujours en bien, je dois l'admettre. Une telle parenté m'aurait comblé d'aise car je dois, le plus souvent, me contenter de la société d'individus au lignage tellement obscur qu'ils le dissimulent par de maladroits artifices.

Cartagena et Coca n’avaient pas su quoi répondre. Ils avaient préféré hausser les épaules mais, depuis ce jour, en avaient beaucoup rabattu de leur morgue.

L’Italien sourit finement quand le capitaine général, durant le repas, lui rappela ce fait. Il confessa avoir voulu s’amuser au détriment des deux nobliaux qu’il jugeait incompétents et sournois. Il se garda bien toutefois d’affirmer qu’il avait menti en faisant remonter ses propres origines aux premiers temps de Rome. Peut-être n’était-ce point totalement inexact. Pigafetta paraissait n’y accorder qu’une médiocre importance et préféra évoquer les jours enchanteurs passés à l’entrée du rio de Janeiro. Celui-ci lui avait paru être l’antichambre du paradis et il lui tardait d’arriver aux Moluques ou dans le royaume du Grand Khan pour s’assurer que Messer Millione, son compatriote, n’avait point menti. Car il paraissait ne point accorder grand crédit à ses récits ni à ceux de Jean de Mandeville dont il possédait un exemplaire. Il préférait de loin les romans de chevalerie dont il était grand lecteur et dont il avait fait force provision avant son départ. Les exploits qui y étaient racontés lui paraissaient plus vraisemblables que les descriptions d’hommes à tête de chien ou d’oiseaux gigantesques veillant à la frontière du royaume du Prêtre Jean et capables de prendre dans leurs serres un navire.

Mis en confiance par la bonne humeur de son secrétaire, Fernando ne put s’empêcher de s’épancher. D’un ton joyeux, il lui confia ce qui lui taraudait l’esprit depuis leur arrivée dans la baie de Santa Lucia. Ils se trouvaient à l’entrée du fameux passage et, sous peu, franchiraient celui-ci afin de gagner les Moluques. À sa grande surprise, Pigafetta, loin de le féliciter, fit grise mine. Après s’être servi une coupe de vin, il poussa un soupir et le contredit. Selon ses estimations, l’expédition n’était pas sur le point de toucher au but. Le détroit, et ce dernier existait, il en était convaincu, était encore loin. Quand Fernando, d’un ton courroucé, lui affirma qu’il se trompait, il lui tint tête :

– Je m’étonne qu’un homme aussi averti que vous puisse s’abuser de la sorte.

– Que voulez-vous dire ?

– Voilà déjà deux jours que nous avons jeté l'ancre dans cette baie. Hier, j'ai accompagné à terre les marins chargés de faire l'aiguade. Il leur fallait plusieurs heures pour remplir les tonneaux et j'en ai profité pour remonter le fleuve à bord d'une des chaloupes. Rassurez-vous, j'avais pris soin de me faire accompagner par des soldats en armes au cas où nous aurions rencontré des sauvages mal disposés à notre égard.

– Vous vous êtes bien gardé de m'en parler.

– C'est que j'hésitais à le faire et je me demande si je fais bien d'évoquer avec vous cette question. Car, en naviguant sur ce fleuve, j'ai constaté que son débit était étrangement lent et que nous n'avions aucun mal à le remonter à contre-courant. Il en irait tout autrement si nous étions dans un détroit. J'ai interrogé à ce sujet votre pilote et il m'a décrit par le détail ce que je voulais savoir des Colonnes d'Hercule, qui séparent la mer Océane de la mer intérieure. J'ai pris grand soin de dissimuler les raisons exactes de mes questions et ce bon Estevao Gomez a satisfait ma curiosité au point qu'à l'avenir je pourrais naviguer sans problème entre Algésiras et Ceuta.

– Où voulez-vous en venir avec ces remarques ?

– À ce que je ne saurais trop vous conseiller la prudence.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que nous ne nous trouvons pas devant de nouvelles Colonnes d'Hercule. Dans ce cas, le courant serait plus fort. Vous prendriez un grand risque à crier trop tôt victoire car vos ennemis attendent impatiemment l'occasion de vous prendre en faute. Ils en tireront prétexte pour contester votre autorité et vous calomnier auprès des équipages. C'est ce qui se passera si vous faites mine de trop vous réjouir.

– Est-ce l'impression que je vous donne ?

– Malheureusement, oui. Je vous ai bien observé depuis le départ et j'ai apprécié votre calme et votre sérénité en toutes circonstances. Or vous paraissez maintenant fébrile et impatient, du moins en privé. Je suis l'un des rares, avec Henrique et le pilote, à vous voir quotidiennement et je puis vous assurer qu'aucun d'entre nous n'a parlé aux autres de votre

changement d’humeur. Nous craignons toutefois qu’il ne vous incite à commettre une erreur fatale.

– Laquelle ?

– Annoncer, comme vous me l’avez dit, que nous nous trouvons à l’entrée du détroit. Si c’était vrai, croyez que je serais le premier à me repentir de ma méfiance. Si ce n’est pas le cas, alors vous avez tout intérêt à ne pas susciter de fausses espérances chez les équipages.

– Que me conseillez-vous ?

– Tout simplement de prendre au piège Cartagena et ses amis. Je les connais assez pour deviner que, dès demain, ils exigeront de vous que les trois navires de plus faible tonnage remontent le fleuve qu’ils tiennent sans doute, comme vous, pour le fameux passage. Faites mine de vous y opposer puis acceptez leur proposition. Ils sont assez bêtes pour affirmer à leurs hommes que, sous peu, leurs navires fendront les flots d’une autre mer qui les conduira droit jusqu’aux îles aux épices. Imaginez ce que sera la déception des marins quand ils constateront que ce fameux détroit n’est qu’un simple fleuve, certes plus grand et plus majestueux que le Guadalquivir ou le Tage. Ils perdront tout crédit et c’est sur eux et non sur vous que les équipages retourneront leur colère

– Sauf s’ils réussissent.

– La belle affaire ! N’est-ce point vous qui les avez guidés jusqu’ici ? N’est-ce point vous qui, le premier ou l’un des premiers, avez cru à l’existence de ce passage ? N’est-ce pas pour cela que Don Carlos vous a confié cette flotte ? Voilà ce que vous pourrez affirmer alors sans que nul ne puisse vous contredire. Non, croyez-m’en, prudence est mère de sagesse.

Fernando poussa un soupir. Ce Pigafetta était décidément un personnage hors du commun. Ce qu’il disait de la force du courant était finement observé et il s’en voulait d’avoir délibérément écarté ce fait car il contrariait ses propres illusions. Il n’en coûtait rien de suivre son conseil.

Quatre jours plus tard, le *Concepcion*, le *Victoria* et le *Santiago* apparurent à l’horizon, redescendant le fleuve. Nul étendard ne flottait à leurs mâts et les marins, rassemblés sur le pont des deux autres navires,

attendirent sans trop y croire le coup de canon qui aurait annoncé la découverte du passage. Aucune explosion ne se fit entendre et ils reprirent leurs activités, certains cachant mal leur déception.

Le soir, le capitaine général réunit tous les officiers dans sa cabine. D'un ton rogue, il apostropha Gaspar de Quesada :

– Mes mises en garde n'ont pas eu raison de votre obstination et j'ai été contraint de céder à vos folles exigences. À vous entendre, je ne connaissais rien à la navigation et vous vous faisiez fort de me prouver votre habileté en cet art. Vous pensiez avoir trouvé le passage et vous revenez bredouille.

– J'en demande humblement pardon à Votre Grâce. Seul mon zèle au service de Sa Majesté est responsable de ma conduite. Mais il est vrai que c'est là un sentiment que vous pouvez difficilement comprendre.

– Car je suis portugais et non castillan comme vous, voilà ce que vous insinuez au mépris des évidences. Détrompez-vous, j'ai grand souci des intérêts de Don Carlos et je ne tolérerai plus qu'on fasse perdre à notre expédition un temps précieux parce que vous vous laissez dicter votre conduite par de vaines considérations d'honneur. Que cela vous serve de leçon !

Quesada s'apprêtait à répondre quand un marin vint avertir le capitaine général qu'un canoë approchait. Celui-ci se rangea bientôt le long du *Trinidad* et un sauvage fut hissé à bord et conduit jusqu'aux officiers. L'homme, vêtu d'une peau de bête, était de grande taille. Il avait de longs cheveux noirs, graisseux, et la peau cuivrée, plus foncée que celle des Indiens rencontrés dans la baie de Santa Lucia. Il ne portait ni armes ni bijoux mais paraissait n'éprouver aucune peur. Avec de grands gestes, il désigna le nord comme pour indiquer qu'il savait que les navires venaient de là. Sans doute n'était-ce point la première fois qu'il voyait des Européens. Pour en avoir le cœur net, Pigafetta lui tendit un petit miroir qu'il rejeta dédaigneusement, sans prendre la peine de s'y contempler. C'était l'indice que ce type d'objet lui était familier. Le secrétaire italien répéta l'expérience avec l'un de ces canifs commandés à Nuremberg dont les naturels faisaient d'habitude grand cas. Il le prit et le déposa dans un

petit sac qu'il portait à son cou, sans prononcer le moindre mot de remerciement. Là encore, l'objet ne lui paraissait pas inconnu.

Pigafetta regardait avec attention le sauvage. Peut-être était-ce l'un de ceux qui, quelques années plus tôt, avaient dévoré le malheureux Juan de Solis et ses compagnons ? Rien chez lui n'indiquait que son peuple fût particulièrement riche et ait la moindre industrie. C'étaient de pauvres bêtes brutes plus proches de l'animal que de l'homme, dont il n'était point sûr qu'ils fussent issus de la coulpe d'Adam et d'Ève. Il chassa rapidement cette pensée de son esprit. Il sentait combien la découverte d'un univers radicalement différent lui faisait nourrir des opinions hérétiques dont il pourrait avoir à rendre compte à l'Inquisition. Il n'empêche. L'existence de ces malheureuses créatures posait bien des problèmes. Était-il véritablement indispensable de dépenser des sommes folles pour s'emparer de ces terres désertes et désolées dont les habitants n'étaient pas en nombre suffisant pour payer taxes et redevances ou fournir tribut ? Voilà sans doute pourquoi le capitaine général n'avait pas voulu en prendre possession alors qu'elles se trouvaient, de peu, dans la partie du monde concédée à l'Espagne. Quand Pigafetta lui en avait fait la remarque, il avait sèchement répliqué :

– Je n'ignore point que les Portugais prennent grand soin, partout où ils débarquent, de planter un *padrao*, une pierre gravée, et une croix, et de lire un texte aux formules obscures. J'en ai été le témoin à plusieurs reprises. J'ai expliqué à Don Carlos, et Sa Majesté a bien voulu se rendre à mes arguments, que je ne procéderai pas de la sorte. Mon rôle est de découvrir une route, non point d'établir des colonies ou des comptoirs. Je n'ai qu'un seul souci : trouver le passage et le chemin le plus court pour parvenir aux îles aux épices et en ramener les produits dont la vente servira à financer certain projet dont je n'ai pas le droit de parler. Tout ce qui ne concourt pas directement à cette entreprise doit être écarté.

– Ce n'est pourtant pas l'avis de la Casa de Contratacion.

– Parce que l'archevêque de Burgos est un fieffé voleur qui ne songe qu'à accroître sa fortune en exploitant les terres découvertes par d'autres. Au fond, c'est un gagne-petit qui se satisfait du peu qu'il a et qui préfère posséder plutôt que rêver. J'ai compris pourquoi il s'était longtemps opposé aux projets de Messer Colombo. Il inclinait plutôt à exploiter

Grenade nouvellement conquise et ses riches territoires. À quoi bon encourager les lubies d’un étranger ? Maintenant qu’il a en charge les Indes occidentales, il ne jure plus que par elles, car elles alimentent ses coffres, et considère toute entreprise différente comme une redoutable concurrence. Ce n’est pas parce que je suis portugais qu’il ne m’aime pas et qu’il cherche ma perte. C’est parce que je suis un rêveur et que je ne tiens pas en place. À Cochin et à Azamor, j’ai senti combien ce que j’appelle l’esprit de garnison est contraire à l’esprit d’aventure. Il assèche les meilleurs cœurs et tarit leur capacité à s’enthousiasmer pour une cause. Croyez-vous que j’ai envie de finir mes jours aux Moluques à surveiller le chargement des sacs de poivre et de girofle ? Je ne suis plus un *feitor* comme je l’ai été à Cochin ou à Sofala. J’ambitionne d’être le premier à avoir fait le tour du monde connu. Mais ce ne sera pas pour le seul plaisir, contestable d’ailleurs, d’avoir accompli un tel périple. C’est parce qu’il me sera ensuite loisible de repartir pour d’autres aventures, explorer, par exemple, les immensités de la mer Océane ou, peut-être plus simplement, m’enquérir de l’endroit où se trouve le Prêtre Jean.

Pigafetta avait souri :

– Toujours votre idée de croisade ! Vous faites décidément un bien curieux personnage. Vous voulez bouleverser radicalement la carte de l’univers, l’agrandir en long et en large, et néanmoins faire comme si la cité sainte de Jérusalem restait toujours au centre.

– Le jour où l’esprit de croisade cessera, nul ne rêvera plus et l’on cessera d’avoir besoin de chevaliers.

– Ce que vous êtes et ce que je suis.

Revenant au présent, Pigafetta désigna le sauvage et fit :

– Croyez-vous toutefois que nous puissions avoir recours à un tel écuyer ?

Celui-ci, qui manifestait depuis quelques instants une certaine impatience, bouscula ceux qui se tenaient à ses côtés et plongea depuis le pont dans la mer pour regagner son embarcation et le rivage où l’attendaient sans doute les siens. On ne le revit plus, comme s’il s’était enfoncé à l’intérieur des terres pour fuir les étrangers venus à bord d’étranges barques.

*

*Le 21 septembre de l’an de grâce 1519*

*De Diego Barbosa, alcade de l’arsenal de Séville*
*À Fernando de Magallanes, capitaine général*

*Mon gendre,*

*À la requête de Sa Majesté Don Carlos I$^{er}$, dont vous pourrez ainsi mesurer l’étendue de la bienveillance, j’ai envoyé aux îles Fortunées un navire afin qu’il vous communique les nouvelles parvenues à notre connaissance.*

*Un matelot, arrêté pour s’être battu contre des alguazils, a révélé ce qu’il savait d’un complot ourdi contre votre personne. Il a entendu, alors qu’il les servait, Juan de Cartagena, Gaspar de Quesada et Luis de Mendoza jurer qu’ils se faisaient fort de vous déposséder de votre commandement en tirant prétexte des fautes que vous pourriez commettre dans l’exercice de votre charge.*

*Redoublez donc de précautions et abstenez-vous de prendre la moindre initiative qui puisse être sujette à caution et éveiller la méfiance desdits capitaines. Mieux vaut, c’est du moins le souhait de Sa Majesté, les laisser se découvrir d’eux-mêmes et les frapper alors avec toute la rigueur requise.*

*Sachez que notre bien-aimé souverain vous donne tout pouvoir d’agir en ce sens et ratifiera vos décisions quelles qu’elles soient. Ayez l’assurance que la naissance ne protégera aucun de ceux qui feront obstacle à votre entreprise.*

*L’affaire est suffisamment importante pour que Sa Majesté ait décidé d’envoyer à votre rencontre ce navire armé à ses frais. Pour que tout cela reste secret, laissez simplement entendre avoir été prévenu que Dom Manoël a lancé une flotte à votre poursuite.*

*Votre femme se porte bien et n’a pas encore donné naissance à votre second enfant.*

*Votre beau-père, Diego Barbosa.*

*

*Le 3 novembre de l’an de grâce 1519*

*De Sébastao Alvarès, consul de Portugal à Lisbonne*
*À Sa Grandeur le Duc de Bragance*

*Votre Seigneurie prendra plaisir à apprendre ce que m’a rapporté l’un de mes agents établi à Ténérife où il me rend bien des services depuis des années. Il a été le témoin du passage dans cette île de la flotte de ce maudit traître.*

*Il a pu faire monter à bord l’un de ses parents, aide-calfat de son état, chargé des lettres que vous m’aviez remises à destination de Juan de Cartagena et du père Bernardo Calmetta.*

*Ceux-ci ont été dûment prévenus des bontés que Dom Manoël leur destine s’ils parviennent à faire faire demi-tour à ladite flotte.*

*Il ne nous reste plus qu’à espérer que Dieu exaucera nos prières et réduira à néant les agissements criminels de Fernão de Magalhães.*

*Je suis votre loyal serviteur,*

*Sébastao Alvarès.*

*

*Le 10 novembre de l’an de grâce 1519*

*De Guillaume d’Angennes, sire de Poigny*
*À Louis d’Ailly, vicomte de Montfrin*

*Je t’écris depuis Séville où je suis arrivé non sans mal après avoir longuement chevauché sur de mauvaises routes et logé dans les plus abominables auberges qui soient, tenues toutes par des voleurs ou de hideux Maures.*

*Cela m’a fait regretter la généreuse hospitalité que tu m’as accordée lors de mon passage sur tes terres. J’espère te recevoir aussi bien lorsque tu viendras à la Cour à mon retour de cette contrée où je n’ai guère envie de m’attarder.*

*Nous n’y sommes point aimés et l’on me fait quotidiennement sentir le peu d’estime que l’on a pour notre nation. Ces vilains bougres nous tiennent pour des impies au motif que nous ne passons point nos journées à réciter des patenôtres et à aller d’église en église pour y vénérer les reliques dont ils ont grande provision. Ils nous soupçonnent d’en vouloir à la vertu de leurs femmes, qu’ils tiennent soigneusement cloîtrées dans leurs demeures. Celles que j’ai vues sont petites et plutôt noiraudes, et ne sont guère à mon goût.*

*Sache que beaucoup nous en veulent de ce que notre roi ait décidé de briguer la couronne du Saint-Empire romain germanique. Ce n’est point tant qu’ils jugent cette prétention indigne ou exagérée. Depuis ses victoires en Italie, notre prince est réputé homme de grande vaillance et chevalier émérite.*

*Mais ils se plaignent amèrement de ce que cette décision contraigne leur propre monarque à persévérer dans la sienne et à intriguer de moult manières pour succéder à son grand-père Maximilien. Face à François de France et à Henri d’Angleterre, il ne peut quitter la lice.*

*C’est selon eux grand dommage alors qu’ils espéraient tous que Don Carlos finirait par renoncer à son projet et laisser son frère Don Fernando ceindre la couronne de roi des Romains.*

*Car ils s’inquiètent fort de ce que leur roi, venu depuis peu dans ces contrées dont il parle encore mal la langue, n’éprouve le furieux désir de s’en retourner en Allemagne et en Flandres, les abandonnant à la tyrannie de ses conseillers.*

*J’ai rencontré dans cette ville un personnage de qualité, Diego Barbosa, alcade de l’arsenal, l’un des hommes les plus importants de cette cité, de bonne noblesse et de jugement sûr.*

*Il m’a expliqué que lui et plusieurs autres gentilshommes ont placé beaucoup d’espoirs dans une flotte commandée par son gendre qui est partie à la recherche d’une nouvelle route pour les îles aux épices qu’ils*

*disputent à leurs voisins portugais. Le plus drôle est que ce Diego Barbosa tout comme son gendre sont lusitaniens de nation quoique passés au service de la Castille.*

*Selon lui, la réussite de cette expédition, par les formidables richesses qu'elle apporterait à leur pays, contraindrait Don Carlos à renoncer à l'empire et à accorder plus d'attention à ses domaines méridionaux.*

*D'après ce qu'il m'a dit, lui et ses partisans se heurtent à l'hostilité particulièrement active de l'archevêque de Burgos, bien décidé à faire échouer l'entreprise et à favoriser l'élection à l'empire de son maître, persuadé que celui-ci lui confiera alors la régence de la Castille et de l'Aragon.*

*Voilà les curieuses affaires qui occupent les naturels de cette contrée et qui me font bien sourire. Je ne comprends pas ce qui pousse certains d'entre eux à se lancer sur la mer Océane à la recherche d'îles et de terres mystérieuses dont ils font grand cas. Comme si le bonheur de l'homme n'était point de demeurer là où il est né et d'accroître honnêtement son bien. Nous, Français, sommes bien avisés de ne point céder à ces rêves insensés.*

*Ton ami Guillaume d'Angennes, Seigneur de Poigny, Qu'il lui tarde de revoir.*

1- Perroquets.

# 9

Aux regards sombres que lui jetaient les hommes d'équipage, Henrique avait compris qu'il lui fallait désormais se tenir sur ses gardes. Un coup de couteau pouvait à tout moment lui transpercer la poitrine si, par malheur, il s'éloignait par trop de la cabine de son maître. Le temps était bien loin où les marins l'invitaient à partager leurs repas et lui offraient même une partie de leur ration de vin. En échange, ils lui demandaient seulement de leur parler de son pays et des Moluques, but de l'expédition. Sensible à la flatterie, il s'était exécuté de bonne grâce, évoquant pour eux des îles baignées par le soleil, où des fruits délicieux pendaient aux branches des arbres et où les femmes, naturellement lascives, n'étaient guère farouches. Voilà qui les changerait des ribaudes dont lui et ses compagnons avaient dû se satisfaire à Séville avant leur départ, des catins vendant fort cher de médiocres caresses. À l'en croire, à côté de ses compatriotes, les Indiennes de la Terre de Verzin étaient des modèles de pudeur et de vertu.

Sa vantardise l'avait conduit à d'étranges confidences. À ceux qui se montraient les plus généreux pour lui offrir à boire, il laissait entendre qu'il était le fils d'un souverain local qui lui ferait fête en le revoyant. Il saurait récompenser ceux qui avaient pris soin de lui alors que, capturé par des pirates maures, il avait été réduit en esclavage et vendu, à Malacca, à un négociant italien qui l'avait ensuite offert au capitaine général.

Celui-ci, s'était-il empressé d'ajouter, le tenait en très haute estime et le traitait moins comme un esclave que comme un serviteur de confiance

auquel il faisait parfois certaines confidences. D'un air grave, il avait raconté aux marins que Fernando de Magallanes lui avait promis de l'affranchir sitôt qu'ils arriveraient aux Moluques. Il n'ignorait pourtant pas que c'était là un mensonge éhonté. Tout au plus Dona Beatriz l'avait prévenu que son époux l'avait couché sur son testament et qu'il recouvrerait sa liberté au cas où un malheur arriverait à son mari. Elle avait tenu à ce qu'il en soit informé, parce qu'elle estimait que cette franchise stimulerait son zèle et son dévouement.

Ses auditeurs l'avaient cru ou avaient feint de le faire. Il n'était pas rare que des esclaves, employés des années durant dans des familles riches, obtiennent leur affranchissement à condition toutefois qu'ils fussent baptisés et se comportent en bons Chrétiens. On en trouvait des dizaines à Séville, dont le sort était infiniment plus doux que celui des Morisques employés dans les plantations autour de Valence et de Denia. Ils étaient artisans, boutiquiers ou portefaix et certains avaient épousé des Espagnoles dont ils avaient eu une ribambelle de gamins.

Les hommes croyaient aux sornettes de Henrique, peut-être parce qu'elles les rassuraient. Après tout, il s'en retournait chez lui, et peut-être avait-il révélé à son maître l'emplacement du fameux passage dont il aurait entendu parler dans son enfance par des marins de sa nation. Le fait n'était pas impossible même s'il esquivait habilement toutes les questions à ce sujet, comme s'il se refusait à dévoiler un lourd secret. Mais, précisément, cette réserve avait quelque chose de convaincant pour ces vieux loups de mer. C'était chose assez commune chez eux que de taire les expéditions clandestines à la côte de Guinée auxquelles ils avaient participé sur des navires castillans. Ces traversées étaient interdites mais elles faisaient vivre grassement plus d'un port et de nombreuses familles. Leurs participants n'ignoraient pas qu'ils risquaient la mort si, naviguant à la faveur d'un contrat à bord d'un navire portugais, une bévue de leur part révélait leurs voyages antérieurs. Il était admis tacitement qu'on ne devait pas parler de certaines choses. La règle valait pour eux mais aussi pour Henrique. Un gaillard tel que lui, qui paraissait tenir à la vie plus qu'à toute autre chose, aurait-il pris le risque de se lancer dans une pareille aventure s'il ne la savait pas possible ? C'était impensable.

Curieusement, ce raisonnement, qui au début lui avait valu les faveurs des hommes, se retournait maintenant contre lui. Certains n’hésitaient plus à murmurer à son passage que, baptisés ou non, ces païens étaient tous de fieffés menteurs et de la graine de Judas. On ne pouvait se fier à leurs dires. Henrique l’avait réalisé. Ses anciens amis se taisaient maintenant à chaque fois qu’il se joignait à eux, et faisaient mine de ne pas s’apercevoir de sa présence. Les quelques plaisanteries qu’il lançait restaient sans réponse jusqu’à ce qu’il se lève et regagne son poste sur le château arrière.

Henrique avait fini par en prendre son parti. Pour lui, la faute en était sans doute au temps. Depuis quelques jours, celui-ci avait changé brusquement. La chaleur étouffante de la première partie du voyage avait cédé la place à de formidables bourrasques de vent et à des averses de pluies glaciales et de neige. En pestant, les marins avaient sorti de leurs coffres leurs vêtements chauds et les manteaux de laine rugueuse dans lesquels ils cherchaient une protection contre la rudesse du climat. Il leur fallait déployer d’intenses efforts pour grimper aux cordages couverts de givre, et manœuvrer les voiles devenues aussi dures que la pierre.

Le froid rongeait à ce point la chair des hommes qu’il fallait changer toutes les trois heures les vigies installées dans la hune, qui donnaient aux hommes de barre les indications de navigation. Car une brume épaisse enveloppait les navires, les privant le plus souvent d’une bonne visibilité. Pendant la journée, sous un ciel bas, ils se suivaient à la file, longeant prudemment la côte et veillant à éviter écueils et récifs. Il fallait une attention de tous les instants qui épuisait les hommes et les rendait perpétuellement irascibles. Au loin, ils apercevaient un rivage hostile, des falaises abruptes ou d’immenses plaines à l’herbe battue par les vents, parsemées çà et là d’arbustes chétifs.

Le soir venu, après avoir pris leurs ordres auprès de Fernando de Magallanes, les navires cinglaient vers le large et se suivaient en se repérant au fanal du *Trinidad*. Il était quasiment impossible d’apercevoir les étoiles dans le ciel et l’obscurité était presque totale. Rassemblés autour de braseros que les mousses peinaient à entretenir, les hommes n’avaient même plus le courage de parler ou de jouer aux dés et aux cartes. Ils attendaient que le sommeil les gagne, enveloppés dans des

piles de couvertures et de mauvaises étoffes. Ils se réveillaient, les doigts gourds, les lèvres bleuies par le froid, et avalaient à la hâte un morceau de biscuit rassis après l’avoir débarrassé des charançons qui y grouillaient.

Une nouvelle journée commençait, toujours sous un ciel gris et bas, avec son lot de corvées : laver le pont, vérifier l’état des cordages et des voiles, obéir aux ordres donnés par le quartier-maître qui ne leur laissait pas un seul instant de repos et expédiait aux pompes les moins dociles afin de leur apprendre les vertus de la discipline. Certains hommes se repentaient amèrement d’avoir cédé aux criailleries de leurs épouses ou compagnes et d’avoir accepté un tel engagement, moyennant certes une copieuse avance de solde. S’ils avaient su, ils auraient écouté les sages avis que de mystérieux personnages leur avaient prodigués, les mettant en garde contre ce Magallanes qui n’avait, disaient-ils, jamais commandé la moindre flotte. Ils avaient passé outre, la tête grisée par le vin, ou avaient pensé qu’après tout ce serait un voyage comme un autre, avec son lot de souffrances et de peines, mais durant lequel ils seraient dans leur élément, sans avoir à supporter les récriminations des femmes et les pleurs des enfants au ventre creux.

Rares étaient ceux qui se portaient volontaires pour aller à terre faire la provision d’eau et de bois. Même Antonio Pigafetta, qui ne ratait jamais l’occasion d’aller se dégourdir les jambes en accompagnant les marins, ne le faisait plus que la rage au cœur. Au retour d’une de ces corvées, il avait raconté au chapelain du *Trinidad*, Pedro de Valderrama, qu’il était comme terrorisé par le silence qui planait sur ces espaces désolés. Il n’y avait pas d’oiseaux aux couleurs chatoyantes virevoltant dans le ciel et, aussi loin que le regard pouvait porter, on ne distinguait aucune trace de vie. Pas la moindre fumée indiquant la présence de quelques sauvages grelottant sous une mauvaise hutte de branchages et se réchauffant autour d’un feu maigrelet. C’était comme si ces contrées n’avaient jamais vu d’hommes tenter d’y vivre ou d’y survivre. Pourtant, à chaque fois, il avait tout fait pour attirer d’éventuels visiteurs, allumant un gigantesque brasier sur la rive pour signaler sa présence et celle des marins. Si des créatures humaines se trouvaient dans les environs, elles n’auraient pas manqué de s’approcher pour quémander un peu de nourriture. Des heures

et des heures durant, il avait patienté, les yeux fixés sur l’horizon, guettant l’apparition d’une silhouette dans le lointain. En vain.

Après chaque aiguade, il rentrait, furieux et bredouille, s’enfermant dans sa cabine pour trouver une maigre consolation dans la lecture d’un des romans de chevalerie dont il avait fait ample provision à Séville. Les aventures de ses héros, chevauchant dans des prairies verdoyantes ou des forêts épaisses, le changeaient de la monotonie de ses journées. Elles semblaient cent fois plus réelles que cette masse informe de terres désolées d’où toute vie semblait s’être retirée.

Un soir, alors qu’il lisait à la lueur d’une mauvaise bougie l’*Amadis des Gaules*, Fernando de Magallanes fit irruption dans sa cabine, sans prendre la peine de se faire annoncer. Le visage maussade, le capitaine général lui fit signe de rester allongé sur sa couchette et s’assit sur un mauvais coffre de cuir, demeurant silencieux, comme perdu dans ses pensées. Finalement, il se décida à parler :

– On me dit que vous n’appréciez guère d’avoir à vous rendre à terre.

– Ce bon Valderrama ne m’entendait pas en confession, je ne saurais donc lui en vouloir de vous avoir rapporté certains de mes propos. Disons que ces escapades, auxquelles j’attachais jadis un certain prix, me glacent maintenant le cœur.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que j’ai l’impression que, depuis près de deux mois, nous errons à la dérive. Or, sous peu, l’hiver va arriver et il nous sera impossible de continuer à naviguer vers le sud. Il nous faudra soit remonter vers le nord et la baie de Santa Lucia, soit trouver un endroit suffisamment abrité des vents pour y jeter l’ancre et attendre le retour des beaux jours.

– Il y a une autre solution.

– Laquelle ?

– Trouver le passage. Il est proche, très proche, je le sens, j’en ai l’intime conviction.

– Au point d’éprouver celle-ci auprès de moi ? Je suis votre dévoué serviteur et c’est à votre bonté que je dois d’avoir pu m’embarquer, mais

j'entends être franc avec vous. Je ne suis plus sûr que ce passage existe autrement que dans vos rêves. C'est la raison pour laquelle, il y a quelques semaines, je vous avais conseillé – convenez que ce fut une sage précaution – de laisser les autres capitaines faire les farauds et s'aventurer dans la baie de Santa Lucia. Cette petite ruse vous a permis de rétablir votre autorité. Reste qu'il faut maintenant se rendre à l'évidence. Votre ami Faleiro s'est trompé dans ses calculs. Nous sommes près du 45e degré de latitude sud et jamais, au grand jamais, aucun navigateur n'est descendu aussi bas. Si cela avait été le cas, nous aurions trouvé des indices matériels, l'épave d'un navire, des tonneaux roulés sur la grève par les flots. Or il n'y a rien de tout cela.

– Sachez que, s'il le faut, je suis prêt à descendre jusqu'au 75e degré pour trouver ce détroit.

– Vous déraisonnez.

– Comme l'ont fait avant moi les capitaines portugais qui longèrent les côtes africaines des années durant, désespérant de jamais trouver la pointe de ce continent. J'ai lu leurs récits dans les archives de Lisbonne. Leurs hommes tenaient le même langage que vous. Ce qui n'a pas empêché Bartolomeu Dias de franchir le cap de Bonne-Espérance et Vasco de Gama de poursuivre sa route jusqu'aux Indes. Il leur fallait franchir une douzaine de degrés depuis le tropique du Capricorne, nous ne sommes pas encore à sa hauteur.

– Admettons, mais cette route-là est sûre. Rien ne nous empêche de cingler à travers la mer Océane pour la rejoindre. Nous gagnerons tout aussi bien les Moluques et en prendrons possession au nom de Don Carlos. Ce qui compte, c'est d'y arriver les premiers, peu importe le chemin.

– À mon tour d'être franc avec vous. C'est une hypothèse dont je me suis personnellement entretenu avec Don Carlos et il m'a prié de n'en point faire état pour ne pas envenimer ses relations avec Dom Manoël. Le moment venu, s'il le fallait, je pourrais utiliser certaines instructions qu'il m'a données par écrit et que je ne dévoilerais que si j'y étais contraint. Mais ce ne sera pas avant d'avoir épuisé toutes les autres possibilités.

– Si on vous laisse le faire.

Le capitaine général réprima un juron. Peut-être avait-il commis une erreur en devisant librement avec son secrétaire. L'homme était intelligent, finaud, et l'avait insensiblement conduit à baisser sa garde et à se départir de sa belle assurance. Qu'entendait-il par ses derniers mots ? Pigafetta lui suggéra de continuer l'entretien dans sa cabine. Ils seraient plus à l'aise pour discuter, loin d'oreilles indiscrètes, et, ajouta-t-il en riant, il ne lui déplairait pas de le faire autour d'un cruchon de vin, que Henrique déposa sur la table en lançant un regard noir à l'Italien comme si sa familiarité avec son maître lui était insupportable.

Après son départ, le gentilhomme vicentin expliqua au capitaine général que, d'après lui, la révolte grondait au sein des équipages, entretenue à dessein par les capitaines espagnols. S'ils n'avaient pu s'opposer à la destitution de Juan de Cartagena, ils n'avaient pas apprécié certaines de ses récentes initiatives, dont sa décision de remplacer, en tant que commandant du *San Antonio*, Antonio de Coca par son cousin Alvaro de Mesquita. Certes, le premier était totalement incompétent et avait même paru soulagé par cette sanction. Mais Mesquita était le parent du capitaine général et portugais tout comme lui. Pigafetta avait entendu Juan de Cartagena, Luis de Mendoza et Gaspard de Quesada se répandre en propos violents à son égard. D'après eux, cette nomination contrevenait aux instructions de la Couronne puisqu'il avait été formellement interdit au capitaine général de nommer l'un de ses compatriotes à un poste de commandement aussi élevé. Ceux-ci étaient réservés aux seuls naturels de Castille, Aragon, Léon ou Navarre.

S'il avait transgressé aussi malignement la volonté royale, c'était tout simplement parce que, non content d'avoir abusé de l'inexpérience d'un jeune monarque, il fomentait contre celui-ci un crime abominable, conduire à leur perte cinq forts et beaux navires dont la Castille avait bien besoin pour défendre ses droits et accroître sa puissance. Avec une ruse consommée, il s'en était fait remettre le commandement et les conduisait vers un prétendu passage qu'il savait fort bien ne pas exister. Il entendait profiter du désarroi des hommes pour, le moment venu, leur révéler la triste vérité et leur offrir de les ramener en Europe, plus précisément au Portugal, où les équipages seraient jetés en prison et, qui sait, condamnés à mort tant était grande la haine vouée par les Portugais à leurs voisins.

Voilà, selon Pigafetta, les idées que Cartagena, Mendoza et Quesada mettaient dans la tête des marins, en se gardant bien toutefois de passer immédiatement à l’action. Instruits par leur précédent échec et furieux de n’avoir pu gagner à leur cause Juan Serrano, le capitaine du *Santiago*, ils attendaient patiemment que leur ennemi reconnaisse son échec et formule sa fatale proposition. Alors et alors seulement, ils s’empareraient de sa personne, le mettraient aux fers et prendraient le chemin du retour, convaincus d’agir en loyaux et fidèles serviteurs de Don Carlos.

Pour Pigafetta, tout allait se jouer dans les semaines, voire les jours à venir. Le capitaine général n’avait qu’une seule chance de déjouer cette conspiration, feindre d’en tout ignorer et s’appuyer sur un nombre réduit d’hommes prêts à se sacrifier pour lui, à savoir l’équipage du *Trinidad*, le seul qui le connaissait véritablement et avait pu apprécier ses qualités. À condition cependant de faire certains efforts, se montrer plus accessible, moins hautain, moins cassant, plus attentif aux souffrances des hommes, voire consentir simplement à leur adresser la parole au lieu de limiter son commerce au seul Henrique dont il se servait pour faire porter aux officiers ses ordres écrits.

Fernando sourit malicieusement.

– Convenez que j’ai devancé votre souhait, puisque je vous ai rendu visite dans votre cabine.

– J’avoue en avoir été le premier surpris.

– En fait, je savais tout ce que vous venez de me dire mais désirais en avoir confirmation de votre bouche.

– Vous saviez ?

– C’est le devoir de tout bon capitaine que de ne rien ignorer de ce qui se passe à bord de ses navires, et je me réjouis de constater que les moyens que j’y emploie vous sont inconnus. Vous êtes encore jeune et n’avez guère l’expérience en l’art de commander. C’est un privilège très lourd qui ne souffre aucune fantaisie et qui nécessite une bonne connaissance de l’homme. Il faut beaucoup de perspicacité, la faculté de distinguer l’essentiel du secondaire, savoir interpréter les silences tout autant que les paroles, se méfier de tout et de tous, ne rien laisser transparaître de ses sentiments, rester constamment sur ses gardes et

anticiper le coup que l’adversaire s’apprête à vous porter. Il faut des années et des années de pratique et un certain flair.

– Qu’auriez-vous fait si je n’avais pas abondé dans votre sens ?

– Je m’en serais voulu de m’être trompé sur vous et fort désolé de ne pouvoir vous associer à mon plan.

– Mais quel est-il ?

– Celui que vous m’avez exposé fort brillamment.

*

Tant que le temps le permit, les navires poursuivirent leur lente progression en direction du sud, explorant chaque baie à la recherche du passage. En vain. À la baie dite « *dos Patos*[1] », il fallut à peine quelques minutes à Fernando pour réaliser qu’elle était trop vaste pour abriter l’entrée d’un détroit. Les hommes se consolèrent en faisant ample provision de sortes d’oies noires, au long bec, qui se dandinaient sur la grève et cherchèrent refuge dans l’eau quand les marins commencèrent à les assommer à coups de bâtons. Leur chair était succulente et Pedro de Valderrama convint fort habilement qu’il n’était point défendu de manger du gibier d’eau en période de carême. Les spécialistes du droit canon étaient d’accord sur ce point et le fait que ces bêtes soient incapables de voler mais fort habiles à la nage prouvait assez qu’on pouvait les tenir au besoin pour de gros poissons. Consulté, l’autre prêtre, Bernardo Calmetta, opina du chef ou plutôt, comme le fit remarquer Pigafetta, du ventre. Son robuste appétit tempérait sa foi d’habitude fort ardente et acrimonieuse. Voilà qui allait améliorer considérablement l’ordinaire des équipages et dispenser les hommes de passer de longues heures à pêcher.

Plus décevante encore fut l’exploration de la baie *dos Trabajos*[2], ainsi nommée en raison des épreuves qu’eurent à subir les hommes. L’équipe de six marins envoyée à terre pour faire l’aiguade fut surprise par la tombée de la nuit et dut passer celle-ci sur la grève. Faute de pouvoir allumer un feu, en raison des fortes averses de pluie, les marins ne durent

de survivre au froid glacial qu'en se pelotonnant contre les cadavres des loups de mer qu'ils avaient tués en débarquant. Ces carcasses dégageaient une odeur abominable mais la fourrure luisante et argentée de ces bêtes constitua la plus efficace des protections. Le lendemain matin, la patrouille envoyée à leur recherche les trouva profondément assoupis et se moqua de leur étrange parfum, affirmant qu'ils feraient fuir à eux seuls toute une armée. À peine avaient-ils regagné le *Trinidad* qu'éclata une formidable tempête. Durant trois jours et trois nuits, les navires furent balayés par de formidables bourrasques de vent et des rafales de pluie et de neige qui balayaient tout sur leur passage. Réfugiés dans les cales, le ventre vide, trempés jusqu'aux os, les hommes s'activaient aux pompes ou tentaient de sauver les tonneaux de provisions insuffisamment arrimés. Ils besognaient dur alors que les coques des navires faisaient entendre de sinistres craquements cependant que les ancres grinçaient et, pour certaines, rompaient sous la force des flots déchaînés. À un moment, les équipages crurent que les navires allaient être jetés à la côte et s'écraseraient sur les récifs. Désespérés, ils tombèrent à genoux, implorant le Sauveur et Sa Mère de venir à leur secours et de les prendre en Leur sainte protection. C'est dire le cri d'allégresse qui s'échappa de leurs poitrines quand plusieurs d'entre eux aperçurent distinctement, au mât du *Trinidad* et du *San Antonio*, le feu du bon saint Elme, providence des voyageurs, signe que la tempête s'éloignait en direction du grand large.

Au petit matin, l'escadre abandonna ce lieu maudit, à la recherche d'un havre plus sûr, que le capitaine général trouva le 30 mars. C'était une baie bien abritée des vents, avec de vastes plages de sable, deux rivières d'eau douce, bordées d'arbres plutôt vigoureux. Sur la grève, on pouvait voir par centaines oies et loups de mer, sorte de garde-manger en plein air. Nul doute que la pêche et la chasse procureraient aux hommes de quoi se nourrir car, ordonna le capitaine général, les rations de vin et de biscuit seraient désormais réduites de moitié, en prévision du chemin restant à parcourir. Un avertissement atténué toutefois par l'annonce que, le surlendemain, 1er avril de l'an de grâce 1520, la glorieuse résurrection du Christ serait célébrée dignement par une messe et par la distribution d'une double ration de vin.

Les hommes s’activèrent fébrilement pour préparer le saint jour de Pâques. Une croix de belle taille fut érigée sur un banc de sable et un autel dressé et recouvert de feuillages. C’est autour de lui que les marins qui n’étaient pas de quart se regroupèrent pour assister à la messe célébrée par Pedro de Valderrama et Bernardo Calmetta. Ceux-ci avaient passé la nuit à entendre les hommes en confession et à leur donner l’absolution afin qu’ils puissent accéder à la sainte table, le cœur purifié de leurs fautes. Beaucoup ne pouvaient s’empêcher de penser à leurs familles et aux processions magnifiques qui marquaient à Séville la Semaine sainte, avec leurs cortèges de pénitents, les châsses transportant les reliques des saints et la statue de la Vierge magnifiquement fleurie, dont les plus grands seigneurs se battaient pour avoir le privilège de la porter sur leurs épaules. Auraient-ils jamais la possibilité d’y assister à nouveau ?

Fernando de Magallanes se tenait au premier rang, dans son uniforme d’apparat, entouré de ses principaux officiers. Il était si profondément absorbé dans ses prières que Pigafetta crut qu’il n’avait point remarqué l’absence de Juan Serrano, de Juan de Cartagena et de Gaspar de Quesada. Ceux-ci n’avaient point daigné assister au saint sacrifice qu’ils observaient de loin, sur le pont de leurs navires, comme s’il s’agissait d’un spectacle. Seul Luis de Mendoza était là, vêtu avec soin, l’épée au côté, l’air insouciant, veillant toutefois à ce qu’un marin dépose devant lui une pièce de tissu afin de ne point salir ses chausses en s’agenouillant au moment de l’élévation, déclenchant un accès d’hilarité vite contenue chez les mousses qui faisaient office d’enfants de chœur.

À la fin de la messe, il s’approcha du capitaine général pour lui souhaiter d’un ton badin de joyeuses Pâques. Fernando de Magallanes fit mine de ne pas relever l’insolence du propos et le remercia chaleureusement, déplorant que les autres capitaines n’aient pas cru bon de se joindre à lui. Mendoza redoubla d’audace impudente en lâchant dans une sorte de ricanement béat que les malheureux étaient bien souffrants. Le capitaine général ne pouvait ignorer les épreuves récemment traversées par les équipages ainsi que les dures privations qu’ils avaient endurées ou s’apprêtaient à endurer encore du fait du rationnement du vin et du biscuit. Le tout dit à haute voix, de telle sorte

que ces insinuations malveillantes soient distinctement entendues de tous les présents.

Pigafetta vit le capitaine général serrer de son poing le pommeau de son épée d'apparat et répondre avec une exquise courtoisie que c'était précisément pour leur procurer un peu de répit et de détente qu'il avait décidé d'inviter tous les capitaines à sa table, en ce jour de Pâques, afin de partager un repas de fête. Il montra au loin, dressée sur le rivage, une table entourée de chaises amenées depuis sa cabine, sur laquelle les mousses avaient disposé assiettes et gobelets d'étain et des plats de poissons et d'oies mis à cuire toute la nuit, ainsi que plusieurs pichets de vin. Luis de Mendoza jeta un regard dédaigneux à ces préparatifs et déclina l'invitation. Il était attendu à bord de son navire par ses hommes qui l'avaient invité à partager leur repas et ne voulait point les priver de sa compagnie. Sur quoi il tourna les talons, laissant là le capitaine général sans attendre que celui-ci lui donne congé.

L'affront était caractérisé mais Fernando de Magallanes fit belle contenance. D'un ton joyeux, il convia Antonio Pigafetta et Alvaro de Mesquita à prendre place à ses côtés. Durant tout le repas, il se montra étrangement disert, évoquant avec son cousin la manière dont ils célébraient jadis Pâques à Sabrosa et interrogeant longuement Pigafetta sur les coutumes italiennes en la matière. Le repas dura plusieurs heures, non que la chère fût particulièrement abondante ou succulente, mais parce que les convives se savaient observés de loin et s'efforçaient de faire bonne contenance, donnant l'impression d'ajouter foi aux piètres excuses de Mendoza.

À la fin de la journée, Alvaro de Mesquita prit congé, repartant à bord du *San Antonio* tandis que son cousin gagnait le *Trinidad*. L'estomac provisoirement repu, grisé par plusieurs verres de vin, il gagna sa cabine, se jetant tout habillé sur sa couche, sombrant rapidement dans un sommeil profond. Dans sa demi-hébétude, il n'avait pas remarqué l'incessant ballet de chaloupes entre le *Victoria*, le *Concepcion* et le *San Antonio*. Ou, plus exactement, il l'avait attribué aux visites que se rendaient, en ce jour de fête, les marins des différents équipages, soucieux de célébrer joyeusement Pâques en compagnie d'autres Castillans, Grecs, Génois ou Léonais. Les maîtres d'équipage n'y avaient

pas fait obstacle, fermant l'œil pour une fois sur le relâchement de la stricte discipline.

Vers dix heures du soir, les réjouissances organisées à bord de chaque navire – chants, danses, compétitions de lutte – cessèrent soudainement et les hommes s'installèrent pour dormir, laissant aux mousses le soin de prendre le quart et de retourner le sablier au moment opportun afin de tenir le strict décompte des heures. Les yeux bouffis de sommeil, le petit Colin Baso se tenait à son poste quand, vers minuit, une chaloupe en provenance du *Victoria* s'amarra le long du *San Antonio*. Peut-être étaient-ce des retardataires. Quelle ne fut pas sa surprise de voir monter à bord, accompagnés d'hommes en armes, Juan de Cartagena, Antonio de Coca et Gaspar de Quesada, empestant le vin, le visage rouge de colère et les yeux brillant d'une étrange lueur. Une gifle le jeta à terre avant qu'il ait pu donner l'alerte tandis que les rebelles pénétraient dans la cabine d'Alvaro de Mesquita, se saisissaient de lui et lui passaient les fers aux pieds, le poussant devant eux en l'accablant de coups et d'insultes.

Réveillé par le bruit, le maître d'équipage, Juan de Elorriaga, un solide Basque, tenta de s'interposer. À peine avait-il dégainé son épée que Gaspar de Quesada lui porta un coup de poignard à la gorge, le laissant pour mort.

Colin Baso fut le témoin de son interminable agonie, rendue encore plus pénible par le supplice que lui infligea Bernardo Calmetta. Ce prêtre hypocrite se tint à ses côtés, lui débitant des paroles fielleuses, l'assurant qu'il mourait victime de sa trop grande fidélité à un épouvantable traître, le capitaine général Fernando de Magallanes. Il ne tenait qu'à lui de se repentir et de faire amende honorable s'il voulait que l'Église lui accorde les derniers sacrements. Faute de quoi il risquait de comparaître devant Dieu en état de péché mortel et d'encourir la damnation éternelle. Le prêtre tourmenta tant et tant Juan de Elorriaga que deux Basques, outrés de sa conduite, dégainèrent leur coutelas avant d'être ceinturés par les soldats et mis aux fers, comme l'avaient déjà été les quelques Portugais présents à bord du *San Antonio*, dénoncés par leurs compagnons. Ceux-ci furent récompensés de leur insigne lâcheté par Antonio de Coca. Il leur jeta la clef de la réserve de vin et de biscuit, les autorisant à manger et à

boire tout leur saoul. Ils ne se firent pas prier. Des Pâques comme celles-là, ils s'en souviendraient longtemps !

Toute la nuit, profitant de l'obscurité, les chaloupes effectuèrent d'incessants allers et retours entre les trois navires mutins où les canonniers armèrent leurs pièces cependant que les supplétifs fourbissaient leurs armes, arquebuses et arbalètes, sans faire le moindre bruit. Au petit matin, alors que le jour peinait à se montrer, la chaloupe du *Trinidad* vint, comme les jours précédents, chercher les hommes du *San Antonio* désignés pour participer à la corvée d'aiguade. Quand le quartier-maître de l'esquif, Francisco Albo, se plaignit d'avoir déjà trop attendu une bande de fainéants auxquels il ferait payer cher leur insubordination, Antonio de Coca, depuis le pont du navire, lui cria d'aller au diable. Le navire était repassé sous son commandement après l'arrestation d'Alvaro de Mesquita, coupable de haute trahison envers Don Carlos et la Castille, et lui, Antonio de Coca, n'avait pas d'ordre à recevoir de Fernando de Magallanes, un épouvantable coquin qui avait perdu toute autorité sur la flotte.

La chaloupe s'éloigna, regagnant le *Trinidad* où Francisco Albo prévint le capitaine général du déclenchement de la mutinerie. À l'étonnement de l'équipage, celui-ci ne parut pas autrement troublé par cette nouvelle, se contentant d'observer à la longue-vue la position des quatre autres navires de la flotte. Le *Victoria*, le *Concepcion* et le *San Antonio* s'étaient rapprochés les uns des autres alors que le *Santiago*, commandé par Juan Serrano, s'en détachait pour prendre position un peu plus au large, à l'entrée de la baie, indiquant par là qu'il était étranger à la rébellion.

Étrangement calme, Fernando ordonna aux canonniers et aux soldats de rejoindre discrètement leurs postes de combat et aux marins de s'équiper de sabres et de couteaux pour lui porter assistance si, du moins, ils étaient fidèles au serment qu'ils avaient prêté sur les saints Évangiles, en l'église Santa Maria de la Victoria à Séville, de lui obéir en tout point et de défendre l'honneur de leur pays et de leur roi. Un cri jaillit de leur poitrine : « *Por el Rey, por el Capitan general, por Espana !* » Les larmes lui vinrent aux yeux. Il n'avait pas eu tort de suivre le conseil de Pigafetta et de se rapprocher de ses hommes, à sa manière, sans familiarité aucune,

en s'intéressant uniquement à leurs activités et en leur manifestant sa satisfaction par un grognement maussade ou une petite tape sur l'épaule. Ils avaient apprécié cette forme de respect, et lui avait ainsi cessé d'être pour eux une divinité inaccessible ou une simple ombre dont l'apparition glaçait leur cœur ; il était leur chef, celui dont on ne discute pas les ordres mais qu'on suit aveuglément parce qu'il incarne le bon sens et l'honneur.

Il n'avait pas eu besoin de grandes tirades pour se les rallier et la suite des événements montra la justesse de son jugement. En effet, une chaloupe se détacha du *San Antonio* et se dirigea vers le *Trinidad* avec, à bord, cinq hommes. L'un d'entre eux, Diego Gallegon, un joyeux drille bien connu pour ses multiples facéties, était porteur d'une lettre des capitaines Mendoza, Coca, Quesada et Cartagena. Fernando de Magallanes les fit monter à bord et, comme si de rien n'était, ordonna qu'on leur verse un gobelet de vin pour qu'ils boivent à la santé de Don Carlos I^er^, leur maître. Les marins se dandinaient sur place, ne sachant point trop comment se comporter. Un refus aurait pu faire douter de leur fidélité à la Couronne, une acceptation leur valoir de sérieux ennuis à leur retour sur le *San Antonio*. Finalement, l'envie l'emporta sur la prudence et ils se partagèrent le pichet apporté par un mousse tandis que le capitaine les invitait à s'asseoir et écoutait le récit confus qu'ils faisaient des événements, minimisant à dessein leurs responsabilités dans cette affaire.

Tout en portant attention à leurs propos décousus, Fernando avait décacheté la lettre et l'avait parcourue, esquissant un sourire. Décidément, ses adversaires étaient des imbéciles et des pleutres, incapables de la moindre audace. Il décida de lire le texte à haute voix pour que tous les hommes réalisent à qui ils avaient affaire. D'un ton monocorde, il leur lut ces lignes :

– *« Au Très Noble et Très Honorable Fernando de Magallanes, Capitaine général de l'armada des Moluques,*

*« Nous vous adressons cette supplique afin de vous faire connaître nos griefs et les motifs légitimes qui nous ont conduits à prendre le contrôle des navires sur lesquels nous nous trouvons.*

*« Nous l'avons fait uniquement dans le but que cet acte, dont nous ne méconnaissons pas la gravité, vous conduise à porter plus d'attention à nos humbles personnes et à nos requêtes.*

*« Depuis notre départ de Séville, vous avez constamment refusé de vous entretenir avec nous et de nous expliquer par le détail, comme nous vous le demandions, la route que vous entendez suivre.*

*« Nous vous avons prié à plusieurs reprises de nous montrer les cartes en votre possession et tous les documents justifiant le choix que vous avez fait de vous diriger vers le sud à la recherche d'un passage qui pourrait tout aussi bien être situé plus au nord.*

*« Ce ne sont point là des requêtes excessives. Les commandants sous lesquels nous avons précédemment servi se sont toujours comportés de la sorte et s'en sont trouvés fort bien.*

*« Nous souhaitons que la plus grande concorde règne entre nous et que nos rapports n'aient plus à souffrir de questions de susceptibilité ou d'animosité. Loin de nous l'idée de contester la légitimité de l'autorité que vous tenez de notre souverain bien-aimé, Don Carlos Ier. Nous vous tenons pour le capitaine général de la flotte et pour notre chef, vous demandant simplement en retour de nous traiter avec la considération à laquelle nous donnent droit notre rang et nos mérites.*

*« Consentez à nous recevoir et à entendre nos avis et nous vous assurons que vous ne trouverez pas de capitaines plus obéissants et plus dévoués, déterminés à vous seconder et à vous servir avec zèle et enthousiasme.*

*« Confiants dans la justesse de vos jugements, nous vous faisons porter cette supplique comme preuve de la sincérité de nos intentions.*

*« Les capitaines du* San Antonio*, du* Victoria *et du* Concepcion*, auxquels se joint Bernardo Calmetta qui, en serviteur de Dieu et de Sa Majesté, prie le Seigneur qu'Il vous inspire le désir d'écouter la voix de vos hommes. »*

Les marins du *Trinidad* hochèrent la tête d'un air entendu. C'était là une singulière mutinerie que de s'emparer de trois navires tout en protestant de leur loyauté et de leur soumission. Quand ils auraient

obtenu satisfaction, si jamais c'était le cas, ils se monteraient bien peu reconnaissants envers les égarés qu'ils auraient entraînés dans cette folle entreprise. On les verrait parader sur le pont des navires et distribuer punitions et châtiments sans se soucier des légitimes revendications des équipages. Seigneurs ils étaient, seigneurs ils resteraient, prompts à se partager les honneurs et à priver de plus bas qu'eux des justes récompenses auxquelles ils avaient droit. Les matelots regardaient avec commisération leurs compagnons du *San Antonio* qui baissaient la tête piteusement et paraissaient honteux du rôle qu'on leur faisait jouer.

Ils furent comme soulagés d'entendre le capitaine général leur ordonner de se rendre à l'avant du navire où un repas leur serait servi et où ils pourraient ensuite prendre un peu de repos. Puis il demanda à ses officiers de le rejoindre dans sa cabine afin de discuter de l'attitude à adopter face aux mutins. Il se fit tout miel, prenant grand soin d'écouter les suggestions de l'alguazil Gonzalo Gomez de Espinosa, un homme dans lequel il avait toute confiance, bien qu'on devinât aisément qu'il avait déjà mûri son propre plan et qu'il l'appliquerait sans rien y changer.

De fait, il expliqua à ceux qu'il appela ironiquement « ses malheureux alliés » que Juan Serrano l'avait assuré de sa loyauté et de son concours. S'il avait fait mouvement vers le large, c'est parce qu'il bloquait de la sorte l'entrée et la sortie de la baie. Ses canons étaient prêts à faire feu au cas où le *Victoria*, le *Concepcion* ou le *San Antonio* tenteraient de s'approcher de lui. Preuve en était la bannière du capitaine général qui flottait maintenant au mât du *Santiago*. La situation était très simple : les deux camps étaient à quasi-égalité. Trois navires contre deux. Il leur suffisait d'un peu d'audace pour faire pencher la balance de leur côté. S'ils parvenaient à prendre le contrôle d'un navire supplémentaire, les deux autres se trouveraient en position d'infériorité et devraient faire leur soumission. Ils disposaient d'ores et déjà d'un solide avantage. Ils avaient la chaloupe du *Trinidad* et, maintenant, celle du *San Antonio*. Il suffisait donc de coordonner l'action de ces deux embarcations et de leurs équipages pour frapper un coup décisif. Rien n'était plus simple. Gonzalo Gomez de Espinosa, accompagné de quatre hommes qui dissimuleraient leurs armes sous leurs manteaux de laine, se rendrait à bord du *Victoria* pour porter la réponse du capitaine à Luis de Mendoza. Celle-ci était déjà

écrite et tenait en ces quelques mots : « Je vous invite à vous rendre à bord du *Trinidad* pour discuter avec moi des matières évoquées dans votre supplique. » S'il refusait, l'alguazil s'emparerait de sa personne cependant qu'à bord de l'autre chaloupe Duarte Barbosa, avec quinze soldats, viendrait lui porter assistance. L'équipage du *Victoria* serait trop occupé à contempler l'arrivée de la chaloupe de l'émissaire pour remarquer qu'un autre esquif s'approchait, dans la brume matinale, de son navire.

Ce plan fut minutieusement exécuté. Revêtu de sa tenue d'apparat, l'alguazil se rendit à bord du *Victoria* et y fut hissé avec ses hommes. Il salua fort respectueusement Luis de Mendoza, donnant l'impression qu'il reconnaissait d'ores et déjà son autorité. Son interlocuteur se rengorgea. Il avait une haute estime pour Gomez de Espinosa. Il n'était pas mécontent de le voir se ranger publiquement de son côté. Voilà qui viendrait à bout des hésitations et des scrupules des quelques marins encore hésitants. Décidément, Espinosa était un bon Castillan, il n'en avait jamais douté au fond de lui. Autant donc donner à son ralliement toute l'importance nécessaire. Tressaillant d'aise, Luis de Mendoza s'approcha pour donner l'accolade à son nouvel allié, sachant que ce geste déclencherait les vivats des hommes qui se tenaient sur le pont et dont plus d'un manifestait les signes d'une ivresse avancée. Il serra dans ses bras en l'accablant de flatteries l'alguazil qui, soudain, dégaina son poignard et le lui planta dans la gorge. Un flot de sang se répandit sur le pourpoint de Mendoza qui s'écroula à terre, frappé à mort. Avant même que l'équipage ait eu le temps de réaliser ce qui se passait, quinze hommes, conduits par Duarte Barbosa, sautèrent sur le pont du *Victoria* comme des diables sortis d'une mystérieuse cachette et neutralisèrent les très rares matelots qui firent mine de vouloir résister.

Terrorisés, sachant bien qu'on tiendrait compte de leur repentir tardif s'ils faisaient preuve du plus grand zèle, les marins obéirent mécaniquement aux ordres donnés par Espinosa et Barbosa. Les voiles furent amenées, les ancres levées et, tandis qu'un bref rayon de soleil faisait son apparition, le *Victoria* vint se ranger aux côtés du *Trinidad*. La fortune avait changé de camp. Les canons des trois navires tonnèrent. Les boulets, dont le tir avait été soigneusement calculé, encadrèrent le *San*

*Antonio* et le *Concepcion*, projetant des masses d'eau sur leurs flancs. Le message était clair. Il s'agissait d'un avertissement. La prochaine fois, les canonniers ne rateraient pas leur cible.

L'effet fut immédiat. Juan de Cartagena, Antonio de Coca, Gaspar de Quesada et leurs rares partisans restants furent désarmés par les autres hommes qui se précipitèrent pour libérer de leurs chaînes Alvaro de Mesquita et tous les Portugais arrêtés après lui. Bernardo Calmetta fut découvert, se cachant dans la cale, et remis sans ménagement aux amis de Juan de Elorriaga qui lui firent payer de coups redoublés son honteux comportement de la veille. Le visage tuméfié, cherchant à se protéger maladroitement de ses bras, il invoqua leur clémence, criant qu'ils commettaient un grave péché en maltraitant un serviteur de Dieu. Quand Fernando de Magallanes se montra sur le pont du *Trinidad*, une formidable ovation salua son apparition. Il s'inclina respectueusement en direction de chaque navire, comme pour bien montrer sa satisfaction. Jusque tard dans la nuit, les hommes commentèrent longuement les événements de la journée. Le capitaine général, disaient-ils, était un fieffé renard. Jamais il ne s'était trouvé pris en faute ou au dépourvu. Dans les pires épreuves, il conservait son calme et son assurance et finissait par triompher de l'adversité. Aucun des officiers ne lui arrivait à la cheville. Il venait une fois de plus d'en assener la preuve. Il avait brisé net la mutinerie de trois de ses navires en tuant un seul homme, Luis de Mendoza, ce prétentieux grotesque assez stupide pour tomber dans le traquenard qui lui était tendu.

*

Les hommes ne ménageaient pas leur peine. Depuis plusieurs jours, ils déchargeaient à terre le contenu des cales, y compris les pierres utilisées comme lest. Les navires seraient nettoyés de fond en comble, lavés à grande eau, purifiés par la fumée et par le vinaigre pour chasser l'odeur nauséabonde régnant dans les ponts intérieurs. Accessoirement, on en profiterait pour donner la chasse aux rats même si ces derniers n'avaient

pas leur pareil pour se dissimuler dans les recoins les plus secrets. Charpentiers et calfats s'activaient pour réparer les avaries tandis que d'autres lavaient et reprisaient les voiles ou changeaient les cordages. Gardés par des soldats, les tonneaux de provisions étaient systématiquement vérifiés et leur contenu jeté s'il était par trop gâté. Des équipes étaient employées à chasser, à pêcher, à fumer et à saler viandes et poissons pour les prochains mois.

Chacun s'activait du matin au soir, comme pour conjurer la peur qui l'étreignait. Tous redoutaient le moment où un alguazil poserait sa main sur leur épaule, signifiant de la sorte à l'intéressé qu'il devait comparaître devant Alvaro de Mesquita, auquel le capitaine général avait délégué la mission d'instruire le procès de la mutinerie et d'identifier les coupables. À chaque fois qu'un homme était emmené, ses compagnons détournaient le regard, trop heureux qu'on les laissât tranquilles. Le soir même ou le lendemain, le prévenu refaisait son apparition, les traits tirés, se tenant dans son coin, sans rien laisser transparaître de ce qui lui était arrivé. Avait-il réussi à se justifier des terribles accusations portées contre lui ? Avait-il, pour apitoyer son juge, dénoncé, à tort ou à raison, certains de ses camarades ? Avait-il été torturé ? Nul ne le savait. Les interrogatoires se déroulaient sur le *Trinidad*, ancré à l'écart, et dont l'équipage avait reçu ordre de ne point se mêler, en aucune circonstance, à ceux des autres navires tant que durerait la procédure. Par dérision, les hommes les avaient surnommés « *los angeles* », les anges, parce qu'ils étaient les seuls, avec les marins du *Santiago*, qu'on ne pouvait soupçonner d'avoir participé à la mutinerie. Tous les autres étaient potentiellement coupables, à des titres divers, les uns parce qu'ils avaient obéi à Mendoza et Quesada et mis aux fers Mesquita et leurs collègues portugais, les autres parce qu'ils avaient participé au pillage des provisions de vin et de biscuit. Ceux qui n'avaient rien fait n'étaient pas pour autant innocents. Leur inaction pouvait être considérée comme un crime. Le devoir aurait dû les pousser à braver les mutins en se déclarant du côté du capitaine et, plus prosaïquement, à dénoncer les préparatifs de l'insurrection, qui n'avaient pu leur échapper. Or ils s'étaient tus.

Les hommes s'observaient, regrettant pour certains amèrement les querelles d'ivrognes qu'ils avaient pu avoir avec les marins du *Trinidad*

et du *Santiago*. Ces derniers pouvaient être tentés de régler quelques vieux comptes. D'autres se rassuraient en songeant qu'ils comptaient à bord de ces navires des pays, originaires de la même province et, parfois, du même village ou du même quartier. Tous avaient une haute conscience de l'honneur et savaient que certains comportements leur étaient défendus. Un Basque ne porterait pas témoignage contre un Basque, un Léonais contre un Léonais, etc. Ils se raccrochaient à ces solidarités dérisoires comme à autant de planches de salut. Non, untel ne pouvait les avoir trahis car ils avaient grandi ensemble, bu de concert et partagé les mêmes catins. Cela comptait plus qu'un bref instant d'égarement. Que dirait-on au village quand certaines choses finiraient par se savoir ? Car c'était là une règle bien établie. Rien ne restait jamais totalement secret, même si les événements se déroulaient à des milliers et des milliers de lieues de là. Un jour ou l'autre, à la faveur d'une conversation ou d'une dispute, la vérité se faisait jour. Ils avaient eu l'occasion de le vérifier dans le passé à plusieurs reprises et cela était le plus sûr des sauf-conduits, plus sûr que la crainte d'avoir un jour à s'accuser de mensonge devant un prêtre. Peut-être était-ce pour cela que les rares conversations le soir portaient sur les endroits dont ils étaient originaires et sur certains faits en apparence anodins, un incendie mystérieux, la disparition d'un gamin ou d'une tête de bétail, les réjouissances auxquelles avait donné lieu tel mariage, etc. C'était un moyen de prendre ses marques et de conjurer le sort, de poser certaines limites et de dévoiler aux autres ce que serait sa propre conduite. À bon entendeur salut !

Car l'enjeu était de taille. Les suspects savaient qu'ils risquaient gros. Ils se souvenaient comme si c'était hier du texte qu'on leur avait lu dans l'église Santa Maria de la Victoria à Séville et qui disait entre autres :

*Nous ordonnons aux seconds et aux maîtres d'équipage, aux pilotes, aux marins, aux mousses et aux pages, et à toute autre personne, officiel ou passager, qui pourrait se trouver à bord de ladite flotte, et à toute personne qui se trouve et réside dans lesdites terres et îles à découvrir… qu'ils vous considèrent, vous acceptent et vous respectent comme les capitaines de ladite flotte. En conséquence, ils doivent vous obéir et se plier à vos ordres, sous peine de sanctions qu'en Notre nom vous pourrez imposer. Nous vous autorisons à exécuter toute sentence sur leur*

*personne et sur leurs biens. Si au cours du voyage de ladite flotte devaient s'élever disputes ou conflits, en mer aussi bien qu'à terre, vous devez rendre et faire justice, sommairement, sans hésitation ni crainte de la loi.*

C'était là la parole du roi, et Fernando de Magallanes avait droit de vie et de mort sur eux. Ce qui était arrivé à Antonio Salomone prouvait qu'il ne plaisantait pas avec la discipline. En dépit de son grade, le maître d'équipage avait été garrotté et exécuté comme un chien pour une faute sur laquelle il y aurait eu beaucoup à dire et à redire. Car, après tout, son mignon, le mousse Varesa, semblait moins victime que coupable. On le voyait se dandiner et faire son faraud, d'aucuns disaient qu'il lui arrivait parfois de s'égarer à terre et d'y recevoir certaines visites de marins tentés par sa croupe rebondie. Il était un sujet constant de plaisanteries salaces contre lesquelles il ne se défendait guère, affichant une moue boudeuse lourde de sous-entendus. On pouvait imaginer que, s'il le fallait, il n'hésiterait pas à dénoncer ses « clients » ou à s'en inventer certains, en se faisant passer pour un pauvre gamin livré aux appétits insatiables de monstres. Il suffisait de le voir filant doux devant Pedro de Valderrama dont il servait la messe plutôt deux fois qu'une.

Les pouvoirs dévolus à Fernando de Magallanes étaient tels qu'il autorisa Alvaro de Mesquita à avoir recours à la torture pour délier les langues des suspects réticents à confesser d'eux-mêmes leurs fautes. Le capitaine général avait pourtant longuement hésité. À Séville, on lui avait parlé des multiples tourments que les enquêteurs de l'Inquisition faisaient subir aux Morisques et aux judaïsants pour leur faire avouer qu'ils priaient en secret leurs anciens dieux. Attaché par l'arrière des bras à une corde qu'on hissait à l'aide d'une poulie avant de la relâcher brusquement… un homme soumis à un tel supplice ne tardait pas à reconnaître tout ce qu'on voulait lui faire dire. Il laissait ses bourreaux mettre dans sa bouche les aveux les plus absurdes, opinant du chef à leurs trouvailles parfois saugrenues, dans l'espoir que cette « confession » lui éviterait de nouvelles souffrances. Une vieille femme portugaise, issue d'une famille où l'on ne comptait pas le moindre Nouveau Chrétien, avait ainsi reconnu être disciple de la loi de Moïse, ne jamais aller à messe et s'abstenir délibérément de manger du porc et de faire du feu le samedi

pour obéir aux superstitions de sa secte. Elle avait été dénoncée par ses voisins qu'elle logeait gratuitement moyennant quelques menus services. Elle aurait dû finir sur le bûcher si l'inquisiteur général, ému par la sincérité des prières qu'elle adressait à la Vierge sur son grabat, n'avait eu l'heureuse idée de se pencher un peu plus sur son dossier. Il découvrit alors que la malheureuse, paralytique depuis sa plus tendre enfance, avait constamment vécu recluse dans la maison paternelle, incapable de se mouvoir seule et de faire le moindre effort. Elle se nourrissait uniquement de soupes de légumes, d'un peu de fromage et de fruits, son estomac ne supportant aucune autre nourriture, l'absorption de viande provoquant même chez elle de violentes crises. Lors des fêtes chrétiennes, elle demeurait seule dans sa vaste maison, attendant que la servante veuille bien s'occuper d'elle. Le curé de sa paroisse avait d'autres choses à faire que de lui apporter les secours de la religion. C'eût été assurément un grand miracle que de la voir ramper jusqu'à l'église ou trottiner derrière une procession ! La fortune qu'elle tenait de son père avait suscité la jalousie des bénéficiaires de ses bontés et lui avait valu d'être dénoncée à la sainte confrérie qui la traita comme la pire des hérétiques. La crainte des flammes, au-dessus desquelles on avait suspendu son pauvre corps inerte pour lui rôtir la plante des pieds, avait suffi à briser sa résistance. Elle avait déclaré être prête à dire ce que l'on attendait d'elle, suppliant toutefois les enquêteurs de bien vouloir dire ce qu'étaient les coutumes des Juifs car elle n'en connaissait aucun et ne voulait point induire en erreur les enquêteurs.

L'affaire avait fait beaucoup jaser en ville car plusieurs dames de la noblesse n'avaient pas hésité à intercéder en faveur de la pauvre créature et à assaillir de récriminations leurs confesseurs, fort inquiets de la soudaine diminution de leur générosité. Bien entendu, le capitaine général n'ignorait pas qu'il se trouvait devant une tout autre situation. Les suspects n'étaient pas de doux agneaux. Reste qu'il était inutile de leur extorquer des contrevérités ou des invraisemblances. À son retour en Espagne, il devrait rendre fidèlement compte de chacune de ses décisions et les justifier. Les amis et parents des éventuels condamnés ne lui laisseraient aucun répit et profiteraient de la moindre faille pour exiger réparation. Il lui fallait donc obtenir le maximum de preuves sérieuses et

réelles quant à la réalité du complot organisé contre lui. Il avait ainsi besoin de la collaboration de certains et se doutait que la peur d'être remis au bourreau pour qu'il les tenaille avec un fer rougi au feu délierait la langue des autres avant même qu'on ait porté la main sur eux. Alvaro de Mesquita devait par conséquent se contenter de leur annoncer qu'ils risquaient d'être mis à la question si leurs dires sonnaient faux.

Il n'eut point à exécuter sa menace. Les marins et les soldats fautifs reconnurent avoir obéi aux ordres de leurs chefs ou sous l'effet du vin. On leur avait demandé de prendre la défense de la Couronne et ils avaient fait leur devoir, réalisant trop tard qu'on avait abusé de leur crédulité et de leur ignorance. Leurs récits se recoupaient et Mesquita acquit très vite la certitude que la mutinerie, si elle avait été préparée de longue date, était restée tenue secrète par un groupe d'une dizaine de conjurés tout au plus. Ils ne s'étaient dévoilés qu'au dernier moment, dans la nuit du 1er au 2 avril. Deux d'entre eux, Antonio de Coca et Juan Sébastian Elcano, le maître d'équipage du *Concepcion*, avaient tenu un rôle très mineur. Trésorier de l'expédition, Antonio de Coca, qui ne brillait ni par la hardiesse ni par l'intelligence, avait tout simplement accepté de reprendre la charge qu'il avait provisoirement occupée de capitaine du *San Antonio*, après l'arrestation de Mesquita. Il pensait même naïvement que c'était avec l'approbation du capitaine général, comme le lui avait affirmé devant les autres hommes Luis de Mendoza. Mesquita devait en convenir, Coca ne s'était pas montré féroce geôlier. Il lui avait rendu visite dans la cale, avait fait soigner les prisonniers portugais légèrement blessés et leur avait fait porter vin et biscuits, veillant même à ce qu'on desserre un peu leurs fers. Au fond, c'était un parfait imbécile, tout juste bon à vérifier des colonnes de chiffres dans ses registres et à compter minutieusement le nombre des clous et des canifs en magasin.

S'en prendre à lui n'était pas forcément une bonne chose. Il s'était vu confier la responsabilité financière de l'expédition et ses proches auraient pu faire valoir qu'il avait été condamné uniquement parce qu'il n'avait point toléré certaines irrégularités commises par ses accusateurs et que ceux-ci avaient tout intérêt à cacher. Le doute lui aurait profité et le capitaine général était trop averti de certains comportements de son remuant beau-frère Duarte Barbosa pour courir pareil risque. En faisant

preuve de clémence, il se procurait à bon compte un allié précieux et un collaborateur zélé, bien décidé à obtenir par tous les moyens le pardon de ses fautes. Mieux valait donc fermer les yeux sur le bref moment d'égarement qu'il avait eu.

Fernando de Magallanes le fit venir dans sa cabine. Le malheureux tremblait de tous ses membres, croyant qu'on allait lui lire la sentence le condamnant à mort. Il se jeta aux pieds du capitaine en versant d'abondantes larmes quand celui-ci lui accorda son pardon en lui disant sur un ton très doux :

– J'ose espérer que vous saurez vous montrer plus circonspect à l'avenir et plus soucieux des intérêts de Sa Majesté et des miens.

Il promit de se montrer désormais irréprochable et jura qu'on verrait bientôt combien il prendrait soin de s'acquitter de cette promesse.

De fait, deux jours plus tard, il demanda à être reçu par le capitaine général à propos d'une affaire de la plus haute importance. Fernando eut bien du mal à conserver son sérieux en entendant Antonio de Coca lui exposer qu'ayant achevé l'inspection des drogues et médications embarquées, il avait constaté qu'un pot d'onguent *giriplegia*, un dérivé de l'aloès, utilisé pour guérir l'hydropisie, auquel il n'avait point été touché depuis le départ, pesait non pas 3 livres et 4 onces comme payé au fournisseur, mais 2 livres et 2 onces. Il fallait donc porter au bénéfice de l'expédition et au débit de l'apothicaire de Séville cette différence. L'erreur étant corrigée sur ses registres, il avait d'ores et déjà rédigé une note à ce sujet, même s'il lui faudrait attendre leur retour en Espagne pour la transmettre au fournisseur fautif. C'était dit le plus sérieusement du monde et il rougit d'aise quand le capitaine général le félicita de cette très importante découverte que « le chevalier Pigafetta ne manquerait pas de mentionner en bonne place dans le journal de bord ». Coca se rengorgea et sortit de la cabine, grommelant qu'il devait aussi veiller à vérifier les quantités de sucre et de miel rosat embarqués à bord. Fernando en soupira d'aise. Coca était encore plus stupide qu'il n'avait pu l'imaginer et il lui suffit désormais de hausser un peu le ton en sa présence pour obtenir de lui tout ce qu'il voulait.

Avec Elcano, la partie était moins sûre. Le maître d'équipage reconnut ses fautes, tout en proclamant haut et fort qu'il n'avait pas porté la main sur Elorriaga. Il n'était pas encore sorti de sa cabine quand Mendoza avait poignardé le malheureux. Il fit remarquer qu'il n'avait point opposé la moindre résistance à Gomez de Espinosa et qu'il avait ordonné à ses hommes de baisser leurs armes pour ne point faire couler en vain un sang chrétien innocent. Il n'avait été associé à aucune des réunions tenues par les conjurés et ceux-ci ne paraissaient guère avoir eu confiance en lui, au motif qu'il avait été vu plusieurs fois rendant visite à Henrique et plaisantant avec lui autour d'un cruchon de vin. Il était inutile de le soumettre à la question. Bâti comme un hercule, il aurait enduré les pires souffrances sans dévier de ses dires initiaux. Le moindre aveu, la moindre concession qui lui auraient été arrachés signifiaient sa condamnation à mort. Perdu pour perdu, il se laisserait périr plutôt que de piper mot. De surcroît, il était très populaire auprès des équipages car il se montrait aussi sévère que juste et ne rechignait jamais à la tâche. Le capitaine avait trop besoin de bons officiers pour se passer de ses services et il fut pardonné à son tour, un pardon valant aussi pour ses subordonnés qui le regardèrent désormais comme leur sauveur.

Plus compliqué à résoudre fut le cas de l'astrologue et pilote de l'expédition, Andrés de San Martin, qu'un marin jura sur les saints Évangiles avoir vu jeter à la mer des documents. Devant son silence obstiné, Alvaro de Mesquita n'eut d'autre ressource que de le soumettre par trois fois au supplice de l'estrapade, le faisant hisser au moyen d'une corde puis retomber sans jamais toucher le sol, mains liées derrière le dos, des boîtes à feu de bombarde d'un bon poids attachées aux chevilles, de telle sorte qu'il en eut les membres inférieurs disloqués. Le malheureux confessa alors s'être débarrassé d'un plan, qu'il avait fait dans le plus grand secret, de la route suivie jusque-là par le navire. Interrogé sur les raisons de son acte, il reconnut que l'archevêque Juan Rodriguez de Fonseca lui avait ordonné d'établir cette carte, afin qu'elle soit ultérieurement versée dans les archives de la Casa de Contratacion. Il sortit de son coffre, dissimulée dans le revers d'un pourpoint, une lettre signée du prélat lui ordonnant effectivement d'établir ladite carte et de

n’en rien dire au capitaine général « pour des raisons connues du roi seul ».

Informé de cette affaire, Fernando ordonna qu’on cesse toute procédure à l’encontre d’Andrés de San Martin. Certes, il n’appréciait guère le personnage, recruté pour remplacer Ruy Faleiro, mais avait besoin de ses calculs et de sa connaissance des astres. Ce n’était point le moment de se passer de ses services. De plus, il avait mauvaise conscience à l’idée que cet imbécile ait enduré mille souffrances pour obéir à des ordres qu’on disait donnés par le roi. Placé dans la même circonstance, il n’aurait pas agi différemment. D’ailleurs, San Martin n’était pas le seul à dissimuler certaines instructions officielles. Lui-même avait pris la précaution d’obtenir de Don Carlos la faculté de se rabattre sur la route du cap de Bonne-Espérance à la dernière extrémité. Il espérait ne jamais avoir à l’utiliser, reste qu’il fallait se montrer prévoyant et prudent. D’où l’indulgence qu’il manifesta à l’égard de l’astrologue. Il fit transporter Andrés de San Martin sur le *Trinidad*, veillant à ce que le chirurgien du bord lui prodigue quotidiennement, sans regarder à la dépense, tous les soins nécessaires.

Luis de Mendoza ayant été tué, les seuls à être reconnus coupables de mutinerie et de rébellion contre l’autorité du roi furent Gaspar de Quesada, son domestique, Luis de Molino, Juan de Cartagena et son serviteur, Hernando de Morales, ainsi que le prêtre Bernardo Calmetta. Molino et Morales furent soumis à la question et reconnurent avoir assisté aux rencontres entre Mendoza, Quesada, Cartagena et Calmetta, et avoir participé activement à l’assassinat d’Elorriaga. Ils avaient servi de messagers entre les uns et les autres et avaient poussé l’oubli de leurs devoirs jusqu’à ne pas dénoncer un complot dont ils n’ignoraient rien à défaut d’en être réellement les artisans ou les initiateurs. Ils méritaient la mort et ne se faisaient d’ailleurs aucune illusion. Rien ne pourrait les sauver du garrot.

Quesada fit preuve d’un grand courage. N’ayant plus rien à perdre, il prit sur lui la responsabilité de la mutinerie et couvrit ses subordonnés, avouant qu’il avait dû user de la menace et de l’intimidation pour rallier ceux qu’il qualifia de « lâches » et de « pleutres ». Il admit vouer depuis le début une haine farouche à Fernando de Magallanes car il détestait

tous les Portugais, se vantant même d’en avoir fait passer plus d’un à trépas lors de ses visites à la côte de Guinée. Il déclara qu’à ses yeux Don Carlos n’avait aucune légitimité en tant que monarque car il avait usurpé le trône qui aurait dû échoir à sa seule mère ou être confié à son frère, Ferdinand, qui avait toujours vécu en Espagne et parlait couramment castillan. Quand Alvaro de Mesquita le menaça de la question, pour lui faire avouer toutes les ramifications de la conspiration, il lui déclara qu’il n’obtiendrait rien de lui. Ce qu’il avait à dire, il le disait de bon cœur, trop heureux de clamer face aux hommes sa haine des étrangers, plus particulièrement des Portugais, un ramassis de Maures et de Juifs. Il n’aspirait plus qu’à une chose, mourir. Il prit toutefois grand soin de préciser qu’il était gentilhomme et qu’à ce titre il devait être décapité et non pas garrotté comme un vulgaire manant.

Mesquita était fermement partisan de le soumettre à la torture. Le capitaine général estima que c’était inutile s’il acceptait de formuler par écrit les graves accusations qu’il avait portées contre Don Carlos. Dès lors, il n’était pas simplement coupable de mutinerie, mais aussi et surtout du crime de lèse-majesté et de haute trahison. Quesada accepta. Il souhaitait que tous sachent ce que les vrais Espagnols pensaient de ce fripon de Flamand. Il prit grand soin de dicter à un secrétaire littéralement horrifié les pires abominations et y apposa son paraphe.

Il écouta, le sourire aux lèvres, la sentence le condamnant à mort. Il ne restait plus qu’à trouver un bourreau, en tous les cas un homme assez habile pour lui trancher la tête d’un seul coup d’épée. En dépit de l’énormité du crime commis par Quesada, nul ne se porta volontaire pour cette mission. En Espagne, comme un peu partout ailleurs en Europe, une malédiction s’attachait à la fonction de bourreau et rejaillissait sur l’ensemble de sa famille. Ceux qui l’exerçaient étaient généralement aussi félons et méchants coquins que leurs victimes et vivaient à part, sans que nul n’accepte de les fréquenter et de partager avec eux le pain et le vin. Chacun se souvenait encore de qui était arrivé au soldat qui avait garrotté Antonio Salomone l’avant-veille de Noël. Une semaine plus tard, alors qu’il devait participer à la corvée d’aiguade, il avait fait un mauvais mouvement et était tombé à la mer du bord du navire. Nul ne l’avait poussé, le fait avait été clairement établi. Il était connu pour ses

excentricités et sa manie de faire des pitreries dans les cordages ou sur la rambarde. Cette imprudence lui avait été fatale. Sa tête ayant heurté violemment la coque, il avait coulé à pic. Personne ne souhaitait connaître pareil sort.

C’est alors qu’Alvaro de Mesquita suggéra qu’on propose à Luis de Molino de faire office de bourreau en échange de la grâce qui lui serait accordée. Sa proposition suscita un véritable tollé chez les officiers. L’on ne pouvait demander à un serviteur d’exécuter son maître. C’était contraire à toutes les lois de l’honneur. Mesquita répliqua que ses contradicteurs avaient beau jeu de se réfugier derrière leurs principes. Leur vie n’était pas menacée. Que diraient-ils à la femme de Molino quand elle demanderait pourquoi ils ne lui avaient pas offert la possibilité de se racheter ? Lui débiteraient-ils des sornettes sur la grandeur d’âme qu’on doit attendre d’un homme qui vide votre pot et nettoie vos chausses ? Il n’y avait qu’à laisser parler l’intéressé. S’il refusait, on soumettrait le marché à Morales bien qu’il fût nettement moins vigoureux et ignorât tout du maniement des armes. Amené devant ceux qu’il tenait pour ses juges, le domestique n’hésita pas un seul instant. Il ferait office de bourreau. Se tournant vers son ancien maître, il lui jeta qu’il n’aurait pas accepté de le faire s’il n’avait pas proféré contre leur souverain d’abominables blasphèmes et insultes. S’en prendre à de méchants étrangers qui prenaient la place des bons Espagnols, était une chose. Se révolter contre le petit-fils des Rois catholiques et lui contester les droits qu’il tenait de son lignage et que les Cortès avaient reconnus, c’était être pire qu’un Maure. Croyait-il que les gens du peuple étaient moins bons sujets que les nobles et les bourgeois ? Cette fois, on ne lui demandait pas de tuer son maître, sur lequel il avait veillé avec dévouement, on lui offrait d’expier ses fautes en exécutant un traître cent fois pire que Judas l’Iscariote. N’importe quel bon Chrétien agirait comme lui.

Mesquita fit un signe. On apporta le billot tandis que Pedro de Valderrama entendait Quesada en confession. Leur entretien fut bref. Le condamné avait hâte d’en finir et s’agenouilla de lui-même après avoir dit à son serviteur :

– Fais correctement ton travail, tu es payé pour cela.

Molino souleva l’épée et, en ahanant, trancha net la tête d’un seul coup avant de rester, de longues minutes, prostré sur le pont, pleurant à chaudes larmes.

Les gardes se saisirent du cadavre et apportèrent celui de Mendoza, conservé jusque-là dans la cale. Ils furent attachés par de fortes cordes à des cabestans que les marins actionnèrent en s’encourageant de la voix. Les membres se rompirent, s’arrachant des troncs. Le capitaine général ordonna qu’on les portât sur la grève et qu’ils fussent embrochés sur des morceaux de bois afin d’être exposés aux bêtes sauvages et aux intempéries. De fait, tant que durerait l’hivernage, les restes des deux hommes pourriraient lentement, rappelant aux équipages ce qu’il en coûtait de fomenter une mutinerie.

Juan de Cartagena avait assisté au supplice de son ami sans murmurer le moindre mot. Tout au plus avait-il enfoui son visage dans un mouchoir de fine toile lorsque Molino avait levé son épée. Il fut reconduit à sa cabine sous bonne garde, marchant les fers aux pieds, comme s’il se fût trouvé dans la galerie du palais familial à Valladolid, distribuant sourires et clins d’œil aux marins et saluant d’un air détaché Antonio Pigafetta qu’il disait tenir pour un gentilhomme de très bon lignage.

Fernando avait dissocié son cas de celui des autres mutins. Après tout, il était le « neveu » de l’archevêque de Burgos, parent de ducs, de comtes et de marquis, comptant au nombre des Grands d’Espagne, ces rares privilégiés autorisés à ne point se découvrir devant le monarque. Il ne pouvait être jugé que par ses pairs et il était bien trop lâche pour mettre fin à ses jours. À son retour à Séville, il ne manquerait pas de faire jouer en sa faveur ses relations et s’en tirerait sans nul doute avec une condamnation à l’exil. Qui sait ? Peut-être se retrouverait-il à la cour de Lisbonne, charmant les dames par le récit de ses aventures, à moins qu’il ne préfère se rendre à Rome ou à Florence où on lui réserverait le meilleur accueil.

Quant à Bernardo Calmetta, son cas était encore plus compliqué. C’était un homme d’Église et, *stricto sensu*, le capitaine n’avait pas pouvoir de le juger. Il lui fallait le maintenir prisonnier jusqu’à leur retour en Espagne où il serait remis à ses supérieurs, à charge pour eux de déterminer l’ampleur de ses fautes. De toute manière, personne, à bord

des navires, hormis les amis d'Elorriaga, n'oserait porter la main sur lui. Il était prêtre et se savait à l'abri de la justice humaine. Même Pedro de Valderrama, qui ne l'appréciait guère, s'était cru obligé de plaider en sa faveur.

Le capitaine général s'était incliné, le cœur gros. Après tout, il entrait dans l'exercice de ses fonctions l'obligation de faire la part des choses, de ne pas se fier à son seul jugement, à ses inimitiés comme à ses amitiés, et de décider ce qui était le mieux pour le succès de son entreprise. C'est à cette aune et à elle seule qu'il devait plier sa volonté.

Du moins jusqu'à ce que, trois jours plus tard, Francisco Piora se présente devant lui. Il se souvenait de ce mauvais drôle qu'il avait sauvé de la potence et qu'il utilisait désormais comme l'un de ses très discrets informateurs. Le marin lui tendit deux lettres, l'une signée de Juan de Cartagena, l'autre de Bernardo Calmetta. Il ne s'agissait rien moins que d'un appel pressant aux équipages pour qu'ils secouent la tyrannie du nouveau Nabuchodonosor et vengent Quesada et Mendoza, ces preux gentilshommes victimes de leur amour pour leurs hommes. Un amour que Cartagena et Calmetta affirmaient partager au point de leur promettre que, sitôt remis en liberté, leur premier geste serait de lever l'ancre et de cingler vers l'Espagne.

Le capitaine interrogea Piora :

– T'ont-ils remis eux-mêmes ces lettres ou te les es-tu procurées par certains moyens dont je ne veux rien savoir ?

– Ils me les ont données en mains propres alors que je leur apportais à manger. Il suffit de leur manifester le simple respect qui est dû à ce qu'ils représentent et non à ce qu'ils sont pour qu'ils s'imaginent que vous leur êtes tout dévoué. Ils m'ont de surcroît donné une bourse.

– Que tu peux garder.

– Mille mercis, Votre Seigneurie !

– As-tu parlé de cela à tes compagnons ?

– Je m'en suis bien gardé.

– Tu as bien fait. Sache que, désormais, et ce jusqu'à notre départ, il leur sera interdit de communiquer avec quiconque si ce n'est avec toi, car

tu continueras à les servir, et qu'ils seront consignés dans leurs cabines avec défense expresse d'en sortir. Des gardes seront postés, nuit et jour, devant leurs portes afin de veiller au respect de ces consignes. Qui plus est, ils seront attachés par une solide chaîne rivée dans le plancher.

– Mais…

– Tu veux dire sans doute qu'il est certains besoins naturels qu'il leur faudra satisfaire. Mon Dieu, un seau y suffira. Le vider te sera vite agréable car je te promets une belle gratification si tu acceptes cette corvée.

– J'ai connu pire travail quand on m'obligeait à transporter les morts de la peste. J'exécuterai fidèlement tous vos ordres.

– Alors n'oublie pas de faire savoir à tes compagnons que ces malheureux sont atteints d'un mal mystérieux qui nécessite leur isolement. N'hésite pas à exagérer les maux dont ils souffrent et à décrire par le menu les pustules qui ont surgi sur leur peau. Le médecin fera mine de les aller visiter mais ne devra pas pénétrer dans leurs cabines. Je sais qu'il fera son devoir et qu'il ne trahira pas notre secret.

*

*Le 25 mars de l'an de grâce 1520*

*De Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Burgos*
*À Diego Matienzo, à la Casa de Contratacion*

*J'ai été informé de l'intention qu'avait Ruy Faleiro de se rendre au Portugal pour des raisons familiales.*

*Sache que cela lui sera permis à condition toutefois qu'il te remette au préalable l'ensemble des documents concernant la flotte des Moluques et qu'il te donne reçu des sommes qu'il a touchées de notre part.*

*Ton frère dans le Christ,*

*Juan Rodriguez de Fonseca.*

*

*Le 15 avril de l’an de grâce 1520*

*De Don Fabrique Enriquez, amiral de Castille*
*À Don Carlos Ier*

*Mon neveu,*

*Le roi Ferdinand, votre grand-père, dans son infinie bonté, m’avait confirmé dans mes fonctions de Grand Amiral de Castille, fonctions créées en faveur de notre famille par la reine Isabelle.*

*Le souci que j’ai de vos intérêts m’a poussé à entretenir Votre Majesté de ce qu’ignorent certains de ses conseillers ou ce que d’autres lui cachent. Elle a bien voulu m’écouter avec patience et attention et me prier de lui toujours tenir le langage de la vérité.*

*Sachez que votre départ pour La Corogne afin d’y passer les fêtes de Pâques a jeté dans le cœur du peuple la plus vive inquiétude. L’on murmure que Votre Majesté s’apprêterait à partir dans le plus grand secret pour les Flandres et l’Allemagne afin de vous y faire couronner comme empereur du Saint-Empire romain germanique.*

*Non que vos sujets ne soient pas tous remplis de joie en constatant que les éminents mérites de Votre Majesté sont de la sorte reconnus et ont été préférés à ceux d’autres princes, dont le roi de France, acharné à obtenir notre perte afin de s’emparer de l’Italie.*

*Dieu a voulu nous agrandir et nous accorder par cette insigne faveur un monarque qui fut au-dessus de tous les rois du monde. L’Espagne a tellement été sublimée par cette élévation que ses fils s’en félicitent et y voient une nouvelle occasion de vous manifester leur amour.*

*Cet amour n’est point cependant dénué de toute appréhension. Car cette rare prospérité, Dieu nous la donne avec, en contrepartie, pour*

*notre plus grand malheur, le fait que, pour les besoins de l'empire, Votre Majesté se devra d'être toujours de par le monde.*

*Je ne méconnais point le fait que cette absence nous fera mieux sentir et aimer ce qui est à nous en propre et je suis sûr que Votre Majesté aura grand soin de marquer par ses actes que la Castille est la perle de ses domaines.*

*Il n'en demeure pas moins que la Castille n'est point habituée à tolérer un autre gouvernement que celui de son prince. Ainsi que je l'ai expliqué à Votre Majesté, dans le passé, l'absence du roi fut, avec nos péchés, la cause de tourments, de guerres, de famines et de révolutions.*

*Le royaume en craint bien d'autres qui, encore qu'on ne sache pas quand, ne manqueront pas d'advenir. Voilà pourquoi je supplie Votre Majesté de retarder le plus possible son départ.*

*Votre très obéissant et très loyal parent,*

*Don Fabrique Enriquez.*

*

*Le 2 mai de l'an de grâce 1520*

*De Don Carlos Ier*
*À son bon oncle, le roi Henry VIII d'Angleterre*

*Sachez que j'ai grand plaisir à l'idée de vous voir prochainement dans votre bonne ville de Londres pour laquelle je m'embarquerai avec ma suite dans quelques jours. Puisse Dieu protéger ma navigation et me mener en sûreté à bon port.*

*La Providence divine n'a eu de cesse de me manifester ses bontés. J'aurai ainsi l'occasion de vous montrer quelques-uns des trésors qui viennent de me parvenir depuis l'immensité de mes domaines.*

*Un mien capitaine, Hernando Cortés, a conquis un vaste empire situé sur la Terre ferme qu'il me dit abonder en or et en richesses de tout*

*genre, mais aussi et surtout en d'innombrables âmes désireuses d'embrasser notre très sainte foi.*

*Cette conquête ne laisse pas de me tourmenter, eu égard aux devoirs qu'elle m'impose et qui contrarient certains des plans que j'avais initialement forgés de privilégier d'autres entreprises, dont une vers les Moluques.*

*Je vous sais de bon conseil et ne doute pas que vous me donnerez en la matière les plus sages recommandations.*

*Votre bon neveu,*

*Don Carlos Ier.*

*

*Le 1er juin de l'an de grâce 1520*

*Pietro Martyr d'Anghiera, directeur de l'école palatine*
*Au Grand Chancelier Mercuriano Gattinara, à Valladolid*

*Je ne sais si cette lettre t'arrivera depuis Séville. Les routes sont peu sûres et infestées de brigands qui mettent à profit les troubles et tumultes qui agitent ce pays depuis le départ de notre bien-aimé souverain.*

*J'ose espérer cependant que ces coquins laisseront passer les courriers du roi et respecteront leurs personnes.*

*Tu as souhaité que je t'explique les exigences de ceux qui fomentent cette agitation et qui sèment le désordre dans les villes et jusque dans les campagnes. Leurs principales demandes sont les suivantes : d'abord, que le roi revienne et qu'il n'aille pas croire que ses royaumes sont tellement négligeables qu'il pourra les gouverner de loin. Il lui demande de se marier sans tarder selon les vœux de ces royaumes. Ils exigent qu'on donne une maison décente à la reine mère, à qui appartiennent à vie les revenus des royaumes, qu'on n'octroie ni bénéfices ni offices à des étrangers et que ceux-ci ne soient point admis dans la garde royale. On*

*demande au roi d'organiser sa maison selon le modèle de ses aïeux du côté maternel. Qu'en l'absence du roi les gouverneurs soient natifs de ces royaumes, et qu'ils aient les pleins pouvoirs, qu'on n'accorde pas de lettres de naturalité et qu'on révoque celles qui ont été accordées.*

*Comme tu le constates, ce sont nos modestes personnes qui sont ainsi visées et je suis persuadé que ce mauvais projet a été fomenté en secret par le maudit archevêque de Burgos dont tu sais qu'il poursuit de sa haine ceux qui ne sont point nés dans ce pays.*

*Il n'a eu de cesse de parvenir à ses fins en menant des intrigues compliquées et des manœuvres retorses dont la plus maligne est le soutien de façade qu'il a apporté à l'expédition des Moluques dont tu as entendu parler et dont il espère bien l'échec pour démontrer qu'on a eu grand tort de ne pas suivre sa recommandation de nommer à sa tête son fils, Juan de Cartagena, qu'il présente partout comme son neveu.*

*C'est te dire l'angoisse qui m'étreint à l'idée que lesdits navires sont peut-être, à des milliers de lieues d'ici, le théâtre des mêmes troubles que ceux qui agitent cette ville de Séville. Il m'étonnerait fort que ce coquin n'y eût point songé et il nous faudra encore de très longs mois avant de le savoir.*

*Puisse cette lettre t'apporter quelque réconfort dans ta solitude à Valladolid. Au moins es-tu au milieu des plus loyaux serviteurs de la Couronne alors qu'ici, à Séville, il me faut côtoyer quotidiennement rebelles et félons.*

*Ton ami,*

*Pietro Martyr d'Anghiera.*

1- Baie des Canards.

2- Baie des Épreuves.

# 10

Juan de Francia pestait. Une fois de plus, Colin Baso avait disparu. Tandis que les marins faisaient l'aiguade et coupaient du bois, il s'était éloigné, prétextant un besoin naturel à satisfaire. En fait, ce fieffé coquin n'avait pas renoncé à son idée d'explorer le rivage de San Julian et, surtout, de trouver des fruits et légumes poussant à l'état naturel. C'était son obsession, dont il entretenait quotidiennement ses compagnons, croquer à belles dents dans un fruit ou dans une racine fraîche, manger enfin autre chose que du poisson, de la viande salée ou du biscuit. Les hommes s'amusaient beaucoup de ses propos décousus et naïfs. Il avait beau prétendre avoir treize ans et déjà beaucoup navigué, il n'était au fond qu'un grand enfant. Il suffisait de l'observer avec les autres mousses. Leurs jeux étaient ceux de gamins, ils se disputaient entre eux et les plus faibles pleurnichaient tout leur saoul quand ils étaient l'objet de brimades.

Natif de Rouen, Juan de Francia avait pris en amitié Colin, originaire du Croisic. Ils étaient quasiment pays et il leur arrivait d'évoquer avec nostalgie cette terre où ils avaient grandi. Cette fois-ci toutefois, il avait exagéré en disparaissant. Une bonne raclée, voilà tout ce qu'il méritait pour le rappeler à ses devoirs. Justement, le mousse sortait au lointain d'un bouquet d'arbres, courant plus que marchant comme à son habitude. Les hommes ravalèrent les injures qu'ils s'apprêtaient à proférer. Car Colin était suivi, à faible distance, par une étrange créature, une sorte de géant vêtu d'une peau de bête. Oui, c'était bien cela, il ne pouvait y avoir aucun doute. Ce n'était pas un animal féroce ou un genre de grand singe,

mais un être en tous points semblable à eux, hormis le costume : une tête, des yeux, un nez, deux bras, deux jambes.

Cette étrange apparition était de grande taille, dépassant de plusieurs dizaines de centimètres le gamin qui donnait l'impression d'être un nain avec un géant à ses basques. Le mousse se jeta au milieu des marins, peinant à reprendre son souffle. Il lui tardait de leur raconter l'étrange rencontre qu'il avait faite alors qu'il vagabondait dans les environs. Il s'était retrouvé face à face avec un homme, le visage peinturluré de rouge, avec des cercles jaunes autour des yeux, les cheveux teints en blanc. Il portait un arc et des flèches, terminées non pas par une pointe d'acier mais par une pierre taillée. Il n'avait pas cherché à s'en servir, ce qu'il aurait pu faire. Il s'était contenté de tourner autour du gamin puis de le toucher avec sa main droite avant de le lever vers le ciel. Colin avait compris qu'il le prenait pour un oiseau ou pour un ange tombé des nues.

La peur chevillée au ventre, Colin avait désigné la mer et s'était progressivement éloigné, se retournant de temps en temps pour voir s'il était suivi et s'efforçant de conserver bonne contenance, en tous les cas de ne pas susciter la colère de son poursuivant. Il était sain et sauf, c'était tout ce qui lui importait. Peu importait la bonne correction que ne manquerait pas de lui infliger Juan de Francia, il l'avait amplement méritée. Pour l'heure, le petit groupe des marins et le géant se faisaient face, ne sachant trop quelle conduite adopter.

Juan de Francia se souvenait des récits qu'il avait entendus sur les farouches canibas, ces sauvages qui se nourrissaient de chair humaine et avaient dévoré Juan de Solis et ses compagnons. Était-ce pour cela que cet homme était si grand ? Lui et les siens n'avaient aucune envie de finir en cuissots ou en gigots. Leur chance était qu'ils se trouvaient à proximité de leur chaloupe. La créature surgie de l'intérieur des terres paraissait être seule. En tous les cas, aussi loin que portait le regard, on ne voyait pas d'autres sauvages. Peut-être est-ce cela qui poussa Juan à prendre une curieuse initiative. Il fit signe à ses compagnons de s'asseoir. Tous prirent place autour de lui, se serrant les uns contre les autres, en étouffant un rire nerveux.

Le géant les regarda, tourna autour d'eux puis, se baissant, il ramassa de la poussière qu'il se répandit sur la tête, en esquissant une sorte de

danse endiablée. Juan se dressa et l'imita. Chez lui, à Rouen, il était réputé pour ses talents de danseur lors des fêtes de village. Il n'avait pas son pareil pour conduire le branle et la gaillarde et il exécuta plusieurs de leurs figures, terminant sa pantomime par une sorte de révérence qui suscita l'hilarité de son vis-à-vis.

Par gestes, Juan de Francia expliqua au géant que tous deux allaient rester sur la grève, cependant que les marins s'en iraient aux bateaux pour prévenir le capitaine général de leur rencontre et le ramener. De fait, à peine Fernando de Magallanes fut-il averti de ce qui se passait qu'il décida de se rendre immédiatement à terre en compagnie d'Antonio Pigafetta. Il prit grand soin de passer sa cuirasse sur son pourpoint afin de se donner un air plus imposant, sachant d'expérience que cette pièce de métal excitait toujours la curiosité des sauvages.

En découvrant l'étrange créature, le capitaine ne put s'empêcher d'éprouver comme une sorte d'inquiétude. L'homme était bien différent de tous les naturels qu'il lui avait été donné de rencontrer jusque-là. Il était beaucoup plus grand et corpulent que les indigènes de la baie de Santa Lucia, aux corps graciles. Ses traits étaient moins fins, plus grossiers, dénotant une sorte d'animalité primitive. À la manière dont l'homme dévisageait les marins, une évidence s'imposait. C'était la première fois de toute son existence qu'il était confronté à des étrangers. Jusque-là, il n'avait vécu qu'au milieu des siens, sans contact avec d'autres tribus. Comment lui et ses parents étaient-ils parvenus jusque dans ces solitudes glacées ? Y vivaient-ils de toute éternité ou bien s'étaient-ils réfugiés là pour échapper à leurs ennemis, ces fameux canibas qui avaient dévoré Solis et ses marins ?

Une chose était sûre, ses conditions de vie étaient pour le moins rudimentaires. Il portait une mauvaise peau de bête taillée de manière grossière et des sortes de chaussures de peau attachées par des cordelettes à l'extrémité de ses membres inférieurs. Il contemplait avec une sorte de ravissement stupide la cuirasse du capitaine général comme s'il n'avait jamais vu d'objet aussi beau. Il la toucha avec à la fois peur et respect, poussant une sorte de grognement de satisfaction et de surprise. Visiblement, son peuple ne savait pas travailler le métal et vivait dans une condition proche de celle des animaux, s'il s'en trouvait dans les

parages. Comme un père jouant avec un nourrisson, Fernando expliqua par gestes à son interlocuteur que lui et ses compagnons vivaient à bord des navires ancrés au loin et qu'ils venaient du nord. L'homme indiqua l'intérieur des terres, balbutiant des mots incompréhensibles. Sans doute racontait-il que sa tribu vivait au-delà du mince réseau de collines qu'on voyait se profiler à l'horizon, les pentes couvertes de neige. Peut-être s'était-il égaré, peut-être avait-il été surpris alors qu'il poursuivait un mystérieux gibier. Le rivage ne paraissait pas lui être familier, comme si lui et les siens ne s'en approchaient que très rarement ou considéraient qu'il s'agissait d'un espace sacré. Voilà qui expliquait sans doute pourquoi, depuis l'arrivée à San Julian, les vigies placées dans la hune n'avaient remarqué aucun mouvement aux alentours, pas la moindre fumée s'élevant dans le ciel et pouvant indiquer une présence humaine.

Fernando de Magallanes proposa au géant de monter à bord de la chaloupe et de se rendre sur le *Trinidad*. Curieusement, il ne manifesta aucune peur mais plutôt une sorte de curiosité amusée. Il parut étonné de voir l'esquif voguer sur les flots et les conduire à sec jusqu'au bateau où il fut hissé à l'aide d'une corde. Il parcourut le navire de long en large, s'agenouillant à plusieurs reprises pour toucher les planches du pont. Il observa aussi de très près les gréements et les cordages, s'assurant de leur solidité et hochant la tête en signe de contentement.

Apercevant un seau où les hommes venaient se rafraîchir dans la journée, il le souleva comme s'il s'était agi d'un simple fétu de paille et entreprit d'étancher sa soif en le renversant sur lui. Il but tout son saoul, insensible à l'eau qui dégoulinait sur sa peau de bête, et fit signe qu'on lui en apporte un autre qu'il avala de la même manière. Il engloutit également des quantités considérables de biscuits que Fernando avait fait apporter, croquant à belles dents dedans, sans se soucier des charançons ou des vers. Son appétit paraissait ne point avoir de limites et il manifesta à nouveau son contentement en esquissant quelques pas de danse, pour la plus grande joie des marins qui l'applaudirent chaleureusement.

Tandis qu'il exécutait sa pantomime, le capitaine général avait ordonné au maître d'équipage d'aller quérir dans la cale l'un des grands miroirs en acier de Nuremberg destinés au troc avec les chefs indigènes. L'effet fut prodigieux quand on le présenta au sauvage. En contemplant son reflet, il

poussa un hurlement strident et tomba à la renverse, entraînant dans sa chute les marins qui se trouvaient à ses côtés. Il paraissait à la fois furieux et surpris. Il y avait là une étrange magie et le capitaine général prit grand soin de le rassurer en lui montrant que cet objet mystérieux renvoyait également sa propre image sans lui causer la moindre douleur ou le moindre effroi.

Il jugea plus utile de calmer les appréhensions de son interlocuteur en lui offrant un peigne et quelques chapelets dont celui-ci s'empara en poussant de petits grognements. Puis son attention se porta en direction du rivage qu'il désigna du doigt à Pigafetta. Un autre homme se tenait en effet sur la grève, observant de loin les navires et attendant sans doute le retour de son compagnon, convaincu que les curieuses divinités qui l'avaient enlevé finiraient par lui rendre sa liberté.

Le capitaine général jugea plus sage de rompre là ce premier contact. Il s'était bien passé et le géant ne manquerait pas de rapporter à sa tribu les merveilles qu'il avait vues à bord de ces étranges maisons flottantes où vivaient des êtres redoutables, dispensateurs de précieux trésors. Nul doute qu'ils chercheraient à en savoir plus et viendraient commercer avec les nouveaux venus, voire leur proposer de maigres marchandises. Ce n'était point en effet auprès d'êtres aussi simples et grossiers que l'on se procurerait or ou épices. S'ils devenaient jamais sujets de Don Carlos, ils seraient assurément les plus pauvres et les moins bien fournis en richesses de tous ses peuples, incapables d'acquitter la moindre redevance en nature ou en espèces. Peu importait, il fallait entretenir des liens amicaux avec eux tant que durerait le séjour à San Julian. Fernando de Magallanes n'ignorait pas que les instructions données par la Casa de Contratacion lui faisaient obligation d'embarquer à bord de la flotte quelques natures des contrées où il avait abordé. À leur retour en Espagne, ces passagers d'un genre particulier seraient éduqués dans les principes de la vraie foi et apprendraient le castillan pour devenir, plus tard, de zélés auxiliaires des gouverneurs qui seraient envoyés pour prendre possession de leurs domaines.

Le géant fut ramené sur la plage. De loin, les marins le virent en grande conversation avec son compagnon, puis les deux hommes se dirigèrent vers l'intérieur des terres, impatients sans doute de retrouver

leurs familles et de leur raconter les événements extraordinaires dont ils avaient été les témoins. À bord des navires, les équipages commentaient, eux aussi, cette étrange rencontre et Colin Baso dut répéter plus d'une fois le récit de son escapade et des circonstances dans lesquelles il s'était retrouvé face à face avec ce curieux personnage. Ce qui inquiétait les marins, c'était la taille du sauvage. Si tous les siens étaient comme lui, nul doute alors qu'on avait affaire à une tribu de géants comme celle mentionnée dans certains récits de voyage. Le seul à ne point faire grand cas de l'événement du jour était Henrique. À chaque fois qu'on l'interrogeait sur le sauvage, pour savoir s'il en existait de pareils dans son pays, il haussait négligemment les épaules, vexé qu'on ose le comparer avec un être aussi fruste.

Le soir, Antonio Pigafetta fut prévenu que le capitaine général souhaitait s'entretenir avec lui. Il sourit. Il s'attendait à cette invitation et s'y était préparé en lisant et relisant dans sa cabine l'un de ses romans de chevalerie préférés, *Primaléon de Grecia*. Son héros, un noble chevalier, après avoir combattu contre le Grand Turc, partait pour un long périple qui le conduisait dans une île habitée par un peuple étrange, vêtu de peaux de bêtes sauvages. Pigafetta avait cherché fiévreusement le passage en question et le lut à Fernando de Magallanes d'un ton enjoué :

– *Tout cela n'est rien auprès d'un homme qu'il y a entre eux, qu'on appelle Patagon, qu'on dit être engendré d'une bête, qui se trouve en ces montagnes.*

Il marqua une pause avant de reprendre :

– *Il est fort laid et décrépit, portant face comme d'un chien, les oreilles grandes qui lui pendent sur les épaules et les dents tellement aiguës, grandes et retorses qu'elles lui sortent du museau, il tient les pieds à la manière d'un cerf, d'un cerf, dis-je, parce qu'il court si légèrement qu'il n'y a homme qui le puisse atteindre. Aucuns qui l'ont vu disent de lui choses merveilleuses et étranges à voir, savoir que continuellement il va par les montagnes, chassant, et suivi de deux lions en laisse qui servent à ce déduit, portant un arc en main, chargé de flèches prêtes à être décochées.*

Pigafetta ajouta que, dans le livre, ce Patagon était capturé par Pantaléon de Grèce qui lui assenait un formidable coup. Il rit aux éclats en lisant le passage :

– *Ainsi tomba en terre à la renverse, jetant un cri épouvantable et si horrible qu'il n'y eut personne de si grand cœur qui n'en fut bien épouvanté.*

Fernando hocha la tête. C'était finement raconté et cela lui rappelait la scène de l'après-midi quand le sauvage avait hurlé de terreur en contemplant son visage dans le miroir de Nuremberg. Oui, décidément, il était tout comme Patagon. Ce nom sonnait bien et le capitaine indiqua à Pigafetta que c'était ainsi qu'on désignerait désormais leur visiteur et les membres de sa tribu. Le Vicentin se garda bien de protester contre cette décision. Il l'avait anticipée en écrivant le récit de cette journée singulière. Il avait trouvé que Patagon était le mot adéquat pour désigner cette espèce d'hommes si différents des autres habitants des Indes occidentales et de la Terre ferme. Fernando suggéra à son secrétaire de lire aux marins les passages qu'il avait cités. Il savait que les hommes y verraient la confirmation qu'ils suivaient la bonne route. Ils seraient rassurés en constatant qu'un livre mentionnait l'existence de tels êtres. La ruse était peut-être un peu grossière, mais efficace. Pigafetta remarqua que les marins n'étaient pas insensibles à cet argument. Quelques-uns expliquaient doctement que c'était là la raison précise pour laquelle le capitaine général avait décidé de passer l'hivernage à San Julian.

*

Le lendemain matin, les vigies annoncèrent l'arrivée sur la plage d'un groupe de géants qui, par de grands signes, les invitèrent à venir les rejoindre. Ils étaient fort joyeux, hommes et femmes mélangés. Les femmes, aux cheveux recouverts d'une poussière blanche, étaient également vêtues de peaux de bêtes, laissant apparaître leurs mamelles pendantes, tombant presque jusqu'à la ceinture. Les marins hésitèrent à s'approcher d'elles. Jamais ils n'avaient vu de créatures plus laides. Les

vieilles catins édentées des bourdeaux de Séville paraissaient être des beautés à côté de ces créatures difformes, quasiment bestiales. Pour rien au monde ils n'iraient copuler avec elles, enfin, c'était à voir, ils feraient peut-être une exception à condition que nul ne les voie se livrer à pareille débauche. Elles se laisseraient lutiner moyennant quelques perles ou un simple peigne, elles ne valaient certainement pas plus et seraient sans doute fort contentes d'être honorées par de vrais hommes et non par les animaux qui leur tenaient lieu d'époux ou de compagnons.

Pour le moment, elles tournaient autour des marins, riant aux éclats, les palpant et poussant de petits grognements quand l'un d'entre eux leur offrait un peu de verroterie. Elles soupesaient les perles, les mordaient de leurs dents jaunâtres puis les dissimulaient sous leurs fourrures dégageant une odeur nauséabonde. Le troc devait leur être plus ou moins familier car elles avaient amené avec elles d'étranges animaux, des sortes de petits chameaux[1], les oreilles effilées, grises, le dos marron, le ventre et les pattes blancs, tenus par une corde et dont les mères allaitaient des petits de la taille d'un grand chien. Les femmes acceptèrent de s'en séparer contre quelques chapelets.

Le soir, sur le *Trinidad*, l'équipage fit honneur à la chair de ces bêtes, infiniment plus goûteuse que celle des oies de mer dont il devait jusque-là se contenter. Les hommes avaient l'impression de manger, pour la première fois depuis longtemps, de la véritable viande qu'on pouvait indifféremment faire bouillir ou rôtir. Dès ce moment, tous les matins, des équipes furent envoyées chasser ces animaux avec l'aide des Patagons, hommes et femmes. Ceux-ci n'avaient pas leur pareil pour traquer le gibier. Ils attachaient l'un de ces petits chameaux à un piquet et se cachaient dans les environs. Immanquablement, alertés par les cris des petits, les animaux adultes s'approchaient et tombaient sous les flèches décochées par les chasseurs.

Informé de l'abondance de cette ressource, Fernando de Magallanes ordonna qu'on établisse sur la grève une sorte de boucherie où les viandes seraient mises à saler et à fumer, puis placées dans des tonneaux préalablement lavés à grande eau et désinfectés avec du vinaigre. Antonio de Coca s'affairait sur la grève, inscrivant dans ses registres le nombre d'animaux achetés aux sauvages et tentant d'évaluer le poids de la viande

qu’on en tirerait. Il prenait ses fonctions très au sérieux, s’arrangeant pour que le capitaine général remarque son zèle et sa docilité. Le moindre compliment le faisait rougir jusqu’aux oreilles et le plongeait dans un étrange ravissement.

Antonio Pigafetta se rendait quotidiennement à terre pour de fort sérieux entretiens avec un géant qu’il avait baptisé Juan. Ce sauvage paraissait plus vif et plus dégourdi que ses congénères et appréciait qu’on s’intéressât à lui. Les deux hommes passaient leurs journées assis l’un à côté de l’autre. Pigafetta l’interrogeait et notait les mots les plus courants de la langue du sauvage, les lui faisant répéter avec soin. En quelques jours, ils parvinrent à se comprendre tant bien que mal, et l’Italien questionna son nouvel ami sur les us et croyances des siens. Ils avaient leurs propres dieux, redoutaient surtout certains diables, en particulier l’un d’entre eux, Sétébos, qui venaient s’emparer des vivants pour les conduire dans l’autre monde. C’étaient d’ailleurs pour des diables qu’ils avaient pris au début les marins, avant de réaliser leur méprise.

Juan faisait preuve d’une grande gentillesse et d’une docilité remarquable. Pigafetta lui avait appris les paroles du *Pater Noster* et de l’*Ave Maria* et il les répétait de sa grosse voix rauque, peinant parfois sur certains mots puis se reprenant dès lors qu’on l’aidait à terminer son oraison. Il sautillait de joie à chaque fois qu’on brandissait devant lui un crucifix, signe qu’il était très désireux d’embrasser le christianisme. Le secrétaire en avait discuté avec Pedro de Valderrama. Le prêtre se montrait très réservé et ne semblait guère pressé d’administrer le saint sacrement du baptême aux naturels de cette contrée. À quoi bon leur accorder une telle faveur si c’était pour les laisser ensuite sans prêtre ? Ils risquaient fort de retomber dans leurs anciennes erreurs. Mieux valait qu’ils restent englués dans les ténèbres du paganisme, où ils vivaient depuis des siècles, plutôt que d’être hérétiques et relaps.

Pigafetta n’en continua pas moins ses entretiens avec Juan. De temps en temps, Fernando de Magallanes, lorsque ses fonctions l’appelaient à aller à terre, leur rendait visite, n’oubliant jamais de remettre des cadeaux de prix au géant : un bonnet, une chemise, un caleçon, un miroir ou un canif. Il manifestait à chaque fois sa joie et, le lendemain, revenait, tenant dans ses bras l’un de ces petits chameaux à la chair succulente.

Pourtant, un matin, Pigafetta attendit de longues heures son compagnon. Juan ne se montra pas, pas plus ce jour-là que ceux qui suivirent. Quand on les interrogeait à son sujet, les autres sauvages indiquaient qu'il était parti vers l'intérieur des terres, avec ses animaux et sa famille. Des matelots émirent l'hypothèse qu'il avait été peut-être tué par les autres membres de la tribu, jaloux de le voir recevoir de plus beaux cadeaux qu'eux. La chose n'était guère vraisemblable. Il était de loin le plus robuste de ces sauvages et paraissait exercer sur leur petit groupe une forme d'autorité incontestée. Eût-il d'ailleurs été tué que son successeur ne se serait pas fait faute d'exhiber un objet lui appartenant pour indiquer clairement que c'était à lui qu'on devait désormais s'adresser en priorité.

Pigafetta le pressentait, Juan n'avait pas été tué. L'affaire était plus grave. Il s'était lassé de leurs conversations quotidiennes et sa cupidité n'était point telle qu'elle l'empêchât de vaquer à d'autres occupations plus attrayantes que de devoir expliquer à d'étranges créatures blanches de peau les croyances de sa tribu. L'ennui, plus que la peur, l'avait conduit à prendre ses distances et à disparaître aussi subitement qu'il était apparu. Les nouveaux venus ne l'amusaient plus, il avait épuisé sa soif de curiosité et avait sans doute souhaité reprendre le cours normal de la vie tel qu'il se déroulait dans ces parages depuis des siècles.

Pigafetta n'osait pas l'écrire dans son registre, tant le propos lui paraissait audacieux, mais c'était à se demander si les Chrétiens étaient les seuls à s'intéresser à leurs prochains et aux êtres humains, à tenter de vouloir les comprendre et connaître leurs mœurs, voire partager leur existence. Ces Patagons réagissaient tout autrement. La venue d'étrangers ne leur semblait être ni une bonne nouvelle, ni une catastrophe, tout au plus un événement qui ne retenait que quelques jours leur attention. La nécessité de trouver un nouveau campement, l'envie de gagner un point d'eau déjà fréquenté dans le passé ou, tout simplement, la lassitude suffisaient à éteindre le peu d'intérêt qu'ils avaient manifesté envers les étrangers de passage.

C'était l'une des explications possibles à la disparition de Juan, de loin la plus rassurante. Celui-ci pouvait tout aussi bien s'être renseigné à bon compte sur les habitudes des visiteurs en discutant avec Pigafetta, à seule

fin de préparer une attaque avec sa tribu. Non point contre les navires car lui et les siens ne paraissaient pas posséder de barques, mais contre quelques marins isolés dont ils se partageraient les vêtements, les maigres biens et, qui sait, peut-être la chair. Ses soupçons en ce sens furent renforcés par la découverte d'une cache d'armes à proximité de l'endroit où les marins avaient installé une forge et un entrepôt de bois.

Les arcs et les flèches déposés là ne pouvaient l'avoir été par hasard. Au regard mauvais que leur jetèrent les Patagons quand ils virent les marins rassembler les armes trouvées et les jeter dans la chaloupe, il n'était pas difficile de comprendre qu'ils étaient furieux de voir leurs plans déjoués. Toujours est-il que, le lendemain, aucun d'entre eux ne se présenta pour accompagner les étrangers à la chasse ou leur vendre quelques peaux dont les matelots se servaient désormais comme de couvertures les protégeant très efficacement du froid. Pendant trois longues semaines, l'on ne vit plus un seul sauvage. Ils s'étaient évanouis dans la nature, comme avalés par la terre.

*

Fernando de Magallanes se reprochait amèrement son imprudence. Croyant bien faire, il avait envoyé le *Santiago*, le plus petit de ses navires, explorer les environs de San Julian. Son commandant, Juan Serrano, un homme dans lequel il avait toute confiance, avait reçu pour mission de longer la côte durant deux semaines, puis de revenir sur ses pas afin de faire son rapport. De la sorte, l'armada gagnerait un temps précieux lors du grand départ fixé au mois d'août. Si Serrano n'avait pas découvert le passage, les navires fileraient droit au sud, s'épargnant des journées de vaines recherches.

Or cela faisait déjà presque un mois que le *Santiago* avait pris la mer avec son équipage. Chaque jour, le capitaine général parcourait à longues enjambées le pont du *Trinidad*, perdu dans ses pensées, grommelant quelques mots incompréhensibles quand un officier trouvait le courage de lui adresser la parole. « Le voilà qui fait son Patagon », avait pensé

Antonio Pigafetta, assez prudent pour conserver cette réflexion pour lui-même.

Le 15 juin, alors qu'une forte brume se dissipait, la vigie repéra au loin deux hommes dont la taille et les vêtements montraient qu'il ne s'agissait point de sauvages. Ils progressaient péniblement le long de la côte rocailleuse. Une chaloupe fut envoyée à leur rencontre et les ramena à bord du *Trinidad* où Fernando les interrogea séance tenante, sans leur donner la possibilité de reprendre leur souffle. Ils étaient porteurs de mauvaises nouvelles. Comme convenu, le *Santiago* avait exploré la côte et était arrivé dans une baie que Juan Serrano avait appelée la baie de la Sainte-Croix. Il s'y était attardé deux jours avant de lever l'ancre et de poursuivre sa route lorsqu'une formidable tempête les avait surpris et jetés sur des récifs. La coque éventrée, le bateau s'était littéralement brisé tandis que les hommes, à l'exception d'un esclave noir de Guinée, parvenaient à gagner la terre ferme et à installer un campement dans une crique. Ils avaient assez de nourriture pour survivre et avaient pris grand soin de récupérer tout ce qui pouvait être sauvé du navire, du moindre morceau de métal jusqu'aux cordes et aux voiles. Faute de pouvoir et savoir construire des radeaux pour transporter cette cargaison, ils avaient décidé d'envoyer deux volontaires gagner San Julian, en longeant le rivage, pour y chercher des secours. La marche des deux hommes avait été très pénible. Ils avaient dû se contenter pour toute nourriture de rares moules et coquillages. Ils n'avaient dormi que quelques heures par nuit, serrés l'un contre l'autre, pour se protéger des morsures du froid et du vent. Leur grande peur était d'être attaqués par des bêtes sauvages ou par des Patagons. Dieu avait veillé sur eux et leur avait évité pareille mésaventure. Ils n'avaient rencontré nulle âme qui vive, pas même des oiseaux dont ils auraient volontiers fait leur ordinaire en les abattant à coups de pierre.

Fort heureusement, ils avaient pu remplir leur mission et ne demandaient qu'à prendre un peu de repos avant de repartir avec l'équipe de secours qui irait à la recherche de leurs camarades. Le capitaine général les félicita de leur courage, leur fit servir du vin et leur ordonna d'aller dormir. Non sans avertir Pigafetta qu'il veille à ce que les deux hommes n'aient aucun contact avec les marins du *Trinidad* et encore

moins avec ceux des autres navires. La perte du *Santiago*, si elle était avérée, constituerait un coup dur et il préférait attendre avant de l’annoncer.

La prudence lui conseillait de ne pas hasarder dans une telle expédition un autre navire, car l’on était encore au milieu de l’hiver et de formidables tempêtes pouvaient à tout moment balayer les flots. Il était plus prudent d’envoyer une simple chaloupe avec quelques hommes à bord dont Martin de Garate, le maître charpentier du *Trinidad*. C’était un excellent artisan et, sur place, il construirait, avec les restes du *Santiago*, soit un brigantin, soit des radeaux assez solides pour convoyer jusqu’à San Julian les hommes et la cargaison. Ce fut cette dernière solution qui l’emporta.

Les dégâts sur la coque du *Santiago* étaient tels qu’elle était désormais totalement inutilisable, sur le point d’ailleurs de se rompre, suspendue comme par miracle aux récifs qui l’avaient transpercée. Les naufragés ne ménagèrent pas leur peine pour couper des arbres et confectionner plusieurs radeaux sur lesquels ils transportèrent les restes de leur navire. Les préparatifs de départ furent endeuillés par la mort accidentelle de Martin de Garate. Lui qui avait déployé une énergie considérable pour faire assembler les esquifs, périt de la manière la plus stupide qui soit, coulant à pic après être tombé d’une falaise sur laquelle il avait grimpé pour observer les environs. En dépit des cris que poussaient les hommes, il s’était imprudemment approché du rebord et, saisi de vertige, avait sans doute perdu l’équilibre.

Peu de temps après le retour des rescapés, Fernando de Magallanes réunit les officiers, pilotes et maîtres d’équipage pour leur communiquer ses décisions. L’équipage du *Santiago* serait réparti entre les quatre navires restants, principalement à bord du *Victoria* et du *Concepcion*. Le capitaine général annonça également qu’il avait longuement réfléchi à la nomination des capitaines destinés à remplacer Luis de Mendoza et Gaspar de Quesada. Il avait pesé le pour et le contre et porté finalement son choix sur Alvaro de Mesquita et sur Duarte Barbosa. C’étaient à ses yeux les hommes les plus aptes à exercer de telles fonctions et ils avaient

fait preuve de leurs qualités et de leur expérience de la navigation. Il ajouta cependant que Juan Serrano, qui avait jusque-là commandé le *Santiago*, prendrait le commandement du *San Antonio*. Ce n'était que justice. Il avait fait preuve d'un grand courage et d'un remarquable esprit d'initiative lors du malheureux naufrage de son navire dont il ne pouvait être tenu pour responsable. Grâce à lui, la quasi-totalité de la cargaison avait été sauvée, ce qui n'était pas rien. Sa perte aurait gravement compromis les chances de succès de l'expédition.

Juan Serrano manifesta sa reconnaissance à Fernando de Magallanes en approuvant chaudement ses autres nominations. Pour lui, elles étaient largement justifiées et il plaida la cause d'Alvaro de Mesquita et de Duarte Barbosa en des termes particulièrement chaleureux, vantant leurs qualités de marins. Pigafetta constata qu'il ne s'étendait guère sur leur nationalité, les qualifiant simplement de loyaux et dévoués serviteurs de la Castille. Pourtant, c'était là le point le plus litigieux et le plus contestable des décisions annoncées. Trois des quatre capitaines seraient portugais ou d'origine portugaise et un seul, Serrano, castillan. C'était aller à l'encontre des dispositions prises avant le départ par les dirigeants de la Casa de Contratacion et ceux-ci pourraient bien en contester, au retour, la validité.

Serrano proposa donc que d'éventuels candidats à ces postes se fassent connaître. Un silence glacé accueillit sa déclaration. Aucun de ceux qui auraient pu revendiquer un tel grade ne se porta volontaire. Avec sa servilité habituelle, Antonio de Coca suggéra qu'on établisse en bonne et due forme un procès-verbal attestant que les nominations proposées par Fernando de Magallanes avaient été ratifiées à l'unanimité des pilotes et des officiers.

Ceux-ci s'exécutèrent et le capitaine général, de très bonne humeur, les retint à dîner à sa table, s'enquérant patiemment de leurs besoins et de leurs souhaits. Il les informa qu'il envisageait de lever l'ancre vers le 20 août, si du moins le temps le permettait. Avec une habileté consommée, il fit glisser la conversation sur le sort de Juan de Cartagena et de Bernardo Calmetta, toujours maintenus au secret. Le fait qu'ils aient continué à comploter après l'exécution de Quesada montrait clairement qu'ils n'avaient pas renoncé à leur projet de le démettre de ses fonctions.

C’était là un crime qualifié qui appelait un juste châtiment sur lequel il souhaitait avoir l’avis des convives.

Ceux-ci ne se montrèrent guère loquaces. Certes, nul ne prit la défense des deux traîtres, mais seul Serrano fit preuve de courage en suggérant une solution. Il ne pouvait être question de les condamner à mort. L’un était Grand d’Espagne, neveu de l’archevêque de Burgos, apparenté aux meilleures familles de la Cour. Le décapiter et faire écarteler son cadavre était strictement impensable. L’autre était prêtre et protégé par son sacerdoce bien qu’il se fût montré indigne d’exercer celui-ci. Dans ces conditions, le plus raisonnable était de les abandonner, munis de provisions suffisantes, à San Julian. La belle saison était de retour et il n’était pas impossible que les Patagons les recueillent et les adoptent, leur permettant de survivre jusqu’à ce qu’un navire portugais ou espagnol croise dans les parages et les récupère. Une seule chose comptait, leur sang ne serait pas versé.

Il fut décidé de réunir, le lendemain, un tribunal chargé de prononcer cette sentence en présence des deux accusés. Ils firent bonne contenance. Vêtu comme toujours avec le plus grand soin, Juan de Cartagena exigea seulement qu’on l’autorise, le moment venu, à remettre à Estevao Gomez une lettre destinée à son oncle, l’archevêque de Burgos, et qu’on lui garantisse qu’elle ne serait ouverte par quiconque si ce n’est son destinataire. D’un ton volontairement offensant, il grinça que le capitaine général se souciait fort du salut de son âme puisqu’il lui accordait la libre disposition d’un chapelain privé. C’était là une faveur dont il se serait bien passé mais dont il promettait de faire bon usage. Quant à Bernardo Calmetta, il leva les yeux au ciel comme pour appeler sur ses juges le châtiment divin. Lui, dit-il, s’en remettait à la Providence et à la protection de la Très Sainte Vierge. Elle prendrait en pitié un prêtre livré à des féroces païens par des hommes qui osaient se prétendre bons Chrétiens.

La résignation des deux hommes avait quelque chose de suspect. Fernando veilla à ce qu’ils fussent maintenus au secret et que le verdict les concernant ne soit pas connu des équipages. Mieux valait prévenir toute nouvelle tentative de complot ou de sédition. Car, le capitaine général en était persuadé, Cartagena comptait encore des partisans. Son

abandon ne réglait rien. Jusqu'à son retour à Séville, il lui faudrait être constamment sur ses gardes pour déjouer les manœuvres et les intrigues de ses ennemis dont certains se trouvaient sans doute à bord du *Trinidad*, l'observant et guettant le moment où il commettrait une erreur de jugement.

Pour l'heure, il lui fallait s'assurer que les navires avaient fait le plein de provisions de viande salée, de poissons séchés et d'eau. De longues semaines de navigation les séparaient encore des Moluques et il lui faudrait sans doute restreindre à nouveau les rations distribuées quotidiennement aux hommes. Le plus gênant était l'absence de fruits et de légumes. Elle pesait sur le moral des marins qui appréciaient peu de devoir se contenter de fèves de haricots secs. Plusieurs d'entre eux avaient la bouche couverte d'abcès et quelques-uns avaient commencé à perdre leurs dents. C'était là un signe qui ne trompait pas. Fernando ordonna qu'on double la ration de vin pour les plus faibles. Ce n'était point par générosité. Il avait besoin de ces marins en bonne santé pour continuer son périple.

Il lui fallait aussi embarquer quelques indigènes, conformément aux instructions reçues. Or, depuis la découverte de leur cache d'armes, les Patagons ne se montraient plus. Des patrouilles envoyées à l'intérieur des terres revinrent bredouilles. À deux ou trois jours de marche aux alentours, on ne voyait trace d'aucun campement. Juan et les siens avaient bel et bien disparu. Puis, soudain, le 28 juillet, au milieu de la matinée, quatre sauvages, deux adultes et deux jeunes garçons, firent leur apparition sur le rivage, faisant de grands signes pour qu'on vienne les chercher. À la manière dont ils se comportèrent en grimpant à bord du *Trinidad*, il était évident qu'ils n'appartenaient pas à la précédente tribu. Ils parlaient toutefois la même langue, comme put le constater Antonio Pigafetta, pas peu fier de mettre à nouveau à profit ses connaissances.

Ils furent ravis des menus présents que Fernando de Magallanes leur fit distribuer : des peignes, des petits miroirs, des perles et des canifs. Ils s'en saisirent avidement, les tenant bien serrés dans leurs mains, consentant à grand-peine à les poser sur le pont quand on leur apporta du biscuit qu'ils dévorèrent à belles dents. L'un d'entre eux, qui s'était approché de la cale, poussa un cri de joie en découvrant un rat mort que

les hommes avaient remonté des profondeurs du navire et s’apprêtaient à jeter à la mer. Il s’en empara et le dévora sur-le-champ, ne laissant pas un seul morceau de peau ou d’os et se frottant le ventre pour bien montrer combien il trouvait délicieuse cette nourriture.

Sur un signe du capitaine, les mousses apportèrent à ses compagnons d’autres cadavres de rongeurs, tout aussi promptement avalés. Puis les Patagons se dandinèrent de manière grotesque, prenant garde de ne point faire tomber leurs cadeaux qu’ils avaient repris sitôt leur faim calmée. Deux d’entre eux, un homme et un garçon, rirent aux éclats en voyant des marins leur présenter des chaînes dont le cliquetis excita leur curiosité. Ils lorgnaient sur elles avec envie mais n’entendaient pas abandonner la pacotille dont ils étaient chargés. Ce fut donc sans protester qu’ils laissèrent les matelots leur passer ces liens aux mains et aux pieds, manifestant leur contentement par de petits grognements. Ceux-ci se transformèrent en une sorte de plainte rauque quand les matelots, soudain, les firent tomber et les traînèrent jusqu’à la cale où ils resteraient enchaînés jusqu’au départ.

Leurs deux autres compagnons avaient observé la scène sans réagir. La mésaventure survenue à leurs compères les amusa plutôt. Par signes, ils firent comprendre à Pigafetta qu’ils souhaitaient être ramenés à terre. Ils lui expliquèrent qu’ils reviendraient avec des animaux pour acheter la liberté de leurs amis. Conduite par Juan Serrano, une chaloupe, avec à son bord des hommes armés d’arbalètes et d’arquebuses, se dirigea vers le rivage.

À peine les Patagons eurent-ils mis le pied sur le sable que l’un d’entre eux, le plus vieux, détala à toute vitesse, en poussant des cris stridents. L’autre s’assit et demeura longtemps prostré avant de faire signe à ses gardiens de le suivre. Ils cheminèrent durant une heure jusqu’à un campement fait de huttes de branchages sous lesquelles se tenaient des hommes, des femmes et des enfants, occupés à manger de la viande crue. Le fugitif se trouvait parmi eux et ne parut pas étonné de les voir, ni autrement effrayé. Il fit signe aux visiteurs de s’asseoir à l’écart et leur fit apporter de la viande et une outre d’un lait au goût très fort. Les deux groupes s’observaient de loin.

Juan Serrano jugea plus prudent de passer la nuit sur place après s'être assuré qu'il n'y avait pas d'autres sauvages dans les environs. Il fit allumer un feu pour lutter contre le froid vif et ses hommes se rassemblèrent autour, chantant quelques mélodies pour se donner du courage avant de s'endormir. Au petit matin, quand il se réveilla, Serrano constata que les Patagons avaient déserté leur campement, emportant avec eux leurs animaux et leurs maigres biens, quelques peaux de bêtes. Craignant une embuscade, il décida de rebrousser chemin et de regagner la chaloupe. Alors qu'ils longeaient un bosquet d'arbres, il entendit distinctement un bruissement qui lui était par trop familier, le sifflement d'une flèche tirée depuis le couvert. Son voisin, Diego Barresa, s'écroula, un trait fixé dans la cuisse. Sa blessure n'était guère profonde mais la pointe était sans nul doute empoisonnée car il expira en quelques instants, sa bouche rejetant une bave blanchâtre. Ses compagnons répliquèrent avec leurs arquebuses et leurs arbalètes, provoquant la fuite désordonnée de leurs attaquants, une dizaine d'hommes, qu'ils virent détaler comme des lapins en direction des collines. Il aurait été imprudent de les poursuivre. Les marins portèrent le corps de Barresa jusqu'au rivage, creusèrent une tombe à la hâte, puis regagnèrent le *Trinidad*.

Les jours suivants, les vigies guettèrent en vain l'arrivée d'autres sauvages. Aucun ne se montra. Les Patagons avaient sans doute quitté l'endroit, abandonnant à leur triste sort deux des leurs dont l'un fut transféré sur le *San Antonio*. Les équipages vaquaient à leurs occupations habituelles, faisant les ultimes préparatifs avant le départ. Car celui-ci approchait. La température remontait et, au loin, la neige sur les collines commençait à fondre. Bientôt, un vent léger, en provenance du nord, commença à souffler, gonflant les voiles. Dans deux jours, il serait assez fort pour qu'on puisse lever l'ancre et quitter la baie de San Julian.

Fernando de Magallanes fit extraire de leurs cabines Juan de Cartagena et Bernardo Calmetta. Ils furent conduits sur un îlot boisé où une hutte avait été construite à la hâte. Des marins y déposèrent un tonneau de biscuit et un tonneau de vin ainsi que quelques peaux de bêtes et une hache. Revêtu de sa tenue d'apparat, veillant à ce qu'on avait pris soin de faire apporter son coffre, le « neveu » de l'archevêque contempla dédaigneusement sa nouvelle résidence et refusa sèchement les quelques

marchandises que lui proposait le malheureux Antonio de Coca. D’un air confus, le trésorier de l’expédition expliqua à l’ancien commandant en second que ces objets lui permettraient de se livrer au troc avec les Patagons et de s’assurer leur bienveillance. Cartagena haussa les épaules. On sentait bien que cette proposition lui paraissait infiniment plus inconvenante que son abandon et qu’elle piquait au vif son honneur. D’un ton courroucé, il ordonna à Coca de se taire, lui tourna le dos et s’entretint en privé avec Estevao Gomez auquel il remit une lettre. Puis lui et Calmetta regardèrent silencieusement la chaloupe regagner le *Trinidad*.

Au petit matin, une messe fut célébrée par Pedro de Valderrama à bord de chaque navire et ceux des hommes qu’il avait eu le temps d’entendre en confession communièrent avec ferveur. À midi, un coup de canon donna le signal du départ et l’escadre cingla, en ce 24 août 1520, vers le sud.

*

*Le 3 juin de l’an de grâce 1520*

*De Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Burgos*
*À Diego Matienzo, sous-directeur de la Casa de Contratacion*

*Par la présente, je t’ordonne de veiller à ce que Dona Beatriz de Magallanes, fille de Diego Barbosa et épouse de Fernando de Magallanes, capitaine général de la flotte des Moluques, ne quitte pas Séville pour se rendre à Lisbonne.*

*Des rumeurs me sont parvenues concernant l’imminence de son départ en raison des troubles qui agitent actuellement votre ville. Il est vrai que les circonstances dans lesquelles son père obtint jadis du roi Ferdinand Ier des lettres de naturalité ont suscité contre lui et sa famille la colère de la populace.*

*J’entends bien que leur sécurité n’est pas totalement assurée et que l’alcade veuille mettre à l’abri sa fille et ses petits-enfants. C’est une*

*préoccupation paternelle qui l'honore mais que nous ne pouvons tolérer.*

*Le risque est grand de voir Dona Beatriz en profiter pour faire passer au Portugal certains documents en sa possession, de la plus haute importance pour les affaires du royaume.*

*Veille à ne pas te laisser attendrir par ses protestations ou par les promesses qu'elle pourrait te faire de te remettre l'ensemble desdits documents. Elle et les siens ont la trahison dans le sang et leur faire confiance serait une grave erreur.*

*Tu veilleras donc, sans éveiller ses soupçons, à multiplier les obstacles à son éventuel départ, notamment en refusant courtoisement mais fermement de lui verser les 50 000 maravédis que le Trésor lui doit en règlement de la solde de son époux.*

*Arrange-toi pour faire traîner les choses de telle manière que, privée de ressources, elle soit contrainte de demeurer à Séville.*

*Tu répondras sur ta tête de la bonne exécution de cet ordre.*

*Ton frère dans le Christ, Juan Rodriguez de Fonseca.*

*

*Le 23 août de l'an de grâce 1520*

*De Juan de Cartagena*
*À Don Juan Rodriguez de Fonseca,*
*archevêque de Burgos et membre du Conseil royal*

*J'ignore si cette lettre vous sera remise par Estevao Gomez, en qui j'ai toute confiance bien qu'il soit portugais.*

*Quand vous la lirez, il est probable que je ne serai plus de ce monde. Ainsi en a décidé ce coquin de Fernando de Magallanes en m'abandonnant en un endroit désolé, au milieu de farouches sauvages.*

*Je maudis le jour où votre cupidité vous a fait écouter avec bienveillance les rêves insensés de cet homme. Vous avez cru pouvoir user de lui à votre guise et vous avez eu grand tort.*

*Non seulement c'est un excellent marin, mais il a su se gagner le cœur des marins en usant de la plus cruelle des sévérités et d'une fausse bonhomie. Il dispose d'informateurs dans chacun des navires et a pu déjouer toutes les entreprises que nous avions préparées avec le plus grand soin pour le déposséder de son commandement.*

*Luis de Mendoza et Gaspar de Quesada ont tous deux péri et leurs cadavres ont été écartelés. Seule ma naissance m'a évité de connaître un tel sort même si celui qui m'est réservé est infiniment plus cruel.*

*Je vous connais assez pour savoir que vous vous consolerez aisément de ma mort. Au mieux, elle servira vos intérêts, au pis, le chagrin que vous en éprouverez passagèrement sera apaisé par les faveurs dont notre souverain vous comblera.*

*Sachez toutefois que vous devrez répondre un jour de vos actes et des malheurs qu'a causés votre soif d'honneurs.*

*La légitime colère de notre Créateur s'abattra à son tour sur vous et vous conduira en enfer où j'espère bien avoir la joie de vous accueillir.*

*C'est le vœu ultime que formule celui qui, pour sa perte, fut votre très obéissant et très dévoué fils,*

*Juan de Cartagena.*

*

*Le 1er septembre de l'an de grâce 1520*

*De Mercuriano Gattinara, grand chancelier*
*À Pietro Martyr d'Anghiera, directeur de l'école palatine*

*Sache que ton malheureux ami est actuellement retenu quasiment prisonnier à Valladolid en compagnie d'Adriaan Floriszoon, depuis que les rebelles de la Comunidad ont pris le contrôle de cette cité.*

*Nos malheurs viennent de l'initiative stupide prise par le connétable de Castille, Alonso de Fonseca, frère de l'archevêque de Burgos. Contre notre avis, il a voulu s'emparer des canons qui se trouvaient à Medina del Campo et dont il n'avait nul besoin.*

*À court de ressources, puisqu'ils n'ont pas été payés depuis des mois, ses hommes ont incendié et pillé la ville dont les habitants s'étaient montrés jusque-là de loyaux sujets et se gardaient bien de prendre part à l'agitation fomentée par certains nobles.*

*La destruction de Medina del Campo a provoqué l'indignation générale en Castille et conduit les habitants de Valladolid à prendre les armes et à s'assurer de tous les membres du Conseil royal présents dans cette cité.*

*Seule la confiance connue de tous que nous accorde Don Carlos Ier nous a évité le pire. Nous sommes traités avec respect, mais prisonniers dans nos palais et dans l'incapacité de pouvoir exercer réellement nos fonctions.*

*J'espère sincèrement que les choses s'arrangeront d'autant plus que chacun sait ici que nous avons toujours été hostiles à l'emploi de la manière forte suggéré par Don Antonio de Rojas et par l'archevêque de Burgos.*

*Tu apprendras sans chagrin que celui-ci et son frère se sont enfuis précipitamment et se sont réfugiés au Portugal d'où ils comptent se rendre en Allemagne. Nous voilà débarrassés de ces fâcheux et j'ose*

*espérer que Sa Majesté, informée de leur conduite et instruite de leurs erreurs, les écartera de Son Conseil.*

*Ton ami, Mercuriano Gattinara.*

*

*Le 5 septembre de l'an de grâce 1520*

*De Cristobal de Haro, négociant à Séville*
*À Bartholomé Welser, banquier à Augsbourg*

*Les troubles, ici, gênent considérablement nos affaires et nous font subir un grave préjudice.*

*La ville est en ébullition et il ne se passe pas un jour sans que la populace ne se répande dans les rues, s'en prenant aux étrangers et exigeant le prompt retour de l'empereur dans ses royaumes.*

*La situation est d'autant plus préoccupante que, sur ton ordre, j'ai avancé de grosses sommes d'argent au Trésor royal. Si, par malheur, il devait renoncer à la couronne de Castille au profit de sa mère ou de son frère, qu'on soupçonne être derrière ces événements, nous éprouverions une perte considérable.*

*S'agissant de l'expédition vers les Moluques dont tu me parles dans ta lettre, sache qu'il est encore trop tôt pour en avoir la moindre nouvelle.*

*J'ai fait toutefois diligence pour m'assurer les services d'un des pilotes, Estevao Gomez, auquel j'avais consenti des prêts très importants. Ce Gomez est portugais tout comme le capitaine général de cette expédition et jouit, de ce fait, de sa totale confiance.*

*Je l'ai rencontré à plusieurs reprises avant leur départ et lui ai donné certaines instructions dont je te donnerai plus de détails lors de mon prochain voyage.*

*Je suis ton loyal serviteur et ton fidèle associé, Cristobal de Haro.*

*

*Le 20 septembre de l’an de grâce 1520*

*De Juan Rodriguez de Fonseca*

*Au duc de Bragance*

*Je vous dois mille grâces pour la généreuse hospitalité que vous m'avez accordée alors que mon frère et moi avions dû quitter Valladolid pour échapper à la fureur des rebelles.*

*Sur ordre de Sa Majesté Dom Manoël, vous avez adouci la rigueur de notre exil. Je n'en attendais pas moins du roi auquel j'avais eu, dans le passé, l'occasion de rendre certains services, sans m'imaginer qu'ils seraient un jour payés de retour.*

*Avant de m'embarquer pour la Flandre, je souhaite vous manifester ma gratitude en vous confirmant par écrit, ainsi que vous me l'avez demandé, ce dont nous nous sommes entretenus à plusieurs reprises.*

*Il est exact que ledit Fernando de Magallanes, connu ici sous le nom de Fernão de Magalhães, a, pour obtenir de la Castille une flotte, fait état de certains documents consultés par lui dans les archives de Lisbonne et dont il nous a remis des copies.*

*Ces documents ont joué un rôle déterminant dans la décision prise de lui confier cinq navires. Il était de notre devoir de nous assurer que nous ne nous engagions pas en vain dans une entreprise de cette importance.*

*Dom Manoël m'a ouvert les yeux sur les raisons exactes qui ont poussé cet abominable félon à trahir son souverain légitime et à abuser de la confiance d'un autre monarque.*

*Je vous prie d'assurer Sa Majesté que mon maître en sera informé par mes soins et que je lui suggérerai de retirer audit Fernando Magallanes son commandement.*

*Quoi qu'il en soit, je vous assure que nous ne serions pas autrement fâchés si, au hasard de ses pérégrinations, ce félon venait à être arrêté dans un port sous domination portugaise. Pour autant bien entendu que nos navires, avec leurs cargaisons et leurs équipages, à l'exception des marins et officiers portugais, soient autorisés à poursuivre leur route.*

*J'avais d'ailleurs pris l'initiative d'envisager cette hypothèse avec mon neveu, Juan de Cartagena, commandant en second de l'expédition. Il a reçu de ma part toutes les instructions nécessaires pour se comporter comme il se doit. Je puis même avancer que, s'il a devancé mes désirs,*

*voilà déjà longtemps que ledit Magallanes n'exerce plus les fonctions qui lui avaient été attribuées.*

*Votre frère dans le Christ, Juan Rodriguez de Fonseca.*

1- Il s'agit de guanacos, très nombreux dans la région.

# 11

Henrique avait son air des mauvais jours. D’un ton hargneux, il ordonna à Antonio Pigafetta et à Juan de Morales de faire silence. Leur conversation, ponctuée de rires, gênait le capitaine général. Il avait besoin de calme pour étudier, à tête reposée, ses cartes et les documents qu’il tenait précieusement serrés dans son coffre en cuir. Depuis plusieurs jours, il ne voyait plus qui que ce soit, confiant à son domestique malais le soin de transmettre ses ordres écrits aux autres capitaines. À vrai dire, il s’agissait de consignes routinières. Depuis plus d’un mois et demi, l’escadre était au mouillage dans la baie de Santa Cruz, attendant que le temps soit au beau pour lever à nouveau l’ancre.

Fernando de Magallanes en avait décidé ainsi cinq jours à peine après leur départ de San Julian où ils avaient été immobilisés près de cinq mois. Les navires avaient à peine atteint le lieu où le *Santiago* avait fait naufrage qu’ils avaient été surpris par une formidable tempête. Trois jours et trois nuits durant, les hommes avaient dû lutter contre le déchaînement des éléments. Il avait fallu abaisser à la hâte la voilure. Ceux qui ne s’activaient pas aux pompes surveillaient de près les ancres et leur sinistre grincement, redoutant qu’elles ne cèdent sous la force des flots et ne les jettent sur le rivage.

Le mousse Colin Baso avait fait rire les marins en minaudant : « Décidément, dans ces régions, il n’y a pas de bonne saison. Le printemps le plus clément est aussi rigoureux que le plus terrible des hivers au Croisic. » Les hommes s’étaient moqués de lui. Ce gamin avait encore beaucoup à endurer et à souffrir pour devenir l’un des leurs. Que

s’imaginait-il ? Que naviguer sur la mer Océane était une partie de plaisir ? Ce n’était pas par gaîté de cœur que l’on se faisait marin. Les artisans sans emploi des villes ou les paysans sans terre des campagnes choisissaient ce métier faute de mieux, parce qu’il leur fallait nourrir leurs familles. De lui-même, aucun être sensé n’aurait accepté de braver les intempéries, de s’exposer aux périls de la mer et de passer de longs mois dans l’antichambre de l’enfer.

La décision du capitaine général d’interrompre à nouveau leur périple les avait, au fond, soulagés. Car, sitôt la tempête passée, ils constatèrent que le mouillage était excellent et le lieu abondamment pourvu en sources d’eau et en gibier. Au repos, ils pouvaient dormir tout leur saoul, emmitouflés dans leurs peaux de bêtes, prenant leur quart à tour de rôle. Qui sait, ce maudit Portugais finirait bien par se rendre compte qu’il s’était trompé sur toute la ligne. Il renoncerait à trouver son passage et les ramènerait, sains et saufs, à Séville. Ce ne serait pas la première fois qu’une expédition rebrousserait chemin. Après tout, ils étaient descendus en direction du sud plus loin que ne l’avait jamais fait aucun navire. Tout cela pour constater que leurs aïeux ne mentaient point. Oui, la mer Océane se terminait bien par un vaste précipice dont les approches étaient sillonnées par de formidables monstres capables de briser d’un seul coup de queue les navires les plus solides. Tout le reste n’était que menteries ou racontars de savants n’ayant jamais navigué et puisant leurs sornettes dans de vieux grimoires. Magallanes n’était pas un mauvais bougre, en dépit des apparences. Il attendait seulement le moment propice pour leur annoncer sa décision.

Elle ne lui coûterait rien ou presque. Bien sûr, il était fort douteux qu’on lui confierait un nouveau commandement. Mais il était le gendre de l’alcade de l’arsenal et son beau-père lui transmettrait sans doute sa charge. Ce n’est pas lui qui devrait hanter les tavernes à la recherche d’un engagement et supplier pour qu’on l’inscrive sur les rôles d’un équipage. Bien au chaud dans sa maison, il se rendrait chaque jour au port et se contenterait de donner des ordres, avant de regagner sa demeure le soir et d’y retrouver sa femme et ses enfants. C’était un noble et ceux-ci s’arrangeaient toujours entre eux, c’était bien connu.

Antonio Pigafetta n'ignorait rien de ces propos. Les hommes du *Trinidad* lui faisaient volontiers place auprès d'eux le soir quand ils se réchauffaient autour des braseros allumés sur le pont. Ils riaient aux éclats quand il leur racontait des histoires où il était question de chevaliers, de belles dames, de monstres et de tournois. Il avait beau être un monsieur, cet Italien n'était pas fier et endurait avec courage les mêmes souffrances qu'eux. De plus, il était homme de parole. Jamais il n'avait répété à qui que ce soit ce qu'ils disaient à voix basse en prenant soin que le maître d'équipage ne les entende pas. Mieux, il ne les avait pas dénoncés quand il s'était aperçu que certains d'entre eux avaient fait main basse sur un tonneau de vin récupéré sur l'épave du *Santiago* et l'avaient habilement dissimulé dans la cale du *Trinidad*. Il ne dédaignait pas qu'on lui en serve un gobelet, pour, disait-il, éclaircir sa voix avant de les distraire par ses récits. C'était un bon Chrétien, un bon compagnon, il ne lui manquait que d'être castillan comme eux.

À vrai dire, Pigafetta n'avait pas eu à se forcer pour conserver le mutisme sur leurs propos. C'est à peine si le capitaine général daignait lui adresser la parole bien qu'il ait toujours été parfaitement loyal envers lui. Il pouvait compter sur les doigts d'une seule main les rares fois où Fernando de Magallanes s'était entretenu en privé avec lui depuis leur départ de Séville. À chaque fois, cela avait été parce qu'il avait voulu éprouver la détermination de son secrétaire ou le voir ratifier une décision qu'il avait déjà prise. C'est à cela que se limitait leur commerce. Lui aurait-il fait part des interrogations de l'équipage qu'il l'aurait sèchement congédié. Il ne tenait compte de l'avis de quiconque, estimant que lui seul détenait la vérité.

Il n'empêche, voilà qu'il se permettait de lui faire dire par son esclave malais que sa conversation le dérangeait. Tout cela parce que Pigafetta avait haussé la voix en rappelant à Duarte Barbosa les quelques jours de prison auxquels son beau-frère l'avait condamné pour avoir lutiné quelques sauvagesses à Santa Lucia ! Le « coupable » avait ri aux éclats, affirmant que, depuis, il s'était repenti de ses fautes. La preuve, il s'était soigneusement abstenu de courtiser ces horribles Patagones qu'il avait côtoyées à San Julian. Leur odeur et leur faciès brun ne lui avaient rien

dit de bon. Ce n’était que partie remise. Aux Moluques, il se promettait de rattraper le temps perdu.

Voilà ce qui avait provoqué leur hilarité. Ce n’était pas un crime. Fernando de Magallanes avait-il réellement été dérangé par leurs rires ? Rien n’était moins sûr. Cela lui ressemblait fort tant il se montrait d’habitude hautain et cassant mais Pigafetta ne pouvait toutefois exclure une initiative personnelle de Henrique. Il avait pu s’en rendre compte, l’esclave malais ne l’appréciait pas. Il jalousait la confiance que lui accordait son maître comme si elle menaçait sa propre position. Il se comportait comme un véritable cerbère et savait que nul n’oserait se plaindre de son comportement. Cette fois, il avait dépassé les limites du supportable et méritait une bonne leçon.

Passant outre aux protestations indignées de Henrique, Pigafetta l’écarta d’un coup d’épaule et força la porte du capitaine général pour exiger une explication. À sa grande surprise, celui-ci ne lui prêta aucune attention. Couché sur son lit, des cartes et des documents déployés autour de lui, il paraissait perdu dans ses pensées, marmonnant des phrases incompréhensibles, en proie à une sorte de délire fiévreux. Ce n’est qu’au bout de plusieurs minutes qu’il daigna remarquer la présence de son secrétaire, lui faisant signe de s’asseoir dans un fauteuil et lui disant d’un ton mi-amusé, mi-courroucé :

– Vous venez sans doute vous enquérir de ma santé.

– Je vous sais robuste comme un bœuf et je n’ai aucune inquiétude à ce sujet.

– Pourquoi alors avoir forcé ma porte ?

– La seule raison en est une remarque fort désobligeante de Henrique. À l’en croire, ma conversation vous importunerait grandement. Je ne sache point que ce navire soit un monastère et que nous ayons fait vœu de silence en entrant à votre service !

– Ce diable de Malais ne sait pas quoi inventer pour se rendre indispensable ou faire croire qu’il l’est. J’ai trop de soucis pour me préoccuper du bruit que vous faites. Je vous prie simplement de me laisser car je dois réfléchir à certaines choses.

Pigafetta faillit sortir mais se ravisa.

– Comme, par exemple, à l'idée de gagner le cap de Bonne-Espérance et de remonter ensuite jusqu'aux Moluques en prenant soin d'éviter toute rencontre avec des navires portugais.

– Comment le savez-vous ?

– Je l'ai deviné à la manière dont vous vous comportez depuis notre arrivée à Santa Cruz. La tempête que nous avons essuyée ne justifie en rien que nous soyons au mouillage depuis plus d'un mois et demi. Elle était certes terrible mais nous avons connu et nous connaîtrons peut-être pire. Vous n'êtes pas homme à vous laisser dicter votre conduite par une bourrasque. J'en ai tout naturellement conclu qu'il y avait une autre raison à votre décision de rester aussi longtemps ici.

– Laquelle ?

– Tout simplement le fait que vous avez perdu confiance en vous et que vous vous apprêtez, si ce n'est à rebrousser chemin vers Séville, du moins à prendre la route des Portugais pour atteindre les Moluques, sans vous préoccuper de ce fameux passage dont vous prétendiez avoir le secret.

Le capitaine général se prit la tête dans les mains. Ce diable d'Italien, avec son langage fleuri et ses mots choisis à dessein, l'avait percé à nu. Oui, depuis quelques jours, après avoir consulté ses cartes et ses documents, il s'était rendu à l'évidence. Martim Behaim avait tout inventé dans le but d'accroître son prestige à la cour de Lisbonne. Il avait délibérément tronqué les rapports des capitaines portugais pour faire croire à l'existence de ce fameux passage qu'il avait reporté sur le globe terrestre qu'il avait fait fabriquer pour la municipalité de Nuremberg. Peut-être avait-il agi à la demande des négociants de cette ville dont le commerce dépendait étroitement des expéditions maritimes entreprises par les Espagnols et les Portugais. C'est auprès de ces aigrefins cupides que ceux-ci se fournissaient en marchandises de troc. Ils auraient été réduits à la misère si l'Espagne et le Portugal avaient cessé d'envoyer des navires à la recherche de nouvelles terres. Celles déjà découvertes n'avaient plus que faire de leur pacotille de médiocre qualité. Leurs habitants n'avaient pas tardé à découvrir que leur or et leurs denrées précieuses valaient plus que quelques peignes ou mauvais miroirs. Il

fallait donc trouver de nouveaux dupes et susciter de nouvelles expéditions. Martim Behaim s’était fait leur complice et agent. À sa suite, géographes, cartographes et cosmographes avaient reproduit ses erreurs. N’était-il pas l’autorité incontestée en matière de voyages de découverte ?

Fernando de Magallanes s’en voulait d’être tombé dans ce piège. Plus exactement, il s’était rendu compte qu’on l’avait sciemment induit en erreur. Il avait été la victime consentante d’une sombre machination. Ce n’était pas par hasard qu’on l’avait laissé travailler à sa guise dans les archives royales de Lisbonne alors qu’il n’était qu’un modeste fidalgo retiré du service actif et soupçonné de malversations. On souhaitait qu’il découvre certains documents et certaines cartes pour qu’il conçoive son projet de gagner les Moluques par la route du ponant. Sans doute sa rencontre avec Ruy Faleiro n’était pas le fait du hasard. Celui-ci avait agi sur ordre et l’avait conforté dans ses illusions. C’était peut-être même pour cela qu’il l’avait suivi à Séville puis s’était comporté de telle manière qu’on lui retire le commandement en second de l’expédition. Le peu de cas qu’il avait finalement fait de cette disgrâce prouvait qu’il n’avait jamais eu réellement l’intention de participer à une expédition dont il savait l’échec assuré.

Une nuit, l’évidence lui était apparue dans toute sa cruauté. Dom Manoël s’était joué de lui en faisant mine de lui refuser les navires qu’il lui demandait. Il ne l’avait fait que pour l’inciter à passer au service de la Castille comme l’avait fait avant lui Messer Colombo. Il lui avait octroyé fort libéralement la permission de quitter le Portugal, une autorisation dont il était pourtant avare, uniquement parce que cela servait ses intérêts. Il ne lui déplaisait pas de voir la Castille et l’Aragon se lancer dans une entreprise coûteuse car elle tarirait leurs finances et les empêcherait de s’opposer à l’extension de ses domaines aux Indes.

Cette prise de conscience l’avait littéralement brisé, lui faisant perdre le sommeil. Il était resté prostré dans sa cabine, refusant de voir qui que ce soit et se nourrissant à peine. Son univers s’était écroulé et il s’était reproché de s’être laissé ainsi duper comme un simple gamin. C’était le désaveu de toute l’éducation qu’il avait reçue. Il s’était toujours comporté en loyal chevalier, comme le lui avait appris son oncle, Fernão de

Mesquita, et il avait naïvement cru que ses supérieurs en faisaient de même. Il avait servi loyalement Dom Manoël puis avait reporté sa foi sur Don Carlos, croyant agir en homme d'honneur. Or on l'avait utilisé comme un pion, le transformant en traître et en félon. Car que pourrait-il dire, à son retour à Séville, au monarque qui l'avait si généreusement aidé et protégé ? Qu'il avait en fait œuvré involontairement en faveur de ses ennemis et qu'il l'avait ruiné en le poussant à engager des dépenses inconsidérées ? Son exécution ne suffirait pas à laver sa faute.

D'un ton plaintif, le capitaine général confia à Pigafetta qu'après avoir mûrement réfléchi, il en était arrivé à la conclusion que le seul moyen de payer sa dette à Don Carlos I^er^ était de reconnaître humblement son erreur et de prendre la route traditionnelle des Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance. Chaque port, de Sofala à Cochin, lui était familier tout comme les courants et les vents. Il se faisait fort de parvenir jusqu'aux Moluques, en évitant toute rencontre avec les Portugais, et d'y charger d'épices ses quatre navires. Le profit, il en était certain, serait considérable et couvrirait très largement les frais de l'expédition. Il déverserait sur Séville une formidable manne qui lui permettrait de supplanter Lisbonne, et d'attirer vers elle tous les négociants du nord de l'Europe. Devant un tel résultat, Don Carlos I^er^ lui pardonnerait peut-être sa faute, le tiendrait quitte de ses obligations envers lui et lui permettrait de se faire oublier en vivant très modestement de la dot de son épouse.

Il ne lui restait plus qu'à annoncer aux équipages ce changement de plan. Il savait que certains pilotes et officiers chercheraient à en profiter pour affaiblir son autorité et l'obliger à en passer par leurs exigences. Il faisait toutefois confiance à la sagesse des matelots qui comprendraient qu'il se préoccupait d'eux et de leur survie. Ils lui sauraient gré de les emmener vers des eaux plus paisibles où ils pourraient naviguer en toute sûreté, trouvant des îles pour y faire l'aiguade et s'y ravitailler en viande et en fruits frais.

Quant à lui, il était la seule victime de toute cette affaire. Il ne serait jamais le premier homme à avoir, comme il l'avait tant espéré, chevauché la mer d'ouest en est, accomplissant la circumnavigation du globe terrestre. Jamais on n'associerait son nom à cet exploit tout bonnement impossible. Il ne serait qu'un navigateur parmi d'autres, l'un de ces

innombrables capitaines suivant des routes déjà connues, dont l'habileté se mesurait uniquement à la capacité qu'ils avaient de remplir le plus possible leurs cales d'épices et de denrées précieuses pour accroître le bénéfice des armateurs. Ni conquérant ni découvreur, il ne serait qu'un simple transporteur, un vulgaire convoyeur de fabuleuses richesses, une sorte de portefaix en chef. Il en acceptait l'augure, persuadé que c'était le seul moyen pour lui d'expier sa terrible erreur. Sa décision était prise. Demain, il réunirait les officiers et leur annoncerait ses nouveaux plans. En attendant, il suppliait son secrétaire de conserver le silence à ce sujet.

Pigafetta éclata de rire.

– Pensez-vous un seul instant que j'ajoute foi à votre beau discours ? Ai-je affaire à Fernando de Magallanes ou à une sorte de démon qui se serait glissé dans sa peau ? Me croyez-vous assez naïf pour imaginer que je me laisserais abuser par ces confidences murmurées d'un ton suave ? On dit des Italiens qu'ils savent dissimuler leurs véritables sentiments sous un flot de belles paroles. Ils seraient les plus grands menteurs au monde. Par saint Georges, m'auriez-vous caché que vous êtes vénitien ou napolitain ?

– Je vous ai ouvert mon cœur et vous vous moquez de moi !

– Je me moque de l'homme qui est devant moi et qui prétend être Fernando de Magallanes. Ce ne peut être le capitaine du même nom qui m'a convaincu de le suivre jusqu'au bout du monde et de tout abandonner pour l'aider à réaliser son rêve. J'ai trop d'estime pour ce vaillant navigateur pour penser qu'il est là, devant moi, dans cette cabine. À moins que vous n'ayez voulu, une fois de plus, vous assurer de ma fidélité et de ma loyauté. Était-ce bien nécessaire ? Elles vous sont acquises.

– Je le sais bien.

– Permettez-moi alors de vous dire qu'à la place de Dom Manoël je serais plutôt heureux de vos propos. Quelle joie il éprouverait de savoir qu'il est parvenu à ses fins et qu'il a éteint chez l'un des plus brillants chevaliers de son époque l'envie de se battre et de mener sa quête jusqu'à son terme. N'est-ce pas vous qui m'expliquiez que vous étiez prêt à descendre jusqu'au 75$^{e}$ degré de latitude sud pour trouver ce fameux

passage ? Nous en sommes encore loin. Et voilà que vous renoncez et que vous lui accordez pareille satisfaction ! Je le croyais podagre et hors d'état de remporter une joute et vous déposez les armes comme s'il vous inspirait une folle terreur.

– Par saint Georges, je puis vous assurer que telle n'est pas mon intention. Plutôt mourir que de subir un affront de ce genre. J'ai beau boiter, je puis encore manier l'épée comme personne.

– Je vous préfère ainsi. Nous sommes le 19 octobre. Levez l'ancre dès que possible et donnez-vous jusqu'à fin janvier pour explorer cette côte. À cette date, si vous n'avez pas trouvé le passage, vous aurez toute liberté de mettre à exécution le plan dont vous m'avez parlé. Pas avant. Qu'avez-vous à y perdre que vous n'ayez déjà perdu, si je m'en tiens à vos dires ?

*

Francisco Piora tentait de lutter contre le sommeil. Il était de quart en haut du mât et scrutait l'horizon, guettant la présence de récifs ou la formation de nuages annonciateurs d'un fort grain ou d'une violente tempête. À tribord, il pouvait distinguer une bande de terre s'étirant à l'infini, une succession de grèves et des petites criques. Le jour se levait peu à peu et Piora songeait déjà au moment où il pourrait descendre de la vigie, avaler à la hâte un morceau de biscuit et s'endormir dans un recoin de la cale.

Soudain, dans l'aube naissante, il distingua au loin une sorte d'énorme masse rocheuse, comme un promontoire se détachant de plus en plus nettement. Francisco Piora héla le pilote, Francisco Albo, un Grec de Rhodes. Mieux valait prendre les devants avant qu'il n'aperçoive à son tour le cap en question. C'était un homme peu commode, aussi exigeant que retors, toujours prêt à prendre en faute les marins et à leur infliger en guise de punition corvée sur corvée.

D'un pas hésitant, Albo se dirigea vers la proue du navire, en grommelant dans sa barbe. Ce Piora ne perdait rien pour attendre. Ce

qu'il prenait pour un promontoire n'était sans doute qu'une simple colline comme ils en avaient croisé des dizaines et des dizaines. Avec, à chaque fois, la même terrible désillusion : la découverte d'une baie fermée. La veille, l'astronome Andrés de San Martin avait fait le point avec son astrolabe. La flotte se trouvait approximativement au 52$^{e}$ degré de latitude sud. Jusqu'où leur faudrait-il descendre pour se rendre à l'évidence, à savoir qu'ils ne trouveraient jamais le fameux passage ?

Des bruits de pas se firent entendre derrière lui. Le capitaine général s'approchait, accompagné de son esclave et de son secrétaire, cet Italien que Francisco détestait cordialement pour sa familiarité avec les marins. Surtout, ce prétentieux tenait comme lui un journal. Henrique avait profité d'une de ses absences de sa cabine pour s'en emparer et le lire. Ah, c'était un ramassis de stupidités comme on pouvait s'y attendre de la part d'un terrien. Cet idiot notait systématiquement toutes ses conversations avec le Patagon embarqué de force à bord du *Trinidad*, ajoutant grand crédit à ses racontars et à ses mensonges éhontés. Du temps où il vivait à Rhodes, il connaissait bien le langage qu'il fallait employer avec les esclaves turcs utilisés comme rameurs sur les galères de l'ordre de Saint-Jean : le fouet. Ses claquements leur faisaient rentrer dans la gorge leurs sornettes sur leur prophète de malheur. Son propre journal valait cent fois mieux, tout y était noté avec précision, le moindre rocher, la profondeur des baies, l'emplacement des sources, la force des vents et des courants, tout ce qui serait véritablement utile à des marins, cent fois plus que les stupides digressions de l'Italien sur les croyances des sauvages.

Ce matin, Pigafetta avait un air triomphant. Ses yeux brillaient étrangement et un sourire ornait ses lèvres. Albo crut voir des larmes couler sur le visage de Fernando de Magallanes, en proie, lui aussi, à une intense émotion. Il fixa le promontoire en murmurant une sorte d'action de grâces avant de se tourner vers Pigafetta.

– J'ai bien envie de demander à Pedro de Valderrama d'ouvrir une instruction contre vous au nom de l'Inquisition. Seriez-vous devin ou sorcier ?

– Ne dérangez pas le chapelain pour si peu. Je vous promets de n'user d'aucune magie ou philtre. J'ai tout au plus une certitude.

– Laquelle ?

– Que le rêve n'existe pas. Ce que nous tenons pour tel est l'expression confuse de la réalité. Tout ce que conçoit l'homme existe, sous une forme ou une autre, pas nécessairement comme nous l'imaginons. Les cyclopes ou les sauvages à tête de chien n'existent pas, n'en déplaise à Messer Marco Polo. Il les a mentionnés uniquement parce qu'il était incapable d'exprimer les sentiments réels qu'il avait éprouvés en découvrant des hommes aux coutumes très différentes des siennes et dont l'aspect physique le déconcertait. Il en va de même avec votre passage.

– Prenez garde de trop vous avancer. Il est possible que nous allions au-devant d'une nouvelle déception. Après tout, ce peut n'être qu'un simple promontoire.

– Dont la découverte vous a fait sortir de votre cabine comme un chien de chasse flairant la pose du gibier !

– Cet animal-là pourrait bien vous mordre si vous persistez à vous montrer insolent !

– Songez plutôt à donner un nom à ce promontoire. Pourquoi ne pas l'appeler le cap des Onze mille Vierges ? Nous sommes le 21 octobre de l'an de grâce 1520 et célébrons aujourd'hui la fête de la bienheureuse Ursule et de ses compagnes décapitées à Cologne par le féroce Attila.

– Je ne vous savais pas si grand clerc.

– C'est que j'ai vu à Venise un certain tableau de Vittore Caravage qui retrace son martyre, une véritable merveille. Je n'ignore pas qu'elle est la patronne de l'université de Coïmbra, où votre Ruy Faleiro souhaitait tant être professeur. N'est-ce pas lui qui vous a mis dans la tête que ce passage existait bel et bien ? Je ne disconviens pas qu'il soit autrement fou à lier mais voilà une belle occasion de lui rendre hommage.

En doublant le promontoire, Fernando de Magallanes constata qu'il donnait sur une vaste baie se terminant par un étroit goulet bordé de hautes montagnes au sommet enneigé, balayé par des vents glacés. L'endroit paraissait sinistre et désolé. Quelques maigres arbustes

poussaient sur les pentes escarpées des falaises et le ciel, perpétuellement couvert, ne permettait pas qu'on prît la position avec l'astrolabe. Il décida d'envoyer le *San Antonio* et le *Concepcion* reconnaître durant deux jours l'entrée du goulet, tandis que le *Trinidad* et le *Victoria* resteraient au mouillage. Ils furent surpris le lendemain par une formidable tempête. Les flots déchaînés heurtaient de plein fouet les flancs des navires comme pour leur signifier qu'en violant cet endroit, ceux-ci avaient commis une faute mortelle et provoqué la colère divine. Affairés qu'ils étaient à activer les pompes et à s'assurer que les ancres tenaient, les marins en oublièrent presque l'angoisse qui les étreignait. Les deux autres navires, engagés dans un étroit défilé, n'avaient sans doute pas eu la possibilité de louvoyer et de manœuvrer. Les formidables vagues et bordées de vent les auraient jetés sur la côte, leur faisant connaître le même sort que le *Santiago*. Encore heureux si quelques-uns avaient échappé au désastre, serrés les uns contre les autres dans une crique, attendant patiemment qu'on vienne à leur secours.

Sur le pont du *Trinidad*, le capitaine général marchait de long en large, perdu dans ses méditations, renvoyant d'un geste excédé de la main tous ceux qui osaient s'approcher de lui. Il contemplait l'horizon, pestant contre le sort qui s'acharnait sur son expédition. La perte de trois navires sur cinq lui interdisait de poursuivre celle-ci. Il avait présumé de ses forces et sous-estimé le rôle des éléments. Pis, dans ces conditions, il ne pourrait prendre la route des Portugais et gagner les Moluques en contournant le cap de Bonne-Espérance. C'eût été une véritable folie. Il ne lui restait plus qu'à prendre le chemin du retour vers San Lucar de Barrameda. Nul doute qu'il aurait à répondre sur sa vie de cet échec. Juan Rodriguez de Fonseca lui ferait payer très cher la perte de la flotte.

Derrière lui, les hommes tenaient de fiévreux conciliabules. Ils ne prenaient plus la peine de dissimuler leur colère et leur rancœur. Ce maudit Portugais était un oiseau de malheur. Il ignorait en fait tout de l'art de naviguer et disposait de leurs vies comme si celles-ci n'avaient aucune valeur. Ils parlaient d'autant plus librement que leurs officiers, loin de les rappeler à l'ordre, semblaient les encourager du regard. C'était plutôt bon signe. Eux seuls avaient l'autorité nécessaire pour prendre la décision qui s'imposait : mettre aux arrêts le capitaine général et sa clique

et ordonner à la flotte de prendre la route de l'Espagne. Les hommes les suivraient aveuglément.

Au matin du cinquième jour, alors que des éclairs zébraient le ciel, ils virent une fumée s'élever dans le lointain. C'était sans doute un feu allumé par des naufragés pour demander qu'on vienne les chercher. Il n'y avait pas d'autre explication possible car cette terre désolée n'avait pas ou paraissait ne pas avoir d'habitants. Venu à bord du *Trinidad*, Duarte Barbosa supplia son beau-frère de mettre des chaloupes à la mer pour aller récupérer les survivants. À sa grande colère, celui-ci refusa. Voilà deux jours que la tempête avait cessé. Les naufragés, s'il y en avait, se seraient d'ores et déjà signalés. Il ne fallait pas exclure que des sauvages pilleurs d'épaves aient allumé ces feux pour les attirer dans un piège. La prudence commandait d'attendre.

Barbosa s'emporta. Quel genre de Chrétien était-il pour traiter ainsi les hommes à son service ? Il avait décidément une pierre à la place du cœur. Jusque-là, lui, au nom de leurs liens familiaux, s'était refusé à formuler la moindre critique à son égard. Là, c'en était trop. Il devait se rendre à l'évidence, son beau-frère avait perdu la raison et poursuivait ses rêveries insensées au mépris des réalités. Le ton monta rapidement entre les deux hommes à tel point que Pigafetta et Albo durent s'interposer. L'Italien avait distinctement vu Barbosa porter la main à son épée, s'apprêtant à la dégainer pour imposer ses volontés. Il fut désarmé et conduit à l'écart, placé sous bonne surveillance.

Soudain, un coup de canon, suivi d'un second, furent entendus. Dans la brume se détachèrent progressivement les silhouettes du *Concepcion* et du *San Antonio*, aux mâts couverts de leurs oriflammes et étendards. Sur leurs ponts, les équipages poussaient de grands cris joyeux et dansaient une sorte de branle sauvage. Ce ne pouvait être uniquement parce qu'ils avaient échappé à la tempête. Juan Serrano était un capitaine très discipliné et n'aurait jamais désobéi à la consigne très stricte qui interdisait de faire usage de l'artillerie sauf circonstance exceptionnelle.

Sitôt grimpé à bord du *Trinidad*, il fit son rapport d'une voix haletante. Les deux navires avaient essuyé de formidables coups de vent et avaient

réussi, par miracle, à quitter le goulet pour s'abriter dans une vaste baie dont ils n'avaient pu explorer qu'une partie. Une chose était sûre : elle n'était point fermée. Elle donnait sur un nouveau canal dont l'eau était salée et profonde, agitée par de terribles courants. Ce n'était pas l'embouchure d'un fleuve mais bien un détroit, plus resserré que celui séparant l'Espagne de la Berbérie. Juan Serrano avait préféré rejoindre l'escadre pour l'avertir de cette excellente nouvelle. Dieu avait entendu leurs prières et avait eu pitié d'eux. Il fallait sur-le-champ célébrer une messe pour Le remercier de ses bontés avant de prendre quelques jours de repos pour réparer les dégâts causés à la voilure. Après, l'on pourrait s'engager dans le canal qu'il avait découvert et l'explorer systématiquement.

Loin de manifester une quelconque joie ou de remercier chaleureusement Juan Serrano de sa vaillance, Fernando de Magallanes ordonna que la flotte appareille sur-le-champ et gagne la fameuse baie. Son ton n'admettait aucune réplique et les officiers s'exécutèrent, le cœur gros, sachant que la moindre désobéissance leur vaudrait d'être mis aux fers. Les navires se glissèrent entre les montagnes, longeant de gigantesques glaciers qui répandaient une étrange lumière bleutée. C'était un monde étrange, terrifiant, d'où toute vie semblait absente. Les bateaux paraissaient être des prisonniers se débattant entre des parois d'acier et durent louvoyer péniblement pour éviter écueils et récifs affleurant à la surface de l'eau, doublant un chapelet d'îles désertes. Il leur fallut près de trois jours pour parvenir à la fameuse baie aussitôt baptisée « Santiago » en l'honneur du navire disparu.

Le mouillage était excellent et la flotte jeta l'ancre près d'une rivière poissonneuse que les hommes désignèrent sous le nom de Rivière des sardines. Ils purent enfin prendre un peu de repos, aller à terre pour l'aiguade. Ils firent d'amples provisions d'une sorte de gros chou poussant à l'état naturel. Son goût était amer mais cela les changeait des soupes aux fèves ou aux pois dont ils devaient jusque-là se contenter. Ils trouvèrent également le lieu abondamment pourvu en d'étranges volatiles ressemblant à des oies qui améliorèrent considérablement l'ordinaire. À tel point que Pigafetta s'enhardit à noter dans son journal qu'il n'existait

pas d'endroit plus agréable au monde, une formule bien imprudente, à tout le moins exagérée.

L'exploration de la baie montra qu'elle se terminait par deux goulets, l'un en direction du sud-ouest, l'autre en direction du sud-est. Les courants et la profondeur étant de même importance, il faudrait les remonter l'un et l'autre pour savoir lequel conduisait à la mer du Sud. Le *San Antonio* et le *Victoria* furent envoyés en direction du sud-est, Fernando de Magallanes se réservant l'autre goulet. Il fut convenu que les navires se retrouveraient cinq jours plus tard à la Rivière aux sardines pour faire le point.

Le *San Antonio* et le *Victoria* s'éloignèrent. Le capitaine général prit alors une décision surprenante. Plutôt que d'envoyer le *Trinidad* et le *Concepcion* à la recherche du passage, il se contenta de faire mettre à l'eau deux chaloupes et d'y faire embarquer une dizaine d'hommes avec un tonneau d'eau et un de biscuit. Elles remonteraient le canal à la rame et à la voile et viendraient lui faire leur rapport. Les équipages manifestèrent par des acclamations leur satisfaction. Le canonnier du *Concepcion*, Roldan de Argote, un Flamand au visage rubicond, se porta volontaire pour diriger la flottille, choisissant avec soin ses compagnons. Les deux chaloupes s'enfoncèrent dans la brume et disparurent du regard des équipages massés sur les ponts des deux navires.

Le surlendemain, vers le milieu de la journée, la vigie poussa un cri. Elle avait repéré les chaloupes qui revenaient à bonne allure. Leurs passagers faisaient de grands signes joyeux et criaient à s'égosiller. Monté à bord du *Trinidad*, Roldan de Argote s'agenouilla, se signa et fit son rapport d'une voix haletante. Après une seule journée de navigation dans un étroit goulet, il était arrivé en vue d'un promontoire semblable en tout point à celui des Onze mille Vierges. Il avait accosté et grimpé au sommet, découvrant alors une immense étendue d'eau. C'était la mer du Sud.

Le capitaine général l'interrompit :

– Es-tu sûr de ce que tu avances ?

– Que je rôtisse en enfer si je mens ! Cette mer s'étend à l'infini. Ce ne peut être que celle que Balboa a découverte en même temps que l'île de

San Miguel. Que Dieu, la Très Sainte Vierge et Leur glorieux Fils soient bénis ! Vous avez réussi, le passage existe et, sous peu, nous arriverons aux Moluques.

Fernando de Magallanes se détourna pour cacher son émotion. Son intuition ne l'avait pas trompé. Il avait flairé la proximité du passage et n'avait pas cédé au démon intérieur qui lui suggérait de renoncer. Il faillit chanceler sous l'effet de la joie qui l'inondait. Tout comme Bartolomeu Dias, de glorieuse mémoire, il avait repoussé les limites du monde connu et découvert une route inviolée jusque-là, reliant la mer Océane à celle du Sud. Il pourrait rentrer la tête haute à Séville et rabattre leur caquet à tous ceux qui l'avaient traité de fou et d'insensé. L'essentiel était fait, le reste n'était plus qu'une simple formalité. Il savait qu'il lui faudrait remonter vers l'équateur puis cingler en direction de l'ouest pour atteindre les Moluques. C'était une question de quelques semaines et les vents lui seraient peut-être favorables, du moins le souhaitait-il.

Un tantinet agacé, il repoussa la proposition de Pigafetta de donner son nom au cap découvert par Roldan de Argote. Il ne méritait pas pareil honneur, c'eût été en tous les cas faire montre d'orgueil et offenser gravement Dieu. Mieux valait l'appeler le cap Desirado car lui et les équipages n'avaient pas cessé d'attendre un tel miracle. Quant au canal qui y conduisait, on le nommerait Canal de tous les Saints puisque c'était cette solennité qu'on célébrait en ce jour béni.

Pigafetta toussota discrètement. Était-ce là tout ce qu'il avait à dire ? Fernando de Magallanes comprit qu'il devait se départir de sa hautaine réserve. Il décocha une formidable bourrade à Roldan de Argote, le qualifiant de joyeux compagnon et d'homme de grand mérite, dont les siècles à venir se rappelleraient le nom. Le canonnier flamand rougit de plaisir et son contentement redoubla quand il entendit le capitaine général ordonner qu'on lui serve une triple ration de vin, à lui et à l'équipage des deux chaloupes. Ils le méritaient bien et ils lampèrent jusqu'à la dernière goutte ce présent providentiel qui les consolait de leurs souffrances passées.

Avant de regagner sa cabine, le capitaine général ordonna également qu'on tire plusieurs salves pour prévenir de l'événement le *San Antonio* et le *Victoria*. Peut-être les entendraient-ils et viendraient-ils

immédiatement au rapport. Par précaution, il demanda également qu'une patrouille soit envoyée à terre pour y allumer de gigantesques feux dont la fumée avertirait Juan Serrano et Alvaro de Mesquita. Les matelots chargés de cette mission racontèrent qu'en débarquant, ils avaient découvert une sorte de cimetière, preuve que des hommes vivaient ou avaient vécu dans cet endroit. Ils avaient exploré les environs sans parvenir à apercevoir la moindre trace d'une présence de sauvages et avaient préféré regagner le *Trinidad* avant la tombée de la nuit, laissant les bûchers, qu'ils avaient allumés non sans mal, se consumer.

Après deux jours d'attente, il fallut se rendre à l'évidence, le *Victoria* et le *San Antonio* n'avaient pas entendu les coups de canon ni remarqué les feux. La flotte s'ébranla pour aller à leur rencontre. Le lendemain, elle croisa le *Victoria* au sortir d'une étroite crique. Juan Serrano expliqua d'un ton gêné qu'il avait perdu de vue l'autre navire depuis plusieurs jours. Ils avaient été séparés par un fort coup de vent et le *San Antonio* ne s'était pas présenté à la Rivière des sardines, leur point de rendez-vous convenu. Peut-être avait-il fait naufrage, voilà pourquoi Serrano explorait systématiquement chaque crique, en vain. Le *Victoria*, le *Trinidad* et le *Concepcion* se dirigèrent en une lente procession vers le cap des Onze mille Vierges. Là, ils durent se rendre à l'évidence : le *San Antonio* avait bel et bien disparu.

Ayant interrogé les astres, Andrés de San Martin expliqua que ceux-ci indiquaient clairement que le navire n'avait point coulé mais qu'Estevao Gomez, son pilote, s'en était emparé, ôtant son commandement à Alvaro de Mesquita, et voguait désormais, toutes voiles déployées, en direction de l'Espagne. Moyennant l'assurance qu'il ne serait pas puni, un marin du *Victoria* confia qu'il avait entendu Estevao Gomez promettre à des marins qu'il les ramènerait sains et saufs à Séville puisqu'ils avaient découvert ou presque le fameux passage. À quoi bon poursuivre jusqu'aux Moluques où ils n'étaient point sûrs d'arriver ?

Fernando de Magallanes chancela sous l'effet de cette révélation. Jusqu'à présent, il avait toujours accordé la plus entière des confiances à Estevao Gomez. Il était portugais comme lui et n'avait jamais contesté publiquement ses décisions. L'homme paraissait franc et loyal. Soudain, il lui revint en mémoire ce qui s'était passé au moment du départ de San

Julian, le 24 août dernier. C'était à Estevao Gomez que Juan de Cartagena avait demandé à parler avant d'être abandonné sur son île en compagnie de Bernardo Calmetta. Fernando ne s'était pas méfié. Après tout, le neveu de l'archevêque avait toujours traité de très haut le pilote portugais, l'englobant dans la haine féroce qu'il vouait à tous ceux de sa nation. S'il l'avait choisi comme ultime confident et comme récipiendaire de la missive adressée à son oncle, c'était à la fois par défi et par prudence. Il ne lui déplaisait pas d'instiller entre le capitaine général et son compatriote comme un fumet de discorde potentielle. Plus, en remettant le fameux courrier à un Portugais, il s'assurait d'un certain crédit auprès des juges qui seraient amenés à instruire cette affaire. Les complots qu'il avait tramés n'étaient pas motivés par sa détestation des Lusitaniens mais par le souci qu'il avait eu des intérêts de Don Carlos Ier, menacés par les initiatives inconsidérées du capitaine général. C'était très finement joué et Fernando s'était laissé berner par cet habile stratagème.

En fait, lors de leur entretien en privé, les deux complices s'étaient entendus pour que le second vienne chercher dès que possible le premier. Ils vogueraient de concert vers l'Espagne où ils n'auraient aucun mal à faire valoir leur version de l'affaire et à obtenir le commandement d'une nouvelle flotte chargée de gagner les Moluques et d'y arrêter le capitaine général convaincu de trahison ou accusé d'avoir outrepassé ses instructions en condamnant à mort deux de ses capitaines. On lui réserverait le sort que Ferdinand et Isabelle avaient jadis fait subir à Messer Colombo, le navigateur qui leur avait offert les Indes occidentales. Nonobstant cet exploit, il avait été jeté aux fers, ramené en Espagne et contraint de s'expliquer devant des juges qui l'avaient dépossédé de ses charges. Ruiné, déconsidéré, il était mort dans la solitude et ses fils en étaient encore à plaider devant les tribunaux pour obtenir la restitution de leurs privilèges et charges. Était-ce là le sort qu'on lui réservait à lui et aux siens ? Le seul moyen de déjouer cet horrible complot était de cingler le plus rapidement possible vers les Moluques, d'y charger des épices, de profiter des vents pour rejoindre Séville via le cap de Bonne-Espérance et obtenir le châtiment des traîtres.

À condition toutefois que les équipages acceptent de voguer plusieurs mois sur la mer du Sud en dépit de la rareté des vivres. Car le *San*

*Antonio* avait à son bord la quasi-totalité des provisions récupérées sur le *Santiago* ainsi que toutes les marchandises destinées au troc avec les naturels des terres qu'ils découvriraient. Il lui fallait donc obtenir le concours loyal et déclaré des hommes, à tout le moins de leurs officiers, dont il pourrait, le cas échéant, faire valoir le témoignage devant la Casa de Contratacion. Fiévreusement, il commença à rédiger la lettre que Henrique serait chargé de porter à tous les capitaines. Il n'eut guère de mal à trouver les mots qu'il fallait :

*Je suis un homme qui n'a jamais dédaigné l'opinion ou le conseil d'autrui et a toujours voulu discuter et gérer ses affaires de commun avec vous sans offenser qui que ce soit.*

*Or je n'ignore pas que vous craignez de me donner votre avis, même pour le service de Sa Majesté. Aussi je vous requiers, au nom du roi, de me faire connaître votre opinion et de m'exposer par écrit les raisons en faveur de la poursuite du voyage ou du retour. Que rien ne vous détourne de dire la vérité. Après avoir pris connaissance de vos motifs et de votre avis, je vous dirai ma décision.*

Le surlendemain, Fernando de Magallanes réunit sur le *Trinidad* l'ensemble des officiers. Aucun, pas même son beau-frère Duarte Barbosa, n'avait daigné lui répondre par écrit, à l'exception d'Andrés de San Marin dont il avait lu et relu la lettre aussi embrouillée que confuse :

*Ayant pris connaissance de votre demande, que m'a notifiée vendredi 22 novembre 1520 Martin Mendez, secrétaire de la nef de Sa Majesté appelée le* Victoria, *et qui m'ordonne de vous donner mon opinion concernant ce que je pense être le mieux pour ce voyage, soit de continuer, soit de faire demi-tour, opinion accompagnée des raisons qui sous-tendent mon choix, je dirais les choses suivantes. Le doute existe que, soit par le canal de tous les Saints, soit par les autres canaux situés à l'est et au nord-est, on puisse trouver un passage vers les Moluques, mais la question de savoir ce qu'on pourrait éventuellement trouver, si le temps le permettait, dans la mesure même où nous allons vers l'été, est toute différente. Il me semble que Votre Seigneurie doit continuer à avancer ses recherches, et, en fonction de ce qu'on trouvera, jusqu'au milieu du mois de janvier 1521, quand vous pourrez envisager la possibilité de retourner en Espagne, Votre Seigneurie peut donc vouloir*

*quitter le détroit et passer le mois de janvier à regagner la mer Océane et, ensuite, après avoir collecté suffisamment d'eau et de vivres, prendre la direction de Cadiz et de San Lucar de Barrameda.*

*Car, bien que les navires de Votre Seigneurie soient solides et bien équipés, les provisions ne sont pas suffisantes pour atteindre les Moluques par la route dont vous avez parlé et ensuite rentrer en Espagne.*

*J'ai dit ce que je pense et ce que je comprends afin de servir tant Dieu que Votre Seigneurie. Que celle-ci agisse comme Elle le croit bon et nous lui obéirons en tous points.*

*Andrés de San Martin.*

Plutôt que d'adresser une remontrance à Barbosa et à Mesquita, il jugea préférable d'apostropher Andrés de San Martin :

– L'estrapade vous a appris la prudence et vous faites preuve de bien singulières précautions. Contre toute évidence, vous prétendez que nous n'avons toujours point découvert le fameux passage. C'est faux, archifaux. Nos hommes ont reconnu le cap Desirado et contemplé de leurs yeux la mer du Sud.

– Je n'en disconviens pas, à ceci près que le nommé Roldan de Argote s'est contenté d'escalader ledit promontoire sans remonter jusqu'à son terme le canal qu'il était chargé d'explorer. Rien ne nous dit de manière sûre et avérée que cette voie est navigable et que nos navires pourront passer d'une mer à l'autre. Voilà pourquoi je me suis montré très réservé et circonspect. J'ajoute que je considère comme hautement risqué de coucher par écrit quoi que ce soit à propos de ce passage. Vous le savez, *scripta manent*, les écrits restent, et je n'ai nulle envie d'être accusé de trahison au cas où mes papiers tomberaient dans des mains ennemies. Libre à vous de le faire si cela vous chante, pour ma part, je préfère rester dans le vague.

– Et vous vous fiez aux astres qui vous ont clairement indiqué que le *San Antonio* a pris la route de l'Espagne mais qui sont muets quant à nos chances d'arriver aux Moluques, des chances dans lesquelles, à vous lire, vous ne croyez guère.

– C’est qu’avec Antonio de Coca j’ai inspecté nos provisions, que je vous déclare être insuffisantes pour effectuer un tel périple.

– Est-ce là votre seule objection ?

– Je n’en ai point indiqué d’autre.

– Alors, messire l’astronome, mangez tout votre saoul de choux et d’oies tant que nous serons au mouillage dans ces parages. Car ma décision est prise et elle est sans appel. Dans cinq jours, le 28 novembre, nous lèverons l’ancre et pénétrerons dans la mer du Sud. Rassurez-vous, vos volontés seront faites puisque ce sera pour rentrer à Séville comme vous me le suggérez, mais après avoir mené à son terme la mission que nous a confiée Sa Majesté. Auriez-vous quelque chose à redire à cela ?

– Je suis aux ordres du roi.

*

*Le 20 mai de l’an de grâce 1521*

*De Juan Lopez de Recalde, contrôleur général de la Casa de Contratacion*

*À Sa Majesté Don Carlos I^er^, roi de Castille, d’Aragon,*
*de Léon, de Navarre et des Asturies*

*Illustrissime, Révérendissime et Très Magnifique Seigneur,*

*Le mercredi 6 de ce mois, le* San Antonio, *le plus grand des cinq navires de l’escadre partie pour les îles aux épices, est arrivé au port de Las Muelas de cette ville de Séville avec pour pilote Estevao Gomez et une soixantaine d’hommes, marins pour les uns, supplétifs pour les autres, ramenant prisonnier le capitaine Alvaro de Mesquita, portugais de nation, parent du capitaine général de la flotte, Fernando de Magallanes.*

*Alvaro de Mesquita a été placé sur notre ordre à la prison de l’amiral. Estevao Gomez et les officiers ont été assignés à résidence dans un palais fermé de la Casa de Contratacion, après que nous leur avons fait jurer*

*sous serment d'y demeurer, sans chercher, sous certaine peine, à s'en éloigner, et où ils resteront jusqu'à ce que Votre Majesté nous ordonne ce qu'Elle jugera convenable à son service. Lesquels se plaignent et nous reprochent sans cesse de les retenir ainsi prisonniers au lieu de les laisser libres et d'aller plaider leur cause devant Votre Majesté et de l'informer des circonstances du voyage.*

*Avec deux greffiers et le licencié Castroverde, juriste à la Casa de Contratacion, nous les avons interrogés sur les raisons qui les ont poussés à rentrer en Espagne et à abandonner ladite flotte sans en avoir reçu l'ordre.*

*Ils nous ont répondu qu'ils avaient pris cette décision après avoir perdu de vue les autres navires à la suite d'une décision perfide de Fernando de Magallanes qui les aurait éloignés à dessein du reste de l'escadre afin de réaliser son ignoble projet de livrer celle-ci aux Portugais.*

*Ils se fondent sur le fait que le capitaine général a fait exécuter ou a abandonné aux sauvages tous ceux qui contrariaient ses desseins. Sa haine du nom espagnol a décuplé lorsque, arrivé à la baie des Onze mille Vierges, ainsi nommée en l'honneur de sainte Ursule, patronne de l'université de Coïmbra au Portugal, il n'a trouvé nulle trace du fameux passage qui devait les mener aux Moluques.*

*Estevao Gomez nous a déclaré que, soucieux des intérêts de Votre Majesté, il avait alors suggéré au capitaine général de rejoindre le cap de Bonne-Espérance, l'île de Saint-Laurent et les Indes d'où ils pourraient regagner les terres où poussent les épices et en revenir en toute sûreté. À cela, ledit Fernando de Magallanes aurait répondu qu'ils devaient dégréer deux fois les navires avant de prendre cette route et qu'il ne le ferait pas, préférant suivre sa propre route, qu'ils disent vaine et sans intérêt.*

*De l'avis de ces témoins, c'est la preuve qu'il ne reviendra pas en Castille. Le sort si pervers qu'il a réservé aux capitaines et aux officiers de Votre Majesté, n'avait d'autre but que d'effrayer les hommes d'équipage et de les plier à ses volontés. Il les a fait délibérément séjourner des mois et des mois sur la côte du Sud à seule fin qu'excédés*

*par tant de souffrances, ils acceptent enfin de le suivre jusqu'au Portugal où il ne manquera pas de se rendre pour livrer à Dom Manoël les navires mis à sa disposition par Votre Majesté.*

*C'est parce qu'il avait découvert son double jeu qu'Estevao Gomez a été la cible de sa vindicte et que tout a été fait pour que lui et son navire se perdent et disparaissent, ce à quoi il a échappé grâce à l'intercession de Notre-Seigneur et de Sa bienheureuse Mère.*

*Interrogé par mes soins, ledit Estevao Gomez a juré qu'il n'existait pas de passage reliant la mer Océane à la mer du Sud et que le souci des intérêts de Votre Majesté l'a déterminé à en prévenir le plus tôt possible celle-ci afin qu'Elle puisse prendre toutes les dispositions nécessaires. De ce quoi nous lui avons donné acte, lui ordonnant de rester à notre disposition jusqu'à ce que Votre Majesté nous instruise de ce que nous devons faire de lui et de ses compagnons.*

*En attendant, je suis, de votre Illustrissime, Révérendissime et Très Magnifique Seigneur, le très humble et très dévoué serviteur.*

*Juan Lopez de Recalde, Contrôleur général de la Casa de Contratacion.*

*

*Le 20 mai de l'an de grâce 1521*

*De Cristobal de Haro, négociant à Séville*
*À Bartholomé Welser, banquier à Augsbourg*

*Je t'écris à la hâte pour te communiquer les nouvelles que j'ai reçues de la flotte des Moluques dont tu n'ignores pas que nous avons financé la plus grande partie.*

*Cette lettre est confiée à l'un des courriers de Sa Majesté dont j'ai acheté les services. Dans sa bonté, le roi de France les laisse passer sur son sol et veille qu'on leur fournisse chevaux de rechange et protection tout au long de leur voyage. Il leur faut à peine trois semaines pour*

*gagner les Flandres depuis Valladolid et c'est le moyen le plus sûr que j'ai trouvé pour communiquer librement avec toi sans craindre que nos messagers soient attaqués par des brigands à la solde de nos rivaux. Quelque volonté qu'ils en aient, ils n'oseraient pas s'en prendre aux courriers de la Couronne, sachant que pareille audace serait punie de la manière la plus rigoureuse qui soit.*

*Ce que j'ai à te dire est de la plus haute importance. L'un des navires de ladite flotte, commandé par Estevao Gomez, est arrivé au début de ce mois à Séville. D'après ce que j'ai pu apprendre, il a rebroussé chemin alors que les trois autres navires restants s'apprêtaient à franchir le détroit reliant la mer Océane à la mer du Sud. S'il s'est déparé d'eux, c'est parce que je lui en avais donné l'ordre exprès avant son départ de Séville ainsi que je te l'avais expliqué lors de notre précédente rencontre.*

*Il était de la plus haute importance que nous ayons connaissance de cette formidable découverte sans avoir à attendre le retour des Moluques de cette flotte car nous devons d'ores et déjà prendre certaines dispositions.*

*Cette découverte vaut bien celle de Messer Colombo et nous ouvre de formidables perspectives. La Castille a trouvé une autre route des épices, différente de celle empruntée par les Portugais, qui veillent jalousement sur la leur et en écartent impitoyablement tous ceux qui ne sont pas de leur nation ou au service de Dom Manoël.*

*J'en saurai plus dès que je pourrai interroger en privé, loin des oreilles indiscrètes, Estevao Gomez, pour l'instant retenu prisonnier sur parole à la Casa de Contratacion. Interrogé par un certain Juan Lopez de Recalde, il lui a donné une version des raisons de son retour qui ne fait nullement mention de la découverte du fameux passage ainsi que j'ai pu en avoir confirmation par le licenciado Castroverde, un homme qui m'est tout dévoué.*

*D'après celui-ci, il ne fait aucun doute qu'Estevao Gomez et ses compagnons seront prochainement remis en liberté et qu'on leur donnera prompt congé. Il pourra alors me remettre les cartes qu'il a dressées et le journal de voyage qu'il a tenu, ainsi qu'un état précis des dépenses qu'il a eues, état dressé par l'un de mes hommes, Jéronimo Guerra, que*

*j'avais pris soin de faire embarquer sur son navire pour le tenir sous bonne surveillance et lui rappeler, éventuellement, ses devoirs envers nous.*

*Fernando de Magallanes est si bon navigateur – il l'a prouvé en réalisant cet exploit qu'on disait impossible – qu'il reviendra à coup sûr des Moluques avec des navires chargés à ras bord de poivre, de girofle et de gingembre. Les épices, dont nous faisons si grande et dispendieuse consommation, nous viendront désormais par Séville, mettant fin à notre dépendance envers les Portugais et les Turcs. Nous serons enfin délivrés du fardeau des taxes considérables qu'ils ne cessaient d'exiger de nous et ils regretteront amèrement la dureté dont ils ont fait preuve à notre égard.*

*Je n'ai pas été mal avisé de transférer notre comptoir de Lisbonne à Séville ni de consentir à Don Carlos Ier certaines avances qui lui ont permis d'armer cette flotte et d'acheter les voix des Électeurs à la couronne du Saint-Empire romain germanique. Il nous est désormais doublement redevable de sa bonne fortune et nous saurons le lui rappeler le cas échéant.*

*Fais d'ores et déjà acheter à Venise et au Levant par nos agents et consuls toutes les quantités disponibles d'épices. Veille à ce que les marchands de Venise et de Lisbonne ne puissent surenchérir sur eux. Il te suffira de promettre à certains chefs maures ces gratifications dont ils sont si avides et qui leur font perdre jusqu'au sens de leurs réels intérêts. Fais acheminer ces marchandises discrètement vers Séville de telle sorte qu'une pénurie provisoire en fasse monter considérablement le prix. Quand la flotte des Moluques reviendra, nous serons alors en mesure d'écouler ces cargaisons petit à petit et d'engranger ainsi un formidable bénéfice, déduction faite du quinto dû à la Castille.*

*Agis avec hâte et prudence.*

*Ton loyal associé, Cristobal de Haro.*

*

*Le 1er juillet de l'an de grâce 1521*

*Estevao Gomez, pilote, portugais de nation*

*Au duc de Bragance*

*Votre Grâce n'ignore pas que, depuis des années, je lui fais un fidèle rapport concernant les expéditions auxquelles je participe pour le compte de la Castille.*

*Elle sait que c'est à sa demande et à celle de Dom Manoël que j'ai accepté de quitter mon pays et de passer au service d'un monarque étranger, en reconnaissance de la clémence dont Sa Majesté avait fait preuve envers moi et les miens alors que nous méritions la prison ou la mort pour avoir enfreint l'interdiction qui nous était faite de suivre la loi de nos pères.*

*J'ai fait preuve d'un grand zèle et, conformément à vos ordres, je me suis mis en rapport, sitôt arrivé à Séville, avec Cristobal de Haro sur les navires duquel j'avais exercé les fonctions de pilote lorsqu'il vivait à Lisbonne. Nos prétendus malheurs communs nous ont rapprochés et j'ai pris grand soin de m'endetter auprès de lui de telle sorte qu'il s'imagine pouvoir disposer de ma personne et me contraindre à accepter ses honteuses propositions.*

*C'est pour mettre à exécution celles-ci qu'il s'est entremis auprès de Juan Rodriguez de Fonseca, archevêque de Burgos, pour qu'on me confie la charge de pilote dans la flotte des Moluques bien que je fusse naturel portugais et que j'aie constamment refusé de solliciter des lettres de naturalité ainsi qu'on me le suggérait.*

*Votre Grâce n'ignore pas que les Castillans nous méprisent et nous tiennent pour leurs pires ennemis. Preuve en est le honteux traitement qui m'a été infligé à mon retour des terres lointaines où nous avait conduits Fernão de Magalhães. J'ai été jeté en prison, interrogé comme un criminel et empêché de voir ma femme et mes enfants, lesquels en étaient réduits à vivre de la charité publique.*

*Dans cette douloureuse épreuve, Cristobal de Haro, sur l'aide duquel je comptais, s'est comporté de manière honteuse, me laissant aux mains de mes juges et ne se souciant que de pouvoir récupérer certains documents en ma possession dont il faisait grand cas. J'ai dû en passer par ses volontés, encore que je lui aie joué un tour à ma manière, lui*

*remettant cartes et plans entièrement forgés de ma main et contenant d'innombrables erreurs qui lui seront de peu d'utilité.*

*L'ingratitude dont on a fait preuve à mon égard m'avait en effet définitivement ouvert les yeux sur ce qui était mon devoir. C'est la raison pour laquelle je supplie Votre Grâce de bien vouloir m'autoriser, moi et ma famille, à revenir au Portugal et de nous délivrer un sauf-conduit nous mettant à l'abri de toute poursuite pour le présent et l'avenir.*

*En remerciement de quoi je me ferai un devoir de remettre à Votre Grâce les cartes authentiques en ma possession et toutes les indications concernant les navires restants de l'escadre des Moluques et leurs équipages, avec certaines précisions concernant le chemin qu'ils comptent prendre au retour, ce dont m'avait longuement entretenu Fernão de Magalhães dont j'avais la pleine confiance.*

*Je suis, de Votre Grâce, le très obéissant serviteur, Estevao Gomez.*

*

*Le 2 août de l'an de grâce 1521*

*De Diego Barbosa, alcade de l'arsenal de Séville*
*À Alvaro de Mesquita, capitaine de Sa Majesté*

*Sache que je m'active toujours pour obtenir ta libération, nonobstant les multiples pressions qui sont exercées en sens contraire par tes adversaires et les miens.*

*Un fait pourrait puissamment peser en ta faveur, le mystérieux assassinat de Jéronimo Guerra, agent de Cristobal de Haro, suivi de la fuite à Lisbonne d'Estevao Gomez qu'on soupçonne d'être son meurtrier. Bien qu'ayant toujours paru être bons amis et compères, les deux hommes se seraient violemment disputés et auraient porté l'un contre l'autre de terribles accusations.*

*Je t'en dirai plus lors de ma prochaine visite.*

*Ton parent, Diego Barbosa.*

# 12

Antonio Pigafetta se tenait au chevet du Patagon embarqué à San Julian sur le *Trinidad*. Le sauvage, auquel il avait donné le prénom de Paul, gisait prostré depuis deux jours, incapable de se lever et d'avaler la moindre nourriture. C'est à peine s'il avait eu la force de boire le gobelet d'eau que lui avait apporté l'Italien, une eau saumâtre et puante strictement rationnée et distribuée une fois par jour aux marins, à la tombée de la nuit, peu avant la prière collective.

Cela faisait plus de deux mois que l'escadre errait sur la mer du Sud, que Pigafetta se reprochait d'avoir qualifiée de « pacifique » tant ses eaux étaient calmes, trop calmes au point de devenir un piège. Au début, sitôt franchi le cap Desirado, les navires avaient longé pendant seize jours une côte déserte et aride parsemée de chapelets d'îles où l'on ne décelait aucune trace de présence humaine ou animale. Portés par un bon vent de sud-est, le *Trinidad*, le *Concepcion* et le *Victoria* filaient, toutes voiles déployées, à bonne vitesse, près de huit nœuds. Les hommes passaient le plus clair de leur temps à tenter d'attraper des sortes de poissons volants convoités également par les dorades, bonites et albacores qui nageaient dans leur sillage et effectuaient d'incroyables sauts pour s'emparer de leur proie. Ils avaient fait ample provision de poissons et espéraient bien que cette manne ne leur ferait pas défaut jusqu'à leur arrivée aux Moluques.

Tout s'était gâté à la mi-décembre après que le capitaine général eut ordonné à l'escadre de s'éloigner du rivage et de cingler en direction de l'ouest. Les marins avaient hoché la tête d'un air entendu. Leur chef avait

sans doute ses raisons de prendre un tel cap, des raisons sur lesquelles, comme à son habitude, il était resté obstinément muet. Enfermé dans sa cabine, il n'en sortait que le soir pour recevoir le traditionnel salut des autres capitaines et leur donner ses consignes pour le lendemain en quelques phrases proférées d'un ton bougon. Alvaro de Mesquita et Duarte Barbosa l'écoutaient, s'abstenant de faire la moindre remarque à leur parent de peur d'encourir sa colère.

Les hommes avaient célébré Noël en mer. Le 24 décembre, Pedro de Valderrama s'était rendu à bord de chaque navire pour y dire la messe, exhortant les marins à se réjouir de la naissance du Divin Sauveur et à placer en Lui toute leur confiance. Les équipages avaient entonné les chants traditionnels, songeant avec nostalgie à leurs familles restées en Espagne. Certains n'avaient pu dissimuler leurs larmes tandis que les autres s'efforçaient de faire bonne contenance et de lancer de grasses plaisanteries sur le fabuleux festin qui les attendait, une mauvaise soupe de pois et de fèves et un peu de poisson séché.

Depuis cette date, les navires voguaient sous un soleil de plomb portés par de bons vents et de puissants courants, sans apercevoir la moindre île à l'horizon. Devant eux s'étendait une mer dont les eaux limpides ne charriaient aucune herbe ou débris annonciateurs de la proximité d'une terre comme c'était le cas sur la mer Océane. Aucun oiseau ne les survolait et les poissons eux-mêmes semblaient avoir disparu. C'est à peine si, à force de patience, l'on parvenait à en prendre un ou deux, de petite taille, aussitôt avalés à la hâte par l'heureux pêcheur, sous le regard envieux de ses compagnons.

Ceux-ci devaient se contenter d'un morceau de biscuit trempé par l'urine des rats ou d'une soupe claire. Après deux semaines d'un tel régime, les hommes avaient grimpé aux mâts et découpé le revêtement de cuir qui entourait les voiles. Ces lanières aussi dures que la pierre avaient été mises à tremper dans les tonneaux d'eau afin de les adoucir puis étaient utilisées comme viande pour améliorer la fameuse soupe. Parfois, quelques marins particulièrement chanceux réussissaient à capturer un rat qu'ils se partageaient comme si c'eût été un mets de choix, une pièce de gibier rare.

Petit à petit, les hommes s'étaient affaiblis. Quelques-uns, la bouche gonflée d'abcès purulents, commençaient à perdre leurs dents et leur peau prenait un teint cireux. Incapables de faire le moindre mouvement, ils demeuraient sur le pont, couchés contre le bastingage, baignant dans leur urine et leurs excréments, n'esquissant aucun geste de protestation quand l'équipage jetait sur eux des seaux d'eau de mer pour dissiper la puanteur émanant de leur corps. Pedro de Valderrama était le seul à oser s'approcher de ces mourants, leur murmurant des mots de consolation avant de leur administrer les derniers sacrements et de réciter une brève prière quand on jetait par-dessus bord leurs cadavres.

À chaque décès, les marins se partageaient fébrilement le contenu du coffre du disparu, le fouillant à la recherche d'un morceau de nourriture qu'il aurait pu dissimuler entre ses hardes. Chaussures et ceintures étaient soigneusement mises de côté pour graisser la soupe et les moins regardants se régalaient aussi des poux trouvés sur les chemises et les pantalons des morts.

Le Patagon était sur le point de rendre l'âme à son tour. D'une voix suppliante, il avait demandé à Pigafetta de rester à ses côtés et de faire venir le chapelain qu'il prenait pour une sorte de magicien. Il avait saisi le crucifix que lui tendait Pedro de Valderrama et l'avait couvert de baisers, refusant de s'en séparer, tandis que de grosses larmes coulaient sur son visage. Ému par sa détresse, Valderrama avait consenti, bien qu'il n'eût pas été instruit comme il se devait dans les dogmes de la foi, à le baptiser *in articulo mortis* afin que son âme gagne le saint paradis, vierge de tout péché.

Quatre marins s'étaient emparés de son cadavre et l'avaient jeté par-dessus bord. C'est à ce moment-là que, du haut de la vigie, l'homme de quart avait crié à plusieurs reprises : « Terre, terre, terre ! » Au loin, se profilait une île. Une formidable ovation monta des navires. Sous peu, les équipages pourraient se ravitailler en eau, en fruits et en viande. La joie céda vite la place à la consternation. Cette île[1] n'était qu'un mauvais éperon rocheux, aux pentes dégarnies, entouré d'une barrière de récifs qui en interdisait l'accès, même aux chaloupes qui se seraient brisées en mille morceaux en tentant de passer la barre.

Du 29 janvier au 4 février, l'escadre poursuivit sa route, croisant une autre île, également inabordable, que les hommes appelèrent l'Île aux requins[2], car ses environs étaient infestés de ces terribles animaux dont les équipages firent un beau massacre et qu'ils dépecèrent sans ménager leur peine.

Fernando de Magallanes profita de cette escale pour conférer avec Duarte Barbosa, Alvaro de Mesquita et Antonio Pigafetta. Il leur expliqua d'un ton calme que la découverte de ce qu'il appelait les « îles infortunées » était plutôt un bon signe. C'était la preuve que la mer du Sud n'était point uniquement une immense étendue d'eau. Elle regorgeait d'îles au large desquelles ils étaient passés sans le savoir. Il leur suffisait de continuer leur route en direction de l'ouest et, tôt ou tard, ils finiraient bien par arriver aux Moluques. Il en avait la quasi-certitude et, souligna-t-il, jamais son flair n'avait été pris en défaut. Il fallait faire montre de patience et réduire de moitié encore la maigre ration d'eau quotidienne, hormis le dimanche. C'était aux officiers à en informer les hommes, en leur expliquant que ces privations accrues étaient indispensables au salut de l'expédition.

Trois semaines durant, portés par de forts vents, les navires poursuivirent leur route, franchissant la ligne équinoxiale le 13 février. À nouveau, des hommes succombèrent à la faim et à la soif. Ce fut le cas notamment du trésorier de la flotte, Antonio de Coca. Il ne fut guère pleuré. Les marins l'accusaient d'avoir honteusement triché sur la qualité et la quantité des provisions embarquées à Séville. Il avait fermé les yeux sur le mauvais état des stocks de viande salée et de biscuit livrés par des fournisseurs avec lesquels il était sans doute de mèche. Ce coquin avait été puni par là où il avait péché, ce n'était que simple justice.

Fernando de Magallanes n'en démordait pas. En suivant le 13e degré de latitude nord, il arriverait aux Moluques. C'était son idée fixe et il lui arrivait de s'en entretenir, certains soirs, avec Antonio Pigafetta. Celui-ci le laissait discourir, sachant bien qu'il était inutile d'élever la moindre objection et de lui faire entendre raison. Le capitaine général vivait une sorte de rêve éveillé, incapable d'imaginer que celui-ci virait au cauchemar pour les équipages. Leurs souffrances lui étaient totalement indifférentes. Pigafetta se garda bien de lui confier qu'il avait cessé de

noter dans son journal les rares événements de chaque journée. À quoi bon d’ailleurs ? Sous peu, les navires ne seraient plus que d’immenses cimetières flottants, convoyant une cargaison de cadavres à la peau desséchée par le soleil. Ils dériveraient et finiraient par sombrer ou s’échouer sur une barrière de récifs, où les flots les réduiraient en mille débris tandis que les requins dévoreraient les corps rejetés à la mer.

Pigafetta se souvint soudain d’une discussion qu’il avait eue à Séville avec un vieux menuisier employé sur le quai des Muelas. Ses trois fils avaient disparu, l’un après l’autre, lors d’expéditions vers les Indes occidentales et il en était réduit, en dépit de son grand âge, à gagner sa vie en sciant et rabotant des planches. Il le faisait tout en poussant d’énormes jurons contre ceux qui étaient assez fous pour envoyer de bons Chrétiens sur la mer. La place de l’homme était sur terre. Il valait mieux être esclave des Maures ou rivé à un champ stérile que s’éloigner du rivage. Le gentilhomme vicentin se rappela que, en dépit de sa compassion pour la douleur de ce père, il l’avait rabroué. À ses yeux, il n’était qu’un simple manouvrier, incapable de sentiments élevés. Sans doute n’avait-il jamais entendu parler de Jason et des Argonautes et de leur quête de la Toison d’or ou de Hanno, ce capitaine carthaginois qui, selon Ptolémée, s’était aventuré très loin au-delà des Colonnes d’Hercule avant de revenir à Carthage, avec une formidable cargaison d’or et de denrées précieuses. Aujourd’hui, il comprenait mieux la profonde sagesse de cet homme. La mer, qui était son métier, lui faisait horreur. Il la détestait instinctivement, non point tant parce qu’elle lui avait pris ses fils, que parce qu’elle incarnait le mal par excellence. Il avait raison. Qu’avait gagné Pigafetta à s’embarquer pour les Moluques ? En savait-il plus sur lui-même ou sur le monde qu’il n’aurait pu apprendre dans un livre ? Les caresses que lui avaient prodiguées certaines sauvagesses à Santa Lucia, une catin de Séville les lui aurait dispensées pour quelques maravédis. Sa rencontre avec Paul, aujourd’hui disparu, valait-elle autant de souffrances et d’efforts ? Le Patagon était mort d’épuisement et nul ne lirait les notes qu’il avait prises à son sujet. À Vicence, on pleurerait sans doute son décès et on l’oublierait tout aussi vite. Il connaissait assez bien son frère pour savoir que ce dernier ne serait pas mécontent de récupérer sa part du patrimoine familial et de la faire fructifier utilement en vendant

grains et fourrages aux armées qui dévastaient l'Italie. C'était là un placement plus sûr que de payer son passage à bord d'un navire pour y exercer la médiocre fonction de secrétaire. Il aurait mieux fait de rester au service du nonce apostolique. À cette heure, il serait à Rome, négociant de bonnes et confortables prébendes, comme, par exemple, un canonicat à Saint-Jean-de-Latran.

Pigafetta ruminait ces sombres pensées quand soudain, de la vigie, retentit le cri tant espéré : « Terre, terre, terre ! » Au loin, se profilaient trois îles, l'une[3] plus élevée que les deux autres. Sur le pont des navires, les marins étaient sortis de leur prostration hébétée, s'étaient relevés et les plus braves avaient déjà grimpé dans la voilure pour se préparer à la manœuvre. Leur ardeur redoubla quand ils aperçurent une large baie, d'accès aisé. Mieux, plus on approchait, plus on distinguait une étrange agitation sur le rivage. Des dizaines d'hommes et de femmes, aussi nus que des vers, mettaient à l'eau de petites embarcations munies d'une voile triangulaire et se dirigeaient vers eux en poussant des cris joyeux.

*

Ces sauvages étaient d'une habileté redoutable. Ils avaient escaladé le flanc des navires avec une remarquable ingéniosité et, à peine arrivés à bord, s'étaient répandus comme une nuée de sauterelles sur un champ couvert de lourds épis. Les uns faisaient mille caresses aux marins, les autres gambadaient allègrement et se livraient à de furieuses rapines, s'emparant de tout ce qui leur tombait sous la main, d'un simple bonnet de laine à une corde ou à une écuelle. Ils paraissaient considérer les navires comme une sorte de vaste entrepôt où ils pouvaient se servir à leur guise. Il fallut les repousser en tirant quelques coups d'arquebuse et en les contraignant à redescendre dans leurs pirogues où ils s'assirent fort sagement, montrant aux marins ébahis par tant de merveilles fruits, poissons, volailles et légumes, qu'ils acceptèrent de céder contre quelques perles et mauvais chapelets.

Le troc se poursuivit jusqu'à la tombée de la nuit. Pour la première fois depuis de longues semaines, les hommes se goinfrèrent littéralement, au point que les jardines, les latrines installées à l'arrière de chaque navire, furent prises d'assaut durant la nuit, chacun pestant contre ceux qui tardaient à vider leurs entrailles. Cette étrange agitation fut mise à profit par certains, les plus vaillants, pour mettre à l'eau une chaloupe et gagner discrètement le rivage, sans éveiller l'attention de l'homme de quart à moins que celui-ci n'eût monnayé son silence. Quand ils revinrent au petit matin les hommes affichaient un air de satisfaction béate, indiquant clairement que des sauvagesses leur avaient prodigué leurs faveurs.

Les coupables tentèrent tant bien que mal de se dissimuler au milieu de leurs compagnons quand le capitaine général parut sur le pont. Henrique se tenait à ses côtés et s'était lancé dans une longue diatribe indignée, désignant l'arrière du *Trinidad*, là où avait été amarrée la veille la chaloupe d'apparat de Fernando de Magallanes, payée de ses propres deniers, et qu'il avait eu l'intention d'utiliser pour se rendre à terre et négocier avec le souverain local l'achat de vivres. La formidable cohue lui avait fait remettre au lendemain son projet et l'esquif avait été solidement attaché pour la nuit. Il fallait se rendre à l'évidence. De bons nageurs avaient profité de ce que les marins faisaient bombance pour s'en approcher, en couper les cordages et regagner silencieusement le rivage avec le butin.

C'était là une offense appelant un terrible châtiment. D'un ton ne souffrant aucune réplique, Fernando de Magallanes ordonna qu'on envoie à terre une quarantaine d'hommes, fortement armés, avec pour mission de récupérer l'esquif, de faire quelques prisonniers et de s'emparer de tous les stocks disponibles de vivres frais et d'eau. Sous la conduite de Roldan de Argote, deux chaloupes se dirigèrent vers l'île. À peine débarqués, les soldats s'emparèrent du canot du capitaine général, échoué sur la grève, et repoussèrent les villageois qui tentaient de les en empêcher. Lorsqu'une flèche passa au-dessus de sa tête, le canonnier flamand ordonna à ses compagnons de faire usage de leurs arquebuses et arbalètes, provoquant la fuite désordonnée des sauvages dont neuf tombèrent morts sur le sol. Des torches furent allumées à un foyer mal

éteint et les huttes, vidées de leur contenu, riz, noix de coco, volailles, cochons, jarres d'eau et de vin de palme, furent incendiées.

Pigafetta, qui s'était fort amusé à faire de formidables moulinets avec son épée, entendit l'un de ses compagnons suggérer qu'on éventre les cadavres et qu'on ramène les entrailles fumantes à bord du *Trinidad* pour les faire avaler aux plus faibles. Il imposa le silence à l'homme, menaçant de le faire mettre aux fers s'il persistait dans son odieux projet. De bons Chrétiens ne pouvaient se comporter comme de féroces canibas et l'auraient-ils fait que Dieu les aurait punis de la manière la plus rigoureuse. Le soldat baissa la tête, grommelant sans grande conviction qu'il n'avait fait que plaisanter. Pigafetta rassembla la troupe et l'emmena piller un autre village, situé à très faible distance du premier, puis un troisième. Toute la journée, les chaloupes firent d'incessants allers et retours entre l'escadre et l'île, embarquant de prodigieuses quantités de nourriture, d'eau et de vin, cependant que Pedro de Valderrama, aidé de quelques mousses, détruisait d'étranges poteaux en bois qu'il disait être les idoles de ces méchants païens, tous plus voleurs les uns que les autres, au point que leur île méritait d'être appelée « l'Île aux Larrons ».

Le lendemain matin, les navires furent entourés d'une nuée de frêles embarcations d'où hommes et femmes, poussant des cris stridents, décochaient des bordées de flèches avant que plusieurs coups de canon ne leur fassent prendre la fuite. Le *Trinidad*, le *Victoria* et le *Concepcion*, profitant d'une bonne brise, levèrent l'ancre en début d'après-midi. Le 16 mars, après quelques jours d'une navigation paisible, ils arrivèrent à la hauteur d'un archipel baptisé Saint-Lazare en l'honneur du saint dont on célébrait la fête. C'était un formidable symbole. Le Christ avait jadis ressuscité Lazare, aujourd'hui Il étendait ses bontés sur la flotte des Moluques en lui permettant d'échapper à la mort, la faisant accoster en des îles abondamment pourvues en vivres frais.

Le capitaine général fit mettre l'escadre au mouillage et installa sur le rivage un campement provisoire où furent transportés les malades. Le chirurgien, Juan de Morales, veilla à ce qu'ils mangent force fruits et boivent le lait, délicieux, des noix de coco, dont Henrique lui avait vanté les vertus curatives. Les plus valides furent envoyés en exploration à

l’intérieur des terres, dont ils rapportèrent d’étranges oiseaux et quelques cochons sauvages mis aussitôt à dépecer et à fumer.

Trois jours plus tard, alors que les malades commençaient à reprendre des forces et à pouvoir se lever, on vit au loin une pirogue chargée de neuf sauvages s’approcher précautionneusement. Ses passagers observèrent les étrangers de loin et ne consentirent à mettre pied à terre qu’une fois qu’on eut déposé sur le sable quelques cadeaux à leur intention, qu’ils examinèrent attentivement. Bientôt, leur chef se dirigea vers le capitaine général et lui expliqua en utilisant alternativement la parole et les gestes que l’île en question s’appelait Humuhu et qu’il reviendrait sous peu avec des présents.

Il tint parole. Le surlendemain, il était de retour, avec une cargaison de noix de coco, de longues figues dont la peau dissimulait un fruit délicieux[4], et une dizaine de volailles qu’il offrit fort cérémonieusement comme s’il se fût agi de magnifiques présents. Pour l’impressionner, Fernando de Magallanes fit tirer deux coups de canon. Les sauvages se jetèrent incontinent à terre puis se relevèrent en riant aux éclats quand ils s’aperçurent que leurs interlocuteurs n’éprouvaient aucune frayeur et continuaient à deviser tranquillement.

Resté à bord du *Trinidad*, Pigafetta avait observé cette scène à distance, avant de s’en retourner à son occupation du jour. Il avait remarqué que de splendides poissons multicolores nageaient à la surface de l’eau et s’était décidé à en attraper quelques-uns pour les examiner de près. Il avait confectionné une ligne rudimentaire, avec du biscuit pour appât, et s’aventura sur le mât de beaupré pour jeter celle-ci. Un faux mouvement le fit trébucher et il tomba à l’eau. Il ne savait pas nager et crut sa dernière heure venue. Terrorisé, il eut la présence d’esprit de saisir un cordage qui pendait du navire et de s’y cramponner tout en poussant des cris déchirants pour appeler à l’aide. Surpris de ce vacarme, quelques matelots s’approchèrent et le hissèrent à bord où il s’écroula sur le pont, reprenant peu à peu ses esprits, tandis que ses sauveteurs se moquaient irrespectueusement de leur formidable prise, une sorte de requin parlant italien recouvert d’une peau de bonne toile.

Le soir même, une joyeuse atmosphère régna à la table du capitaine général. Exceptionnellement, Duarte Barbosa, Alvaro de Mesquita, Pedro de Valderrama et Pigafetta, auxquels s'était joint Cristovao Rebelo, que tous savaient être le fils illégitime de leur hôte, avaient été conviés à partager le repas servi par Henrique et deux mousses. Le vin de palme délia les langues. Le Vicentin et ses mésaventures furent au cœur de la conversation et le malheureux rescapé dut raconter à plusieurs reprises comment il avait failli perdre la vie. Les autres s'esclaffaient à n'en plus finir. Quel drôle de marin il faisait ! Parcourir la moitié du globe sur des mers parfois déchaînées et manquer se noyer pour avoir perdu l'équilibre, c'était à croire que leur compagnon cherchait à se singulariser par tous les moyens. C'était là, il est vrai, le défaut typique des membres de sa nation. L'intéressé se défendit tant bien que mal, convenant qu'à l'avenir il se montrerait plus prudent. Il fuirait comme la peste le mât de beaupré et renonçait à se pencher par-dessus bord pour observer les poissons. C'était promis, il se tiendrait désormais au milieu du pont ou dans sa cabine.

Fernando de Magallanes le retint après le repas et sortit de son coffre, soigneusement dissimulée sous une pile de vêtements, une carte qu'il brandit comme un talisman.

– Voici la carte que me fit jadis tenir mon ami d'enfance Francisco Serrão, aujourd'hui ministre du sultan de Ternate. L'archipel Saint-Lazare n'y est pas indiqué. Toutefois, ainsi que vous pouvez le constater, on voit, au nord, quantité d'îles. J'ai la conviction que nous y parviendrons sous peu.

– Ma foi, je ne demande qu'à vous croire. Avez-vous interrogé à ce sujet l'un des sauvages ?

– Ils ne parlent aucun langage connu et ils éprouvent un tel besoin de nous faire plaisir qu'ils approuvent tout ce que nous leur disons. Je pourrais tout aussi bien leur annoncer qu'ils finiront pendus à la grande vergue qu'ils manifesteraient la même joie béate, souriant de toutes leurs dents. J'ai cependant bon espoir. J'ai montré un clou de girofle à leur chef et j'ai remarqué que celui-ci ne paraissait pas autrement surpris que j'en possède un. Il m'a montré la direction du sud et j'ai deviné qu'il m'indiquait de la sorte l'endroit où pousse cette épice. Je suppose que lui

et les siens se rendent parfois aux Moluques pour y commercer. Gardez-vous de dire quoi que ce soit aux équipages. Il est de la plus haute importance de ne pas laisser retomber le zèle dont ils font à nouveau preuve.

Deux jours plus tard, l'escadre arriva au large d'une île que les indigènes rencontrés à Humuhu dirent s'appeler Limassawa. Une pirogue s'approcha du *Trinidad*. L'un des passagers aperçut Henrique et le héla joyeusement. Abasourdis, Pigafetta et le capitaine général virent le domestique discuter avec le sauvage comme s'ils étaient des amis de longue date. Les deux hommes conversèrent près d'un quart d'heure, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, l'Italien mît un terme à leur dialogue en interrompant Henrique :

– Comprends-tu ce qu'il dit ou fais-tu semblant ?

– Il parle le dialecte qu'utilisait ma mère. Elle me l'a enseigné avant que je ne sois capturé par des pirates maures et vendu à l'un de tes compatriotes. De quoi te mêles-tu ? J'ai beau être esclave, rien ne m'interdit de parler.

Fernando de Magallanes jugea bon d'intervenir tant Henrique faisait montre d'insolence, une attitude dont il s'était bien gardé jusque-là.

– Pigafetta t'a posé cette question à ma demande. Si tu comprends ce que dit ce pêcheur, c'est que tu es revenu chez toi, là où ont vécu tes aïeux. Il n'y a pas d'autre explication possible. C'est un miracle, un véritable miracle dont tu devras remercier le Seigneur. Tu as fait le tour du monde, tu es le premier homme à avoir accompli pareil exploit.

L'esclave malais esquissa une moue boudeuse.

– La belle affaire, je ne suis pas le seul dans ce cas. Vous aussi, maître, avez fait la même chose. Après tout, vous m'avez acheté à Malacca lors de la conquête de la ville par les Portugais et je vous ai suivi jusqu'à Lisbonne et à Séville d'où vous êtes reparti en vous fiant aux récits de votre ami Serrão.

En entendant le nom de Malacca, le pêcheur avait sursauté. Questionné par Henrique, il avoua savoir qu'il s'agissait d'une cité située à plusieurs semaines de navigation qu'on disait habitée par d'étranges créatures semblables à celles qui se trouvaient sur les navires qu'il avait devant lui.

Lui et les siens s’abstenaient de s’y rendre, contrairement à certains grands navires qui croisaient parfois dans ces parages et qui étaient pilotés par de petits hommes aux yeux bridés, sans doute des Chinois.

Pigafetta n’en croyait pas ses oreilles. Cette tête de mule de Henrique ne paraissait pas comprendre l’importance de l’événement. Une sorte d’insouciance naturelle, feinte ou réelle, doublée d’une bonne dose de nonchalance, lui faisait tenir pour négligeable le fait d’avoir fait le tour de la terre et d’être revenu, par une route différente de celle empruntée à l’aller, à son point de départ ou presque. Si on l’avait écouté, on l’aurait laissé se rendre à terre et il aurait pris place sous une hutte, retrouvant les gestes et les mots de son enfance, comme s’il revenait d’un périple de quelques semaines en mer. Rien n’ébranlait sa placidité.

Avec un calme parfait, il traduisit au pêcheur la proposition du capitaine général. Celui-ci avait décidé d’envoyer à terre Cristovao Rebelo pour offrir au roi de l’île de menus présents et lui demander de venir lui rendre visite à bord de son navire afin qu’ils discutent du prix auquel il pourrait acheter des vivres frais et de l’eau. Rebelo revêtit sa tenue d’apparat, se glissa dans la pirogue et revint, deux heures plus tard, à bord d’une embarcation plus grande à la proue de laquelle se tenait un homme de haute taille, une ceinture de feuilles autour des reins, des bracelets d’or aux pieds et aux bras.

Hissé sur le pont du *Trinidad*, il parcourut celui-ci de long en large, contemplant avec ravissement les cuirasses que les supplétifs avaient revêtues par crainte d’une attaque inopinée. Les sauvages du lieu avaient beau sembler d’un naturel fort aimable, ils auraient pu tout aussi bien se comporter comme les farouches habitants de l’Île aux Larrons.

En riant, le roi, que Henrique dit s’appeler Colambu, frappa de sa main le plat d’une cuirasse et poussa un petit cri de douleur. Fernando de Magallanes ordonna à Pigafetta de dégainer son épée et de faire mine de vouloir transpercer la cuirasse. La lame glissa sur le métal cependant que le soldat, stoïque, partait d’un grand rire. L’esclave malais expliqua au monarque que chaque navire contenait au moins deux cents hommes équipés de cette étrange peau de fer qui les rendait totalement invulnérables. Ils avaient infligé de cuisantes défaites à ceux qu’ils avaient croisés sur leur route et qui avaient refusé de leur faire bon

accueil. Le roi hocha la tête et protesta de sa bonne volonté. Il ne souhaitait qu'une chose, faire *cassi cassi* avec les étrangers, c'est-à-dire sceller avec eux par un banquet une alliance en bonne et due forme. Il supplia le capitaine général de l'accompagner à terre. Celui-ci déclina l'invitation, prétextant avoir d'importantes affaires à régler de toute urgence. Néanmoins, pour bien marquer la haute estime dans laquelle il tenait son nouvel ami, il autorisa deux de ses adjoints, Antonio Pigafetta et Duarte Barbosa, à passer la nuit dans le palais de Colambu et à faire ripaille avec lui.

Les deux hommes prirent place à bord de la pirogue et Pigafetta eut comme une sorte de pincement au cœur en voyant Henrique le regarder d'un drôle d'air. Allait-il tomber dans un traquenard ? Si c'en était un, ce fut la plus exquise des embuscades qui leur fut réservée. Des jeunes femmes, aussi nues qu'Ève en son paradis, leur firent prendre un bain puis les aspergèrent de parfums, avant de les conduire à une vaste hutte de branchages où on leur servit sur de larges feuilles du riz fumant et des fruits à profusion tandis que des serviteurs découpaient un cochon cuit dans du lait de noix de coco.

Pigafetta s'en fit servir un bon morceau avant soudainement de se raviser. L'on était le 29 mars 1521 et, en ce jour sacré, tous les Chrétiens du monde célébraient le Vendredi saint, la Passion du Seigneur, en faisant maigre. Duarte Barbosa semblait l'avoir oublié car il le vit dévorant à belles dents une tranche de viande et se faisant resservir à plusieurs reprises. Colambu interrogeait du regard Pigafetta comme s'il redoutait que son invité soit mécontent de sa trop maigre portion. L'Italien jugea préférable de faire preuve de diplomatie et de transgresser l'interdiction qu'il avait jusque-là scrupuleusement respectée. Il s'en accuserait en confession auprès de Pedro de Valderrama et ne doutait pas que ce dernier lui accorderait l'absolution. Le vin de palme coula à flots et il lui fit particulièrement honneur.

Le lendemain matin, quand il se réveilla, la tête lourde, il constata qu'il dormait sur un lit de feuilles et de branchages, entouré de jeunes femmes qui gazouillaient tout en agitant une sorte d'éventail. Couché sur un autre lit, Duarte Barbosa ronflait allégrement et, une fois réveillé, s'amusa fort aux dépens de l'Italien. Celui-ci avait bu tant de vin de palme qu'il s'était

affalé de tout son long, plongé dans un profond sommeil. Colambu l'avait fait transporter dans les appartements de son fils aîné et s'était montré enchanté de la manière dont l'un des invités avait apprécié le banquet qui lui avait été offert. Aurait-il vomi tripes et boyaux qu'il s'en serait montré ravi, tonna Duarte Barbosa.

Le souverain prit congé d'eux dans la matinée, leur donnant de grandes tapes amicales dans le dos et les suppliant de revenir le soir même pour faire à nouveau cassi cassi. Sitôt hissés à bord du *Trinidad*, Pigafetta et Barbosa firent leur rapport, omettant d'un commun accord certains détails à propos de la soirée, sachant que le capitaine général ne plaisantait pas en matière de respect du carême. Ils se contentèrent d'affirmer qu'ils avaient été royalement traités et que les habitants de l'île paraissaient être gens de fort bonne compagnie, pacifiques et joyeux, accordant peu d'importance aux richesses qu'ils possédaient. Nul doute qu'ils feraient de fidèles et loyaux alliés de l'Espagne tout comme ils se montreraient désireux d'embrasser la très sainte religion catholique pour autant que Pedro de Valderrama consentît à les instruire dans ses mystères.

Fernando de Magallanes réprima un sourire. Le zèle religieux des deux hommes avait quelque chose de suspect. Ils étaient certes bons chrétiens mais la piété n'était pas leur vertu première. Barbosa jurait plus que de raison et Pigafetta ne ratait jamais une occasion de taquiner le chapelain sur tel ou tel article de foi, n'hésitant pas à affirmer qu'il ne faisait aucune différence entre Satan et Sétébos, le grand démon des Patagons. Reste que ce zèle servait ses intérêts. Il ordonna à Henrique de se rendre à terre pour informer Colambu que, demain, lui et les siens se rendraient dans son île pour y célébrer une grande fête. Le souverain fit savoir que tous ses sujets seraient là et qu'un grand festin serait ensuite donné en l'honneur des étrangers.

Ce furent de belles et étranges Pâques. Très tôt le matin, Valderrama, accompagné de plusieurs mousses, surveilla la construction d'un autel improvisé et fit bâtir une croix de bois géante déposée à même le sol. Vers dix heures, Fernando de Magallanes parut en compagnie d'une cinquantaine d'hommes tous revêtus de leurs cuirasses et le casque sur la tête, certains portant les étendards de la Castille, de l'Aragon, du Léon et

des Asturies ainsi que l'oriflamme personnelle du capitaine général. Tous entonnèrent avec une particulière ferveur les cantiques traditionnels, remerciant sincèrement Dieu de les avoir protégés tout au long de leur périple. Au moment de l'élévation, peu avant que tous ne s'agenouillent, le capitaine fit dresser haut dans le ciel les étendards, signal qu'attendaient les artilleurs demeurés sur les navires pour faire feu de toutes leurs pièces. L'effet fut saisissant. Les sauvages se dispersèrent comme une nuée d'oiseaux chassés par le tonnerre tandis que Colambu, appuyé sur Henrique, tentait de faire bonne figure et de cacher sa peur. À la fin de la messe, Pedro de Valderrama bénit l'assistance puis fit dresser sur un monticule la croix fabriquée à la hâte, à la grande joie des indigènes qui s'inclinèrent respectueusement devant elle et poussèrent de sonores vivats.

Le festin fut ensuite servi et dura fort tard dans la soirée. Fernando de Magallanes regagna sa chaloupe d'un pas hésitant car il avait bu beaucoup de vin de palme et omit de s'assurer que tous les hommes se rassemblaient pour rejoindre leurs navires. Était-ce un oubli de sa part ? Pigafetta, resté à terre, eut l'impression que, pour la première fois depuis leur départ de Séville, le capitaine général faisait preuve d'un semblant d'humanité et de bienveillance envers les équipages. C'était comme s'il leur octroyait tacitement un bref moment de détente, sachant très bien que ces valeureux gaillards ne le passeraient pas à réciter des neuvaines. De fait, le secrétaire eut bien du mal à trouver un coin tranquille pour s'isoler avec une sauvagesse qu'il avait remarquée l'avant-veille et retrouvée avec plaisir. Les marins l'avaient imité et lutinaient allègrement leurs compagnes d'un soir, s'interpellant joyeusement entre eux pour vanter leur docilité et leur empressement à les satisfaire de mille manières. Au petit matin, les matelots regagnèrent les navires et laissèrent ceux qui avaient veillé à bord descendre à terre, les assurant qu'ils n'auraient pas à se plaindre de ce qui les y attendait. Durant une semaine, les équipages coulèrent des jours heureux, contrastant avec les horribles souffrances qu'ils avaient endurées lors des dernières Pâques dans la solitude glacée de San Julian.

*

Reclus dans sa cabine, Fernando de Magallanes hésitait sur la conduite à tenir. Devait-il rester à Limassawa ou voguer vers le sud ? La prudence lui conseillait de mouiller quelques jours afin de permettre aux hommes, épuisés par des mois de privations, de reprendre des forces. Il lui tardait toutefois de gagner les Moluques et de rejoindre Ternate où l'attendait sûrement son vieil ami, Francisco Serrão. Huit ans déjà qu'il ne l'avait pas vu. Leurs retrouvailles seraient chaleureuses et Serrão, dans ses lettres, lui avait longuement parlé des fabuleuses richesses de son île qu'il promettait de partager avec lui. Une vie nouvelle allait s'ouvrir pour lui. Il prendrait ses fonctions de gouverneur des Moluques, renverrait à Séville les navires chargés d'épices et attendrait patiemment, dans un environnement paradisiaque, l'arrivée de la flotte que Don Carlos Ier ne manquerait pas de lui envoyer pour parachever la conquête de ces régions. À son bord, il y aurait Dona Beatriz et leurs deux enfants qui grandiraient sous le soleil, élevés comme des princes, auxquels il apprendrait à affronter l'adversité et à ne jamais perdre espoir. Ce fut cette perspective qui le décida à lever l'ancre le surlendemain.

Colambu s'était proposé de le conduire à l'île de Cébu dont il lui avait affirmé qu'elle regorgeait d'épices, contrairement à Limassawa. Son port était fréquenté par de nombreux navires, dont des jonques chinoises, et son souverain, Humabon, était l'un de ses amis et alliés. Il ferait sans doute bon accueil aux visiteurs étrangers et leur fournirait libéralement poivre, girofle, gingembre et or.

Sitôt arrivé à Cébu, le capitaine général se réjouit d'avoir, une fois de plus, obéi à son intuition. La baie était sillonnée par des nuées d'embarcations légères chargées de marchandises de toutes sortes. Au loin, il aperçut deux jonques chinoises qui filaient toutes voiles dehors, l'ayant sans doute pris pour un pirate. À terre, il eut la surprise de croiser sur le quai, fait de mauvais rondins de bois, un négociant maure qui l'interpella en portugais :

– Salut au noble commandant de la garnison d'Azamor !

– Comment sais-tu qui je suis ?

– C’est que j’ai vécu longtemps dans cette ville jusqu’à ce que toi et les tiens, vous vous en empariez et nous soumettiez à votre joug. J’ai accepté ce triste sort tout en complotant contre toi avec quelques marchands de mes amis. L’échec de notre conspiration, auquel tu ne fus pas étranger, me contraignit à prendre la fuite. J’ai gagné Alexandrie, puis Ormuz et, enfin, les Moluques avant de m’établir au Siam d’où je viens fréquemment ici pour acheter diverses denrées. Jamais je n’aurais pensé que ta soif de vengeance te pousserait à me traquer jusque dans ces parages.

– Rassure-toi, j’ai oublié et ton nom et ton visage depuis longtemps, ainsi que tes fautes, dont je ne te fais plus grief, et pour cause. J’ai cessé d’être au service du Portugal pour passer à celui de la Castille et de Don Carlos I$^{er}$.

– J’ai entendu parler de ce dernier, qu’on dit régner sur la plus grande partie de l’Europe. L’aurais-je mécontenté pour qu’il vienne troubler mon commerce ?

– Tu as une bien curieuse manière de tout ramener à toi.

– C’est que j’ai compris que c’était le seul moyen de me défendre contre mes ennemis et de me prémunir contre certaines déceptions. Si tu ne viens pas pour moi, c’est que tu es à la recherche de l’un de tes amis, qui fut jadis au service du Portugal et qui déserta.

– Tu le connais ?

– Quel commerçant n’a pas eu affaire à lui, devenu le vizir du sultan de Ternate ? Hélas, il a été tué il y a de cela quelques mois par le sultan de Tidore. Ces deux coquins se disputaient la propriété d’une île.

Fernando de Magallanes fit un effort surhumain pour dissimuler son trouble au Maure. La mort de Francisco Serrão bouleversait considérablement ses plans. Son vieux compagnon lui aurait été bien utile pour négocier avec les souverains locaux et lui aurait en outre fourni des détails précieux sur les incursions éventuelles des Portugais dans la région, des informations utiles lorsque les navires se décideraient à reprendre le chemin du retour. C’est aussi parce qu’il le pensait toujours vivant qu’il avait décidé de rester à Ternate. Maintenant, il devait modifier sa stratégie et faire preuve de la plus grande prudence. Faisant

taire son chagrin, il poursuivit sa conversation avec le Maure qui lui dit s'appeler Youssef Ibn Abdallah al Sebti et se proposa de le conduire auprès du sultan Humabon dont il lui brossa un portrait ironique.

À l'en croire, c'était un parfait honnête homme si l'on entendait par là qu'il ne trichait pas sur la qualité et la quantité des marchandises proposées aux négociants étrangers. À condition toutefois que ceux-ci acquittent les taxes d'usage, à la perception desquelles il veillait personnellement. Gare à ceux qui refusaient de se plier à ses exigences. Au mieux, il les faisait jeter en prison jusqu'à ce qu'ils deviennent raisonnables, au pis, il les livrait à son bourreau. Des marchands chinois avaient été ainsi exécutés il y a deux mois de cela et le monarque avait fait main basse sur la cargaison de leur navire, faite essentiellement de vaisselle précieuse et de soie. En riant, le Maure expliqua que ce vol avait permis à Humabon de pouvoir enfin se vêtir avec soin et de traiter avec munificence ceux qu'il recevait désormais à sa table. La nourriture ne leur était plus servie dans de simples feuilles, mais dans des plats, des bols et des assiettes aux motifs élégants.

Humabon accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié le Maure, le capitaine général et Colambu. Ce furent des embrassades sans fin et un torrent de compliments que Henrique peinait à traduire avec la célérité requise. Youssef Ibn Abdallah al Sebti se montra beau joueur, présentant Fernando de Magallanes comme un vieil ami, de la loyauté duquel il n'avait eu qu'à se louer, et souligna qu'il était l'envoyé d'un très puissant monarque dont les domaines s'étendaient sur les deux rives de la mer Océane et qui possédait assez de navires pour laisser trois d'entre eux effectuer un voyage de deux années à seule fin d'assurer Humabon de son amitié et de son souci de nouer d'étroites relations. Le sauvage gloussa d'aise, il semblait visiblement flatté de cette délicate attention et déclara qu'à titre exceptionnel il autorisait l'ambassadeur d'un souverain si généreux à commercer librement dans son île sans avoir à payer, cette fois, de taxes. Par contre, à l'avenir, lors de nouveaux voyages, les capitaines des navires devraient lui payer 1 % du montant des marchandises qu'ils se procureraient sur place.

Jouant le tout pour le tout, Fernando de Magallanes tonna :

– Il n’en est pas question. Mon maître règne sur la moitié du monde et d’innombrables rois lui payent tribut pour bénéficier de sa protection. Car nos armées sont redoutables et invincibles. Demande d’ailleurs à Youssef Ibn Abdallah ce qu’il lui en a coûté de s’opposer à nos desseins.

Le Maure prit un air faussement apeuré et se tourna vers Humabon

– Noble sultan, j’ai jadis commis la faute de me révolter contre un souverain, Dom Manoël, qui paye tribut à celui de cet homme. Je me suis enfui, ce qui ne l’a pas empêché d’envoyer ses navires à ma recherche. C’est te dire quel est son pouvoir. Tu as entendu parler de ce qui est arrivé à Mahmoud Siah, le sultan de Malacca, chassé de sa capitale par les Portugais. Tu n’ignores pas que ceux-ci ne rêvent que d’une chose, venir ici pour y imposer leur loi. Tu ne peux escompter le soutien des Chinois que tu as gravement offensés en faisant exécuter deux de leurs marchands. Or voilà qu’arrive un envoyé de Don Carlos qui te promet son aide et est tout disposé à mettre à ton service ses navires et les soldats qui s’y trouvent pour te permettre de conserver ton trône. Je suis sûr qu’il t’aidera même à mater les princes encore rebelles à ton autorité comme le sultan de Mactan, Cipapulapa, dont tu t’es plaint à moi récemment. Ce fourbe a refusé de te livrer les troupeaux que tu lui réclamais à juste titre. Mesure donc ta chance et saisis-la avant qu’il ne soit trop tard. Tu me connais de longue date et tu sais que je ne mens jamais car je suis fidèle à la loi du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix ! Si je te parle de la sorte, c’est dans ton intérêt.

Humabon expliqua qu’il devait consulter ses fils et les anciens de son peuple. En attendant, les étrangers étaient autorisés à descendre à terre et à y commercer librement. Des entrepôts et des huttes seraient mis à leur disposition pour y loger et y abriter leurs marchandises. Bientôt, une centaine de marins et de supplétifs s’activèrent pour ouvrir une feitora, sous la direction de Cristovao Rebelo, auquel son père avait confié cette délicate mission. S’il ne put se procurer qu’une infime quantité d’épices, il acheta à profusion de l’or que les indigènes semblaient considérer comme un métal vil et sans valeur. Ils le troquaient contre des barres de fer, à raison de dix kilos d’or pour une simple barre. Les matelots entreprirent de se débarrasser de tout le métal grossi qu’ils possédaient, vendant écuelles et gobelets en échange de lingots d’or qu’ils rangeaient

soigneusement dans leurs coffres, prenant soin de faire enregistrer leurs achats auprès de l’écrivain de la flotte. C’était pour eux une formidable aubaine. De retour au pays, ils pourraient se faire construire une maison, payer leurs dettes et, peut-être, s’établir à leur compte, renonçant à naviguer sur les océans pour gagner leur vie.

Pendant ce temps, Fernando de Magallanes, assisté de Henrique, avait de longs entretiens avec Humabon, désireux de connaître les avantages que lui procurerait le fait de faire cassi cassi avec les étrangers. Pigafetta assistait à ces discussions et fut surpris de la manière dont le capitaine général les menait. Il se préoccupait moins d’établir les prérogatives des uns et des autres que de persuader le souverain d’embrasser la foi chrétienne. À ses yeux, c’était le plus important. Humabon ne serait véritablement en sécurité que s’il se faisait chrétien. Son Dieu le protégerait alors des entreprises perfides de tous ses ennemis. C’était un Dieu d’une puissance sans pareille dont Don Carlos tenait d’ailleurs ses pouvoirs. Petit à petit, Pedro de Valderrama fut associé aux négociations et entreprit d’exposer à un Humabon très attentif les préceptes de la vraie foi, dans laquelle il annonça finalement que lui et les siens demandaient à être reçus. Le chapelain hésita. Il lui semblait difficile de procéder à un baptême collectif sans être assuré que les néophytes renonceraient effectivement à leurs superstitions passées et briseraient leurs idoles qu’ils tenaient pour l’instant cachées.

Le regard furibond du capitaine général eut raison de ses scrupules. La cérémonie fut fixée au dimanche 14 avril 1521. Humabon fut baptisé et reçut le prénom de Carlos tandis que son épouse prenait celui de Juana et ses filles ceux de Catalina et Isabel. Colambu se fit également chrétien et reçut le prénom de Fernando, Magallanes ayant accepté d’être son parrain. Une messe fut ensuite célébrée en grande pompe et les navires firent feu de tous leurs canons pour célébrer dignement l’événement. Un seul homme n’y assistait pas, Youssef Ibn Abdallah al Sebti. Pigafetta apprit qu’il s’était embarqué à bord d’une pirogue pour gagner l’île de Mactan, sous prétexte d’apporter à son souverain un ultimatum en bonne et due forme lui intimant l’ordre de se soumettre sans plus attendre à Humabon et de lui payer tribut. Ce départ avait quelque chose de suspect. Pressé de se convertir par Pedro de Valderrama, le Maure avait

longuement tergiversé, laissant entendre qu'il devait se rendre à l'évidence et reconnaître que les Nazaréens étaient protégés par leur Dieu. Il avait toutefois prétexté la volonté d'être instruit plus amplement dans les mystères du christianisme pour retarder son baptême. En fait, Pigafetta en était persuadé, depuis le début ce Maure jouait double jeu. Il se montrait amical et coopératif avec les Espagnols mais ne cherchait qu'une seule chose, provoquer leur perte.

*

Fernando de Magallanes ne décolérait pas. Depuis quelques jours, les maîtres d'équipage lui faisaient des rapports pessimistes sur le relâchement de la discipline. Les marins passaient le plus clair de leur temps libre à terre à s'enivrer de vin de palme, à lutiner les sauvagesses et à commercer avec leurs maris ou leurs frères. Ils faisaient preuve de mauvaise volonté quand ils devaient travailler à la feitora et plus d'un avait, sans explication, abandonné son poste pour se livrer à la débauche. Ils étaient encouragés en ce sens par le comportement scandaleux de Duarte Barbosa. Ce dernier se souciait fort peu de ses devoirs et ne se montrait que très rarement, affirmant qu'Humabon et les siens exigeaient sa présence à ses côtés. En fait, il ne faisait que boire, ripailler et baiser. La colère du capitaine général avait décuplé quand, interrogé à ce sujet, Pigafetta s'était contenté de rire et de lui rappeler les fameux délices de Capoue dans lesquels s'étaient plongés avec délectation les hommes d'Hannibal. Il savait ce qu'il en avait coûté au général punique et il n'avait nullement l'intention de l'imiter.

Dans le même temps, il ne pouvait s'empêcher de comprendre son beau-frère. Il se vautrait dans le péché faute de mieux. Il avait accompli sa mission, du moins la plus grande partie de celle-ci, en gagnant les îles aux épices par la route du ponant. Il ne lui restait plus qu'à regagner Séville par la très connue Carreira da India, une simple formalité à ses yeux. Cet itinéraire était emprunté depuis bientôt vingt ans par les naus de Dom Manoël et ces navigations avaient cessé d'être exceptionnelles.

En deux décennies à peine, les moins audacieux des navigateurs s’aventuraient sur la mer Océane avec autant d’aisance et de sûreté que s’ils s’étaient rendus de Gênes à Marseille. C’était la durée du voyage plus que sa faisabilité qui posait éventuellement problème. À croire que les êtres humains avaient reculé à l’infini les limites du possible et que plus rien ne pouvait les surprendre.

Lui-même pestait intérieurement contre l’engourdissement de sa volonté. Des mois et des mois durant, il avait mobilisé son énergie à la recherche du fameux passage et avait vécu quasi reclus dans sa cabine, scrutant inlassablement ses cartes et décidant de la route à suivre en se fiant à ses intuitions et aux calculs que lui communiquait Andrés de San Martin. Il était entièrement absorbé par sa quête, éprouvant quotidiennement les affres du doute et la peur de l’échec. Cette tension avait brusquement cessé dès lors que ce maudit Maure, en lui apprenant le décès de Francisco Serrão, lui avait par là même confirmé qu’il touchait au but et que les Moluques se trouvaient à quelques jours ou semaines de navigation. Il en était désormais réduit à gérer une feitora, ce qui avait été son lot, des années durant, à Cochin et à Malacca, une tâche obscure et ingrate, indigne de son nouveau rang. Il le savait, c’était le piège dans lequel était jadis tombé Cristobal Colombo sur son île d’Hispaniola. Il avait fait le tour du monde ou presque pour se retrouver dans la peau d’un modeste feitor, surveillant l’embarquement de la marchandise et payant aux négociants locaux leur dû. Il valait plus que cela.

C’est sans doute ce qui le poussa à décider de prendre la tête d’une expédition armée qui irait châtier à Mactan l’insolence de son sultan. Peu importait que celle-ci se manifestât par le refus de payer un maigre tribut, quelques têtes de bétail et un millier de volailles. Il en allait de son honneur et de celui de Don Carlos I$^{er}$. Bien plus, c’était son devoir de bon Chrétien que de prêter assistance à un autre monarque chrétien, cet Humabon devenu Carlos, qui s’était placé sous la protection de la Castille. Sa victoire lui permettrait de gagner à la vraie foi des milliers et des milliers de nouveaux croyants. Il avait tenté de l’expliquer à Pedro de Valderrama qui s’était montré plutôt réservé. Quant à l’alguazil de la flotte, Gonzalo Gomez de Espinosa, il ne lui avait pas caché son

opposition. À quoi bon risquer la vie de ses hommes pour un enjeu aussi dérisoire ? Mieux valait lever l'ancre, gagner les Moluques et repartir pour Séville. Il n'y avait aucune gloire à brûler quelques huttes et à occire une centaine de païens.

Aucune gloire si ce n'est de connaître à nouveau, après tant d'années, l'ivresse du combat. Il ne pouvait oublier qu'il avait été armé chevalier et que seule une mauvaise blessure l'avait contraint à se retirer du service actif. Plus exactement, on l'avait honteusement congédié, lui octroyant une pension de misère alors que, il le savait bien, sa claudication ne lui interdisait nullement de continuer à exercer un commandement militaire. C'était l'occasion ou jamais de le prouver et de prendre son ultime revanche sur Dom Manoël. Quelle tête ferait ce dernier quand ses courtisans hypocrites, bravant sa colère, lui annonceraient qu'un formidable capitaine au service de l'Espagne s'était emparé, l'épée à la main, d'immenses territoires aux prodigieuses richesses, et menaçait désormais sa place forte de Malacca ! En entendant prononcer le nom de ce conquérant, Fernando de Magallanes, jadis connu sous le nom de Fernão de Magalhães, il pâlirait de rage et regretterait amèrement de s'être aussi mal et indignement comporté envers lui. Peut-être même, une fois revenu à Séville, demanderait-il à Don Carlos comme un privilège récompensant ses mérites de l'autoriser à se rendre à Lisbonne pour informer le roi du Portugal de ses découvertes. Il serait reçu dans la grande salle des Ambassadeurs et s'avancerait fièrement, saluant de vieilles connaissances, avant d'entendre Dom Manoël le féliciter d'un ton mielleux pour ses exploits et, qui sait, lui conférer une charge honorifique ou lui annoncer la restitution de ses biens et domaines. Sa sœur et son beau-frère, qui l'avaient si cruellement renié, se jetteraient à ses pieds pour obtenir leur pardon. Oui, tout cela valait bien que, dès le lendemain, 26 avril 1521, il gagne l'île voisine de Mactan et inflige à son sultan une bonne leçon.

Trois chaloupes, avec à leur bord une soixantaine d'hommes, munis d'arbalètes, de fauconneaux et de bombardes, prirent dans la nuit la direction de Mactan, suivies par une vingtaine de pirogues où Humabon avait pris place avec ses propres soldats, équipés d'arcs et de flèches. Fernando de Magallanes avait accepté sa présence à condition qu'il

s’abstienne de participer à l’engagement. C’était à la Castille de faire la démonstration de sa puissance.

À l’aube du 27 avril, les embarcations arrivèrent à hauteur de l’île insoumise. Envoyé à terre pour sommer Cipapulapa de faire sa soumission, Henrique revint en annonçant que le sultan, auprès duquel se tenait le Maure Youssef Ibn Abdallah al Sebti, refusait toute discussion. Le capitaine général ordonna à ses chaloupes de s’approcher le plus près possible du rivage. Elles ne purent y accoster, en raison d’une barrière légère de récifs. Laissant onze hommes en arrière, il se jeta à l’eau, qui lui arrivait à mi-cuisse, avec les autres et se dirigea vers la grève où plusieurs centaines de sauvages, armés de lances, d’arcs, de flèches et de boucliers en osier, hurlaient des imprécations. Les fauconneaux tonnèrent, dispersant une partie de la foule sans l’atteindre, car leurs boulets tombèrent dans la mer, soulevant des trombes d’eau. Les arbalétriers, sitôt le pied à sec, décochèrent leurs traits qui tuèrent ou blessèrent une quarantaine d’indigènes. Puis ils se mirent à incendier systématiquement les huttes.

C’est alors que deux autres groupes de sauvages, aussi nombreux que le premier avec lequel ils firent leur jonction, sortirent de la forêt, se précipitant vers les étrangers, contraints de reculer face à un tel déferlement de guerriers. Fernando de Magallanes ordonna la retraite. Il leur fallait atteindre les chaloupes le plus rapidement possible, sans espérer aucune aide de celles-ci puisque leurs fauconneaux et bombardes n’avaient pas une portée de tir suffisante. Les hommes se précipitèrent vers la plage cependant que leur chef, avec à ses côtés Antonio Pigafetta et Henrique, fermait la marche ou plutôt la course, faisant de terribles moulinets avec son épée. Il avait déjà un pied dans l’eau quand il fut touché au front par une pierre et eut le bras transpercé par une flèche qu’il arracha incontinent. Le peu de temps qu’il lui fallut pour se débarrasser de ce trait le laissa sans protection. Il ne put éviter une lance qui se ficha profondément dans sa cuisse et le fit trébucher. Il eut encore la force d’ordonner à Henrique et à Pigafetta de l’abandonner et de sauter dans la chaloupe qui s’éloigna à force coups de rame. Impuissants, ils virent les sauvages s’acharner sur leur chef, le transpercer de leurs lances avant de traîner son corps vers l’intérieur des terres.

Pleurant à chaudes larmes, Pigafetta s'enferma dans sa cabine, prit sa plume et nota dans son journal : « J'ai espérance que la renommée d'un tel vaillant et noble capitaine ne sera point éteinte et mise en oubli de notre temps. » C'était le seul hommage qu'il pouvait lui rendre. Car, désormais, il le savait, rien ne serait plus comme avant. Leur expédition reviendrait assurément à Séville, les cales lourdes d'épices et d'or. Ils seraient fêtés et célébrés comme des héros alors qu'ils n'étaient en fait que des usurpateurs. Fernando de Magallanes aurait dû être à leur place. Il ne le serait point parce qu'il avait préféré se couvrir de gloire en combattant l'épée au poing, en fier chevalier qu'il était. Le regard étrangement apaisé qu'il avait lancé à Pigafetta avant de succomber montrait qu'il était mort heureux et comblé, ayant mené à son terme sa noble quête, au terme d'une longue cavalcade sur les flots.

1- Probablement l'île de Pukapuka dans l'archipel des Tuamotu, en Polynésie française.

2- Probablement l'île du Millénaire, dans l'archipel de Kiribati.

3- Guam.

4- Des bananes.

# ÉPILOGUE

*Le 24 janvier de l'an de grâce 1594*

*De Filippo Pigafetta, gentilhomme vicentin*
*À Sa Majesté Don Felipe II, roi d'Espagne, du Portugal,*
*de Naples, de Sicile, de Sardaigne, duc de Milan,*
*souverain des Pays-Bas, duc de Bourgogne*

*L'ambassadeur de Votre Majesté a bien voulu m'indiquer que Celle-ci souhaitait obtenir mes lumières sur certains détails de la vie de mon illustre oncle, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui fut autrefois attaché au service de Don Carlos Ier et accomplit pour le compte de celui-ci la première circumnavigation du monde.*

*Je m'empresse d'autant plus de déférer à l'ordre de Votre Majesté que j'ai moi-même eu l'honneur d'être placé sous ses ordres, me rendant en un lieu appelé Congo pour y surveiller les progrès de la diffusion dans ces contrées déshéritées de la sainte foi chrétienne.*

*J'ai bien connu Antonio Pigafetta qui fut mon parrain et se soucia toujours de celui qu'il avait tenu jadis sur les fonts baptismaux. Il vivait à Malte, siège de son ordre, et ne venait que très rarement dans notre bonne cité de Vicence, y séjournant à chaque fois plusieurs mois. Il y était honorablement connu, d'autant que notre maison est de très ancienne noblesse, au point que son origine se perd dans la nuit des temps.*

*Il n'était pas peu fier d'appartenir aux chevaliers de Saint-Jean qui sont très regardants en ce qui concerne le lignage des postulants. Ce*

*n'est point une mince affaire que de réunir les preuves de bonne noblesse qu'ils exigent. Votre Majesté n'ignore point que ceux-ci avaient dû abandonner leur ancienne forteresse de Rhodes pour s'établir à Malte, qui leur avait été concédée par le saint-père. Ils y besognaient et y besognent toujours grandement pour assurer aux navires chrétiens, grâce à leurs galères, la liberté et la sûreté de navigation sur la mer intérieure. Ce fut d'ailleurs la principale raison qui poussa mon oncle à solliciter son admission dans cet ordre alors que plusieurs princes lui avaient proposé de passer à leur service. Il dédaigna leurs très avantageuses approches pour se contenter de porter le manteau frappé de la croix. Ses combats contre les Turcs et leurs alliés étaient pour lui une manière de participer à la croisade en vue de la reconquête de la Terre sainte, un idéal dont il déplorait que trop de souverains chrétiens y aient renoncé pour rechercher l'agrandissement de leurs royaumes.*

*C'est un reproche qu'il se gardait bien d'adresser au père de Votre Majesté, qu'on vit assiéger Alger et Tunis, et qu'on aurait haute vergogne à Vous faire puisque l'Espagne ne fut pas pour rien dans le magnifique succès de la Croix contre le Croissant à Lépante.*

*J'ai tiré des récits qu'il me faisait de ses aventures la nette impression que c'étaient celles-ci et sa fidélité sans faille à feu Fernando de Magallanes qui le conduisirent à entrer dans l'ordre de Saint-Jean et à servir sur ses galères, ne s'éloignant que très rarement de Malte, pour des expéditions sans commune mesure avec celle à laquelle il avait jadis participé.*

*C'est un point sur lequel il m'arrivait parfois de lui chercher querelle, ce qui le faisait beaucoup rire. Je ne comprenais pas pourquoi, après avoir visité tant et tant de terres inconnues, il avait choisi de se retirer à Malte, une île dépourvue de tout agrément, et de naviguer sur la mer intérieure, bien petite par rapport à l'immensité de la mer du Sud où lui et les siens avaient failli disparaître corps et âme. C'était là un curieux destin pour un homme qui avait fait le tour du monde et chevauché le globe terrestre dans des conditions particulièrement difficiles.*

*Il objectait invariablement à mes récriminations que se rendre de Malte à Vicence pouvait être aussi périlleux que d'aller de Séville aux Moluques. Les routes n'étaient point toujours sûres et, plus d'une fois, il*

*lui arriva de se trouver face à des brigands cent fois plus cruels que les fameux Patagons ou les habitants de l'Île aux Larrons. Ils avaient beau être chrétiens comme lui, ces fieffés coquins l'auraient embroché sans pitié s'il ne leur avait point remis sa modeste bourse. Et ils n'étaient point gens à se contenter comme les Patagons d'un mauvais canif ou de quelques perles de Tyr.*

*Lorsqu'il m'emmenait me promener aux alentours de notre belle cité, me délivrant du joug de mon précepteur trop enclin à me laisser enfermé dans la salle d'études, il s'émerveillait de ce qu'il voyait, me désignant telle ou telle plante ou me commentant longuement l'architecture d'une modeste église, aussi belle à ses yeux que les édifices découverts aux Indes par leurs conquérants. Bien qu'il ne fût point allé à Tenochticlan ou à Calicut, il en savait long à leur sujet et pouvait en décrire avec précision les splendeurs. Elles ne valaient pas à ses yeux certaine petite chapelle où nous faisions nos dévotions qu'on disait avoir été fondée par saint François, lequel il révérait fort.*

*Ce n'était point afféterie de sa part. Car il ne dédaignait pas de parler, des heures durant, de ce qu'il avait vu à la baie de Santa Lucia ou aux Moluques, à la grande irritation de mon père qui avait lu sa relation et considérait que son frère radotait. Je crois plutôt qu'il était jaloux de ce que le Sénat de Venise, dont nous étions les sujets, lui ait accordé le privilège d'imprimer ledit texte alors qu'il avait refusé à l'auteur de mes jours d'en faire de même avec une mauvaise tragédie qu'il jugeait infiniment plus digne d'éloges et dont j'ai oublié jusqu'aux premiers vers.*

*Mon oncle n'était point exempt de certains défauts dont il riait lui-même. Il avait ainsi grand souci de son nom et de son lignage et se souciait fort de ce que la postérité dirait de lui. C'était la raison première pour laquelle il avait passé des jours et des nuits à coucher sur le papier ses souvenirs, recopiant ses notes à la lumière d'une mauvaise chandelle. Il prenait sur son sommeil les heures nécessaires à ce labeur, en dépit des railleries de certains chevaliers. Je joins d'ailleurs à cet envoi une édition de ce livre agrémentée de nombreuses gravures même si je sais que Votre Majesté, qu'on dit fort savante, l'a lu. Elle constatera que mon parent a rapporté fidèlement ce qu'il avait vu et n'a pas cru utile de*

*céder à une fausse modestie en dissimulant ses actions et prouesses, gage de sa sincérité.*

*C'est qu'il avait le sentiment d'avoir vécu une page peu ordinaire de l'histoire. Lors de nos promenades, il me le disait avec une pointe de satisfaction : « Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage. » Je me suis longtemps interrogé sur les raisons qui l'avaient poussé à s'exprimer ainsi. Je puis assurer Votre Majesté qu'elles ne dénotaient point de sa part du regret ou du mépris pour ses contemporains. C'était l'homme le plus affable au monde et dire du mal de quelqu'un lui insupportait à tel point qu'il préféra ne point nommer Sébastian Elcano, devenu capitaine de l'expédition après la mort de Fernando de Magallanes, qu'il jugeait en privé rapace et incompétent, plutôt que de noircir sa mémoire en l'accablant de ses reproches. Il laissa à d'autres, notamment à Maximilianus Transylvanus et Pietro Martyr d'Anghiera, attachés au service de votre père, le soin de rapporter certains faits dont il aurait pu aisément tirer parti. Je l'ai entendu parler avec beaucoup de respect de certains grands personnages qu'il avait croisés et il vouait ainsi une forte admiration à Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, bien que ce dernier ne fût pas tenu en grande faveur par les siens chevaliers. Mon oncle lui savait gré de sa bénévolente protection et de la libéralité avec laquelle il lui fournissait encre et papier, denrées pourtant fort rares à Malte.*

*S'il affirmait que nul ne referait ce voyage, c'était à la fois pour souligner le caractère exceptionnel de l'exploit accompli par le capitaine général et pour sagement recommander à son prochain de ne point présumer de ses forces et de consacrer celles-ci à des tâches plus agréables à Dieu que d'errer au gré des flots. Il accordait autant d'importance à un simple manouvrier qu'à un gentilhomme et estimait que les qualités d'un homme ne se mesurent point à son rang mais à la manière dont il exerce son art. Il n'était point flatteur ni obséquieux, comme le sont trop souvent les gens de notre nation, se contentant de juger chacun à l'aune de ses principes, parfois à son détriment. Si sa langue avait été plus sucrée, nul doute qu'il ne serait point resté simple chevalier mais serait devenu commandeur d'une des langues de son*

*ordre. Ce ne fut le cas. Chevalier il était, simple chevalier il resta, passant les dernières années de sa vie à Malte, occupé à soigner les malades reçus à l'hôpital. Il n'estimait point indigne de lui de les servir et de leur apporter leur nourriture dans la vaisselle d'argent destinée à cet effet. Il pensait obtenir de la sorte l'absolution pour ses péchés dont le plus grand, selon lui, avait été d'avoir mangé de la viande le Vendredi saint lors de son séjour dans l'île de Cébu. Il s'en était expliqué dans sa relation et s'était infligé moult pénitences pour expier un acte commis par nécessité et non pas par impiété. Il y voyait pourtant une faute d'une exceptionnelle gravité.*

*Sur ceux qu'il n'aimait pas, il n'était guère disert. Je me souviens par contre de l'avoir entendu vanter les mérites insignes de Fernando de Magallanes, formant le vœu, je le cite, « que la renommée d'un tel vaillant et noble capitaine ne sera point éteinte et mise en oubli en notre temps. Car, entre ses autres vertus, il était plus constant en une très grande fortune et grosse affaire que jamais ne fut un autre. Il supportait la faim plus que tous les autres. Il naviguait et faisait des cartes marines, et il est ouvertement vrai que jamais aucun autre n'avait eu tant d'engin, hardiesse, ni savoir de circuire une fois le monde comme il y avait déjà donné ordre ». Il se reprochait amèrement de n'avoir pu lui donner une sépulture chrétienne, les sauvages qui l'avaient tué ayant refusé de rendre son corps, affirmant qu'ils « ne le donneraient pour la plus grande richesse du monde, mais le voulaient garder pour leur perpétuelle mémoire ». Mon oncle en conçut un fort grand chagrin et je sais que, par testament, il demanda expressément à ce que les messes instituées à sa mémoire le fussent aussi à celle de Fernando de Magallanes et de ses valeureux compagnons. Il lui aurait déplu de les savoir privés d'oraisons alors qu'on disait moult patenôtres pour lui. La fidélité était une vertu à laquelle la mort ne mettait point fin. Il croyait fermement et benoîtement que ceux envers lesquels il prenait de telles dispositions intercéderaient pour lui auprès de Notre-Seigneur afin qu'il puisse être accueilli au très saint paradis pour y jouir de la félicité éternelle promise aux serviteurs du Dieu tout-puissant.*

*Le peu de temps que mon oncle passa en Espagne à son retour, il l'employa à défendre la mémoire de son capitaine devant les*

*fonctionnaires de la Casa de Contratacion et à faire en sorte qu'une pension soit versée à Dona Beatriz et à ses deux enfants. Ceux-ci furent bientôt emportés par la peste, de telle sorte que nul ne peut aujourd'hui se prévaloir d'être l'héritier de Fernando de Magallanes et réclamer pour lui les droits et privilèges attachés à cette condition. J'ai ouï dire cependant que certains de ses neveux, installés au Portugal et au Brésil, devenus sujets de Votre Majesté, ont eu l'impudence de formuler de telles exigences alors que leurs propres parents avaient fait effacer des murs de leur château les armoiries de leur oncle. C'est donc à juste titre que Votre Majesté les a déboutés de leurs prétentions.*

*Fernando de Magallanes fut et restera le seul capitaine de l'expédition partie de San Lucar de Barrameda le 10 septembre 1519. Ce titre, seul aurait pu le lui disputer l'astronome Ruy Faleiro que mon oncle m'affirma avoir rencontré à deux reprises et qu'il estimait être fou à lier. Ce Faleiro se garda bien de partir à bord d'une expédition de secours comme il aurait pu et dû le faire, avec l'approbation du père de Votre Majesté. On dit, mais je ne suis pas assuré de la véracité du fait, qu'il serait retourné au Portugal où il aurait été assassiné dans de mystérieuses circonstances.*

*Antonio Pigafetta avait donc mille fois raison de douter que « personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage ». Ou n'y parvienne, ce qui revient au même. C'est à ce point vrai que Votre Majesté n'ignore point que toutes les autres flottes envoyées aux Moluques par la route du ponant tant par son père que par Elle-même ont sombré en mer ou ont dû rebrousser chemin. Ce fut le cas de la malheureuse expédition de 1525, commandée par Francisco Gareta Jofre de Loayaa, avec pour second Sébastian Elcano, envers lequel mon oncle n'avait pas de mots assez durs. Un seul des cinq navires composant cette escadre parvint aux Moluques et en revint avec une si maigre cargaison d'espiceries que sa vente ne suffit point à payer leurs salaires aux huit survivants sur 450 marins partis de Séville. Pareille mésaventure arriva aussi aux flottes commandées par Sébastian Cabot et par Hernando Cortez auquel Votre Majesté doit la possession de la Terre ferme et de la Nouvelle-Grenade.*

*Votre Majesté n'ignore point que son illustre père, de mémoire bénie, dans l'impossibilité de trouver les fonds nécessaires pour l'armement d'une nouvelle flotte, préféra céder ses droits sur les Moluques au roi João III de Portugal de la couronne duquel vous avez hérité. C'était là une sage mesure car un souverain est responsable devant ses sujets de l'emploi qu'il fait de leurs impôts, plus particulièrement en Castille et en Aragon où les Cortès ont la faculté de voter lesdits subsides. Loin d'être une limitation aux pouvoirs des monarques, des pouvoirs qu'ils tiennent de Dieu seul, c'est un moyen de les inciter à peser mûrement leurs décisions et à tenir compte du bien commun. Pareille sagesse mérite récompense et c'est sans doute la raison pour laquelle Notre Sauveur a couvert de bénédictions votre illustre maison pour la remercier d'avoir rendu Grenade à la Chrétienté et permis à la parole du Christ d'être accessible à une multitude de peuples qui en étaient jusque-là injustement privés. L'or et l'argent qui viennent à profusion des Amériques en Espagne sont le signe que celle-ci a été élue par Notre-Seigneur pour accomplir Ses volontés et en recevoir le juste salaire.*

*Feu mon oncle avait depuis longtemps rendu son âme à Dieu quand Votre Majesté décida d'envoyer au détroit découvert par Fernando de Magallanes une expédition de vingt-cinq navires commandée par Piedro Sarmiento de Gamboa avec pour mission d'y fonder une colonie et d'y établir plusieurs centaines de vos sujets. C'est à cette occasion que furent édifiées, selon vos plans et directives, les cités de Nombre de Jésus et del Rey Felipe dont les habitants, privés de tout secours extérieur et abandonnés par leur chef, moururent de faim à l'exception d'un seul, Tomé Hernandez, tombé captif aux mains des pirates hérétiques anglais dont les navires patrouillaient dans les parages.*

*Depuis cette date, à ce que je sais, nul n'a entrepris d'effectuer une nouvelle circumnavigation du globe terrestre ou d'aller peupler la pointe des Amériques sur lesquelles Votre Majesté règne désormais en totalité après avoir ceint la couronne du Portugal laissée vacante par la mort en Berbérie du roi Sebastião* $I^{er}$.

*C'est là une bien curieuse situation. Le chevauchement du monde a paradoxalement rétréci nos horizons. Non qu'il manque de terres à découvrir. L'immensité de la mer du Sud dissimule sans nul doute des îles*

*innombrables et peut-être même un continent situé aux antipodes. C'était la conviction de mon oncle même s'il me mit toujours en garde contre la tentation de vouloir jouer les découvreurs.*

*Il était en effet assez averti des choses de la mer et de leur cruauté pour savoir qu'on ne peut exposer d'honnêtes et bons marins à d'infinies souffrances pour le seul vain plaisir de tracer sur une carte de nouveaux traits. Ce sont là choses qu'il faut laisser aux cosmographes et géographes et ceux-ci, comme cela a pu être vérifié à de multiples reprises, n'ont même pas besoin de s'aventurer au loin pour ce faire. Il leur suffit de donner crédit aux récits et calculs des Anciens et ils ne s'en privent point, baptisant depuis les quatre murs de leurs bibliothèques des contrées où nul navire n'a accosté. Ils chevauchent le monde sur leurs grimoires et s'en trouvent fort bien puisqu'on cite leurs écrits et que des princes les pensionnent. Que Votre Majesté lise à ce sujet la Cosmographie universelle du Français André Thévet, moine cordelier, ou celle de son compatriote François de Belleforest et Elle verra qu'ils surent habilement naviguer sur des flots d'encre plutôt qu'à bord d'un navire. Ce n'est pas faire injure à ces savants que de le dire. Le fait est connu et explique peut-être pourquoi les Français qui prétendaient, après la signature du traité de Tordesillas, réclamer leur part du Testament d'Adam, se gardèrent bien d'envoyer des flottes sur la mer Océane tant la glèbe leur tient aux pieds.*

*Je doute fort que quiconque reprenne avant longtemps la route jadis suivie par mon oncle et par le capitaine général. Elle n'a plus d'utilité. Les navires de Votre Majesté peuvent se rendre de Séville ou Lisbonne à San Miguel et de là y décharger leurs cargaisons, les faire transporter par voie de terre jusqu'aux rivages de la mer du Sud d'où d'autres de ses navires les conduiront jusqu'aux Philippines et en Chine.*

*Ce procédé a porté un coup mortel à toutes les entreprises se donnant pour objet d'ouvrir la route du ponant. Qui rêve aujourd'hui d'imiter Messer Colombo ou Fernando de Magallanes ? Personne. La route par l'Afrique est plus courte et moins périlleuse. On peut y expédier des navires et les voir revenir, la cale chargée de denrées précieuses, et multiplier de la sorte par dix ou vingt le montant de son investissement. Les marchands de Séville et des Pays-Bas ne voient pas plus loin que*

*leurs coffres et ne sont point gens à prêter attention aux rêveries des voyageurs. Qui cherche encore aujourd'hui la route du jardin terrestre alors que cette quête semblait coutumière et normale à nos pères ? L'homme assez imprudent pour évoquer aujourd'hui pareille entreprise serait la risée de ses pairs et ses parents ordonneraient qu'on le prive de tous ses droits de peur qu'il ne dilapide leur fortune. S'il leur propose par contre de se rendre à la fontaine de jouvence ou à l'Eldorado, il n'aura que l'embarras du choix pour désigner les marchands auxquels il fera l'honneur de les associer à son entreprise. Ils lui apporteront sacs d'or et d'argent en pensant qu'il renouvellera à sa manière le miracle du mont des Béatitudes quand Notre-Seigneur multiplia les pains et les poissons.*

*Nul n'écouterait aujourd'hui Messer Colombo ou Fernando de Magallanes et ce pour une autre raison pénible à mentionner. C'est que, contrairement à ces derniers, aucune cause ne vient donner à nos rêves l'ardente obligation qui nous serait faite de les réaliser. C'était le cas quand pilotes et capitaines se souciaient moins de découvrir de l'or ou des épices que le royaume du Prêtre Jean afin de convaincre ce dernier de mettre en branle ses armées innombrables vers la sainte cité de Jérusalem.*

*Les vastes conquêtes faites par votre illustre père aux Amériques lui ont imposé et vous imposent de devoir administrer un empire plus vaste que ceux d'Alexandre ou des Césars. Il y faut tant d'argent et d'énergie que cela épuise littéralement leurs antiques et vénérables royaumes, dont la population ne suffit point pour réaliser pareille entreprise. D'autant que ces contrées sont propices aux fièvres et maladies qui déciment les plus robustes et les conduisent au tombeau dans la fleur de l'âge. Pour les exploiter, il faut y faire venir par milliers les naturels d'Afrique, les seuls à n'être point incommodés par la rudesse de ces climats mais dont le rendement n'est point assuré sans une surveillance constante.*

*À cela s'ajoute le fait, bien cruel, que les possessions premières de Leurs Majestés sont loin de connaître la quiétude et la paix auxquelles elles auraient légitimement droit. Les foules immenses gagnées à la Très Sainte Église par vos prédécesseurs ne peuvent faire oublier que l'abominable hérésie de Martin Luther s'est répandue à travers toute*

*l’Europe et séduit le commun tout autant que les princes. C’est au cœur même de ses possessions que Votre Majesté doit lutter contre cette secte scélérate, notamment aux Pays-Bas, jadis fleuron de l’Église. Elle doit y consacrer toutes ses forces et ses ressources, au détriment d’autres entreprises qui pourraient lui tenir à cœur. Son illustre père, du moins dans la première partie de son règne, n’avait point eu ce souci.*

*De plus, en dépit des coups qui lui ont été portés, le Turc est toujours menaçant et agrandit patiemment ses domaines, faisant passer sous son joug de malheureux Chrétiens abandonnés par leurs frères qui ne songent même point à eux dans leurs prières. Grenade a été reconquise mais Rhodes, Chypre, Chio, Caiffa, Buda et d’autres terres sont tombées au point que les soldats du Grand Seigneur sont à deux jours de marche de Vienne. Depuis leurs repaires d’Alger, de Tunis ou de Salé, les Barbaresques s’aventurent sur les côtes françaises, italiennes et espagnoles pour y faire leurs provisions d’esclaves. Autant de raisons qui contraignent Votre Majesté à se concentrer sur l’essentiel et à ne point engager de dépenses inconsidérées.*

*Je supplie Votre Majesté de croire que je ne cède pas au désespoir ou à la résignation en écrivant de telles choses. Je suis bon Chrétien et place ma foi et mes espérances dans l’infinie bonté et miséricorde de Notre Sauveur et de Sa Très Sainte Église. Je n’en éprouve pas moins amèrement le sentiment que le siècle où nous vivons se finira plus mal qu’il n’a commencé.*

*Nous avons eu d’admirables débuts, dont l’histoire n’avait jusque-là donné aucun équivalent, que nous n’avons point su mettre à profit, préoccupés que nous étions de considérations matérielles et non du salut de nos âmes. Le monde connu a doublé ou triplé de taille cependant que la mer Océane, d’obstacle infranchissable, devenait une rivière navigable. L’impossible était à notre portée et nous l’avons laissé échapper, peut-être parce que Dieu nous infligeait ce châtiment pour nos péchés, peut-être parce que nous ne sommes plus animés de cette sainte candeur et de cette capacité d’émerveillement qu’avaient nos pères.*

*La ruse du diable, l’ennemi de l’humanité, est telle que le chevauchement du monde nous a rendus plus immobiles et inertes que jamais. J’en conçois une infinie tristesse mais celle-ci est atténuée par le*

*privilège que j'eus de connaître mon défunt oncle et d'entendre de sa bouche le récit des exploits accomplis par Fernando de Magallanes et tant d'autres vaillants marins.*

*C'est ce que je puis écrire à Votre Majesté en La remerciant des bontés qu'Elle a eues pour moi et de l'intérêt qu'elle porte à ma lignée.*

*Je suis votre très loyal et très obéissant sujet,*

*Filippo Pigafetta, gentilhomme vicentin.*